



3

Roman
Hyuganatsu

Illustrations
Touko Shino

Les Carnets de l'apothicaire

LUMEN

Roman
Hyuganatsu

Illustrations
Touko Shino

Les Carnets de l'apothicaire



Traduit du japonais
par Sasha Boucheron et Jean-Baptiste Flamin

I I I M E N I

LUIXILIN

L'auteur

Hyuganatsu commence *Les Carnets de l'apothicaire* en 2011, sous la forme d'un roman mis en ligne sur la célèbre plateforme Shōsetsuka ni narō (« Devenons écrivains ! »). Il n'en est pas à son coup d'essai, mais l'ampleur de celui-ci change la donne : très vite, les lecteurs se bousculent, les commentaires se multiplient... Encouragé par un tel succès, il signe chez la maison d'édition Shufunotomo et, dès l'année suivante, son roman sort en librairie. Depuis, la série, devenue un véritable phénomène, ne cesse de gagner en notoriété. Hyuganatsu y dépeint avec talent une Chine ancienne à la fois réaliste et fantasmée. Sa passion pour cette culture se manifeste par sa fascination pour Wu Zetian, la seule impératrice connue de l'empire du Milieu. La Chine imaginaire de l'écrivain japonais Kenichi Sakemi est aussi une source d'inspiration profonde pour son œuvre... Mais l'auteur ne s'arrête pas là : grand amateur des *Contes du Magatama*, chef-d'œuvre de la littérature jeunesse japonaise, il bâtit son univers à partir de sources variées. Quant aux ingénieuses énigmes qui font le sel de son récit, elles reposent sur des connaissances en médecine traditionnelle tirées d'ouvrages spécialisés et de reportages.

Kusuriya No Hitorigoto 4

©2015 Hyuganatsu/Imagica Infos Co.,Ltd.

All rights reserved.

Originally published in Japan by Imagica Infos Co., Ltd.

Through Shufunotomo Co., Ltd.

French translation rights arranged through Tuttle-Mori Agency, Inc. Tokyo.

SOMMAIRE

Titre

L'auteur

Copyright

Prologue

Chapitre 1 - Les bains publics

Chapitre 2 - Seki-u

Chapitre 3 - Le spectre qui dansait

Chapitre 4 - Les eunuques des rumeurs

Chapitre 5 - La crème glacée

Chapitre 6 - Naissance par le siège

Chapitre 7 - Rancœur tenace (première partie)

Chapitre 8 - Rancœur tenace (deuxième partie)

Chapitre 9 - Bras de fer

Chapitre 10 - Traces

Chapitre 11 - Le village renard

Chapitre 12 - Amour en cage

Chapitre 13 - Le festival

Chapitre 14 - Le lieu des opérations

Chapitre 15 - La forteresse

Chapitre 16 - Lahan

Chapitre 17 - Le taïbon

Chapitre 18 - Les feifa

Chapitre 19 - Une armée en marche

Chapitre 20 - L'attaque surprise

Chapitre 21 - À l'origine des événements

Chapitre 22 - Entre les griffes du renard

Épilogue

Recueil d'illustrations

Prologue

Mère riait de bon cœur.

En faire de même... comme on le lui avait dit.

Mère était en colère contre Père.

Froncer les sourcils, à sa manière... comme on le lui avait appris.

Mère punissait l'une des servantes.

Là, rester spectatrice... comme on le lui avait enseigné.

Puis Mère la regarderait, la scruterait attentivement. Il lui faudrait se montrer à la hauteur. Mère riait, elle riait. Mère pleurait, elle pleurait.

Ainsi, Mère ne se mettrait pas en colère. Elle sourirait et ne deviendrait pas plus odieuse.

À l'âge de cinq ans, on lui appliqua du rouge sur les lèvres. Avant son dixième anniversaire, elle avait le visage poudré, les sourcils épilés, les paupières fardées. Elle avait l'impression de porter un masque. Mère manipulait ce qui ressemblait à des fils invisibles reliés à ses membres. Elle était pieds et poings liés.

Et tout irait bien, se disait-elle. Tant qu'elle jouerait sa partition, tout irait bien, voulait-elle croire.

Sauf qu'elle se trompait. Peu importait qu'elle arbore un masque sans défaut, que son rôle de poupée soit interprété à la perfection, Mère devenait

toujours plus affreuse. Le processus était enclenché, elle le savait. Rien ne saurait l'arrêter.

Quel immense gâchis, songea-t-elle. Mais il était trop tard pour y changer quoi que ce soit.

Chapitre I

Les bains publics

— J'aimerais tant me trouver un bon travail... Dis, tu ne pourrais pas faire jouer tes relations ? demanda Shaolan à Mao Mao.

Les deux jeunes filles étaient au lavoir, où elles avaient pris l'habitude de se rencontrer. Elles triaient la pile de linge qu'un eunuque leur avait apportée dans un panier.

Il ne restait que six mois à l'amie de l'apothicaire avant de voir son contrat au *hougong* prendre fin. À cette période, les familles des servantes commençaient à se mettre en quête de bons partis, quand elles ne se débrouillaient pas toutes seules pour sceller une promesse de mariage. Il arrivait aussi qu'une dame de compagnie d'un rang plus élevé ou qu'une concubine ayant pris une domestique en affection lui demande de rester à la cour intérieure.

— Des relations, hein...

Certes, elle n'en manquait pas. Les portes du Palais vert-de-gris étaient toujours ouvertes aux jeunes filles travailleuses et séduisantes, d'autant plus si elles étaient aussi avenantes que Shaolan.

Songeuse, Mao Mao observa sa collègue en se tenant le menton. Ses traits, loin d'être disgracieux, trahissaient son jeune âge. Bien des hommes apprécieraient ses airs un peu gauches. Et puis, c'était une jeune fille sérieuse. D'après la vieille grippe-sou, façonner ce type de caractère était un jeu

d'enfant, si bien qu'elle en achetait souvent aux maquereaux – les trafiquants, pas les poissons.

Seulement...

— Si jamais tu n'as aucune autre piste, je ferai quelques présentations, lâcha l'apothicaire, non sans réticence.

— Vraiment ? répondit son amie en s'approchant, les yeux pétillants.

Elle ne se doute pas de ce qui l'attend... songea Mao Mao, la tête baissée.

Ce ne pouvait être qu'une solution de dernier recours. Le quartier des plaisirs et les courtisanes qui y exerçaient n'ayant que peu de secrets pour l'apothicaire, elle ne pouvait conseiller ce métier à son amie. Elle n'y introduirait pas Shaolan de gaieté de cœur. Même si le Palais vert-de-gris, où elle avait été élevée, constituait une maison close qui traitait correctement ses employées, il suffisait de considérer le quartier rouge dans son ensemble pour se rendre compte qu'on ne faisait pas de vieux os dans la profession. Entre la malnutrition, le manque chronique de sommeil et les différentes maladies transmises par certains clients... bien des facteurs pouvaient fortement raccourcir l'existence des filles de joie. Quant aux optimistes qui tentaient tout de même de s'extirper de cet abîme, elles finissaient au fond de la rivière, emmaillotées dans un tapis de bambou – un message sans équivoque pour celles qui auraient eu l'envie de les imiter.

Shaolan, vendue par sa propre famille, se retrouverait sans soutien quand il serait temps de quitter le *hougong*. Vues sous cet angle, son inquiétude et sa quête de « relations » se comprenaient aisément.

N'ai-je vraiment rien de mieux à lui proposer ?

Elle songea à Jinshi, mais chassa bien vite cette pensée. Confier sa collègue au « divin eunuque » ne ferait que lui attirer des ennuis.

Le médocastre, peut-être ?

À cette idée, la jeune apothicaire se mit à grommeler en croisant les bras, quand un visage surgit tout à coup devant elle.

— Qu'est-ce que vous faites ?

La nouvelle venue était une grande jeune fille à la coupe de cheveux unique et au phrasé reconnaissable entre tous.

— Shisui ! Dis-moi que tu connais un endroit où je pourrais travailler !
l'implora d'emblée Shaolan.

Elle était déterminée à se raccrocher aux branches...

La passionnée d'insectes, d'un rang équivalent à sa collègue dans la hiérarchie de la cour intérieure, affrontait certainement les mêmes incertitudes. À la grande surprise de Mao Mao, Shisui semblait avoir une solution.

— Ça se pourrait bien.

— Vraiment ? s'exclama Shaolan, lui mangeant dans la main.

L'entomologiste en herbe pointa le doigt vers un bâtiment peu élevé mais large, situé au cœur de la partie sud du *hougong*. L'apothicaire le connaissait bien. Ses murs abritaient les bains publics, qui avaient été construits lors de l'extension de la cour, avec la volonté d'imiter les harems des contrées occidentales.

— En tout cas, je crois savoir comment s'y prendre pour nous dénicher une place, lâcha-t-elle en gloussant.

L'édifice était immense : un millier de personnes pouvait s'y presser en même temps – bien que les bains en eux-mêmes ne puissent accueillir plus de quelques centaines de visiteuses.

Les lieux étaient divisés en trois parties principales : une salle de taille modeste avec son bassin extérieur – le tout réservé aux concubines –, un plus large bassin qui s'étalait sous les yeux des trois amies, ainsi qu'un troisième réservoir, de très grande envergure, où les servantes de bas rang se contentaient la plupart du temps d'une immersion rapide.

Avec cette densité élevée de population, les épidémies étaient monnaie courante au *hougong*. Une attention toute particulière était donc portée à la salubrité, comme en attestait la présence d'un tel bâtiment en son sein.

Au-delà de ses remparts, « un bain » n'évoquait guère plus que l'action de se laver. En réalité, jouir d'une véritable baignoire était le privilège de quelques-uns. Pour faire sa toilette, le commun des mortels se contentait en général de remplir un baquet d'eau ou bien se frottait le corps à l'aide d'une serviette mouillée. Dans le quartier des plaisirs qui avait vu naître Mao Mao, il était d'usage d'utiliser une cuve appropriée, mais parmi les servantes arrivées de fraîche date au *hougong*, certaines ignoraient même comment s'en servir – ce qui confirmait à quel point l'acte de remplir un bassin d'eau chaude était un luxe.

On attendait des dames de compagnie qu'elles se lavent une fois tous les cinq jours en hiver et un jour sur deux en été. Aux yeux de Mao Mao, se débarrasser de sa crasse et des odeurs accumulées était un prérequis pour espérer rendre la vie à la cour intérieure plus agréable. En outre, le rituel du bain permettait de vérifier que les concubines ne maltrahaient pas leurs employées, en tout point comme au Palais vert-de-gris où la maquereille s'assurait que les clients ne violentent pas ses filles – ce qui reviendrait à abîmer la marchandise.

Bien sûr, les bains publics pouvaient contribuer à la propagation d'épidémies, mais la cour intérieure étant peuplée de femmes, les maladies vénériennes étaient rares. Avec une population jeune et en bonne santé, les risques de contamination grave restaient limités.

— C'est vraiment tranquille, à cette heure-ci ! s'exclama Shisui.

En cette fin de journée, les lieux étaient presque vides.

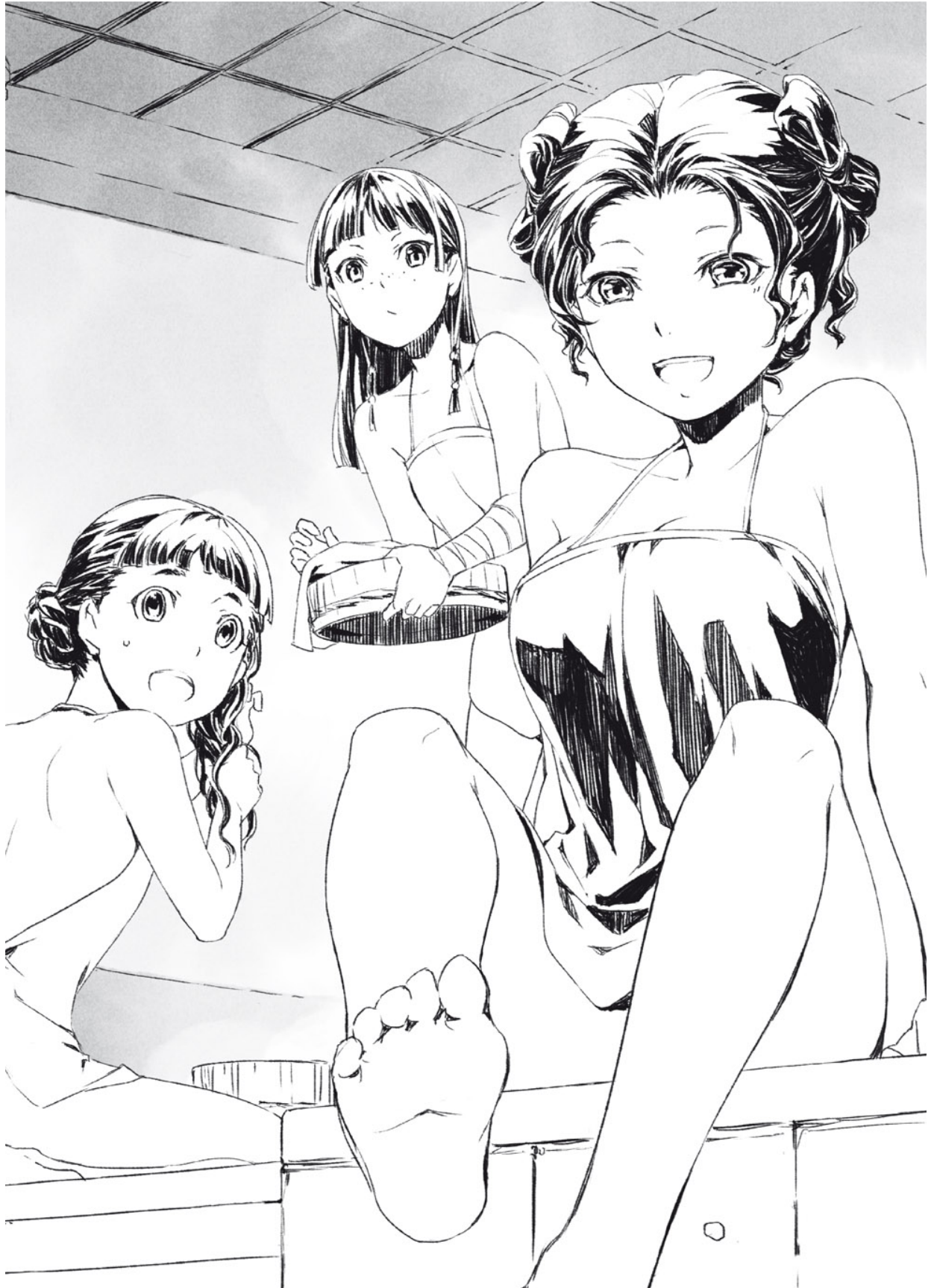
— Qu'est-ce qu'on fait ici ? s'interrogea Shaolan.

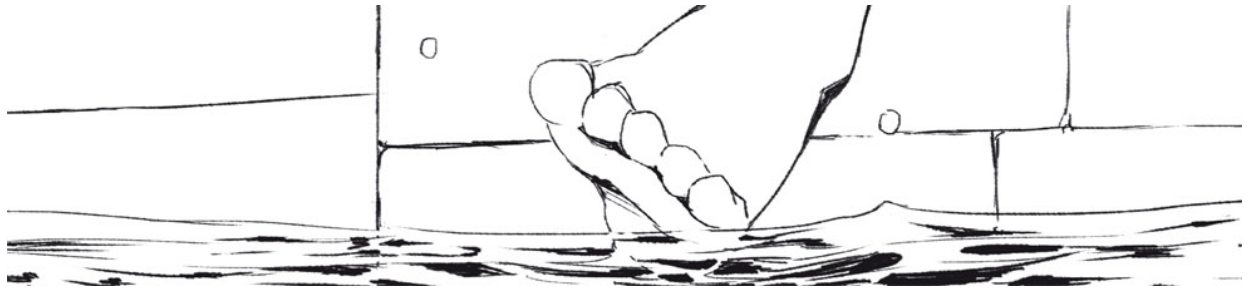
Une serviette à la main et juste vêtue d'un *dudou* qui lui couvrait le buste, elle offrait aux regards les courbes peu généreuses de son corps.

— Tu vas bientôt le savoir, répondit Shisui, qui portait la même tenue.

Sa silhouette, comparée à son visage, n'avait rien de juvénile. Mao Mao ne put s'empêcher de réagir à la vue de l'opulente poitrine de son amie – elle avait sans doute pris l'habitude de s'habiller de manière à cacher ses formes.

L'entomologiste en herbe s'immergea dans l'eau, un large sourire aux lèvres.





— Eh ! On va se faire disputer, il faut se rincer d'abord ! s'écria Shaolan.

— Oh là là, c'est chaud !

Toute à son enthousiasme, Shisui enleva son *dudou*. La température du bassin avait fait rougir sa peau. Face à ce spectacle, l'apothicaire se saisit d'un baquet qu'elle alla remplir dans le réservoir d'eau froide avant de revenir.

— C'est la première fois que vous venez aux bains si tôt dans la journée ? s'agaça Shaolan.

Les eunuques ne remplissaient les bassins qu'une fois par jour. D'abord brûlante, l'eau se refroidissait au fil des heures avant d'atteindre la température idéale.

En cette saison, où il faisait encore chaud, les baigneuses attendaient la fin de l'après-midi pour affluer en nombre, si bien que celles qui souhaitaient se laver plus tôt y étaient autorisées – ce qui expliquait la présence de Mao Mao et de ses deux comparses.

— Oh, je viens plus tard d'habitude ! répondit Shisui en riant.

L'apothicaire ajouta un peu d'eau chaude au contenu du baquet, puis entreprit de se laver. Elle se mouilla les cheveux, fit mousser la lotion qu'elle avait chapardée au dispensaire avant de se frictionner le crâne du bout des doigts.

— Donne-m'en un peu, lança Shisui en tendant une main devant elle.

L'herboriste versa de bonne grâce une petite quantité de liquide savonneux dans les paumes de sa camarade qui la regardait, perplexe. Couverte de mousse, Mao Mao fit ensuite couler de l'eau tiède sur la tête de Shaolan avant de se mettre à lui laver les cheveux : elle répartit le produit uniformément sur le crâne de la jeune servante puis se mit à frotter.

— Ça pique les yeux !

— Tu n'as qu'à les fermer.

Jugeant en avoir terminé, elle rinça la chevelure de son amie. Shaolan secoua la tête à la manière d'un chien qui s'ébroue, aspergeant généreusement l'apothicaire au passage.

— Je n'aime pas trop aller aux bains...

— Ah bon ? Mais c'est tellement agréable ! répliqua Shisui.

— Je suis d'accord, renchérit Mao Mao.

Elle chercha un coin où la température était raisonnable pour y tremper prudemment les orteils. La chaleur risquait de lui donner des vertiges. Elle tenait son baquet d'eau tout près de son visage pour se rafraîchir tandis qu'elle s'immergeait dans le bassin.

Shisui l'imita – quant à Shaolan, elle choisit le réservoir d'eau froide. Pour elle qui venait d'un village où la coutume des bains chauds n'était guère répandue, c'était sans doute plus agréable.

Un bras posé sur le rebord du bassin, la jeune fille considéra ses camarades.

— Et donc, je suis vraiment censée trouver un travail ici ?

— Regarde par là-bas, lui rétorqua Shisui en désignant le bassin extérieur.

Fréquenté par les concubines et les dames de compagnie d'un rang supérieur, il était adjacent à la petite salle qui leur était réservée.

— Où veux-tu en venir ? s'enquit Shaolan, sceptique.

Shisui sortit de l'eau, agrippa son amie par le bras puis l'entraîna dehors, vers une petite terrasse en pierre.

— Dis... Tu es sûre qu'on a le droit d'être ici ?

Shaolan n'en menait pas large. L'entomologiste en herbe lui décocha un grand sourire, avant d'aller se placer devant la plate-forme, où elle noua une serviette autour de sa tête.

Tiens, tiens... pensa Mao Mao qui avait compris où sa collègue voulait en venir.

Elle se posta près de ses amies, puis enveloppa une serviette autour du crâne de Shaolan, toujours plus perdue. Deux baigneuses s'approchèrent des trois comparses.

— Vous êtes nouvelles ? dit celle qui semblait la plus jeune.

Son attitude ne laissait guère de place au doute : il s'agissait d'une concubine. Sans se départir de son sourire, Shisui acquiesça. Le plus naturellement du monde, son interlocutrice s'allongea sur les dalles de pierre. Sa compagne, sans nul doute l'une de ses suivantes, tendit un flacon d'huile parfumée à la servante.

— Je les aime bien fermes, déclara la nouvelle venue.

— Comme il vous plaira !

Shisui s'empara de la bouteille, puis fit couler un peu d'huile sur le dos de la jeune fille étendue devant elle. D'une main experte, elle commença son massage.

— Voilà... Comme ça... Un peu plus à droite, lança la concubine d'un ton alangui.

Quant à sa suivante, elle se tenait sur le côté, le regard perdu dans le vide.

L'empereur n'a pas encore dû lui rendre visite... songea Mao Mao en lui appliquant à son tour de la lotion sur les jambes, qu'elle massa en tentant d'imiter au mieux sa collègue. Shaolan suivit le mouvement.

Une fois reçue la visite du maître de l'univers, l'heureuse élue pouvait devenir la cible de l'agressivité des autres concubines de la cour intérieure. Il lui fallait dès lors se montrer très vigilante. Inutile, donc, de dire que se faire masser de la sorte par des servantes de bas rang était inenvisageable.

Indolente, la jeune fille fut vite aussi détendue qu'un poulpe. Sa beauté convenait à une personne de son rang, mais un détail chiffonnait Mao Mao. Sous ses mains, elle trouva la peau de la concubine irritée ainsi que des poils qui avaient été oubliés çà et là.

Ça me dérange...

Pour quelqu'un élevé dans le quartier des plaisirs, ce sentiment était compréhensible. Elle retourna à l'intérieur du bâtiment.

— Qu'est-ce que tu es allée chercher ? lui demanda Shaolan d'une petite voix en la voyant revenir.

L'apothicaire tenait un fil à la main, long d'une vingtaine de pouces.

— Regarde.

Elle donna ensuite quelques explications à la dame de compagnie de la concubine qui, bien qu'un peu méfiante, consentit à l'écouter jusqu'au bout. Elle s'assit sur la terrasse, puis allongea le bras devant elle.

Mao Mao tendit le fil, avant de le faire glisser. Son interlocutrice comprit d'emblée qu'il servait à attraper les poils pour les épiler. La suivante laissait une assez bonne impression à l'herboriste.

— Je ne vous fais pas trop mal ?

— C'est un peu douloureux, mais rien de comparable à un vieux rasoir émoussé.

En général, on effectuait cette étape après s'être soigneusement lavé – ce que les deux jeunes femmes avaient fait juste avant.

— Si votre peau devient trop irritée, je m'arrêterai.

Mao Mao se mit à la tâche. Après avoir épilé un premier bras avec soin, elle appliqua une quantité généreuse d'huile – très agréable, elle contenait la juste dose de parfum.

— Ça ira comme ça pour l'instant, l'interrompit la dame de compagnie. Quand pouvons-nous revenir ?

Elle interrogea du regard sa maîtresse, toujours étendue sur les dalles de pierre.

— Qu'en penses-tu ?

— Pourquoi pas après-demain ?

Shaolan, qui n'avait pas tout bien saisi, continuait de masser les mollets de la concubine. Quant à Shisui, l'échange lui tira un petit sourire.

Voilà donc ce qu'elle avait en tête...

Puisqu'elles n'avaient pas de relations, la meilleure solution restait de s'en créer. À ce titre, les bains publics se révélaient un endroit stratégique où l'on pouvait croiser des concubines, chose impossible en temps normal.

Quand leurs deux premières clientes – satisfaites – quittèrent les lieux, une autre attendait déjà son tour.

Travailler aux bains publics était une tâche éreintante. Masser un corps dans son entièreté nécessitait beaucoup de force, d'autant que l'effort ne se limitait pas à une seule personne : une file d'attente s'était formée le long de la terrasse.

En posant quelques questions, Mao Mao et ses camarades apprirent que le contrat de la masseuse attitrée venait tout juste d'arriver à son terme. Une concubine de rang moyen s'en était entichée et l'avait prise à son service.

En dehors du *hougong*, les employées des bains étaient le plus souvent traitées comme de simples courtisanes. Bien qu'il en aille différemment dans l'univers féminin de la cour intérieure, le métier avait malgré tout une réputation douteuse, ce qui pouvait expliquer pourquoi la plupart des servantes préféraient s'en détourner – à moins que ce ne soit sa dimension physique qui les rebutait.

Quoi qu'il en soit, les trois amies se retrouvèrent rapidement préposées aux massages. Leur charge de travail s'en trouva donc alourdie : elles avaient toujours leur corvée de linge à assurer. Néanmoins, certains avantages venaient compenser les efforts fournis.

— Tenez. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est pour vous, leur dit la dernière cliente au moment de prendre congé, en leur tendant discrètement un petit sac en tissu.

Bien sûr, les cadeaux n'étaient pas systématiques. Sans doute cette dame de compagnie avait-elle particulièrement apprécié son épilation au fil.

Shaolan ouvrit le paquet. En y découvrant des bonbons, elle se hâta d'en glisser un dans sa bouche.

— Je suis si heureuse... dit-elle, les yeux brillants.

Mao Mao aurait bien aimé être comme son amie, à trouver son bonheur simplement en croquant une friandise. Peu tentée, elle lui laissa sa part.

Leur ouvrage terminé, les trois collègues allèrent s'asseoir sur la rambarde qui marquait l'entrée des bains pour se rafraîchir. Le soleil était toujours haut dans le ciel. Il était encore trop tôt pour dîner. Les autres servantes – celles qui s'occupaient de préparer les repas, en particulier – se pressaient pour venir à bout de leurs diverses tâches avant que la journée ne s'achève.

L'apothicaire bénéficiait d'une situation plus enviable que ses deux camarades, qui allaient devoir rattraper les corvées qu'elles n'avaient pas faites plus tard dans la soirée, étant donné qu'elles avaient passé du temps aux bains publics. Elles profitaient donc de quelques instants de répit.

— Ce n'est pas si facile que ça, de se faire des relations... lança Shaolan en suçotant son bonbon.

Peut-être pensait-elle qu'elle croulerait déjà sous les demandes...

— Ne t'en fais pas. Un peu avant l'échéance de ton contrat, glisse discrètement à une concubine qui t'apprécie que tu seras bientôt libre, rétorqua Shisui.

— Je me demande si ça marchera...

— Même si elle ne te prend pas à son service, ton contrat pourrait être prolongé. Et sinon... (L'entomologiste en herbe fouilla dans les plis de sa jupe d'où elle sortit un peigne auquel manquaient quelques dents. Qu'il ait été creusé dans une carapace de tortue lui octroyait cependant quelque valeur.) Tu pourras toujours vendre ce genre de petit bijou !

— Oh !

Plutôt futé, songea Mao Mao. En parlant de jeune femme futée...

Le qualificatif s'appliquait tout aussi bien à sa maîtresse. La goûteuse de dame Gyokuyo se rendait désormais aux bains un jour sur deux, qui plus est toujours flanquée de ses deux amies. D'autres concubines n'auraient pas manqué de désapprouver une telle conduite, mais pas la résidente du pavillon de Jade...

— *Ah ? Parfait, c'est le genre d'endroit où l'on peut entendre des informations intéressantes, avait-elle même fait remarquer. Je veux tout savoir !*

Décidément, rien ne perturbait la favorite. D'autant qu'elle avait raison : les concubines et leurs dames de compagnie avaient en effet tendance à discuter plus librement de sujets captivants quand elles étaient détendues.

Peut-être ignoraient-elles que Mao Mao servait au pavillon de Jade, ou bien la vapeur des bains brûlants ne leur avait pas permis de s'apercevoir qui les délestait de leurs poils – en tout cas, elles lui parlaient de leurs secrets de famille, des histoires cachées de leurs rivales et autres détails croustillants.

Certaines rumeurs circulaient également à propos de la maîtresse de l'apothicaire. Les concubines les plus vives d'esprit semblaient avoir depuis longtemps compris qu'elle était enceinte et s'interrogeaient sur le sexe de l'enfant ou sur la date de l'accouchement... De temps en temps, la possible grossesse de dame Lifa était mentionnée, ce qui inquiétait Mao Mao.

Il se racontait même que dame Lolan attendait peut-être un enfant, elle aussi. Malgré son goût prononcé pour les tenues extravagantes, connu de toutes, ses vêtements du moment étaient particulièrement bouffants. D'ailleurs, elle ne sortait guère plus de ses appartements, ce qui avait alimenté les ragots.

La douce concubine avait rejoint la cour en début d'année, près de neuf mois plus tôt. Considérant la pompe avec laquelle s'était déroulée son arrivée, il était inconcevable que l'empereur ne lui ait pas rendu visite.

Si les rumeurs étaient fondées, des quatre favorites, trois attendaient donc un enfant. Qu'elle présage célébrations ou ennuis, la situation devenait préoccupante. Et Mao Mao n'était pas au bout de ses surprises...

— Dites, on n'autorise plus la création de nouveaux eunuques, si ?

L'apothicaire savait où Shaolan voulait en venir. Depuis quelque temps, on embauchait davantage de servantes, mais aussi d'eunuques. Or, depuis la montée de l'empereur sur le trône, cette dernière pratique était censée appartenir au passé.

— Ce sont d'anciens esclaves, répondit Shisui de but en blanc.

L'esclavage avait lui aussi été interdit, mais ces hommes venaient sans doute des confins de l'empire. D'une tribu à l'autre, il arrivait que des étrangers se fassent capturer, puis soient castrés, avant d'être réduits à l'état d'esclaves. Aussi, ces nouveaux arrivants avaient-ils dû fuir leurs ravisseurs ou en être sauvés.

— J'ai entendu parler de trente eunuques. Il a dû y avoir une importante opération menée contre les tribus... poursuivit l'entomologiste.

La plupart du temps, les évasions subites d'esclaves découlaient d'un mouvement sous-jacent. Mao Mao se souvenait qu'une expédition de ce genre avait causé une grande agitation l'année précédente. Ces eunuques avaient-ils été secourus à cette occasion ?

En dépit de ses airs enfantins et de son étrange obsession pour les insectes, Shisui savait faire preuve d'une remarquable intelligence.

— Les pauvres... commenta Shaolan.

— Ça, c'est sûr...

La situation ne semblait pas les bouleverser outre mesure – au demeurant, elles n'avaient pas de raison de l'être.

— Au fait, à ce qu'il paraît, il y a un bel eunuque dans le lot. J'aimerais bien me faire ma propre idée...

L'apothicaire, qui ne connaissait que trop bien ce discours, se renfrogna.

— C'est d'un eunuque qu'on parle, tu sais ? lança-t-elle à son amie.

— Et alors, tant qu'il est beau ! Oh, si ça se trouve, c'est lui qui va s'occuper de l'eau des bains...

Ses yeux brillaient d'un vif intérêt. La présence ou l'absence de cet attribut pourtant essentiel chez un homme semblait la laisser indifférente. Ah, la jeunesse...

— Il n'arrivera sûrement pas à la cheville de maître Jinshi, mais bon... (Mao Mao manqua glisser de la rambarde contre laquelle elle s'appuyait.) Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Shaolan, étonnée.

L'herboriste retrouva son aplomb, puis épousseta sa tenue, comme si de rien n'était.

— Au fait, lui et toi êtes souvent...

— Oui, en mission pour les concubines, coupa l'apothicaire, sur un air de « rien de plus, rien de moins ».

Dans un réflexe, elle essuya sa main gauche contre sa jupe. L'espace d'un instant, elle avait cru sentir la grenouille qu'elle avait agrippée l'autre jour.

C'était une grenouille. Oui, juste une grenouille, se serina-t-elle pour s'intimer au calme. Depuis la partie de chasse, elle n'avait pas revu Jinshi. Oh, il ne tarderait pas à lui rendre l'une de ses visites dont il avait l'habitude, mais à cette perspective, elle se sentait mal à l'aise.

Elle était toujours à se répéter « juste une grenouille », comme elle l'aurait fait d'un sutra, quand une jeune fille accompagnée d'une servante entra dans le bâtiment. Son regard fébrile et les traits tendus de son adorable visage trahissaient son anxiété.

Serait-ce... dame Lishu ?

Ignorant tout des raisons de sa présence en ces lieux, Mao Mao la regarda approcher.

Chapitre 2

Seki-u

Je me sens observée... songea Mao Mao avant d'aviser les trois jeunes filles qui lui tenaient compagnie.

Ce jour-là, leur encas était constitué de petits pains cuits à la vapeur. Certains étaient fourrés d'une pâte aux haricots rouges et d'autres non, ce qui convenait mieux aux goûts de l'herboriste, peu portée sur le sucré. Elle les préférait garnis de restes de légumes ou de poissons.

Au pavillon de Jade, les dames de compagnie prenaient chacune leur pause à des moments différents. Ces derniers temps, quand elle ne s'absentait pas, l'apothicaire se retrouvait souvent avec Honnian ou Infa. Cette après-midi-là, cependant, elle faisait face à trois visages peu familiers.

En toute honnêteté, Mao Mao n'en menait pas large. Les relations sociales n'étaient pas son fort et les nouvelles recrues avaient beau être entrées au service de dame Gyokuyo depuis plus d'un mois, elle commençait à peine à se rappeler leurs noms.

Elles se ressemblaient beaucoup. Au début, l'apothicaire avait pensé qu'elles venaient sûrement du même village. En réalité, elles étaient sœurs.

Haku-u (qui voulait dire « plume blanche »), Koku-u (« plume noire ») et Seki-u (« plume rouge »)... Mao Mao se répétait leurs prénoms, au reste faciles à mémoriser, mais les placer dans le bon ordre était une tout autre histoire. Elle s'était déjà trompée plusieurs fois, jusqu'à ce que les nouvelles employées,

exaspérées, arborent chacune un ruban à cheveux de la couleur de leur prénom – blanc, noir et rouge. De la même manière que la couleur des coiffes des émissaires avait permis à l'apothicaire de les distinguer l'une de l'autre.

Malgré leur ressemblance, les trois sœurs n'étaient pas des triplées, mais avaient vu le jour à intervalle d'un an : d'abord Haku-u, puis Koku-u et enfin Seki-u. Les sourcils bien dessinés au crayon et les yeux en amande, elles étaient ravissantes, comme il sied à une dame de compagnie d'une concubine de haut rang. Koku-u, la cadette, semblait avoir le plus fort caractère de la fratrie.

Guien, en pause juste avant elles, avait préparé du thé. Les feuilles en étaient à leur deuxième infusion, mais la boisson restait délicieuse. Mao Mao s'était déjà assise pour prendre un petit pain.

— Vous n'en voulez pas ?

— Si... répondit Haku-u en s'asseyant à son tour.

Ses sœurs l'imitèrent. On aurait pu entendre une mouche voler. Le silence ne dérangeait pas l'apothicaire, mais qu'on l'observe manger de la sorte provoquait chez elle une drôle de sensation.

Elles ont peut-être quelque chose à me dire...

Si c'était le cas, il aurait été préférable qu'elles s'expriment. Quant à leur tirer les vers du nez, très peu pour elle. Elle voulait bien se plier en quatre pour ses supérieurs, mais n'avait pas l'intention de se démener pour plaire à des collègues avec qui elle ne se sentait aucune affinité particulière.

Elles finirent par suivre l'exemple de leur consœur et dégustèrent leur collation en silence. Peut-être n'osaient-elles pas prendre la parole avant que Mao Mao ne l'ait fait. Rien ne les empêchait pourtant de bavarder entre elles.

L'apothicaire termina son encas, puis avala une grande gorgée de thé pour faire glisser la dernière bouchée. Haku-u, son ruban blanc dans les cheveux, la regarda un moment avant de se lancer enfin d'une voix calme :

— J'aimerais te poser une question, si ça ne te dérange pas.

À ce que Mao Mao avait entendu dire, Seki-u, la benjamine, avait plus ou moins le même âge qu'elle. La sœur aînée devait donc avoir vingt ans, comme

dame Gyokuyo. Ce qui signifiait aussi qu'elle était plus âgée qu'Infa et les autres dames de compagnie. Sans doute était-ce pour cette raison qu'elle semblait si mesurée.

— Quelles circonstances t'ont amenée à travailler au pavillon de Jade ?

Même si je lui expliquais...

Face à la pénurie d'employées au service de la noble concubine, Jinshi l'avait recommandée au poste de goûteuse au moment opportun. Infa avait dû leur dire de quoi il retournait.

— C'est ce qu'on nous a raconté, mais j'ai du mal à comprendre pourquoi Gyokuyo, si méfiante, a choisi de te faire confiance.

Le visage de Haku-u s'était tordu en une grimace lorsqu'elle avait prononcé le nom de la favorite – sans respecter les formes, d'ailleurs.

Je vois...

Née la même année que la favorite, elle devait s'en sentir proche. Il n'y avait rien d'étrange à ce qu'elle traite avec circonspection une inconnue qui gravitait dans l'entourage de sa maîtresse.

— Je ne suis qu'une simple goûteuse. Rien de plus. Si l'on tentait d'empoisonner dame Gyokuyo, je serais la première à tomber, répondit Mao Mao en toute honnêteté.

Nul besoin de mentionner que sa première rencontre avec la noble concubine s'était déroulée lors de l'incident de la poudre toxique.

— On dit que ta parole est franche, à raison.

— Je te remercie.

L'apothicaire ignorait s'il fallait le prendre comme un compliment. Dans le doute, elle s'inclina. Que son interlocutrice soit nouvelle ou pas, son rang, légèrement supérieur au sien, l'y incitait.

— Il y a autre chose... Tu sembles t'être fait beaucoup d'amies en dehors de ce pavillon, mais j'aimerais que tu limites tes sorties. Nous essayons tant bien que mal de nous adapter à la vie du *hougong*. Or lorsque nos collègues plus expérimentées passent leur vie à l'extérieur, nous nous sentons un peu

seules... Surtout notre plus jeune sœur, conclut-elle en donnant un petit coup de coude à Seki-u.

Cependant, l'intéressée, avec son ruban rouge dans les cheveux, fit mine de n'avoir rien entendu, allant même jusqu'à détourner le regard.

Haku-u n'avait pas tort. Ces derniers temps, Mao Mao passait effectivement beaucoup de temps avec Shaolan et Shisui. Une telle attitude n'était peut-être pas des plus appropriées...

Sauf qu'elle avait déjà prévu de passer une partie de la journée avec ses amies... À présent qu'elles s'occupaient de l'épilation des concubines, il lui semblait difficile de leur faire faux bond. Pour tout dire, l'apothicaire craignait qu'elles ne s'en sortent pas sans elle. À ce stade de sa réflexion, elle eut une idée. Après tout, si elle avait bien compris l'attitude de la sœur aînée, il suffisait que l'une des trois nouvelles recrues garde un œil sur elle pour s'assurer qu'elle ne fasse rien de suspect.

— Je m'apprête à aller aux bains publics, pourquoi ne pas venir avec moi ?

— Pardon ? s'exclama Seki-u, interloquée.

Son statut de benjamine ne faisait aucun doute, malgré les visages plutôt similaires des trois sœurs. Tant qu'elle ne se montrerait pas trop brusque, Shaolan et Shisui en feraient leur affaire – et Mao Mao n'interviendrait pas.

En entendant le mot « bains », les deux aînées avaient échangé un regard... et même ce que l'herboriste avait interprété comme un petit sourire.

— C'est une bonne idée. Ça te ferait du bien, Seki-u, de passer un peu de temps avec d'autres filles !

— Haku-u !

— Je suis du même avis. En plus, dame Gyokuyo nous a ordonné d'aller aux bains de temps en temps, renchérit Koku-u.

— C'est vrai.

Dénicher des scandales au *hougong* était un travail à part entière. L'apothicaire aurait besoin de l'aide de la jeune fille pour y parvenir. Elle lui fit signe de la suivre.

— Koku-u, s'il te plaît... se plaignit la benjamine.

— J'ai du travail à terminer ici, malheureusement. Amuse-toi bien !

Ses deux aînées s'étant mises d'accord, Seki-u n'avait d'autre choix que d'obtempérer. Pensive, Mao Mao eut l'impression de comprendre la dynamique de leur trio.

— Enchantée. Je m'appelle Seki-u, lança la jeune fille qu'on sentait tendue. Shaolan et Shisui, pour leur part, trépignaient d'impatience.

— Tu t'es fait une nouvelle amie, Mao Mao ?

— Tiens, tiens...

Intriguées, les deux comparses s'étaient jetées sur la petite nouvelle, que l'apothicaire abandonna pour aller vérifier son matériel. Elle s'était procuré une lotion hydratante au cas où la peau d'une cliente supporterait mal l'épilation, en plus du fil de soie. Elle en aurait bien profité pour vendre les livres qu'elle avait récupérés au quartier des plaisirs, mais avec Seki-u dans les pattes, la mission se serait révélée trop ardue. L'intéressée regardait d'ailleurs sa collègue d'un air suppliant. Visiblement, elle se sentait désemparée sans ses sœurs.

Bon, un peu de soutien ne lui ferait pas de mal...

En guise de suggestion, Mao Mao désigna les bassins. Shaolan et Shisui levèrent les bras avec enthousiasme et s'y rendirent à toutes jambes.

— Qui sont ces deux filles ? s'enquit Seki-u.

— Elles sont inoffensives, se contenta de répondre l'herboriste en leur emboîtant le pas.

Enfin, je crois...

— Attendez-moi ! s'écria la nouvelle recrue, avant de les suivre à son tour.

En cette journée, elles n'auraient pas autant de travail que d'habitude. Depuis peu, le nombre de masseuses avait en effet augmenté. Un rapide coup d'œil vers le fond de la terrasse le confirma à Mao Mao : une servante s'était déjà mise à l'ouvrage.

Apparemment, les petits cadeaux que le trio recevait régulièrement n'étaient pas passés inaperçus. L'employée qui occupait ce poste avant elles s'était sans doute montrée des plus discrètes à ce sujet. Quoi qu'il en soit, le métier avait fini par gagner en popularité.

Après un passage aux vestiaires pour se dévêtir et ne garder que son *dudou*, l'apothicaire se dirigea vers les bassins, son matériel rassemblé dans un baquet. Seki-u, elle, l'observait en se tortillant.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Shaolan, candide.

— On ne porte que ça ?

— Oui, sinon on prend vite chaud à l'intérieur.

La novice n'en menait vraiment pas large. Un sourire audacieux sur les lèvres, Shisui en profita pour se faufiler derrière elle. Elle défit sa ceinture, puis lui arracha ses vêtements qu'elle maintint ensuite à bout de bras.

— Oh ! s'exclamèrent Mao Mao et Shaolan d'une même voix.

Les deux amies pensaient certainement la même chose : rien ne justifiait que leur camarade se sente embarrassée. Elles-mêmes n'avaient pas été autant gâtées par la nature.

— Tu n'as pas de souci à te faire, dit Shisui qui n'avait pas à se plaindre non plus.

— Tu plaisantes ! Je préférerais être toute plate ! glapit Seki-u en jetant un œil aux silhouettes de Mao Mao et Shaolan, qui semblait un peu vexée.

Les employées alentour commençaient d'ailleurs à lui lancer des regards assassins. À ce rythme, il ne faudrait pas longtemps à la nouvelle venue pour se faire des ennemies.

Shisui avait dû en arriver à la même conclusion, car elle tendit un *dudou* plus convenable à Seki-u.

— D'accord, d'accord. Allons-y, maintenant, lança l'entomologiste en herbe en donnant de petites tapes encourageantes dans le dos de l'intéressée.

C'est encore plus simple de la taquiner que je ne l'aurais cru... songea Mao Mao en suivant les deux jeunes filles.

En voyant le soin que mettait leur nouvelle camarade à dissimuler son corps, Mao Mao se rappela que Seki-u venait d'une région où la coutume des bains publics n'avait pas cours. Son village, le même dont dame Gyokuyo était issue, se situait au cœur d'un territoire aride, à l'ouest de l'empire. L'eau y était rare. Que Seki-u ne soit pas habituée à n'être que légèrement vêtue en public n'avait donc rien de surprenant. Au mieux, elle avait fréquenté quelques saunas – mais jamais un établissement de cette envergure.

— Comment as-tu fait, jusque-là ?

Dans le désert, c'était une chose mais au *hougong*, les odeurs corporelles devenaient rapidement incommodantes si l'on ne se lavait pas régulièrement – surtout à la saison chaude. Se frotter le corps pour se dégraisser n'était d'ailleurs d'aucun secours.

— Mes sœurs viennent se laver ici mais moi, j'ai demandé une autorisation spéciale à dame Gyokuyo...

Apparemment, il lui était permis de profiter du bassin du pavillon de Jade, pourtant censé être réservé à la concubine. À l'occasion, l'empereur l'utilisait lui aussi, mais pour d'autres raisons... Un terrain sur lequel Mao Mao refusait de s'aventurer.

En y repensant, l'apothicaire se souvenait avoir vu Seki-u se diriger vers la pièce dédiée à la toilette. Elle y entrait toujours avec la plus grande des discrétions, quand bien même elle attendait que sa maîtresse en ait terminé.

L'information avait son importance. Elle expliquait le brusque changement de comportement des aînées de la jeune fille, pourtant toutes dévouées les unes envers les autres. Puisque la benjamine avait obtenu la permission de leur maîtresse, ses sœurs n'avaient pas pu la traîner aux bains publics. La proposition de Mao Mao était tombée à point nommé.

— Je vois bien que tu es gênée, mais ne t'en fais pas. Bientôt, tu n'auras plus le temps de l'être, lança l'herboriste avant de se verser de l'eau sur le corps et de mouiller une serviette pour se laver.

Réticente à dévoiler sa poitrine en public, Seki-u se faisait certainement une image peu flatteuse des concubines affalées sur les dalles de pierre, nues comme des vers. Avec le penchant de dame Gyokuyo à vouloir tout faire par elle-même, la petite nouvelle n'avait sans doute jamais assisté à pareil spectacle.

Elle semblait au bord de l'évanouissement, mais Mao Mao n'avait pas le temps de s'en occuper.

— Tiens, prends ça, dit l'apothicaire en lui passant le flacon d'huile parfumée. Est-ce que tu réussiras à leur en appliquer ?

— Leur en... quoi ?

— Tu n'as qu'à t'imaginer en train de badigeonner un poulet pour une marinade.

Dans un murmure, elle ajouta que c'était un bon moyen de se détendre et de délier les langues.

Quelque peu nerveuse, Seki-u ne s'en mit pas moins à répandre avec application l'huile sur le corps d'une concubine alanguie. Shaolan, qui désormais avait pris le coup de main, utilisa l'excès de lotion pour masser, elle aussi, la jeune femme allongée devant elle.

Mao Mao se chargeait de l'épilation, une tâche qui ne nécessitait pas d'être réitérée au quotidien – au contraire des massages. Bien moins occupée que ses collègues, elle se retrouva vite désœuvrée.

Assise sur la terrasse dans l'attente de la prochaine cliente, elle avisa soudain une silhouette hésitante.

Mais...

Dame Lishu était donc de retour. Inquiète, elle jetait de petits coups d'œil alentour. Comme la fois précédente, elle était accompagnée de sa première dame de compagnie.

Qu'est-ce qu'elle fait ici ?

Chaque favorite disposait de son propre bassin dans son pavillon, ce qui la dispensait de devoir se déplacer jusqu'aux bains publics. Fidèle à elle-même, la vertueuse concubine faillit trébucher contre un baquet posé à ses pieds, qu'elle

n'avait pas vu, agitée comme elle l'était. Dame Lishu était l'une des quatre favorites, mais n'avait que quinze ans. L'empereur ne lui avait toujours pas rendu visite.

Le sol était glissant et sa dame de compagnie, qui avait tenté de la rattraper, fut emportée dans la chute. Mao Mao avait remarqué que la jeune fille sortait toujours accompagnée de la même suivante. Ce n'était guère surprenant, si l'on songeait au personnel peu fiable du pavillon de Diamant.

Incapable de résister, l'herboriste finit par s'approcher de la concubine. Elle aspergea d'eau la plate-forme où s'était renversé un mystérieux liquide – de l'huile, à n'en point douter – pour limiter tout risque d'accident.

— Je vous remer... Comment ?

La suivante de dame Lishu poussa un cri étranglé quand elle reconnut celle qui était venue leur prêter main-forte. Curieusement, sa maîtresse arborait la même expression apeurée.

L'apothicaire leur lança un regard noir, mais elles tremblaient comme des poulains nouveau-nés. Elle n'appréciait pas vraiment qu'on la dévisage comme si elle était un fantôme ou un monstre.

Résignée, elle s'apprêtait à repartir, quand un détail l'arrêta. Un peu partout sur le corps frissonnant de dame Lishu se remarquaient des endroits mal rasés et même des coupures. Les stigmates caractéristiques d'un rasoir.

— Souhaiteriez-vous faire l'expérience d'une autre manière de vous débarrasser de vos poils ?

— Pardon ?

L'offre de Mao Mao l'avait prise de court. Malgré tout, elle n'opposa aucune résistance quand l'apothicaire l'attrapa par la main – peut-être n'était-elle pas contre la proposition. Professionnelle, la masseuse improvisée décida de feindre n'avoir rien remarqué des tremblements de sa nouvelle cliente.

L'état désastreux de la peau de dame Lishu perturbait l'herboriste, à l'instar de bien des choses qui ne dérangaient qu'elle. Elle encouragea la vertueuse concubine – tout aussi réticente à offrir sa poitrine aux regards que Seki-u –

à s'installer sur la terrasse, avant de se concentrer pour lui appliquer de la lotion. La favorite terrifiée et sa dame de compagnie se pressaient l'une contre l'autre. Une situation délicate que ne manqua pas de remarquer Shaolan, qui vint aussitôt aider son amie à maintenir la jeune fille allongée sur les dalles de pierre.

— Ne vous inquiétez pas. Je serai douce, promet Mao Mao.

Elle était résolue à donner le meilleur d'elle-même. Seki-u, pour sa part, toute à sa stupéfaction, se contentait de porter sur la concubine un regard empli de compassion.

Une séance suffit à rendre lisse la peau de dame Lishu. Au bout du compte, Mao Mao ne s'était pas limitée aux jambes et aux bras : avant même de s'en apercevoir, l'intégralité du corps de la favorite était passée sous ses doigts experts. Shaolan, décidée à se concentrer sur les soins, s'appliquait à enduire le corps de la vertueuse concubine d'huile parfumée. Shisui, occupée par une autre cliente arrivée entre-temps, profitait de son côté d'une petite pause en sirotant le jus que cette dernière lui avait offert en partant. Shaolan l'enviait du regard.

L'espace d'un instant, l'herboriste songea à réclamer des honoraires à la favorite. Elle finit par y renoncer en la regardant étendue sur la terrasse. Son âme semblait avoir quitté son corps.

— C'est nouveau, pour elle ? demanda Mao Mao à sa dame de compagnie.

— Euh... oui. Au pavillon, nous ne prêtons guère attention à ces détails... Et puis dame Lishu a passé beaucoup de temps dans un monastère.

— C'est vrai.

Quand on y pensait, le passé de la vertueuse concubine avait de quoi susciter de la pitié. Mariée très jeune à un empereur pédophile pour des raisons politiques, envoyée dans un couvent après la mort de son époux puis forcée par sa famille à retourner à la cour intérieure, elle se retrouvait à présent entourée d'une bande de suivantes toutes plus incapables les unes que les autres.

Que sa première dame de compagnie, qui martyrisait autrefois dame Lishu, la soutienne de la sorte était une très bonne surprise. Puisqu'elle était là, Mao Mao lui proposa de la débarrasser de ses poils superflus. L'intéressée y consentit pour les bras et les jambes, mais refusa d'entendre parler de ses parties plus intimes. Un refus que ne comprit pas bien l'apothicaire : après tout, elles étaient entre femmes.

Une fois terminée l'épilation de leurs deux clientes, la journée aux bains des quatre jeunes filles touchait à sa fin. Elles passèrent des tuniques plus amples, puis tentèrent de se rafraîchir. Peut-être n'était-ce qu'une façon de se montrer polie, mais dame Lishu leur proposa un jus de fruits frais que les masseuses s'empressèrent d'accepter. Shaolan était au comble de la joie. Seki-u, pour sa part, suivit le mouvement sans trop comprendre de quoi il retournait.

Un peu plus loin, d'autres dames de compagnie s'affairaient autour de leur concubine. Quant à Shisui, elle était sortie fumer la pipe avec l'une de ses clientes. Vraiment, elle savait s'y prendre pour les broser dans le sens du poil.

— Et sinon, qu'est-ce qui vous amène ? Vous disposez de votre propre bain au pavillon de Diamant, si je ne m'abuse, s'enquit Mao Mao une fois que le groupe se fut installé dans la salle dédiée aux concubines.

— Eh bien... commença d'une voix hésitante la suivante non sans regarder sa maîtresse.

Les joues de l'intéressée, qui au sortir de l'eau chaude avaient pris un peu de couleur, étaient à présent livides.

— C'est là qu'il est apparu... dans la baignoire... Le... le fantôme.

À cette évocation, le visage de sa dame de compagnie pâlit comme la mort.

Chapitre 3

Le spectre qui dansait

Quand Seki-u comprit que leur jeune cliente timide n'était autre que l'une des favorites, elle ne cacha pas son mécontentement. Pour autant, à présent que Mao Mao se retrouvait entraînée dans cette histoire de fantôme, il allait être bien difficile de l'en éloigner.

Et comme par hasard, le jour suivant...

— L'intendant du *hougong* te fait demander, lui indiqua Honnian.

Son travail de goûteuse accompli, elle se hâta de vider le bol de gruau de riz de son dîner, puis de le nettoyer. Seki-u, qui avait partagé le repas de la jeune fille, se contenta de la regarder avec un air réprobateur.

Mao Mao avait conseillé à dame Lishu de faire appel à l'intendant au sujet du spectre. Qu'elle propose d'elle-même son aide aurait été déplacé, sans compter l'expression de sa toute jeune collègue qui aurait suffi à l'en dissuader. Malgré tout, elle savait qu'en suggérant de passer par Jinshi, il était fort probable qu'elle se retrouve impliquée.

Elle ne s'était pas trompée.

Il y a un point que j'ai oublié de prendre en compte...

Quand elle pénétra dans le salon du bel eunuque, un frisson la parcourut tout entière. Dame Gyokuyo, Honnian, Jinshi et Gaoshun l'attendaient. Un sourire divin, comme d'habitude, flottait sur le visage de l'intendant. Un sourire prêt à se tordre.

Voilà qui est délicat.

Lors d'une récente partie de chasse, elle avait appris un secret inavouable. Au *hougong*, un autre homme que l'empereur avait conservé sa virilité : l'homme-nymphé, présentement juste à côté d'elle. Il était doté d'un spécimen d'une taille au-dessus de la moyenne. Elle s'en tiendrait là. Inutile de raviver ces souvenirs.

S'il le fallait, elle prétendrait qu'elle n'avait rien vu d'autre que les bézoards qu'il lui avait offerts, mais Jinshi ne semblait pas de cet avis. Ils ne s'étaient pas officiellement revus depuis l'expédition et, pour le moment, son regard était loin d'avoir l'amabilité de son sourire.

— Eh bien ! Qu'est-ce qui vous amène aujourd'hui ? s'enquit dame Gyokuyo.

Visiblement, elle s'amusait de la situation. Sa curiosité débordante la poussait à vouloir se mêler de tout. Malgré tout, la présente énigme concernait dame Lishu. Comment Jinshi comptait-il aborder le sujet ?

— Un spectre serait apparu dans les quartiers d'une concubine.

— Vraiment ? s'exclama la favorite, les yeux brillants.

À ses côtés, Honnian se prenait la tête dans les mains, l'air de dire : « Ce n'est pas vrai... »

Pour une fois, l'homme-nymphé était allé droit au but. Mao Mao lui en était reconnaissante, mais elle connaissait assez sa maîtresse pour savoir qu'elle feignait l'ignorance.

— C'est terrible. Et si vous me disiez de qui vous parlez ? Je pourrais lui rendre visite, pour m'assurer qu'elle va bien.

— Dame Gyokuyo, vous ne pouvez pas sortir dans votre état.

— Vraiment ? Dans ce cas, je pourrais envoyer quelqu'un. Et si vous y alliez avec Mao Mao ? Infa peut l'accompagner, si votre emploi du temps ne le permet pas.

Plus que s'assurer que dame Lishu allait bien, la favorite voulait surtout connaître les détails de cette affaire – l'apothicaire n'était pas dupe. Qui plus est, il lui suffirait d'attendre que Seki-u ouvre la bouche pour apprendre que l'histoire concernait la vertueuse concubine.

À coup sûr, Jinshi était au courant, mais sa réponse laissait penser qu'il voulait profiter de l'occasion pour clouer le bec à dame Gyokuyo.

— Il s'agit d'une affaire qui requiert une discrétion absolue. Je vous demanderai de n'envoyer aucune de vos employées. À ce propos, pourriez-vous me la rendre à nouveau ?

— Je peux vous la prêter, encore, oui.

La rendre, la prêter... Ils parlaient de l'apothicaire, bien sûr. À l'idée qu'ils puissent rejouer la même scène que la dernière fois, la goûteuse, Gaoshun et Honnian soupirèrent de concert.

— Non, ce que je vous demande, c'est de me rendre Mao Mao, rétorqua-t-il. (Il vint se placer devant elle et posa son index sur la tête de la jeune fille, qu'il fit ensuite glisser le long de ses cheveux.) Et quand elle reviendra, vous n'obtiendrez pas la moindre information de sa part.

Son doigt suivit la joue, puis son auriculaire et son annulaire se posèrent sur les lèvres de Mao Mao.

— Je m'en assurerai, conclut-il en quittant la pièce, la démarche élégante.

Gaoshun, visiblement décontenancé, lui emboîta le pas. Les autres participantes en étaient restées bouche bée, y compris Mao Mao. Dame Gyokuyo fut la première à réagir.

— Que s'est-il passé entre vous ? demanda-t-elle, encore sous le choc.

Le regard que la favorite porta sur sa goûteuse lui fut douloureux.

Sa maîtresse eut beau l'interroger sans relâche pendant trente minutes, la jeune fille se contenta de répéter que tout était la faute de la grenouille.

Tout compte fait, quelques bézoards étaient bien mal payés pour un secret qu'il lui faudrait emporter dans la tombe.

Quelle allure pouvait bien avoir ce spectre ? En toute franchise, Mao Mao ne croyait pas en ces choses-là. Certes, quelque événement étrange était survenu lors de la veillée aux contes avec Infa. Quant à savoir s'il s'agissait vraiment d'une apparition... Sa collègue, elle, en était convaincue. L'apothicaire n'avait pas cherché à la persuader du contraire.

Fantôme ou non, elle était certaine qu'on ne tuait pas quelqu'un simplement en lui jetant un mauvais sort. La mort survenait toujours à la suite d'un empoisonnement, d'une blessure ou d'une maladie. Les forces surnaturelles n'avaient d'effet que sur les individus qui se rendaient malades à force de croire en leur existence.

Quoi qu'il en soit, Mao Mao se dirigeait désormais vers la demeure de la vertueuse concubine en compagnie de Jinshi. Sa présence n'était pas utile, jugeait-elle. Gaoshun aurait très bien pu s'occuper de cette affaire... À moins qu'un élément ne lui ait échappé ?

Arrivés devant le pavillon de Diamant, entouré de bambous sacrés, ils s'aperçurent qu'il n'y avait que la première dame de compagnie pour les accueillir. Une fois répandue la nouvelle de la présence de Jinshi, cependant, les autres servantes époussetèrent leurs vêtements, arrangèrent leurs cheveux et vinrent se placer à l'entrée en une haie d'honneur.

Il passa devant elles, un sourire charmeur aux lèvres. Mao Mao ne put retenir une moue pleine de mépris, avant que l'œil sage de Gaoshun ne l'en dissuade.

L'assistant de Jinshi avait sans doute remarqué le changement de comportement de son supérieur depuis leur retour de la partie de chasse. Il n'avait eu de cesse d'interroger l'apothicaire à ce sujet mais, ignorant à quel point elle pouvait entrer dans les détails, elle était restée évasive.

Gaoshun savait-il que Jinshi n'était pas à proprement parler un eunuque ? Dérogeait-il lui-même à la règle ?

Songea qu'y réfléchir ne la mènerait nulle part, elle pénétra dans la demeure de la vertueuse concubine.

Dame Lishu rougissait si facilement que c'en était presque divertissant. Lorsqu'elle aperçut Jinshi, son visage vira de la blancheur à l'écarlate en un instant. Elle retrouva aussi vite son teint d'albâtre quand le sublime eunuque exposa la raison de sa visite. On lisait littéralement en elle comme dans un livre ouvert. Quand bien même elle n'était pas la maîtresse de Mao Mao, savoir

qu'une jeune fille d'une telle nature était l'une des quatre favorites du maître de l'univers ne pouvait que l'inquiéter.

L'empereur ne l'a toujours pas gratifiée d'une visite nocturne depuis son arrivée à la cour intérieure... En serait-ce la raison ?

Mao Mao se le figurait comme un homme attentionné, mais en réalité, le plus plausible restait que la silhouette de dame Lishu n'était pas assez appétissante pour susciter de l'intérêt. Elle se situait encore plus loin des standards de l'empereur que l'apothicaire.

— Suivez-moi, je vous prie, annonça la première suivante à la place de dame Lishu, toujours blafarde.

Les autres dames de compagnie leur emboîtèrent le pas – enfin, elles suivaient surtout Jinshi – en s'agitant dans tous les sens. Si l'on avait voulu dépeindre la scène en des termes poétiques, on aurait évoqué une fleur magnifique entourée de papillons. Une autre métaphore, plus réaliste, aurait été tout aussi valable : un essaim de mouches bourdonnant autour d'une tête de poisson.

Si le bruit se répandait qu'il n'a d'eunuque que le nom...

Pourquoi fallait-il qu'elle y repense sans cesse ? Pour sa tranquillité d'esprit, elle espérait qu'il en deviendrait véritablement un... La tête pleine de ces réflexions peu charitables, elle suivit la troupe jusqu'à la salle d'eau. Tous marquèrent un temps d'arrêt, hésitants à propos de la présence de Jinshi. Les eunuques étaient toutefois chargés de remplir les baignoires. Qu'un d'entre eux pénètre en ces lieux ne devait donc pas poser problème.

— C'est ici.

La première dame de compagnie s'était arrêtée juste avant la pièce où se changeait la favorite avant de prendre son bain. Dame Lishu, sans doute terrorisée, n'avait pas osé la suivre jusque-là.

— Ma maîtresse a vu une silhouette étrange quand elle se tenait là-bas, expliqua-t-elle en désignant une petite ouverture.

On ne voyait qu'un mur blanc et la fenêtre pointée par la suivante, par laquelle on distinguait une remise. En règle générale, un store de bambou était

abaissé, mais la silhouette lui était apparue un jour où il avait été remonté.

— Pourriez-vous me décrire ce que vous avez vu ? demanda Mao Mao en regardant la concubine.

L'intéressée serrait sa jupe à pleines mains, les yeux rivés au sol. Son attitude, indigne de son rang, trahissait son âge... Certaines en profitaient.

— Ne me dites pas que vous en êtes encore à parler de cette histoire ! s'exclama une suivante d'une voix haut perchée. Enfin, dame Lishu, pourquoi vouloir attirer l'attention à ce point ? Je suis convaincue que ce n'est rien. Vous vous faites des idées.

Selon toute vraisemblance très imbue de sa personne, l'employée avança d'un pas, puis lança un regard aguicheur à Jinshi. Elle n'était pas dénuée de beauté, à l'image de toutes les femmes de la cour intérieure, mais ses yeux renvoyaient un éclat aussi froid que l'acier. Le trait qu'elle avait dessiné sur ses paupières accentuait cette impression.

— Moi qui pensais que c'était à la première dame de compagnie de réprimander sa maîtresse... lâcha-t-elle, avant de soupirer et de secouer la tête en guise de désapprobation.

Les autres suivantes, qui semblaient lui obéir au doigt et à l'œil, vinrent se placer derrière elle. La jeune femme mise en cause se recroquevilla sur elle-même.

Je comprends mieux...

L'employée véhémement était certainement l'ancienne première dame de compagnie de la favorite. L'amertume d'avoir été évincée au profit d'une goûteuse devait la ronger de l'intérieur. À coup sûr, les piques volaient au quotidien entre les employées de ce pavillon.

Jinshi, auquel son petit manège n'avait pas échappé, s'approcha tout sourire de la jeune présomptueuse.

— Vous n'avez pas tort. Cependant, il est de mon devoir d'écouter ce que les concubines ont à dire. Je vous prierai de ne pas m'empêcher de faire mon travail.

Il avait employé un ton si suave que toutes les suivantes qui se pressaient autour de lui n'eurent d'autre choix que d'acquiescer, rougissantes. Mao Mao s'amusait d'observer les réactions des femmes du *hougong*, pour la plupart inexpérimentées avec les hommes. Le sublime eunuque susurra pour ajouter qu'il avait envie de boire le thé, ce qui mit un terme à la conversation. Les dames de compagnie jouèrent des coudes pour savoir qui serait la première à préparer la boisson. Une autre s'en était déjà occupée, mais elles l'ignoraient. Pas de doute, Jinshi savait y faire.

— Je vous écoute.

Dame Lishu, que les mots de l'intendant avaient un peu apaisée, s'assit sur un divan et prit la parole.



Je suis allée prendre un bain, comme à l'accoutumée. J'aime mon eau tiède. Sauf que mes dames de compagnie le préparent toujours trop chaud, alors j'attends que la température ait diminué avant de faire ma toilette.

Ces derniers temps, j'ai le sentiment qu'elles ne m'apprécient pas beaucoup. Heureusement, elles ne me reprochent pas l'habitude que j'ai prise au monastère de me laver seule. Kanan – ma première suivante, je veux dire – m'aide juste à me changer.

Une fois mes ablutions terminées, je me suis donc dirigée vers la pièce attenante pour me rhabiller. La chaleur m'avait légèrement fait tourner la tête et j'ai décidé d'ouvrir le store dans l'intention de faire entrer un peu d'air, mais la fenêtre était fermée.

J'ai vu une lueur vacillante. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait du vent dans le voilage, mais c'était impossible. Comme je l'ai dit, la fenêtre était déjà close quand je suis entrée.

Pourtant, je sais ce que j'ai vu : un visage tout rond qui flottait, qui tremblait et qui dansait, avec pour tout vêtement le rideau.

Il souriait. Et il me regardait.



Se remémorer la scène suffit à terrifier dame Lishu, comme en attestait sa poitrine frissonnante, qu'elle enlaçait. Kanan lui frottait doucement les épaules pour la calmer.

Dire qu'elle était si mesquine, il n'y a pas si longtemps...

Il arrivait donc que les gens changent, philosopha l'apothicaire en sirotant sa boisson chaude. Jinshi n'avait pas encore été servi : dans les cuisines, la lutte faisait rage pour savoir qui en aurait le privilège.

En plus du thé, on leur avait offert des biscuits à l'amande, un encas plutôt surprenant. Ils étaient bien croustillants et propices à la conservation. Mao Mao, le regard rivé sur la suivante en chef, se demandait si elle pourrait en rapporter quelques-uns.

— Vous ne pensez pas qu'une servante, que vous auriez prise pour un spectre, aurait pu se trouver là ?

Dame Lishu et sa première dame de compagnie firent toutes deux non de la tête.

— Kanan était là, elle aussi. Quand elle m'a entendue crier, elle a accouru... et elle a vu la même chose que moi. (Malgré son effroi, la première dame de compagnie, déterminée à dévoiler la véritable identité du fantôme, s'était approchée de l'endroit où le visage rond était apparu.) Seulement... Le spectre avait disparu. Personne d'autre ne l'avait vu et le rideau semblait n'avoir jamais bougé. La fenêtre était bel et bien fermée. L'air n'avait aucun moyen de circuler.

Mao Mao croisa les mains, intriguée. Elle regarda avec attention l'endroit que dame Lishu pointait du doigt.

Quand même, un détail clochait dans la disposition des lieux. Que faisait une remise à côté d'une salle d'eau ? Aux pavillons de Jade et de Cristal, elles étaient construites à part et adossées à un espace où les concubines pouvaient ensuite se reposer.

Certes, au pavillon de Diamant, les bains ne se situaient pas en dehors de la demeure, mais qu'on ait choisi d'ériger un débarras plutôt qu'un lieu de

relaxation juste à côté était curieux.

Elle voulut jeter un regard lourd de sens à Jinshi, mais se ravisa pour se tourner vers Gaoshun. Il considérait son maître, l'air un peu ennuyé. L'intendant fit un petit signe de la main à Mao Mao, comme une invitation à prendre la parole.

— Cette pièce a-t-elle toujours servi de remise ? demanda-t-elle.

La question aurait pu être plus précise, mais il fallait bien commencer quelque part.

— Non, répondit Kanan.

— Qu'est-ce qui a changé ?

— Eh bien...

Un peu mal à l'aise, la première dame de compagnie se leva pour aller rejoindre le débarras. Elle pointa du doigt l'intérieur, encombré d'étagères et de piles d'objets divers.

— Ah, je comprends mieux, dit la jeune apothicaire en scrutant le petit espace en grande partie plongé dans l'obscurité.

Sur les murs, des taches noires s'étaient étalées par endroits. *De la moisissure*, se dit l'apprentie enquêtrice après une inspection plus poussée. La saleté était si bien installée que même en frottant de toutes ses forces, il aurait été impossible de la déloger.

Avec une salle d'eau aussi proche, il était facile pour l'humidité de s'infiltrer. Pourtant, les pavillons de Jade et de Cristal ne rencontraient pas ce problème.

Devant un souci de cette nature, les suivantes de dame Gyokuyo n'auraient eu de cesse de chercher l'origine de ces moisissures et de tout faire pour empêcher leur propagation. Apparemment, les employées du pavillon de Diamant n'avaient pas ce courage... ou cette volonté. Plus probablement, c'était la dévotion des dames de compagnie de la résidente du pavillon de Jade qui sortait de l'ordinaire. Chez la vertueuse concubine, on se contentait de balayer la poussière sous le tapis : la pièce avait simplement été transformée en remise.

En tout cas, ils n'avaient pas affaire à quelques traces de moisissure disséminées. En touchant les murs, elle s'étonna de leur souplesse – ils étaient

presque élastiques ! La pièce était peut-être en train de pourrir jusqu'en ses fondations.

— Je ne pensais pas qu'il s'agissait d'un vieux bâtiment.

— Ce n'est pas le cas. Il a été construit à l'arrivée de dame Lishu à la cour intérieure.

Surprise, Mao Mao fronça les sourcils. Un édifice pouvait-il devenir insalubre en si peu de temps ? Elle remarqua ensuite la fenêtre située à côté de la partie abîmée... et le rideau que la favorite avait mentionné.

Les doigts sur le menton, l'apothicaire se dirigea vers la salle d'eau. Après un rapide coup d'œil à la pièce attenante, elle alla examiner la bassine en bois de cyprès.

— Voilà, murmura-t-elle.

Au fond, juste à côté d'un bouchon, se trouvait un petit trou rond. La cuve était sans nul doute reliée aux égouts au-dessus desquels avait été bâti le *hougong* – l'un de ses aspects bien pratiques. Mao Mao visualisa dans son esprit la disposition du baquet et de la remise, à laquelle elle ajouta le plan d'écoulement des eaux usées.

— Dame Lishu... finit-elle par dire en se tournant vers la concubine. Se pourrait-il que ce jour-là, vous ayez retiré le bouchon de la baignoire sans le vouloir ?

— Comment le sais-tu ? répondit l'intéressée, les yeux grand ouverts.

La jeune enquêtrice avait vu juste. Elle marcha d'un pas déterminé vers le mur infesté de moisissures. Ensuite, afin de pouvoir mieux observer le sol pourri, elle tenta de déplacer une étagère. Gaoshun, toujours aussi serviable, remarqua vite que la force de la seule jeune fille ne suffirait pas et s'empressa de l'aider.

Sous le meuble, la terre était si molle qu'on aurait évité de s'y appuyer de tout son poids par peur de passer à travers. Entre le mur et le sol, une fissure s'était créée.

— Pourrais-je avoir un plan pour vérifier que les égouts s'écoulaient sous ce point précis ?

Le bras droit de Jinshi, fidèle à lui-même, fut prompt à réagir. Il envoya quelques eunuques du pavillon accomplir la mission, qui rapportèrent le document peu après. Le papier corroborait les propos de Mao Mao.

— Ce mur était destiné à pourrir, avec l'eau chaude qui passe juste en dessous et la vapeur constante. De plus, il suffirait qu'elle puisse s'échapper par la fissure pour créer un courant d'air et faire bouger le rideau, fenêtre fermée ou pas.

Dame Lishu semblait abasourdie. Puis elle écarquilla les yeux, comme si une pensée venait malgré tout de lui traverser l'esprit.

— Comment expliques-tu le visage rond, dans ce cas ?

Songeuse, l'apothicaire se frotta le menton. Elle observa le rideau, ainsi que l'endroit où la favorite pensait avoir vu le mystérieux fantôme. Indécise, elle se mit à faire le tour de la pièce.

Quand le mur fissuré fut dans son dos, elle aperçut, en diagonale, une étagère. Dessus, une étoffe recouvrait une forme, sans doute un quelconque objet. Mao Mao s'approcha. Sous le tissu, elle découvrit un miroir en bronze — dont le très bon état étonnait, puisqu'on l'avait abandonné dans une remise. Son éclat restait intact.

— C'est...

— Oui ?

Dame Lishu gardait les yeux rivés au sol.

— Ce miroir compte beaucoup pour moi. Manie-le avec précaution, s'il te plaît.

Le briser n'était pas dans les plans de l'apothicaire, mais soit. Elle s'abstint de le toucher. En l'observant plus en détail, elle remarqua qu'il avait, ni plus ni moins, la taille d'un visage humain.

— Depuis quand est-il ici ? demanda Mao Mao.

— Je m'en servais beaucoup, avant qu'on ne m'en offre un nouveau, plus grand, répondit la concubine. Puis il a été rangé là.

De plain-pied, le miroir offert par l'émissaire renvoyait une image bien plus nette que le spécimen relégué dans cette pièce.

— Pourtant, il a été astiqué tous les jours, fit remarquer l'apprentie enquêtrice.

Il le fallait, le bronze étant une matière qui se ternissait à une vitesse folle.

Le regard que posait dame Lishu sur son miroir était lourd de tristesse. Elle semblait y être attachée – bien plus qu'à son récent cadeau.

— Pourquoi ne pas vous en servir, maintenant que nous l'avons sorti ? demanda Mao Mao en tendant l'objet soigneusement enveloppé à la concubine. Vous verrez mieux en l'utilisant à la lumière, je pense. (Elle alla ensuite ouvrir le rideau pour laisser entrer le jour. Lustrée comme elle l'était, la plaque de métal n'eut aucun mal à refléter le soleil.) Essayez de le tenir comme ceci...

L'apothicaire ajusta l'orientation du miroir que tenait dame Lishu. La lumière vint frapper le bronze avant de se répercuter sur le mur blanc.

L'assistance eut tout à coup le souffle coupé. Un cercle de lumière brillait à présent sur le mur. Au milieu, on distinguait le visage d'une femme, souriante.

— Comment... s'étrangla Jinshi, le premier à réagir.

Interloqué, il fixait le reflet.

Je comprends mieux...

— J'ai entendu parler des miroirs magiques, mais je n'en avais encore jamais vu, dit Mao Mao.

Ces objets étaient entourés de mystère, comme le laissait supposer leur nom. En plus de la lumière, ils renvoyaient une image ou un message limpide. Pour cette raison, on les appelait aussi « miroirs transparents ». Leur origine remontait aux temps anciens. Ils requéraient néanmoins des techniques d'artisanat avancées.

Luomen, le père adoptif de l'apothicaire, était un puits de connaissances – qui dépassaient le seul domaine médical. Il avait bercé sa fille d'histoires captivantes depuis son plus jeune âge, dont celle de ces fameux artefacts.

L'étoffe qui entourait l'objet d'art avait dû glisser par hasard ce soir-là. La plaque lustrée avait capté un rayon de lune, avant de refléter l'image sur le mur.

De toutes ces coïncidences avait émergé un fantôme.

— Ce visage... lança dame Lishu. (De grosses larmes roulèrent sur ses joues, sans qu'elle semble les avoir remarquées. Elle se contentait de regarder l'apparition en reniflant.) J'ai l'impression de voir celui de ma défunte mère.

La main serrée sur son miroir, ses lèvres tremblotaient et son nez coulait. Une telle réaction ne surprit pas Mao Mao. Certes, la jeune favorite n'avait pas la prestance qu'on attendait d'une concubine de son rang, mais elle était encore à un âge où la maturité faisait défaut.

L'importance qu'elle accordait à ce petit accessoire était compréhensible : il lui rappelait sa mère. Peut-être avait-elle espéré qu'il l'aiderait à se sentir moins seule, dans cette cour si lointaine.

L'herboriste ne savait pas exactement ce que signifiait avoir une mère. Malgré tout, elle se rendait compte que cette figure inspirait à la vertueuse concubine de fortes émotions.

Dame Lishu renforça sa prise sur l'artefact de bronze, nullement préoccupée par l'apparence de son visage. L'image du spectre s'était effacée du mur, mais son sourire avait dû perdurer dans l'esprit de la jeune fille.

— Me voir utiliser un autre miroir a peut-être contrarié ma mère. C'est pour ça qu'elle est apparue.

— Ce n'était que pure coïncidence, dame Lishu, rectifia Mao Mao.

— On m'a dit qu'elle adorait danser. En me mettant au monde, son corps a été si brisé qu'elle a été contrainte d'y renoncer. Elle est morte sans jamais pouvoir reprendre... Peut-être est-elle revenue pour une dernière danse.

— Les fantômes n'existent pas.

La favorite ne semblait pas prêter attention à l'exposé des faits de l'apothicaire. Kanan sortit un mouchoir pour essuyer le nez de sa maîtresse.

— Votre thé est prêt, annonça soudain une voix, dissipant toute la solennité de la scène.

L'ancienne première dame de compagnie avait finalement gagné la bataille pour déterminer qui servirait la collation au bel eunuque. Son sourire – radieux lorsqu'elle s'était adressée à Jinshi – s'effaça quand elle vit le visage maculé de

larmes de la jeune fille et son nez dégoulinant. Elle reprit toutefois ses esprits avant de s'approcher à pas feutrés.

— Pourquoi pleurez-vous donc, dame Lishu ? N'avez-vous pas honte de vous montrer sous ce jour ?

Ainsi, elle passait pour une suivante attentionnée et serviable. Il était cependant trop tard pour dissimuler sa véritable nature, que Mao Mao avait cernée. L'employée du pavillon de Diamant parvenait à donner le change en présence des fonctionnaires impériaux mais le reste du temps, elle ne valait pas mieux qu'une courtisane de pacotille. Et comme bien des femmes dans son genre, elle savait jouer de la corde sensible pour arriver à ses fins.

— Vous avez encore ce vieux miroir ? demanda-t-elle en regardant la jeune concubine. Dire que l'émissaire vient de vous en offrir un tout neuf... Cette vieille babiole n'a plus aucune utilité. Pourquoi ne pas la céder à quelqu'un d'autre ?

Profitant du relâchement de sa maîtresse, elle lui prit l'objet des mains, avant de le contempler d'un œil avide. Sans doute le voulait-elle pour elle-même.

— Rends-le...

Le filet de voix qui s'était fait entendre appartenait à dame Lishu, désormais toute recroquevillée.

La suivante n'y fit pas attention. Elle était trop occupée à dévorer des yeux le vieux miroir en bronze comme s'il s'agissait d'un trophée. Elle le rangea finalement dans ses vêtements, avant de se retourner vers l'intendant du *hougong*.

— Rends-le-moi, insista la vertueuse concubine en lui tirant sur la manche.

— Je vous demande pardon ?

— Rends-le-moi, je te dis !

La favorite s'agrippa au col de sa suivante et lui arracha le miroir des mains. Elle ne reçut qu'un regard accablé de son ancienne première dame de compagnie – une consternation que semblaient partager ses collègues arrivées au moment de l'altercation.

— Vous vous oubliez, dame Lishu ! Devant des invités, qui plus est ! la réprimanda l'employée retorse.

Elle n'avait pas complètement tort. Si l'on ne s'attachait qu'aux pleurs et à la manière dont dame Lishu avait tenté de récupérer son bien, la scène était désastreuse pour sa réputation. On ne pouvait qu'en conclure qu'elle avait perdu son sang-froid.

Malgré tout, pour Jinshi, Mao Mao et les autres, il s'agissait du dénouement d'une histoire complexe.

— Cet objet est très précieux à ses yeux. Je me demande s'il est bien sage de le lui retirer sans chercher à comprendre, rétorqua l'intendant du *hougong*.

Une nouvelle fois, il avait été le premier à intervenir. Et en dépit de ses manières polies et de son ton affable, aucune méprise n'était possible : il sermonnait l'ancienne suivante en chef.

Il vint se placer devant l'intéressée qui rajustait son col, puis tendit sa grande main dans un mouvement qui laissait penser qu'il voulait lui caresser les cheveux. Mais, au dernier moment, il arrêta son geste pour enlever l'épingle qui ornait la coiffure de la jeune femme – à présent aussi rouge qu'une écrevisse.

Le bijou, somptueux, était orné de gravures délicates. En reconnaissant le blason qui y figurait, le bel eunuque se renfrogna.

— Cet objet vous aurait-il été « cédé » ? Vous devriez pourtant savoir combien il est inconvenant qu'une suivante de votre rang arbore un accessoire appartenant à une favorite.

Toujours aussi courtois, il ne s'était pas départi de son sourire – ce qui le rendait d'autant plus effrayant.

Jinshi n'ignorait pas que les suivantes de dame Lishu lui manquaient de respect. L'information restait toutefois confidentielle, afin de ne pas entacher la réputation de la concubine. En tant qu'eunuque, il n'était pas non plus censé mettre son nez dans ce genre d'histoires. Cependant, à présent qu'il disposait de preuves tangibles, il pouvait s'exprimer à loisir. Et il ne comptait pas se priver.

— À l'avenir, j'espère que vous saurez vous rappeler votre place, ajouta-t-il, un sublime sourire aux lèvres.

La coupable s'effondra sur le sol. Les autres suivantes, qui n'avaient pas assisté à l'entièreté de la scène, semblèrent néanmoins se remémorer leurs propres fautes, car elles se mirent à pâlir comme une seule femme.

Cet homme est terrifiant, vraiment... songea Mao Mao en dévisageant Jinshi.
Le bel eunuque sirotait tranquillement son thé, comme si de rien n'était.

Chapitre 4

Les eunuques des rumeurs

Mao Mao, le chaton du dispensaire, réclamait du poisson, agrippé aux jambes du médicastre. L'autre Mao Mao, l'apothicaire, se renseignait sur les plantes médicinales pouvant servir d'anesthésiant. Les lieux étaient ouverts au public, bien que vides, comme d'habitude.

Dès son retour du pavillon de Diamant, elle avait demandé des détails au charlatan sur la manière dont on s'y prenait pour faire des eunuques. Son père lui avait bien fourni quelques explications, mais elles étaient insuffisantes au goût de l'herboriste. Elle espérait en apprendre plus de l'homme à moustache de loche, qui donna une nouvelle fois la preuve qu'il n'était vraiment qu'un bon à rien. Il n'en savait pas plus que Luomen.

— Encore à tes recherches, jeune fille ? demanda-t-il, les lèvres pincées par la lassitude.

Le chaton avait réussi sans mal à chaparder le poisson que le fonctionnaire tenait dans les mains. Les poils du petit félin avaient pris un aspect soyeux, peut-être en raison de son régime alimentaire, au point que l'apothicaire avait eu dans l'idée de lui en arracher quelques-uns pour s'en faire un pinceau. Le médicastre et Gaoshun s'y étaient toutefois opposés, l'empêchant de mettre son plan à exécution.

— Tu sais bien que cette opération n'est plus pratiquée de nos jours. Je ne comprends pas pourquoi tu t'intéresses à ce sujet, s'étonna le mauvais médecin, le regard perdu au loin.

Sa castration avait sans doute été très douloureuse. Une pensée traversa l'esprit de l'apothicaire.

— Comment les eunuques se retrouvent-ils à la cour intérieure ?

— « Comment » ? Eh bien, ils se font opérer, répondit le médocastre, qui occupait le petit pensionnaire du dispensaire avec une tige de sétaire verte.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Elle souhaitait connaître la méthode employée pour s'assurer qu'un homme était bel et bien un eunuque.

— Eh bien... Autrefois, il existait un certificat, mais à présent... (Le charlatan baissa la tête, rouge de confusion, visiblement embarrassé. Sa soudaine timidité n'était pas sans rappeler la gêne de dame Lishu.) On nous palpe. On vérifie s'il y a quelque chose à cet endroit-là.

— Est-ce qu'on vous l'agrippe ?

— Tu vas trop loin, jeune fille, répondit le charlatan d'un ton exaspéré. Pour en revenir à l'examen d'entrée dans le *hougong*, il a fallu instaurer une nouvelle méthode face à la recrudescence d'hommes tentant de se faire passer pour des eunuques. Des certificats étaient falsifiés, des faux papiers fabriqués... Certains sont prêts à tout pour mettre la main sur quelques pièces.

Trois fonctionnaires, issus de départements différents, assuraient les vérifications. Si, à l'origine, ces inspections étaient essentiellement visuelles, certains s'étaient montrés très troublés. L'idée avait donc été abandonnée.

Tiens ?

Surprise, Mao Mao regarda son interlocuteur.

— Cet examen est-il systématique ?

— Dès qu'on franchit les portes du *hougong*. Même si lorsqu'on commence à vous connaître, on vous laisse passer...

La goûteuse de dame Gyokuyo garda le silence, l'œil rivé sur les remèdes. *Se peut-il que...* Elle secoua la tête, refusant de suivre le fil de ses pensées. Le médocastre, lui, avait libéré le chaton. Il dévia vers un autre sujet, pas si éloigné du précédent.

— Au fait, sais-tu que de nouveaux eunuques sont arrivés ?

— J'ai entendu les rumeurs, oui.

— Ça faisait bien longtemps que nous n'avions pas accueilli de jeunes hommes. Ça provoque un sacré remue-ménage !

Il soupira en lissant sa longue moustache. En général, la castration causait chez un homme la perte totale de tout signe de masculinité, mais de temps à autre, comme dans le cas du charlatan, il pouvait en subsister une trace. Peut-être sa pilosité représentait-elle pour lui son unique source de fierté.

Bien des jeunes filles, en particulier les plus innocentes d'entre elles, étaient obsédées par la perfection. Elles devaient préférer les eunuques et leur apparence androgyne aux autres hommes qui pouvaient les intimider ou dont la pilosité était abondante.

— Comme certains sont beaux, je te laisse imaginer... Pour l'instant, ils occupent des postes à l'abri des regards indiscrets, mais si jamais l'un d'eux se fait remarquer et qu'on lui confie un rôle plus important... Enfin, j'espère que la situation se sera calmée d'ici là.

Dans sa bouche, ce genre de propos semblait déplacé : chaque visite de Jinshi le mettait dans tous ses états. Et puis, s'il commentait leur apparence, c'est qu'il avait dû observer les nouveaux venus à leur arrivée au *hougong*.

— Apparemment, ça a mal tourné quand une concubine de bas rang s'est intéressée d'un peu trop près à l'un des eunuques qui préparaient l'eau des bains.

— Hmm... Il faudra surveiller ce genre de comportement, c'est vrai.

Les femmes de rang inférieur n'avaient guère d'espoir d'attirer l'attention de l'empereur. À la cour intérieure, les frustrations n'étaient pas rares et prendre une servante ou un eunuque en guise d'amant n'avait rien de surprenant.

Que ce doit être compliqué pour elles, songea Mao Mao avant de se mettre à classer les herbes.



— Quand comptez-vous donc lui en parler ? demanda Gaoshun pour la énième fois.

— Bientôt, répondit Jinshi en toisant son assistant.

Avec une impassibilité étudiée, ce dernier était posté à côté du bureau de son supérieur.

— « Bientôt », dites-vous ? Je comprends que la situation vous rende nerveux, mais vous agissez de façon si frontale...

— N'importe quelle autre femme du *hougong* aurait compris.

— Shao Mao donnait l'impression d'avoir vu un escargot sans sa coquille ! (Une limace, en d'autres termes.)

— Tu me fatigues.

Jinshi parcourait les requêtes, déterminait s'il était en mesure de les traiter, les triait et y appliquait son sceau. Ils étaient seuls dans le bureau. Le garde posté à l'extérieur bayait certainement aux corneilles, et la disposition des lieux permettait d'entendre si quelqu'un approchait. En d'autres circonstances, Gaoshun n'aurait jamais osé aborder un sujet si brûlant.

— J'ai conscience de la situation... reprit l'intendant.

Il tendit à son assistant une pile de papiers qu'il avait vigoureusement tamponnés. Sans mot dire, son bras droit les mit en ordre avant de les déposer dans un panier qu'un domestique s'occuperait d'emporter.

— Décidez-vous vite, avant que tout ne soit hors de contrôle, répondit Gaoshun.

— Ne penses-tu pas que c'est mieux comme ça ?

Il savait ce que son assistant avait en tête : affecter Mao Mao, l'herboriste, au service exclusif de l'intendant du *hougong*. Ce qui impliquait autre chose...

— Le stratège ne restera pas les bras croisés.

Il imaginait sans peine l'homme au binocle accourir à toute vitesse : il était prêt à tout pour sa fille. Et avec lui, on ne savait jamais sur quel pied danser, au point que l'empereur lui-même le tenait toujours à l'œil.

— Dans ce cas, autant combattre le mal par le mal, déclara l'eunuque d'un ton détaché.

Lacan, le stratège en question, occupait une place particulière au sein de la cour intérieure. Il était un haut gradé de l'armée, sans pour autant appartenir à

une faction spécifique. Il n'en avait créé aucune, se contentant d'aller là où le vent le portait. La plupart du temps, on tentait de faire entrer ce genre d'individus dans le rang – mais le militaire faisait exception à la règle.

L'homme qui s'était battu avec son père et son demi-frère plus de dix ans auparavant pour son héritage n'avait pas pour autant entaché la réputation du clan La. Son génie remarquable lui avait même ouvert la voie à une ascension fulgurante.

Pour beaucoup, il représentait une nuisance. Toutes les tentatives pour provoquer sa chute avaient échoué : à chaque fois, il s'en sortait. Ceux qui avaient essayé de s'en prendre à lui s'en mordaient les doigts à plus d'un titre. Le militaire avait même causé la ruine de toute la famille d'un de ses ennemis. Le plus effrayant étant que face à Lacan, votre rang ou votre lignée ne vous offrait aucune protection.

Deviner ce à quoi il pensait était impossible. Il percevait des choses qu'il était le seul à voir, des détails dont il se servait pour concevoir des stratagèmes afin de nuire à ses ennemis.

Aussi existait-il un accord tacite à la cour impériale : ne frayez pas plus que nécessaire avec Lacan. Évitez de lui chercher querelle et il vous laissera tranquille.

Cette politique avait cependant un défaut : le fuir ne permettait pas de s'en faire un allié.

— Tous mes papiers seraient tachés de gras... rétorqua Jinshi, qui n'avait pas oublié la fois où le stratège s'était régalé d'encas à la graisse de porc.

— Il faudra faire avec, répondit Gaoshun, la mine toujours plus renfrognée.

Si Jinshi goûtait peu cette manière de faire, il n'en restait pas moins qu'il tenait à dire la vérité à Mao Mao. Il voulait qu'elle sache ce dont il retournait, père stratège ou pas. La raison qui les avait mis dans cette position délicate... et qui le poussait à se cacher...

Au demeurant, et malgré son désir de l'informer, il craignait sa réaction.

Dans un long soupir, l'intendant tendit le bras vers la mission suivante, qui concernait la cour intérieure : des requêtes soumises par les concubines de

l'empereur. Il piocha un papier dans le panier, non sans faire la moue.

— On a du pain sur la planche.

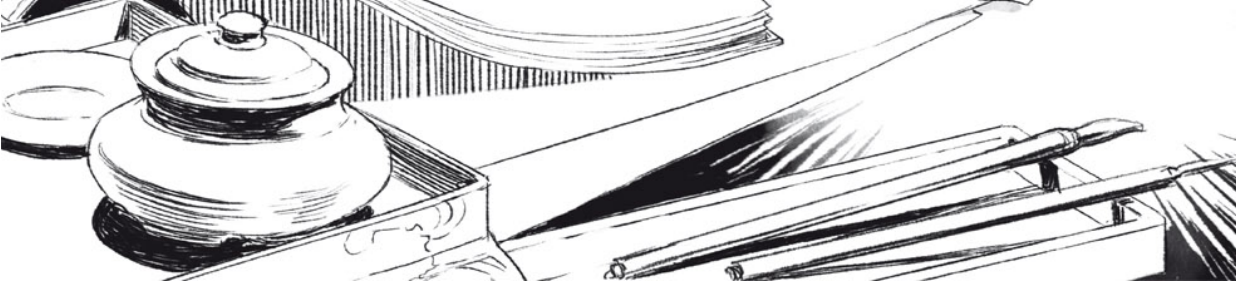
— Oui, sans doute les sujets habituels... Mais aussi peut-être quelques doléances en lien avec les incidents de l'autre jour.

Les missives avaient été décachetées : Gaoshun ou un autre eunuque en avait vérifié le contenu.

Jinshi jeta un œil à la première lettre avant d'en ouvrir une deuxième. Pendant qu'il lisait la troisième, puis la quatrième, il s'était avachi contre le dossier de sa chaise. À présent, il fixait le plafond en se massant les tempes.

Une large majorité des demandes concernaient dame Lolan, l'une des favorites de l'empereur. Les griefs étaient variés : elle employait trop de monde, sa garde-robe excentrique enlaidissait le paysage... Des remarques ordinaires, motivées par la jalousie. Rien de nouveau, en somme.





Une autre missive l'informait que certaines dames de compagnie lorgnaient les eunuques fraîchement arrivés.

— C'était prévisible, commenta Jinshi.

— En effet.

Les nouveaux venus avaient été assignés à des tâches discrètes, néanmoins physiques, comme le chauffage de l'eau des bains ou les lessives. Avec la baisse du nombre d'eunuques – à l'inverse de celui des servantes –, toutes les corvées nécessitant de la force leur étaient systématiquement confiées. Selon leurs aptitudes, ils seraient ensuite transférés à d'autres services. Restait qu'il s'agissait d'anciens esclaves des tribus et qu'il valait mieux agir avec précaution.

Quant aux ardeurs féminines, elles finiraient bien par se calmer, même si Jinshi préférait tenir la situation à l'œil.

— Que c'est pénible...

— Ainsi va la vie.

L'intendant retourna au classement de ses papiers, sans cesser de discuter avec Gaoshun.

Conscientieux, Jinshi se rendit le jour suivant au *hougong* afin d'observer les nouveaux eunuques. Pour savoir comment ils s'en sortaient, il interrogea le responsable des tâches quotidiennes de la cour intérieure. Après tout, s'occuper du linge et des bains impliquait d'aller puiser de l'eau au puits.

Il avisa cinq personnes qui semblaient être les eunuques en question. Leurs rôles n'ayant pas encore été définis avec précision, on leur avait octroyé des ceintures blanches. Malgré leur jeunesse, leurs traits étaient tirés, sans doute en raison de leur passé d'esclave. Ils donnaient l'impression de vouloir se faire tout petits – peut-être un vestige de leur ancienne vie au sein des tribus. La peur qui animait leurs mouvements laissait supposer qu'ils étaient restés longtemps assujettis.

À l'instar du maître de l'univers, Jinshi souhaitait réduire le nombre d'employés à la cour intérieure. Malgré tout, il fallait prendre en compte de nombreux paramètres. Soumis et castrés, ces hommes auraient dans un premier temps de grandes difficultés à s'adapter à leur nouvelle liberté. Quelque part, les faire travailler au *hougong* était la meilleure manière de les y aider.

Il ne fallut pas longtemps à l'intendant pour identifier la source des ennuis. L'un des eunuques était d'une beauté peu commune. Ses traits avaient l'androgynie de ses confrères, mais ses joues creusées lui donnaient un aspect viril. Curieusement, il n'utilisait pas sa main gauche pour son labeur.

— Que lui est-il arrivé ? s'enquit Jinshi.

— On l'a tant battu que la partie gauche de son corps s'est trouvée en partie paralysée.

Le jeune homme était aussi couvert de marques de blessures qu'il ne souhaitait pas montrer.

— Je comprends...

S'occuper de l'eau des bains n'était visiblement pas une tâche pour lui. Il était moins fort que les autres et travaillait donc moins vite. D'un autre côté, l'affecter au quartier sud ne semblait pas être une bonne idée. Dans un lieu aussi fréquenté, sa beauté risquait de provoquer nombre de remous.

— En tout cas, il est populaire, reprit Jinshi.

— Oui. Il est intelligent et attentionné envers les dames.

Au loin, on pouvait voir des servantes en pleine conversation. Gaoshun fixa son maître.

— Quoi ? se rembrunit ce dernier.

— Vous n'êtes pas le mieux placé pour dire ça, rétorqua son bras droit, agacé.

En effet, la présence de l'intendant avait, comme à l'accoutumée, attiré tout un troupeau de dames de compagnie. L'homme-nymphe répondit par un

sourire aux regards charmeurs qu'elles portaient sur lui, avant de rejoindre les eunuques en feignant une attitude d'homme pressé.

Lorsque les responsables le virent approcher, ils donnèrent de petits coups de coude aux nouveaux venus qui comprirent qu'ils devaient s'incliner. Leurs bras dépassaient de leurs manches, laissant voir de nombreuses marques – des traces de coups de fouets, sans doute. Leur pudeur excessive s'expliquait sans mal.

Jinshi grava cette image dans sa mémoire, mais impossible pour lui de réagir à visage ouvert. Il se contenta d'encourager les eunuques à travailler dur – après tout, c'était le sésame pour s'élever dans la société. Il s'apprêtait à repartir quand un grand fracas retentit.

L'intendant accourut vers le bruit pour voir de quoi il s'agissait. Une dame de compagnie, pâle comme un linge, semblait médusée. Un eunuque, rouge de colère, lui hurlait dessus. À leurs côtés se trouvait un chariot renversé, dont le contenu – de la glace soigneusement emballée dans de la paille et du tissu – s'était déversé au sol.

La cargaison était sans doute destinée à une concubine. À cette période de l'année, les chambres froides ne contenaient plus tellement de glace et la denrée, déjà rare, était d'autant plus précieuse.

La jeune fille était terrifiée... Tandis que Jinshi se demandait s'il la connaissait, une autre employée se précipita vers elle : menue et peu sociable, elle ne lui était pas inconnue.

Il s'agissait d'une amie de Mao Mao. Avant de déterminer quelle attitude adopter, il sembla préférable au divin eunuque de rester en retrait, afin d'observer la suite des événements.

Chapitre 5

La crème glacée

La rumeur donnait à Shaolan deux ans de moins que Mao Mao. Bien que ses parents l'aient vendue au *hougong*, nulle trace de ce sombre passé n'était perceptible dans la personnalité de la jeune servante. Elle montrait un appétit vorace pour la nourriture, en particulier les sucreries. Avoir grandi dans une famille de fermiers pauvres expliquait peut-être sa manie de s'empiffrer de tous les encas qu'on lui présentait. L'idée de perdre sa place au *hougong* l'inquiétait véritablement, car elle réfléchissait sans cesse à ce que serait son avenir en dehors de la cour intérieure. Quand elle ne consacrait pas son temps libre à apprendre à lire et à écrire, elle se démenait pour étendre son réseau de relations. Malgré tout, sa jeunesse se faisait sentir en certaines occasions, notamment lorsqu'elle se laissait gagner par la panique.

Une concubine qui s'était entichée d'elle aux bains publics lui avait offert une épingle à cheveux. Il ne s'agissait là que d'une petite attention, mais Shaolan, qui rayonnait quand on lui faisait cadeau d'un simple ruban, était aux anges. Toute à sa joie, elle s'était mise à courir sans regarder où elle mettait les pieds. Résultat, elle avait percuté un chariot sur son chemin.

Mais reprenons à présent le fil de l'intrigue.

— Que vais-je faire ? Je n'ai plus le temps de retourner en chercher... s'écria d'une voix nasillarde l'eunuque qui poussait la charrette. (Le désastre

était total. Toute la glace s'était renversée par terre.) Impossible de nettoyer ce gâchis et la lui apporter comme si de rien n'était !

— Je... je suis désolé...

Le corps tremblant comme une feuille, le teint blême, la pauvre Shaolan avait beau se confondre en excuses, l'eunuque l'accablait de reproches.

Ce n'était que de l'eau gelée, aurait-on pu lui rétorquer. Sauf qu'en cette saison, les cigales chantaient toujours. Les chambres froides, installées dans les régions montagneuses, étaient remplies en hiver pour que l'été venu, on puisse y récolter la précieuse denrée. Chaque morceau de glace gisant sur le sol avait sans doute autant de valeur qu'une vie humaine.

— Bon sang, mais que vais-je faire ?

Son angoisse se comprenait. Sans que son erreur soit assez grave pour qu'on lui coupe la tête, la punition n'en serait pas moins impitoyable. De rage, il ôta son couvre-chef pour le jeter par terre.

La glace fondait à une vitesse folle. Mao Mao s'accroupit pour se saisir d'un morceau boueux, encore emballé de tissu et de paille.

— À quelle concubine était-ce destiné ? s'enquit-elle, pleine d'espoir.

Rares étaient les femmes qui pouvaient se permettre de commander une telle quantité de glace. Il s'agissait forcément de l'une des quatre favorites ou bien d'une concubine de haut rang issue d'une famille fortunée.

— Dame Lolan.

Mao Mao accusa le coup. Avec n'importe qui d'autre, il aurait été possible de s'arranger... mais pas de chance, il fallait que ce soit la douce concubine. Avec ses goûts extravagants, elle avait sûrement prévu de passer la soirée au frais en dégustant un délice glacé. Or lui servir un produit ayant traîné dans la boue était tout bonnement impossible.

Heureusement que Shisui et Seki-u ne sont pas là...

Occupées à quelque autre tâche, les deux collègues de Mao Mao ne l'avaient pas accompagnée aux bains publics ce jour-là. L'entomologiste en herbe aurait sans doute su rester maîtresse d'elle-même, au contraire de la

petite nouvelle dont la présence n'aurait fait qu'empirer la situation, déjà bien assez affolante.

Réfléchis...

Inutile d'envisager un remboursement, le montant serait bien trop élevé – sans compter le risque de se mettre une concubine de haut rang à dos. Si seulement elles pouvaient remplacer la glace par un autre dessert...

Mao Mao observa la glace éparpillée. La nettoyer n'aurait servi à rien. Et pourtant...

— Que comptez-vous faire de tout ceci ? demanda-t-elle à l'eunuque en lui montrant le morceau qu'elle tenait dans ses mains.

— Peu importe. C'est fichu. Fais-en ce que tu veux.

— Très bien.

Le malheureux avait perdu son sang-froid. Sans doute se creusait-il la cervelle pour trouver une excuse qui tienne la route. En tout cas, la glace était une marchandise trop inestimable pour qu'on la laisse fondre sans rien tenter. C'eût été un véritable gâchis !

Toujours aussi livide, Shaolan restait plantée là sans bouger. La perspective de la punition la tétanisait probablement. Mao Mao se gratta le bout du nez. En l'état, la précieuse denrée était inutilisable. Mais elle eut une idée...

— Peut-on envisager que je prépare autre chose à la place ? demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

« Puisque tu te crois plus maligne que tout le monde, tu n'as qu'à essayer », semblait vouloir dire le regard noir que lui lança l'eunuque.

— Eh bien, comme vous m'avez dit d'en faire ce que je voulais, je vous propose de remplacer ce dessert. Vous pourriez ensuite apporter la nouvelle préparation à dame Lolan. Qu'en pensez-vous ?

L'apothicaire s'empara d'un morceau de glace, puisqu'elle y avait été autorisée un peu plus tôt. L'eunuque la fusillait du regard. Certes, il ne lui faisait pas confiance, mais il n'était pas non plus prêt à attendre le fouet sans rien faire. Un petit espoir demeurait.

— On est censés servir son encas à la favorite dans une heure.

— Une heure...

Ce qui leur laissait tout juste assez de temps – enfin, si elles arrivaient à mettre la main sur les ingrédients nécessaires.

Au même instant, les yeux de Mao Mao croisèrent le regard d'un visage au sourire élégant. Son propriétaire semblait profiter de la scène à distance, entouré de dames de compagnie et d'eunuques. Gaoshun se tenait à ses côtés, impassible.

Jinshi souriait... ce qui ne l'empêchait pas de donner l'impression de préparer un mauvais coup.

Tout en se mordant la lèvre, l'herboriste jeta un coup d'œil à Shaolan. Rester les bras ballants ne les mènerait nulle part. Résolue à faire le meilleur usage possible des atouts qu'elle avait dans sa manche, la goûteuse prit son amie par la main, avant de l'entraîner à sa suite.

Dès l'instant où elles quittèrent le lieu du drame, Shaolan – restée sous tension tout le temps de l'incident – se mit à sangloter. Mao Mao la confia au médocastre avant d'aller rejoindre Jinshi qui se trouvait justement à côté du dispensaire.

— Besoin de quelque chose ?

— Pourrais-je utiliser les cuisines ? Et aussi, si je pouvais avoir quelques ingrédients, ça m'arrangerait beaucoup...

— Eh bien, on a ses petites exigences, à ce que je vois, répondit l'intendant en prenant un air hautain. (Sauf que la glace fondait... Mao Mao n'avait pas le temps.) Qu'obtiendrai-je en retour ?

— Quelqu'un de mon rang n'a rien à vous offrir. Je vous demande malgré tout de bien vouloir me rendre ce service.

Pour un homme de son statut, la pousser à quémander de l'aide ou lui proposer une récompense était assez indécent. Certes, la jeune fille ne respectait pas toujours le rang de Jinshi, mais elle ne comptait pas l'insulter

non plus. Elle ne pourrait donc pas exprimer le fond de sa pensée de manière aussi directe.

— Tu n'es pas responsable de cette situation, reprit le bel eunuque.

— C'est vrai.

Elle aurait pu se contenter d'abandonner Shaolan à son sort. Après tout, il ne s'agissait que d'une servante à qui il était aisé de soutirer des ragots. Et si Mao Mao lui apportait souvent des friandises ou lui faisait de petits cadeaux pour la remercier, elle ne lui devait rien pour autant. Sa collègue ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même pour son imprudence.

Seulement...

— Si je ne fais rien, la situation m'empêchera de dormir.

C'était la stricte vérité – et même l'unique raison qui la poussait à agir.

L'espace d'une seconde, Mao Mao crut voir une grimace déformer le visage de Jinshi. L'instant d'après, il regardait ses pieds. Il lâcha un petit rire silencieux.

— Alors comme ça, tu aurais du mal à dormir, répondit le bel eunuque.

— Oui, et la fatigue nuirait à mon travail.

— Ce serait fâcheux, dit-il en riant franchement. Bon, très bien, j'accepte de t'aider... À une condition.

— Quelle est-elle ?

— Arrête d'interrompre les gens quand ils parlent.

En entendant sa revendication, qui relevait du bon sens le plus ordinaire du monde, Mao Mao pencha la tête sur le côté.

— C'est tout ? Une chose si simple vous suffirait-elle vraiment ?

— Si simple que pourtant, quelqu'un ici présent en est incapable. (Le dialogue rendait l'apothicaire de plus en plus perplexe. Elle crut voir Jinshi se renfrogner.) Bon, réfléchissons... Que pourrais-je bien te demander d'autre ?

Une ombre glissa sur la mine pensive de l'intendant. Un très mauvais pressentiment étreignit la jeune fille. Cependant, il était le seul à pouvoir lui venir en aide. Elle avait bien pensé à solliciter dame Gyokuyo, mais l'affaire

concernait une autre favorite. Il était donc plus sage, en ces circonstances, de faire appel à lui, censé être neutre.

Je me demande ce qu'il me réserve...

Mao Mao secoua la tête. Le nœud qui lui retenait les cheveux et qui avait dû se défaire tomba par terre. Jinshi l'observa.

— Tu ne portes pas d'épingle ?

— Ce n'est pas pratique pour travailler.

— Travail ou pas, les autres dames de compagnie du pavillon de Jade font quand même un peu attention à leur apparence, contrairement à toi.

Quoi qu'il en dise, elle avait très peu d'accessoires : quelques rubans bien utiles, ainsi que l'épingle et le collier qu'on lui avait offerts lors du banquet en plein air...

— Je t'en ai donné une. Ne me dis pas que tu l'as vendue...

— Non. Je l'ai toujours.

Pour le moment...

Elle avait bien pensé à s'en séparer au prix d'une certaine somme, sans pour autant trouver le moyen d'y parvenir. Désormais, elle n'en aurait plus le droit.

— Eh bien, porte-la.

— Est-ce là votre demande ? s'enquit-elle après un instant d'hésitation.

— Y aurait-il un problème ?

Mao Mao s'attendait à ce qu'il lui soumette une requête bien plus outrancière. Si c'était suffisant pour lui, elle n'y voyait pas d'inconvénient.

— Quand tu viendras me voir avec l'épingle dans tes cheveux, alors je te dirai tout... lança Jinshi dans un murmure. (Paroles qu'il semblait adresser avant tout à lui-même. Puis il planta ses yeux dans ceux de l'herboriste.) Je vais faire les préparatifs nécessaires. Suis-moi.

Il commença à s'éloigner. L'apothicaire s'empressa de tapoter le dos de Shaolan, qui avait cessé de pleurer pour se mettre à hoqueter. Les deux amies emboîtèrent le pas à l'homme-nymphe.

Les cuisines fourmillaient d'agitation à l'approche du dîner. Malgré tout, on avait réussi à installer Mao Mao dans un petit coin. À l'origine, les domestiques étaient plus nombreuses à s'occuper de la confection des repas. Il y avait donc plus de fourneaux que nécessaire. Une chance ! La jeune fille aurait pu effectuer sa préparation au dispensaire, mais elle ne voulait pas manquer de respect à dame Lolan en utilisant l'espace qui lui servait d'habitude à préparer ses encas. Certes, elle y concoctait aussi des remèdes pour la noble concubine, mais ce n'était pas comparable.

Jinshi ayant rempli sa part du marché, Gaoshun lui rappela ses obligations, non sans agacement. Un eunuque vint relever l'intendant. Assis sur une chaise, il surveillait Mao Mao et sa camarade à l'origine de toute cette affaire. Le malheureux au chariot était présent, lui aussi. Il scrutait les lieux d'un œil inquiet.

— Dis, tu crois vraiment pouvoir préparer un dessert qui remplacera la glace ? demanda Shaolan à son amie d'une voix anxieuse.

— Je pense, oui.

Elle avait déjà vu quelqu'un concocter cette recette. Tout irait bien – sous réserve que ses souvenirs ne lui jouent pas des tours.

Sur la table étaient disposés un grand bol en porcelaine, un plus petit en métal, du lait de vache, du sucre, plusieurs variétés de fruits et d'autres accessoires. L'apprentie pâtissière ne s'étonnait pas de la nervosité de Shaolan : certains ustensiles détonnaient clairement dans une cuisine.

Mao Mao se sentait soulagée d'avoir mis la main sur du lait de vache. L'une des concubines se distinguait par son adoration pour le beurre, mais refusait d'en manger s'il n'était pas fraîchement baratté. Or le lait se gâtait très vite. L'apothicaire aurait été dans de beaux draps si elle s'était trouvée dans l'incapacité d'en obtenir du frais.

Elle versa le liquide dans le bol métallique, ajouta du sucre et commença à battre la mixture avec un fouet en bambou. Si d'habitude il servait à la

préparation du thé, l'ustensile s'avérait parfait pour introduire la juste quantité de bulles d'air dans la mixture.

— Je te laisse mélanger.

— D'accord...

Mao Mao confia à son amie cette tâche plutôt simple avant de passer à la suivante. Leur temps était compté.

Elle étala sur la table la glace qu'elle avait ramassée plus tôt avant de la frapper avec un marteau.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? s'écria Shaolan en voyant les morceaux rapetisser à vue d'œil.

— Ne t'occupe pas de moi. Contente-toi de fouetter de toutes tes forces.

L'apothicaire mit la glace pilée dans le grand bol, puis y versa un peu d'eau. Enfin, elle ajouta du sel en quantité généreuse.

Son amie la regardait, désorientée.

— Très bien, pose ton bol là-dedans, lui intima Mao Mao.

Le petit récipient métallique se retrouva dans l'eau salée. Shaolan continuait à fouetter avec vigueur. D'abord sceptique, elle écarquillait désormais de plus en plus les yeux.

— Incroyable...

Le lait se solidifiait peu à peu, tant et si bien qu'il s'accrochait aux bords métalliques. Elle l'en détacha avec le fouet et se mit à battre le mélange de plus belle.

— Et maintenant, coupe ces fruits en petits morceaux.

— D'accord.

Elle se saisit d'un couteau puis se mit à l'ouvrage. Mao Mao s'était emparée du fouet qu'elle maniait avec force. Le lait continuait d'épaissir, au point de prendre une texture mousseuse.

— J'ai fini ! s'exclama la jeune domestique.

— Ajoute-les dans le bol.

L'apothicaire reposa son ustensile pour mélanger délicatement les fruits à l'aide d'une cuillère en bois. Elle déposa ensuite le mélange dans un bol en verre. Jugeant le résultat insuffisant, elle ajouta du coulis sur le dessus de la préparation.

Un bruit de déglutition se fit soudain entendre. L'apprentie pâtissière se retourna pour observer sa collègue. Les larmes dans ses yeux s'étaient transformées en étoiles.

— Est-ce que c'est...

— Eh oui, de la crème glacée, commenta Mao Mao.

Avec un peu plus de temps – ce qu'elle n'avait pas –, elle aurait pu y ajouter des œufs ou des herbes aromatiques pour parfumer le tout. Enfin... Elle s'était adaptée.

— Comment as-tu fait ça ?

— Je t'expliquerai après. Il faut vite le lui apporter, avant qu'il ne soit trop tard.

— Je sais, mais... commença Shaolan, les yeux implorants. On devrait goûter, non ?

L'apothicaire comprit l'allusion. Elle préleva donc avec sa cuillère une partie du mélange resté accroché au bol métallique, qu'elle enfourna ensuite dans la bouche de son amie. À mesure que la crème froide fondait sur sa langue, le sourire de cette dernière s'élargissait. Ses doigts tremblotaient.

La préparation était réussie, semblait-il.

— C'est prêt ! Vous pouvez apporter son dessert à la concubine ! lança Mao Mao.

Elle enveloppa le bol dans le reste de glace, puis tendit le tout à l'eunuque. Il regardait les deux jeunes filles avec des yeux ronds, tout comme son confrère chargé de leur surveillance.

— Ça a vraiment marché ?

L'herboriste se contenta de lui fourrer un peu de crème glacée dans la bouche. Son expression, d'abord dubitative, ne fut bientôt plus qu'extase.

— Je pense que ce dessert fera très bien l'affaire.

L'eunuque déglutit, toujours aussi ébahi. Il tendit la main pour prendre une autre cuillerée, mais l'apothicaire l'arrêta par une petite tape. La déception se lut sur son visage.

— Dépêchez-vous avant que ça fonde ! s'exclama-t-elle.

— Bien sûr.

Le fonctionnaire plaça avec délicatesse le bol dans un panier, l'enroula dans un tissu, puis se mit en route. Le garde observait son collègue avec envie. Sa mission était néanmoins terminée, il pouvait donc quitter les lieux et retourner à ses occupations.

Les deux eunuques partis, les deux jeunes filles échangèrent un regard.

— Ouf... Tout est bien qui finit bien, soupira Shaolan.

— Pour l'instant, on n'en sait rien. Le dessert peut ne pas lui plaire.

Par acquit de conscience, elle avait au préalable demandé à Jinshi quelles étaient les préférences de dame Lolan. Il était donc peu probable qu'elle refuse le mets. Par ailleurs, l'apothicaire en avait préparé une quantité suffisante pour que la goûteuse de la douce concubine puisse accomplir sa tâche.

— Ne te moque pas de moi ! On ferait mieux de manger le reste avant que ça fonde.

— Oui, très bonne idée ! lança une voix derrière elles.

Les deux comparses se retournèrent. Quelle ne fut pas leur surprise de constater que Shisui s'était emparée du bol de crème glacée !

— Qu'est-ce que tu fais là ? s'exclama Shaolan.

— Oh, j'ai remarqué une certaine agitation. Alors j'ai délaissé ma tâche pour venir voir ce qui se passait, répondit-elle.

— Tu ne manques pas d'air !

Mao Mao était d'accord avec son amie, mais elle n'était pas tout à fait en position de dire quoi que ce soit.

— Tu n'imagines pas ce qui vient de nous arriver... Eh, ne mange pas tout ! Laisse-en un peu aux autres !

— F'est délifieux !

— J'en veux aussi !

La cuillère toujours dans la bouche, Shisui s'enfuit, Shaolan sur ses talons.

Je n'en ai pas préparé assez, on dirait...

Elle évalua ce qu'il restait d'ingrédients. Il y en avait à coup sûr assez pour refaire de la crème glacée. Aussitôt, elle se mit à l'ouvrage.

Chapitre 6

Naissance par le siège

— Oh, il a bougé ! s'exclama dame Gyokuyo en caressant son ventre tendu.

À peine le temps s'était-il rafraîchi que la favorite s'était retrouvée avec un châle sur les épaules. Honnian se mettait dans une colère noire dès que sa maîtresse avait un peu froid. Personne ne souhaitait assister à un tel spectacle.

Quand elle vit le ventre de sa mère bouger, la princesse Linli se mit à piailler. Installée sur un tapis moelleux, elle jouait avec Mao Mao (le chaton).

L'autre Mao Mao (l'apothicaire) avait fait en sorte que les griffes de son homonyme soient bien coupées et limées. Elle lui avait aussi appris à ne pas mordre. Ainsi, tant qu'elle n'ennuyait pas le petit félin outre mesure, la princesse ne risquait rien... Même si les enfants restaient par nature imprévisibles.

La goûteuse du pavillon de Jade préféra donc s'asseoir auprès de la fillette pour s'assurer qu'elle ne faisait rien d'insensé. Sur le qui-vive, la jeune fille était prête à attraper la boule de poils par le cou au moindre croc dévoilé.

— En tout cas, les bébés développent leur personnalité très tôt, fit remarquer dame Gyokuyo en observant son ventre. Quand j'attendais Linli, elle me donnait des coups vers le haut. Cet enfant ne fait que taper vers le bas !

— Il ne frappe que dans cette direction ? demanda Mao Mao, curieuse.

Elle se saisit du chaton qu'elle déposa dans un panier. La princesse protesta avec vigueur, mais l'herboriste se contenta de placer la corbeille sur une table,

hors de sa portée. Elle s'approcha ensuite de la favorite, avant de se pencher vers elle.

— Seriez-vous d'accord pour que je jette un œil ? J'aimerais aussi toucher votre ventre, si vous me l'autorisez.

— Bien sûr, mais... quelque chose ne va pas ? s'inquiéta la concubine.

Mao Mao fit courir ses doigts en douceur sur l'abdomen de sa maîtresse. Comme s'il avait voulu lui répondre, elle sentit l'enfant à naître donner un coup vers le bas.

La jeune fille fronça les sourcils.

— Comment s'est déroulé l'accouchement de la princesse ?

— Je ne m'attendais pas à ce qu'une première naissance se passe aussi bien. À mon avis, qu'elle ait été si petite a dû faciliter les choses, répondit Honnian à la place de dame Gyokuyo.

Pendant ce temps, Linli cherchait à attraper le panier contenant le chaton, en vain. La première dame de compagnie tenait la corbeille d'une poigne ferme. L'animal, que la situation semblait beaucoup intriguer, jetait des coups d'œil par l'interstice du couvercle.

— Qui s'est occupé de l'accouchement ? demanda Mao Mao.

— Moi. Comme on ne peut pas compter sur le médecin du *hougong*, j'avais étudié pour faire au mieux. Mais... hésita la suivante en chef.

— Oui ?

— Au départ, une domestique avec les compétences adéquates devait s'en charger... Manque de chance, elle est tombée malade juste avant l'accouchement. (Honnian s'était retrouvée contrainte d'endosser le rôle de sage-femme à la dernière minute. Seule sa ténacité avait permis que tout se déroule sans encombre.) C'était une vieille dame qu'on avait engagée pour l'occasion et qui avait l'habitude d'aider lors des naissances au sein du *hougong*. Mais elle a commencé à avoir des crampes d'estomac et dans un moment pareil... Autant dire qu'on a préféré faire sans elle. Par chance, une autre accoucheuse a pu assister dame Lifa.

Mao Mao écoutait en hochant la tête. Comptaient-elles faire revenir une sage-femme ?

Un détail l'ennuyait, toutefois. Sa gêne ne semblait pas avoir échappé à sa maîtresse qui lui adressa un sourire.

— Je sens que quelque chose t'inquiète. Dis-moi ce que tu as sur le cœur, lança la noble concubine pour encourager l'apothicaire à exprimer ses préoccupations.

— Je me demande si la sage-femme saurait comment s'y prendre dans le cas d'un accouchement par le siège.

— Par le siège ?

La favorite se frotta le ventre. Elle grimaça – peut-être avait-elle senti un nouveau coup.

— Vous dites que l'enfant frappe toujours vers le bas. Si ce sont bien des coups de pied et non de poing que vous sentez, il est possible que sa tête pointe vers le haut.

Au moment de la naissance, il valait mieux que la tête du futur nouveau-né soit positionnée vers le bas. Partie la plus grosse du corps, lorsqu'elle sortait en premier, la suite du processus s'en trouvait facilitée. À l'inverse, s'il se présentait par les pieds, l'événement s'avérait bien plus risqué.

— Es-tu certaine qu'on aura affaire à un accouchement par le siège ?

— Non, ce n'est qu'une supposition. Pour en avoir le cœur net, il faudrait procéder à un examen plus approfondi.

— Est-ce que tu peux le faire ?

Difficile pour Mao Mao de l'affirmer avec certitude. Son père, aussi érudit en médecine soit-il, ne lui avait enseigné que la science des remèdes. En dehors de ce champ particulier de connaissances, elle avait appris le reste sur la base de l'observation.

En scrutant sa goûteuse, dame Gyokuyo comprit qu'elle avait mal formulé sa demande. Elle se fit donc plus précise.

— Je voudrais que tu réalises cet examen.

L'apothicaire posa son regard sur le plafond un instant avant de s'approcher de la concubine.

— Laissez-moi d'abord vous expliquer en quoi ça consiste.

Mao Mao lui exposa en des termes simples ce que la procédure impliquait. Choquée, la favorite plaça une main devant sa bouche. Toute femme de haut rang, qui aurait été longtemps couvée, aurait sans doute trouvé un tel acte fort inconvenant. Il allait sans dire que quiconque se serait permis de pratiquer sur une favorite ce que décrivait la jeune fille aurait reçu une punition réservée aux pires des malandrins.

— Bon, ce n'est pas grand-chose comparé à un accouchement en lui-même. Commençons, s'il te plaît, finit-elle par répondre.

— Très bien.

Le courage des mères était incomparable, songea la jeune fille en se préparant à examiner la noble concubine.

Pfiou...

L'examen gynécologique fini, Mao Mao alla se laver les mains. Malgré ses avertissements, l'affaire fut loin d'être aisée. Il aurait mieux valu réaliser cette vérification à un stade plus précoce de la grossesse, mais étant donné la procédure que cela impliquait, l'apothicaire avait pensé préférable de l'éviter. Sans compter qu'elle n'était pas une professionnelle. Il lui aurait été impossible d'arriver à la moindre conclusion avant que le fœtus n'ait atteint une certaine taille.

Mao Mao évaluait à huit chances sur dix la probabilité qu'il s'agisse d'une naissance par le siège. Elle avait estimé la position de l'enfant à partir des coups qu'il assenait à sa mère et du bruit des battements de son cœur.

Il arrivait que les futurs nouveau-nés changent de position d'eux-mêmes au fur et à mesure de la gestation. Cependant, au stade avancé où en était la grossesse de dame Gyokuyo – environ deux mois avant le terme –, il était trop tard pour l'envisager.

— Que conseilles-tu ? s'enquit la concubine qui avait fini de se rhabiller. Honnian, à côté d'elle, affichait une mine inquiète.

— J'ai entendu dire que l'exercice ou la moxibustion pouvaient remédier au problème. Je sais utiliser les moxas, mais en ce qui concerne les mouvements, il faudrait demander de l'aide à l'extérieur du *hougong*.

— Très bien. J'en profiterai pour me renseigner. Peut-être existe-t-il d'autres méthodes.

Sa décision était prise, malgré tout : Mao Mao s'occuperait de la moxibustion, cette technique thérapeutique proche de l'acupuncture. Tout en se caressant le ventre, la noble concubine lui posa une autre question qui venait sans doute de lui traverser l'esprit.

— Qu'allons-nous faire s'il ne se retourne pas ?

— Dans le pire des cas, il faudra vous ouvrir le ventre.

Elle préférait ne pas y penser. Une sage-femme compétente ne suffirait pas à garantir un accouchement sans danger. Une telle opération ne se pratiquerait qu'en dernier recours, au cas où la vie de dame Gyokuyo serait en danger. Par ailleurs, que l'accouchement soit prévu sans la présence d'un médecin n'aidait pas à rassurer Mao Mao.

Si seulement ce médecin de pacotille était bon à quelque chose...

Mais elle ne se faisait pas d'illusion : charlatan il était, charlatan il resterait. Il était certes affable, mais dénué de toute forme de compétence.

Au demeurant, faire entrer au *hougong* un médecin extérieur était loin d'être aisé. La castration étant requise, il ne pourrait s'agir que d'un eunuque... en espérant qu'on puisse procéder à temps à l'opération. À moins qu'il ne soit possible de remettre en cause le système plus rapidement encore ?

Mais j'y pense !

Mao Mao se toucha le menton. Il existait bien quelqu'un qui répondait à tous les critères.

En revanche...

Elle se gratta la tête en maugréant. Après un interminable débat intérieur, elle en conclut que nécessité faisait loi.

— Je connais une personne qui pourrait nous aider, dit-elle à sa maîtresse. Ses compétences en médecine sont indiscutables et elle a réalisé des accouchements avec chirurgie à plusieurs reprises.

— Vraiment ?

— Tu ne penses pas à la servante de l'intendant, j'espère ? répondit Honnian avec moins d'enthousiasme que la favorite.

Qu'est-ce que la vieille Suilen avait donc bien pu leur faire ?

— Non, je ne pense pas à une dame de compagnie, mais à un médecin, se lança Mao Mao, consciente de ce qu'elle s'apprêtait à révéler. Seulement, il s'agit d'un criminel qui a été expulsé du *hougong* par le passé.

Cet homme n'était autre que son père adoptif, Luomen.

Dame Gyokuyo resta de marbre. À l'inverse, l'expression de Honnian changea du tout au tout. Au lieu de crier comme elle en avait l'habitude pour réprimander ses collègues, elle se contenta de traiter la proposition de l'apothicaire avec le plus grand dédain.

— Crois-tu vraiment que nous allons tolérer la présence d'un tel individu ? railla-t-elle d'une voix glaciale. La vie de dame Gyokuyo pourrait être en jeu. Nous devons avoir une confiance absolue en celui ou celle qui s'occupera d'elle.

Elle avait raison, bien sûr. En d'autres circonstances, l'herboriste aurait accepté de renoncer à son idée sans broncher. Restait que cette fois, la situation était exceptionnelle. Son père était le meilleur choix possible pour garantir la sécurité de la concubine. Mao Mao lui vouait aussi un respect immense. Certes, il s'agissait d'un vieillard aux manières de grand-mère, au cœur un peu trop tendre et à la chance incertaine, mais elle était convaincue qu'il était le meilleur du pays dans son domaine.

— Il est digne de confiance. Il vaut au moins dix médecins de la cour intérieure à lui seul, rétorqua Mao Mao en toute honnêteté.

— Ça ne te ressemble pas d'insister à ce point, fit observer Honnian, qui ne comptait pas céder pour autant. Tu nous l'as présenté comme un criminel. J'ignore de quel méfait il s'est rendu coupable, mais on ne peut pas fermer les yeux sur un tel détail.

Face à la sérénité inébranlable de la première dame de compagnie, le regard de sa subordonnée se fit plus acéré. Les rôles semblaient s'inverser. Dame Gyokuyo jugea qu'il était temps d'intervenir.

— Et si tu nous révélais quel genre de crime il a commis ? Honnian, écoutons d'abord ce qu'elle a à dire. Et toi, Mao Mao, explique-nous calmement ce qu'il en est.

Les mots choisis par la concubine furent le remède dont avait besoin l'apothicaire pour faire redescendre la tension. Avec un soupir, elle reprit ses esprits, puis affronta le regard de ses deux interlocutrices.

— L'homme à qui je pense est à la fois eunuque et médecin. Il a aidé à mettre au monde Sa Majesté Impériale, le prince héritier, ainsi que l'enfant de dame Aduo. Quant à la raison pour laquelle on l'a banni de la cour intérieure, je sais uniquement qu'elle a un lien avec l'ancienne concubine.

Mao Mao ne savait pas avec certitude ce qui s'était passé. À force de réflexions, elle en était arrivée à ses propres conclusions, mais ne comptait pas leur faire part de ce qui, au fond, n'était qu'hypothèses.

Dame Gyokuyo regarda sa goûteuse d'un air entendu – à la grande surprise de la jeune fille. La noble concubine était l'une des favorites de l'empereur, ce qui justifiait sa présence au *hougong*. Sans doute avait-elle eu vent de cette histoire.

— D'accord... Dis-moi, quel lien entretiens-tu avec ce médecin ?

Elle semblait moins préoccupée par son statut de criminel que par le genre d'homme qu'il était réellement.

— C'est mon père adoptif. C'est aussi de lui que je tiens mes connaissances médicales, répondit l'herboriste.

Sa maîtresse ferma les yeux pour réfléchir.

— Très bien, dit-elle en rouvrant les paupières. Je vais en parler à Jinshi.

— Dame Gyokuyo ! s'écria sa première dame de compagnie.

— Honnian... Je veux m'entourer de personnes compétentes autant que faire se peut. Si elles sont dignes de confiance, à la bonne heure. Notre chat errant préféré ici présent le tient en haute estime... il ne peut donc s'agir d'un être mauvais, rétorqua la noble concubine sans se départir de son sourire.

C'est moi qu'on traite de chat errant ?

Mao Mao manqua s'étrangler.

— Il n'en reste pas moins vrai que c'est un criminel.

— Je suppose que tu as déjà entendu parler de l'ambiance qui régnait à la cour à l'époque de la grande impératrice régnante. Combien de personnes a-t-elle bannies ? Il faut prendre un peu de recul, Honnian.

La concubine avait prononcé ces mots avec gentillesse, mais aussi avec fermeté.

L'impératrice régnante...

Elle avait choisi une figure d'une certaine prestance.

— Si son statut de criminel continue de te préoccuper, nous n'aurons qu'à le faire surveiller. C'est d'accord ?

Dame Gyokuyo s'empara d'une plume et d'une feuille de papier qui traînaient sur la table, puis se mit à rédiger une missive destinée à Jinshi.

Deux jours après leur conversation, soit bien plus tôt que ne l'aurait pensé Mao Mao, un vieillard aux allures de grand-mère se présenta à la cour intérieure.

Accompagné de Gaoshun, le vieil herboriste arriva au pavillon de Jade avant de rejoindre le dispensaire. Il allait passer un certain temps avec le médocastre. Comme Luomen aimait les chats, il fallait s'attendre à voir le pelage du félin devenir encore plus soyeux.

La jeune fille avait d'abord craint que le charlatan soit mis à la porte, mais il n'en était pas question pour l'instant. Après tout, seule l'urgence de la

situation expliquait la présence de son père.

Je suis contente qu'il soit là.

Sans lui, le quartier des plaisirs se retrouverait privé d'un médecin digne de ce nom. Certes, c'était sur la suggestion de Mao Mao qu'on avait fait appel au vieil eunuque. Néanmoins, s'il ne rentrait pas avant le début de la nouvelle année, elle s'attendait à voir la vieille grippe-sou venir le chercher elle-même.

Tout en laissant ses pensées suivre leur cours, la goûteuse faisait le ménage au pavillon de Jade. Infa lui ramena un seau d'eau propre. Ce jour-là, les corvées avaient été soigneusement planifiées, sans doute à cause de la visite de Luomen. Toute la maisonnée s'affairait avec le plus grand sérieux.

— Et donc, cet homme est ton père ? demanda Infa, visiblement perplexe.

— Oui, c'est exact.

Plus précisément, Luomen était le grand-oncle de Mao Mao. Malgré leur lien de parenté, ils ne se ressemblaient pas du tout, ce qui pouvait créer une certaine confusion.

En tout cas, la jeune apothicaire n'avait pas envie de s'engager dans des explications fastidieuses. Elle décida donc de s'en tenir là.

— Je ne le voyais pas du tout comme ça. Enfin, je veux dire... il a l'air... comme tout le monde. Au point qu'on se demande si c'est vraiment lui qui t'a élevée !

— Je peux savoir ce que tu t'imaginais, au juste ?

— Eh bien... On dirait qu'il est...

Guien et Seki-u, qui participaient elles aussi au ménage, hochèrent la tête pour signifier leur assentiment. Haku-u, qui ne connaissait pas encore très bien Mao Mao, se contentait de suivre la conversation avec un petit sourire aux lèvres.

— Raisnable ? finit par dire Infa.

— Voilà ! s'exclamèrent en chœur Guien et Seki-u.

C'est à n'y rien comprendre...

Qu'avaient-elles donc en tête ? C'était un vrai mystère.

Chapitre 7

Rancœur tenace

(première partie)

Une atmosphère détendue régnait au dispensaire, où la vie semblait bien tranquille.

— Cette chatonne est vraiment rusée, dit le médocastre. Elle trie la tête, la queue et les organes des poissons qu'elle mange.

Dès l'arrivée de Luomen, quelques jours plus tôt, le charlatan avait compris qu'il n'aurait rien à lui apprendre dans le domaine de la médecine. Il se cantonnait donc aux thèmes qui le mettaient en valeur. Le père de Mao Mao, qui avait toujours été aimable, répondait à chacune de ses interventions en montrant de l'intérêt. La moustache de loche de l'incompétent était plus fière que jamais.

— Vraiment ? Pourtant, ces parties un peu amères sont si délicieuses, rétorqua le vieil herboriste, égal à lui-même.

Il prit un morceau du petit poisson que le médocastre avait découpé, puis le porta à sa bouche. Certes, il avait toujours enseigné à sa fille qu'il ne fallait rien gâcher, mais il forçait le trait. Ils ne se trouvaient pas dans le quartier des plaisirs. Les repas servis au *hougong* étaient des plus décents. Cependant, Mao Mao n'avait pas l'intention de l'arrêter : elle connaissait le caractère de son père.

Le meilleur médecin du pays était un véritable génie. Il n'oubliait rien de ce qu'il voyait ni de ce qu'il entendait, et déduisait dix choses à partir d'une seule. Malgré tout, il était d'une nature simple et dénué de toute ambition. Aussi mangea-t-il avec appétit les restes laissés par le petit félin.

La jeune apothicaire préparait l'armoise qui servirait à la moxibustion. Elle avait au préalable fait sécher les feuilles puis les avait écrasées au pilon. L'opération requérait beaucoup d'efforts. Acheter du moxa tout prêt aurait été plus pratique mais, outre que la plante poussait à la cour intérieure, le prétexte était parfait pour se rendre au dispensaire.

La présence de son père n'avait en rien perturbé les habitudes de travail de la jeune fille, car la première dame de compagnie, têtue, n'acceptait toujours pas le fait qu'un criminel ait été admis au *hougong*.

« *Mao Mao devrait conserver le même emploi du temps* », avait suggéré Honnian.

Au contraire de ce qu'avait d'abord pensé la jeune herboriste, son père était loin de se tourner les pouces au dispensaire. De temps à autre, les eunuques faisaient appel à lui, sans doute incités par Jinshi.

Si Luomen ne disait rien des endroits où il se rendait ni d'où il venait, le deviner n'était guère difficile. Une autre femme – au moins – que la noble concubine était enceinte à la cour intérieure. Tant que son père s'y trouvait, il lui fallait traiter les favorites sur un pied d'égalité.

Mao Mao avait beau être au service de dame Gyokuyo, elle était soulagée que son père soit aux côtés de la sage concubine. Elle souhaitait que l'enfant de dame Lifa puisse grandir en toute sécurité, cette fois – ce qui n'avait aucune chance d'arriver sans un accouchement réussi.

Après le départ de Shin – son ancienne première dame de compagnie –, de nouvelles suivantes alliant calme et maturité avaient rejoint le pavillon de Cristal, à ce qu'il semblait. Mao Mao en avait conclu qu'elles seraient plus respectueuses et disposeraient d'une certaine expérience en matière d'accouchement.

La cour intérieure accueillait essentiellement des jeunes filles, que l'on remplaçait tous les deux ans. Or le *hougong* se devait aussi d'être un endroit adapté à l'éducation des enfants, ce qui pour l'heure était loin d'être le cas.

D'aucuns diraient que la destinée qui attendait la descendance de l'empereur relevait de la survie du plus fort. Sauf que la présence masculine était bien trop insuffisante pour rendre efficace cette stratégie.

Pour le dire simplement : la cour manquait d'hommes.

Il faudrait y remédier...

Son père, qui grignotait toujours ses abats, était en train d'écrire. Sans doute avait-il une longueur d'avance sur Mao Mao : toutes les réflexions qu'elle pouvait se faire, il y avait déjà lui-même pensé.

Elle vit qu'il était en train de dresser sur sa feuille toute une liste des sujets de préoccupation de la cour intérieure. Le médicastre, le chaton dans ses bras pour qu'il ne dérange pas Luomen, jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de son confrère au passage.

— Votre écriture est très jolie.

C'est ça qui attire son attention ?

En même temps, c'était un médecin de pacotille. À quoi s'attendait-elle ?

— Mais je ne peux m'empêcher de remarquer qu'elle est infantine. Elle manque un peu de majesté, vous ne trouvez pas ? lança-t-il en riant et en tortillant sa moustache de sa main libre.

— C'est tout à fait vrai. Comme vous le savez, certaines dames du *hougong* ne maîtrisent que les caractères les plus simples.

Soudain, Mao Mao frappa dans ses mains. Elle venait de comprendre ce que son père avait en tête. Il lui tendit le papier sur lequel il avait écrit.

— Tu crois que j'ai oublié quelque chose ?

— À première vue, je dirais que non.

— Très bien, répondit-il avant de regarder le médicastre. Mon cher Guen, votre famille aurait-elle des feuilles deux fois plus petites que celle-ci ?

Luomen plia le papier en deux, puis le montra à son confrère pour illustrer sa requête.

Guen ?

Mao Mao n'avait pas tout de suite compris de qui il parlait, mais comme ils n'étaient que trois dans la pièce... Il s'agissait donc du nom du charlatan.

Prénom ou pas, la jeune herboriste n'avait pas l'intention de changer sa manière de s'adresser à lui.

— Oui. Les petites feuilles dans ce genre n'ont pour nous aucune utilité, répondit l'homme à moustache de loche. Le plus souvent, elles finissent en pâte à papier.

— Dans ce cas, accepteriez-vous de m'en vendre à prix réduit ?

— Bien sûr. Avec grand plaisir.

— Il me semble que vous avez récemment ouvert une école, poursuivit Luomen en se tournant vers sa fille.

— C'est exact.

— Comment s'en sortent les élèves avec leurs caractères ? (Même si en tirer une généralité était un peu présomptueux, chacune était à présent capable de lire un texte, tant qu'il était écrit avec soin.) Est-ce que tu penses que mes phrases pourraient servir d'exercice ? Je ne peux pas faire cette suggestion moi-même, mais peut-être qu'on t'écouterà.

Mao Mao se sentit tirillée entre la stupeur et l'exaspération. Son père avait une âme de marchand : il ne voulait laisser ni les gens ni les choses se perdre. Avec un cerveau si vif, elle ne comprenait pas qu'il puisse faire la charité au point d'en arriver à mourir de faim.

— Je vais me renseigner aujourd'hui même, répondit-elle tout en enveloppant son armoise à moxibustion.

— Merci, dit-il avant de se lever pour quitter le dispensaire.

Sans doute pour aller aux toilettes, songea la jeune fille. Après tout, il était de notoriété publique que les eunuques avaient une petite vessie.

Plongée dans ses pensées, elle se leva à son tour pour ouvrir un tiroir de l'armoire.

— Je vais chercher quelques bouteilles d'alcool.

— Bien sûr, vas-y.

Mao Mao pensait pouvoir se servir du liquide à sa guise, puisqu'elle l'avait préparé elle-même, mais son père l'avait sermonnée la veille. Il semblait attendre d'elle qu'elle montre plus de respect envers le médocastre.

Ensuite...

Avait-elle besoin d'autre chose ? Dame Gyokuyo lui avait parlé de ses récents problèmes de sommeil...

— Puis-je aussi prendre quelques somnifères ?

— Sers-toi, répondit Guen, concentré sur sa séance de jeu avec le chaton.

La jeune fille fouilla dans le cabinet en se demandant, cette fois, s'il était bien correct d'agir ainsi.

Voyons... Il me faut une plante qui ne présente aucun risque pour une grossesse.

Il n'était pas rare que le sommeil devienne plus léger dans ces circonstances. Plutôt qu'un remède trop fort et inadapté, il valait mieux choisir une décoction qui l'aiderait à se détendre.

Ça, peut-être ? réfléchit Mao Mao en sortant quelques feuilles d'un tiroir. Pendant ce temps, son homonyme à quatre pattes s'était installé à ses pieds. Lorsqu'elle voulut le chasser de son chemin, il planta ses griffes dans sa jupe.

— Arrête, tu vas la déchirer !

— Dis donc ! s'exclama le charlatan en attrapant le chaton.

La plante l'intéresse ? s'interrogea la jeune fille en regardant les herbes qu'elle tenait à la main. La boule de poils émit un miaulement très étrange, avant de donner de petits coups de coussinets sur la main de Mao Mao.

— Ce n'est pas pour toi.

Elle refusait d'être aussi indulgente que son père et le médocastre avec la petite créature. Elle enveloppa les précieuses feuilles et les tint hors de sa portée.

— Je vous laisse, annonça-t-elle en quittant le dispensaire.

Jinshi serait sans doute d'accord avec le projet de Luomen.

Il vaut quand même mieux lui demander d'abord son avis...

Seulement, elle ne le croiserait pas avant plusieurs jours. Dans un premier temps, Mao Mao décida de se rendre à l'école.

Au fait, j'y pense...

Dans les plis de ses vêtements se trouvait une épingle à cheveux, celle que le bel eunuque lui avait donnée. Elle l'avait retirée pendant qu'elle travaillait, car dame Gyokuyo, Guien, Infa et Ailan s'étaient bien trop amusées à la taquiner lorsqu'elles l'avaient vue la porter.

Il faudra que je pense à la remettre après... Que c'est pénible ! se dit l'apothicaire en arrivant sur place, dans la zone septentrionale. Une trentaine d'élèves écoutaient un eunuque faire la leçon.

Le professeur n'était pas le vieillard à la personnalité rigide qui enseignait d'habitude – et qui, d'ailleurs, s'occupait aussi du temple du choix, qui permettait de déterminer les héritiers de la lignée impériale. La jeune apothicaire le trouvait assez agaçant, mais elle avait tout intérêt à lui parler. Il connaissait son père. Si elle l'informait de sa présence au *hougong*, tout son plan en serait facilité.

Mao Mao emprunta les couloirs, puis se rendit dans le bureau de l'eunuque, un peu éloigné de la salle de classe.

— Excusez-moi, lança-t-elle à travers l'embrasure de la porte.

En regardant dans la pièce, elle aperçut le vieil homme absorbé dans la lecture d'un ouvrage. Il haussa un sourcil puis, après avoir remarqué la jeune fille, lui fit signe d'entrer, son livre à la main.

— Shaolan n'est pas avec toi ?

Le vieillard donnait souvent des cours à son amie. Le caractère jovial de la jeune domestique était apprécié dans bien des endroits de la cour intérieure.

— Non. Aujourd'hui, je viens vous voir pour une affaire personnelle.

Pensant qu'une image valait mille mots, elle posa le papier couvert de l'écriture de son père sur la table en désordre. Le front de l'eunuque se plissa. Il indiqua à sa visiteuse de s'asseoir sur une chaise. Mao Mao s'exécuta.

— C'est l'écriture de Luomen, si je ne m'abuse.

— Vous êtes bien perspicace.

— À l'époque des examens officiels, on disait qu'il suffisait d'écrire comme lui pour réussir. On s'était tous mis à l'imiter.

Cette histoire était assez ancienne. Elle datait bien d'une quarantaine d'années... voire plus. Dans le pays, médecins et fonctionnaires de la cour passaient des concours différents, mais son père avait réussi les deux. Il aurait fait un très bon fonctionnaire, mais après avoir vu un enfant des rues malade sur le bord d'une route, il l'avait pris en pitié et s'était engagé sur la voie de la médecine. Il avait toujours eu ce type de caractère, qui l'avait amené jusqu'à se brouiller avec le père biologique de la jeune fille, avait-on même raconté à Mao Mao.

— Il a fait tout ce chemin pour nous apporter ce bout de papier ?

— Non, il est actuellement en mission au *hougong*.

— Eh bien... Je l'ignorais.

Les yeux du vieil eunuque, camouflés par ses rides, s'étaient écarquillés. Il ne mentait pas. La partie nord, bien qu'appartenant à la cour intérieure, était plutôt reculée. Les rumeurs ne s'y propageaient pas toujours, semblait-il.

Shaolan n'avait d'ailleurs pas réagi lorsqu'elle avait vu le père de Mao Mao. Certes, la jeune servante était friande de commérages, mais un vieil homme décati n'avait pas attiré son attention... Surtout après l'arrivée de jeunes et séduisants eunuques.

— Si ton amie le savait, elle aurait pu m'en parler ! se désola le professeur.

— À mon avis, les nouveaux venus ont chassé l'information de son esprit.

— Les jeunes eunuques... répondit son interlocuteur en se caressant le menton, le regard perdu vers l'extérieur. (Derrière le portail au grillage arrondi se trouvait le temple des descendants de la reine mère. Mais le vieux gardien

semblait regarder au-delà.) Il est vrai que les distractions sont rares. Cependant, je ne sais que penser d'un tel remue-ménage...

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, tu sais. Leur présence perturbait le travail dans la zone méridionale, paraît-il. Quelques-uns ont donc été affectés ici. (Mao Mao comprenait où il voulait en venir. Au nord du *hougong*, les femmes étaient moins nombreuses qu'ailleurs.) On les a aussi envoyés travailler à l'infirmerie. Je crois que leur aide y est très appréciée.

Les femmes qu'on y affectait étaient loin d'être jeunes. La maturité y régnait en maître ! L'herboriste imaginait sans peine l'employée qu'elle y avait rencontrée – Shenryu, si elle se souvenait bien – faire le meilleur usage possible de ces eunuques.

— Bien, revenons-en au sujet qui nous intéresse. Que voulais-tu me demander ?

— Serait-il possible d'utiliser ces phrases comme exercice d'écriture pour les élèves ? Nous vous fournirons le papier.

Après un autre haussement de sourcils, le vieil eunuque observa les caractères inscrits sur la feuille.

— Je me souviens que Luomen écrivait déjà des phrases de ce genre, à l'époque. Il s'était attelé tout seul à la tâche et je m'étais retrouvé à finir par l'aider. Je vois que même lui a appris à se servir des autres, au fil des années. Ce que tu me demandes aujourd'hui n'est rien, comparé au travail que j'ai dû fournir à ce moment-là.

— Ce n'est donc pas la première fois...

— Non. En plus, il en avait placardé dans tout le *hougong*. J'ai refusé d'en avoir dans mon environnement... Je ne supportais plus de voir ces phrases, répondit le vieillard en secouant la tête comme si la simple idée de les réécrire lui déplaisait au plus haut point.

Mao Mao regarda les instructions couchées sur le papier. Y figurait une brève mention de la poudre toxique.

Il a donc déjà diffusé ce genre d'avertissement...

Cette découverte ne lui plaisait guère. Elle posa un presse-papiers sur la liste, puis se leva, déterminée à suivre son pressentiment. Il fallait qu'elle en ait le cœur net.

— Nous vous ferons parvenir du papier plus tard, dit-elle.

— Prends donc au moins une tasse de thé.

— Je suis désolée, mais je suis pressée, répondit-elle avant de quitter le bureau du vieil enseignant.

Sa prochaine destination l'attendait...

Chapitre 8

Rancœur tenace

(deuxième partie)

Tout comme la première fois où Mao Mao s'y était rendue, des femmes d'âge mûr s'affairaient à l'infirmerie. Ça et là traînaient aussi quelques jeunes eunuques, dont certains, postés dans la buanderie à proximité, s'occupaient de laver le linge. Ils l'étaient sur une surface en pierre, le foulaient de leurs pieds nus, puis l'arrosaient d'eau du puits.

La jeune fille les dépassa en les regardant du coin de l'œil, puis vint se placer à l'entrée du bâtiment. Une employée qui passait par là la reconnut et vint à sa rencontre.

— Tu ne te sens pas bien ? demanda-t-elle à l'herboriste.

— Non, non, ça va, répondit-elle en observant son interlocutrice, incertaine quant à l'attitude à adopter.

Elle ne savait pas si elle pouvait poser une telle question en public, mais ce qu'elle venait de découvrir ne pouvait être ignoré, sous aucun prétexte. Par-dessus tout, elle s'inquiétait de savoir qui avait eu une idée pareille en premier lieu.

Elle décida de jouer la prudence.

— Je crois que vous utilisez de l'alcool en guise de désinfectant. Ce que je vous apporte pourra vous être utile, dit-elle en sortant une fiole d'un ballotin en tissu.

La jeune apothicaire était venue avec sa préparation maison, ainsi que de l'armoise qu'elle comptait leur donner depuis longtemps – tout en repoussant sans cesse sa visite.

— Qu'est-ce que c'est ?

Mao Mao retira le bouchon, puis inclina la bouteille vers la domestique, qui en sentit l'odeur.

— Un désinfectant qui, je pense, pourrait remplacer celui que vous utilisez actuellement.

— Je vais me renseigner, répondit l'employée après une brève hésitation.

Elle finit par faire entrer la visiteuse dans l'infirmerie, avant de la faire s'asseoir dans une pièce où se trouvait Shenryu, la femme d'âge mûr au fort caractère. En sa qualité d'invitée, elle se vit offrir un jus de fruits acide.

— Si tu souhaites nous en faire cadeau, nous l'acceptons volontiers. Tu es sûre de vouloir nous le donner ?

L'alcool – a fortiori distillé – était une denrée rare à la cour intérieure.

— Bien sûr, j'en ai fait plus qu'assez. (Elle avait même empaqueté une deuxième fiole. Il en restait aussi au dispensaire. Au besoin, elle pourrait toujours se lancer dans une nouvelle distillation.) Je pourrai même en rapporter, ajouta Mao Mao.

— Merci beaucoup, répondit Shenryu en s'inclinant.

Le ton de sa voix trahissait une certaine froideur – peut-être gardait-elle à l'esprit que la jeune fille était au service de dame Gyokuyo.

— Vraiment ce n'est rien, j'en ai assez en réserve. Sinon...

L'apothicaire faisait de son mieux pour avoir l'air naturelle, mais jouer la comédie n'était pas son fort. Ignorant comment rendre ses paroles plus authentiques, elle en était réduite à feindre une attitude détendue du mieux qu'elle put.

— Toutes les femmes employées ici sont très expérimentées, non ? continua l'herboriste.

— Pourquoi me demandes-tu ça ? répondit l’infirmière, que les paroles de Mao Mao avaient prise au dépourvu.

Tant pis pour sa tentative de désinvolture. Elle poursuivit sur sa lancée.

— C’est qu’en général, les contrats au *hougong* se terminent au bout de deux ans, et vous semblez toutes être là depuis longtemps...

— Eh oui, nous sommes un groupe de vieilles femmes, rétorqua Shenryu, un faible sourire aux lèvres. (L’herboriste garda le silence.) Tu ne comptes pas me reprendre, à ce que je vois.

Si, comme les autres employées de la cour intérieure, elle était arrivée pendant son adolescence ou sa vingtaine, elle y travaillait depuis plus de deux décennies. Là était tout le mystère.

Quand Mao Mao se demanda s’il fallait qu’elle pose sa question à voix haute, le regard de l’infirmière se fit distant.

— Nous avons été jeunes, tu sais. J’avais dix ans quand je suis entrée au *hougong*. (L’apothicaire, silencieuse, l’écoutait attentivement.) C’est le cas de toutes les employées qui travaillent à l’infirmierie.

Désormais, plus personne n’intégrait la cour intérieure à un si jeune âge. Il fallait attendre ses quatorze ans pour espérer y être embauchée. Shenryu et ses collègues étaient arrivées sous le règne du précédent empereur.

— Et maintenant, il nous est impossible de partir.

À l’origine, l’infirmierie avait été construite sous l’impulsion de l’impératrice douairière, la mère de Sa Majesté Impériale. Mao Mao l’avait déjà vue s’y rendre quelque temps auparavant. La jeune fille avait d’abord pensé que la souveraine avait décidé sa création par pure bonté d’âme. Après tout, sa volonté – mise en œuvre par le maître de l’univers – avait également permis l’interdiction de l’esclavage et la création de nouveaux eunuques. Dans cette hypothèse, l’infirmierie n’avait constitué qu’une première étape.

Sauf que l’apothicaire se fourvoyait.

— Personne ne voudrait de nous.

Une fois que l'on avait partagé la couche d'un empereur, il devenait impossible de quitter le *hougong*. À moins que ces femmes soient offertes comme épouses à de fidèles vassaux ou dans le contexte d'un arrangement politique, à la condition qu'elles soient d'un certain rang.

À une époque, on les mettait parfois à mort lorsque survenait le décès de leur maître... Pour autant, Mao Mao savait que son statut social ne l'autorisait pas à dire à ces femmes qu'elles avaient au moins eu la chance d'échapper à ce funeste sort.

Ah, je comprends mieux...

La rancœur qui grandissait à la cour intérieure prenait sa source en ces lieux. Il n'y avait rien d'étrange à ce que ces employées méprisent le *hougong* et dédaignent celles qui pensaient trouver le bonheur en s'attirant les faveurs de l'empereur. On les avait amenées à la cour alors qu'elles n'étaient encore que des petites filles pour se retrouver entre les griffes du précédent empereur. Les murs qui les entouraient les avaient coupées du monde extérieur à jamais – une expérience qui vous marquait à vie.

Tout le monde n'avait pas la force de surmonter de telles épreuves sans en sortir brisé. Une fois, Shenryu avait demandé à Mao Mao de s'occuper d'une jeune fille tombée malade au pavillon de Cristal et pour laquelle elle s'inquiétait. L'herboriste avait été admirative de la perspicacité de l'infirmière, mais peut-être avait-elle pris le problème à l'envers.

Et si c'était Shenryu qui avait enseigné à Shin, l'ancienne servante en chef de dame Lifa, la méthode pour fabriquer un remède abortif ? Elle n'aurait pas directement communiqué avec elle, mais elle se serait servie de la domestique alitée dans la remise pour le lui apprendre. En admettant qu'elle ait utilisé cette voie détournée, bien des mystères s'en verraient résolus.

La malade était sans doute du genre bavard. Shenryu en aurait profité pour obtenir un exposé détaillé de la relation entre la sage concubine et sa première dame de compagnie. Ne lui restait plus ensuite qu'à en déduire la grossesse de la favorite.

— *Tiens, pose cette liste sur le bureau de la suivante en chef. Ça pourra aider sa maîtresse.*

La domestique, d'une extrême docilité, aurait obéi au doigt et à l'œil, sans se douter de rien. La liste aurait indiqué tous les produits à proscrire à une femme enceinte, en raison de leur nocivité. Et pour qui nourrissait de sombres desseins à l'égard de dame Lifa, la prescription serait limpide : elle pourrait mettre un terme à la grossesse.

La caravane avait fait halte au *hougong* à cette période-là. Si elle permettait de se procurer les ingrédients nécessaires, pourquoi Shenryu s'en serait-elle privée ? Que les marchandes aient proposé les produits dont elle avait besoin restait une énigme, mais il n'était pas impossible de l'expliquer : l'infirmière aurait eu une requête bien spécifique à chaque fois.

— *J'aimerais acheter du parfum.*

Il suffisait ensuite de renouveler la demande à chaque passage de la caravane, soit plusieurs fois par an. En la réitérant des décennies durant, la marchandise tant désirée finirait par apparaître sur les étals le plus naturellement du monde.

De la simple malveillance, sans intention meurtrière... Voilà ce que Mao Mao identifiait comme la source du problème. Le mal s'était introduit au *hougong*, en catimini, pour peu à peu le gangrener.

La poudre toxique était l'une des manifestations de cette animosité. Les employées de l'infirmierie ne pouvaient l'ignorer. À l'époque où son père avait conçu ses petites affiches préventives, il était peu probable que toutes ces femmes aient été analphabètes. La présence d'une petite bibliothèque dans cette pièce prouvait qu'elles devaient parfois se consacrer à l'étude, du moins de temps à autre.

Faut-il que je pose la question sans détour ?

L'herboriste abandonna aussitôt cette idée. Déjà, elle n'avait ni témoins ni preuves et ne voulait pas tenir de propos sans fondements. Plus important encore, son intention n'était pas de porter préjudice à ses collègues de la cour

intérieure. Que leur arriverait-il si elle parlait ? Quelques paroles bien choisies auraient le pouvoir de faire disparaître l'infirmerie.

La rancœur de ses employées ne ferait que grandir, mais Mao Mao n'y pouvait rien. Elle s'assurerait toutefois que leur malveillance ne contamine pas leur entourage. Elle ne voyait pas d'autre solution. S'il en existait une meilleure, l'intelligence lui faisait défaut pour la concevoir.

Bon, je n'ai rien de plus à faire ici...

L'apothicaire s'empara de son ballotin puis se leva. Elle regarda un instant les livres. Les femmes de l'infirmerie devaient plutôt bien gagner leur vie : tout le monde ne pouvait pas se permettre d'avoir en sa possession autant d'ouvrages. Pour dissimuler les réflexions qui commençaient à jaillir dans son esprit, elle se plaça devant la bibliothèque.

— Si un livre t'intéresse, n'hésite pas à l'emprunter. Mais n'oublie pas de le ramener, c'est tout, dit Shenryu. (À présent, Mao Mao sentait qu'il aurait été impoli de ne pas en prendre un.) J'ai l'impression que certaines servantes ne se contentent pas de les rendre... Parfois, on retrouve plus de livres qu'il n'y en avait au départ. C'est vraiment très curieux.

— Peut-être que leurs propriétaires n'en avaient plus besoin. Quelle chance, pour vous !

En effet, des manuels insipides remplissaient l'étagère. La plupart se consacraient à exposer les devoirs d'une épouse dévouée. Ils avaient peut-être été déposés par des jeunes femmes issues de familles fortunées qui, par manque de place, se sentaient à l'étroit dans leur chambre.

Quelques ouvrages intéressants ne seraient pas de trop...

Ses yeux s'arrêtèrent sur un album volumineux. Elle l'ouvrit pour découvrir qu'il était illustré, ce qui le distinguait du reste de la collection. Il valait à coup sûr son pesant d'or.

Un livre sur les insectes, qui plus est...

Elle eut un petit sourire en coin. C'était le genre d'encyclopédie qui plairait à Shisui : elle se l'imaginait sans mal en train de s'y plonger.

Mao Mao remarqua ensuite un petit papier, coincé entre deux pages. Elle feuilleta l'ouvrage jusqu'à l'endroit indiqué.

Muette, elle examina le magnifique papillon qui y était représenté : une espèce exotique, nocturne, dont la couleur était à mi-chemin entre le bleu et le vert pâle. Un visage enveloppé de ces lépidoptères aurait eu l'air aussi divin qu'une déesse de la lune. Son amie lui avait d'ailleurs parlé d'un album d'entomologie illustré. Peut-être était-ce ce qu'elle avait en tête.

— Ce volume a-t-il aussi été déposé par quelqu'un ?

— Ah, celui-ci ? Oui, il me semble qu'il est là depuis un mois environ...

Un mois, soit bien après que les émissaires furent parties – et donc bien après la scène du banquet.

Il était donc raisonnable de penser que Shisui l'ait eu en sa possession jusqu'à son apparition sur l'étagère de l'infirmerie.

Ça m'étonnerait qu'une simple servante puisse posséder ce genre de livres...

Non, c'était même impossible. Un ouvrage aussi gros ne pouvait pas se retrouver entre des mains de roturière. Sa camarade aurait-elle grandi dans une riche famille marchande ? L'apothicaire se souvint du carnet qu'utilisait l'entomologiste en herbe pour dessiner ses insectes. Elle aurait certes pu le fabriquer à partir du papier dans lequel elle enveloppait ses collations, mais s'en procurer en grande quantité à la cour intérieure était un véritable défi.

Enfin, Shisui savait lire. Qu'une jeune fille riche et lettrée se retrouve à travailler dans un lavoir était assez improbable. Une hypothèse plausible était que son caractère lui ait porté préjudice – ce qui ne serait pas si étonnant. Seulement...

La porte se mit soudain à coulisser. Un eunuque apparut juste derrière.

— Shenryu, lança une voix à la fois trop aiguë pour être celle d'un homme et trop grave pour être celle d'une femme. Il te faut être plus prudente.

Il s'agissait du nouveau venu aux yeux en amande, qui provoquait cris et émoi chez les employées du *hougong* en manque de présence virile. Petite pour un homme, sa taille était grande pour une femme. Ses joues, trop arrondies

pour paraître pleinement masculines, restaient trop anguleuses pour être féminines.

Au bout de son bras gauche qu'il laissait pendre, Mao Mao crut voir ses doigts tressauter.

Que lui est-il arrivé ?

Si on dessinait ses sourcils comme il fallait, si on lui appliquait un peu de rouge à lèvres à la teinte vieillie, qu'on lui laissait l'air renfrogné qu'arborait déjà son visage et lui passait une tenue de servante discrète... Se tiendrait devant elle Suilei, la mystérieuse femme décédée puis ressuscitée quelque temps auparavant.

L'herboriste, qui n'était pas des plus vives pour reconnaître les visages, se souvenait malgré tout d'elle, tant elle lui avait fait forte impression.

Quant à Shenryu, elle fixait Mao Mao, les yeux écarquillés.

— Je devrais te remercier... J'ai échappé de peu à la mort grâce à ce que tu avais dit.

Le ton détaché que Suilei avait employé la rendait encore moins féminine. Elle referma la porte derrière elle, les isolant toutes les trois du reste du bâtiment. La fenêtre, grillagée, n'offrait aucune possibilité de fuite.

C'est le moment où je suis censée crier ?

L'ancienne servante était armée de multiples aiguilles brillantes, sans doute de poison.

Je me demande de quelle substance elle les a enduites, mais...

L'instant était mal choisi pour se poser ce genre de questions. Elle aurait aimé savoir quels symptômes une piqûre induirait chez elle, mais elle n'avait pas le temps d'y penser.

Quand Suilei s'approcha d'elle, Mao Mao recula d'un pas, puis d'un autre. Ses talons rencontrèrent le mur.

Que faire ?

Dans son paquet lui restaient des fioles d'alcool et de l'armoise. Elle pouvait lui jeter du liquide au visage et en profiter pour s'enfuir... Mais ce

stratagème avait-il une quelconque chance de réussir ?

Par ailleurs... pourquoi Suilei se cachait-elle à l'infirmierie ? Quel était son but ? L'apothicaire avait mille questions à lui poser.

Sa situation semblait désespérée, pourtant, ce n'était pas tout à fait le cas : elle avait une carte à jouer.

— Si je venais à mourir ici, on me retrouverait tout de suite.

Mao Mao était la goûteuse de dame Gyokuyo. À la différence d'autres employées, son absence serait remarquée sur-le-champ. Quant à son père, il déduirait sans difficulté ce qu'elle avait fait après son départ du dispensaire. On retracerait son chemin jusqu'à l'école. Restait à savoir si quelqu'un penserait à l'infirmierie.

— J'aimerais faire ça discrètement, si possible.

Était-ce son accoutrement masculin qui donnait cette tonalité sèche à sa voix ? En tout cas, personne d'autre que Mao Mao n'aurait compris qu'il s'agissait en réalité d'une femme, dont la main gauche tremblait toujours.

— Est-ce que c'est un effet secondaire du remède de résurrection ?

Cette préparation visait à tuer l'organisme. Même si l'on revenait à la vie, il ne fallait pas espérer s'en tirer sans aucune séquelle. De toute évidence, Suilei le savait, mais avait quand même décidé d'agir, déterminée à avoir un coup d'avance sur l'empereur.





La servante ressuscitée n'avait pas lâché ses aiguilles, pourtant superflues. À elles deux, elles pouvaient sans mal soumettre Mao Mao, que la nature n'avait pas dotée de force physique.

— Peu importe. J'ai des choses plus graves à te dire.

— Ah oui ? Quoi donc ? demanda l'apothicaire.

Le cœur battant à tout rompre, elle était tellement nerveuse qu'elle en avait des sueurs froides. Sa voix gardait malgré tout un ton détaché – un défaut qui pouvait se muer en qualité en certaines circonstances. Tout en réfléchissant, elle observait les mouvements de son adversaire. Comment allait-elle se sortir de ce mauvais pas ?

— N'essaie pas de t'échapper. N'y pense même pas, lança Suilei en ouvrant doucement la porte.

L'herboriste aperçut une main blanche, que la servante attrapa avec fermeté avant de tirer violemment sa propriétaire dans la pièce.

C'était une domestique de grande taille. Une jeune fille dont le visage innocent contrastait avec son corps d'adulte.

— Pardon, Mao Mao...

Shisui.

De son bras droit, la revenante lui enserra le cou, puis se plaça derrière sa prisonnière en la menaçant d'une aiguille avec sa main gauche, qui tremblait toujours. Déjà que l'apothicaire se trouvait dans une grande détresse, voilà que l'une de ses camarades était à présent prise en otage – et elle avait l'air terrorisée. Mao Mao n'avait plus qu'à prendre sur elle.

— Vas-y, essaie de fuir, et tu verras ce qui arrivera à ton amie.

La phrase sonnait comme la réplique d'un méchant dans une pièce de théâtre populaire. L'herboriste sentit ses ongles lui entailler les paumes, tant elle serrait fort les poings. Pourquoi ne pouvait-elle pas les lui envoyer au visage ? Le problème aurait été réglé en un rien de temps.

— Qu’attends-tu de moi ?

— Que tu me suives.

— Et tu crois vraiment qu’on va réussir à sortir de là, comme ça ?

Comptait-elle se servir de Mao Mao comme d’un bouclier ? Cela ne semblait pas la meilleure des idées. D’ailleurs, pourquoi faire l’effort de se déguiser en eunuque si c’était pour partir aussi vite ?

Suilei, le visage toujours aussi impassible, hocha la tête.

— Bien sûr, dit-elle. Et tu vas obéir.

L’herboriste la fusilla du regard. Avait-elle pensé au message qu’elle transmettait en prenant un otage ? Nul ne pouvait espérer échapper à une condamnation en fuyant la cour intérieure. Une réalité d’autant plus implacable pour Suilei qui avait modifié son apparence afin d’y pénétrer en toute illégalité.

Mao Mao en ressentit presque de la déception. Elle pensait la servante ressuscitée plus maligne. Au même moment, les lèvres de la preneuse d’otage se tordirent.

— Tu n’as pas envie de connaître le secret du remède de résurrection ?

Les battements de cœur de l’apothicaire s’accélérent.

Elle sait y faire...

Ce n’était pas le genre de femme qu’il fallait sous-estimer, pensa Mao Mao en toisant son adversaire.

Chapitre 9

Bras de fer

À la capitale, il était coutume de dire qu'un tanuki représentait l'ouest et un renard, l'est. La localisation du siège des armées dans la partie orientale de la ville avait fait de l'« est » un synonyme des forces militaires. L'« ouest » symbolisait quant à lui la bureaucratie.

Les plus anciennes croyances enseignaient que les animaux sauvages se transformaient en esprits de l'au-delà une fois la vieillesse venue. Il arrivait à Basen de songer que deux individus qu'il connaissait correspondaient parfaitement à cette description.

Le tanuki n'était autre que le seigneur Shisho, fils – ou plutôt beau-fils – du souverain de la province de Shihoku, dans le nord du pays. Il devait son statut aux parents de son épouse, qui l'avaient adopté et intégré dans leur clan.

Malgré cette situation familiale, il avait su se faire apprécier de l'impératrice jusqu'à se rendre indispensable, et ce très rapidement. Sa protectrice avait depuis longtemps disparu, mais cela ne l'empêchait pas de continuer à traîner sa bedaine dans les couloirs du palais.

Lacan, plus connu sous le nom de « stratège », figurait pour sa part le renard. Il avait beau être issu d'une lignée aussi ancienne que prestigieuse, il ne rivalisait pas avec Shisho question influence. Il existait cependant une règle tacite parmi les bureaucrates : éviter à tout prix de se mettre à dos l'homme au monocle.

Basen se souvenait des paroles de son père, qui lui répétait de ne pas laisser ses propres biais obscurcir son jugement. Un enseignement que ces deux individus mettaient bien à mal. Le jeune soldat ne pouvait s'empêcher de trembler devant le renard et le tanuki.

Il lança un regard à son maître, qui sous-entendait : « Que devons-nous faire ? »

Son maître ? Non, pas tout à fait. Il aurait été moins nerveux, s'il s'était bien agi de lui. Or l'homme masqué qui l'accompagnait n'était pas le sublime eunuque que tout le *hougong* appelait Jinshi.

Sa longue robe dissimulait des chaussures aux semelles de trois *sun*, soit un peu moins de quatre pouces. Le rembourrage de coton dans les épaules de son vêtement élargissait sa carrure. Autant de leurres permettant de cacher sa véritable silhouette de manière crédible pour en faire un remplaçant acceptable de l'intendant – ou plutôt, du frère cadet de l'empereur.

Son allure lui conférait une certaine prestance, en dépit de son dos voûté et de son attitude réservée – des traits qui caractérisaient le prince héritier. Nul n'aurait pu soupçonner la supercherie.

Les interlocuteurs de Basen pouvaient bien être un renard et un tanuki, le jeune soldat était lui-même accompagné d'un molosse, qui relevait plus du digne lévrier que du chien errant.

— Que nous vaut l'honneur de votre visite ? s'enquit le militaire en lieu et place de son maître.

Le frère de l'empereur ne s'exprimait pour ainsi dire jamais en public. Complexé par les soi-disant brûlures qui avaient marqué son visage lorsqu'il était enfant, il n'était jamais apparu en public sans masque. Un récit qui suffirait à convaincre quiconque aurait trouvé sa voix étrange – si son leurre devait un jour prendre la parole. On n'avait pas vu le prince – qui préférait s'enfermer dans son bureau pour traiter des affaires administratives – au conseil de la cour depuis un mois. Même à présent, il se contentait de rester assis sur sa chaise, peu enclin à s'exprimer.

C'était mieux ainsi. Il n'envoyait pour ainsi dire jamais personne pour le remplacer au conseil, sauf s'il ne s'agissait que de déposer des papiers sur lesquels il avait travaillé cloîtré dans son cabinet d'étude.

Le jeune homme aimait à paraître obtus – l'empereur lui avait d'ailleurs donné son accord pour jouer ce rôle. Basen n'était pas en position de se demander pourquoi une telle stratégie avait été élaborée.

— Oh, eh bien... Le prince se joint si peu souvent à nous... répondit Lacan. C'est l'occasion de boire un thé ensemble. Nous avons encore du temps avant que le conseil militaire ne débute.

Peut-être était-ce le cas du stratège, mais Basen n'avait encore rien dit des disponibilités de son maître. Ce qui semblait être le cadet des soucis de l'homme au monocle.

— Et puisqu'il nous fait l'honneur de sa présence, j'avais pensé que le seigneur Shisho aurait pu se joindre à notre réunion, lui aussi...

Derrière le renard, un serviteur tenait une bouteille, dont le contenu ressemblait à du vin importé. À moins que ce ne soit que du jus de fruits... Gaoshun avait mentionné à son fils la particularité de Lacan : il ne buvait jamais d'alcool.

— Vous parlez de moi ? répondit le tanuki, tout sourire.

Basen ignorait ce que le protégé de l'ancienne impératrice prévoyait. Il restait néanmoins sur ses gardes : on ne savait jamais sur quel pied danser avec le seigneur du Nord, qui aurait d'ailleurs trouvé un moyen d'esquiver l'invitation en temps normal. Le stratège, aussi excentrique fût-il, n'aurait jamais tenté de nuire à un dignitaire plus haut placé... En tout cas, mieux valait le croire.

Shisho se montra plus conciliant que Basen ne l'aurait cru.

— Eh bien, pourquoi pas, mais je crains de n'avoir aucune histoire à partager autour d'un thé...

Sa réponse mit le jeune soldat dans l'embarras. Il s'apprêtait à ouvrir la bouche pour refuser la proposition de Lacan quand il sentit une pression sur sa

manche.

La doublure masquée lui intimait de se taire. Elle avait peut-être envie d'écouter ce que les deux roublards avaient à dire – et son serviteur n'avait pas voix au chapitre, qu'il s'agisse du vrai Jinshi ou non.

— Et si nous allions nous installer dans la cour ? suggéra Basen.

Il se demandait ce que son supposé maître pouvait bien avoir en tête. Malgré tout, étant censé être sous ses ordres, il se devait d'agir en conséquence. La cour montrait les signes que l'automne était bel et bien arrivé. En pleine floraison, les osmanthes libéraient un parfum entêtant et sucré. Le jeune soldat n'appréciait guère ce type d'odeur puissante. Sauf que Lacan choisit un kiosque à proximité d'un des arbustes, avant de demander à un domestique de leur préparer des coupes en argent.

Une fois assis autour de la table de pierre ronde, ils se regardèrent en chiens de faïence. Basen vint se placer derrière la doublure au visage masqué.

— En vérité, cette boisson se doit d'être dégustée dans un récipient en verre délicat, aussi bien pour sublimer le goût que pour le plaisir des yeux, commenta le stratège en leur servant du jus vert pâle de sa bouteille.

Son riche parfum s'accordait parfaitement avec la douceur des osmanthes.

Le jeune soldat songea qu'il allait peut-être faire office de goûteur, mais les coupes en argent avaient justement été choisies pour éviter tout ce protocole. Le renard les plaça devant lui, laissa choisir ses deux invités puis avala d'une traite le contenu de la dernière. Il souffla un grand coup avant de se resservir. Une telle démonstration ne laissait d'autre choix à Shisho et au prince héritier que de boire à leur tour.

Le faux prince releva très légèrement son masque pour boire, avant de tirer sur la manche de son serviteur.

— Mon maître trouve la boisson délicieuse et très rafraîchissante, dit Basen.

La princesse la plus recluse du monde ne se serait pas comportée autrement. Le jeune soldat eut envie de sourire, mais si le prince impérial

s'exprimait à voix haute, il risquait de trahir sa véritable identité.

Le stratège observait le convive masqué avec un intérêt non dissimulé. Il avait l'air d'avoir une idée en tête, et Basen aurait été bien en peine de deviner laquelle.

Le tanuki fit tourner sa coupe pour profiter des effluves du breuvage avant de le boire. L'espace d'un instant, on aurait pu croire que le goût lui déplaisait. Ainsi, un contenant en verre était bel et bien indispensable pour que les arômes de la boisson se révèlent.

Après avoir constaté que ses deux invités avaient vidé leur coupe, Lacan sortit un morceau de papier de ses vêtements. Curieux, les deux convives – le tanuki et le lévrier impérial – se penchèrent en avant. Le stratège déplia la feuille, un sourire aux lèvres.

Basen dut retenir un cri. Faisant de son mieux pour ne rien laisser paraître de son émoi, il regarda autour de lui. En dehors des trois hommes et de leurs serviteurs, la cour était vide. Malgré tout, comment Lacan pouvait-il tirer autant de fierté à leur montrer pareil document ?

Sous les yeux de Basen se trouvait le plan très détaillé d'un feifa. Au contraire du modèle traditionnel qu'il avait lui-même manié par le passé, il semblait plus moderne, à en croire sa complexité et sa taille. Le schéma avait dû être tracé après analyse de l'arme que l'on avait utilisée pour tirer sur le véritable Jinshi lors de la partie de chasse.

— Si je ne m'abuse, c'est l'un des modèles occidentaux les plus récents. Regardez un peu ça ! Cette arme n'a même plus besoin de platine à mèche, s'exclama Lacan en désignant la gâchette.

Sur le chien ne se trouvait pas l'habituelle mèche. Basen pencha la tête sur le côté, perplexe.

— C'est peut-être difficile à voir sur cette illustration, mais une pierre à feu est fixée à cet endroit, ajouta le stratège, l'œil plissé derrière son monocle. Ainsi, plus besoin du mécanisme classique, la précision est bien meilleure et la fabrication s'en trouve simplifiée.

— Très impressionnant... répondit Shisho en se caressant la barbe, une expression impénétrable sur le visage.

— Oui... Si nous les fabriquions à grande échelle, l'organisation de l'armée pourrait en être métamorphosée, avec des unités plus resserrées, plus mobiles... Vous imaginez ? Ce serait comme avoir des lanciers capables de mouvements horizontaux.

« Des lanciers »... Lacan parlait sans doute des pièces de shogi. Si l'on disposait d'unités (en général limitées aux attaques frontales) qui pourraient faire des dégâts latéraux... L'armée impériale représenterait une véritable menace.

— Dire qu'une telle arme s'est retrouvée entre les mains de vermines voulant attenter à la vie du prince héritier... se lamenta le stratège.

Il secoua la tête dans un effet tragique, sans pour autant se départir de son sourire. Basen lui-même, qui n'avait pourtant pas l'esprit le plus vif, voyait à quel point l'homme au monocle s'amusait de la situation.

— C'est étrange, il est vrai. Sait-on comment ces vauriens ont pu se la procurer ? s'enquit Shisho.

— C'est une très bonne question. Je pensais que c'était à vous d'y répondre, rétorqua Lacan.

— En théorie, oui, mais... avec le zèle dont a fait preuve le responsable des interrogatoires, nous aurons du mal à obtenir des aveux, à présent.

Il n'était pas difficile de comprendre à quoi le « zèle » faisait référence. Les criminels n'ayant aucune sorte de droit dans ce pays, il était facile d'imaginer ce à quoi ils s'exposaient en attendant à la vie d'un membre de la famille impériale.

Pour autant, torturer avec trop d'enthousiasme des suspects en mesure de fournir des informations précieuses était tout bonnement inacceptable. Les hommes de main du tanuki étaient-ils à ce point incompetents ?

— Si au moins on parvenait à déterminer où est-ce qu'ils ont obtenu cette arme...

Lacan croisa les bras, puis sortit de ses vêtements un petit paquet. À l'intérieur, se trouvait un morceau de gâteau de lune qu'il enfourna dans sa bouche. Il le mâcha avant de déglutir bruyamment, quelques miettes tombant sur son menton. Son serviteur, droit comme un piquet derrière lui, le regarda faire d'un œil exaspéré.

— Vous n'auriez rien entendu à ce sujet, à tout hasard ? continua-t-il.

L'odeur sucrée de la pâtisserie se mêlait aux parfums du jus de fruits et des arbustes en fleur. Les yeux du stratège brillaient d'amusement.

— Si c'était le cas, je vous en aurais informé, répliqua Shisho en faisant tournoyer sa coupe.

De toute évidence, il ne comptait pas le boire.

— Je vois... C'est dommage, répondit Lacan en soupirant sans discrétion aucune.

Il replia l'illustration du feifa, la rangea puis sortit un autre papier.

— Et si nous passions aux choses sérieuses ?

Le schéma d'un nouveau modèle d'arme à feu n'était donc pas la principale raison de ce rendez-vous ? Basen en fut quelque peu déstabilisé.

Les machinations de ce renard rusé avaient tendance à lui glacer le sang, incapable qu'il était de déterminer le prochain coup du vieil excentrique... Le stratège déplia la nouvelle feuille : un dessin représentant des chiffres enfermés dans des cercles blanc et noir.

— C'est... lança le jeune soldat sans pouvoir s'en empêcher.

Le regard du serviteur de Lacan se fit distant. *Comme mon père*, songea Basen qui eut soudain un élan de compassion pour ce domestique qui avait certainement ses propres soucis.

— C'est une copie de la partie de go que j'ai faite avec ma femme hier.

— Votre femme ?

Depuis peu circulaient certaines rumeurs : l'homme au monocle aurait ramené une courtisane du quartier des plaisirs. Il se racontait que le prix qu'elle

lui avait coûté aurait pu lui permettre de s'acheter un château et que tout le quartier rouge avait été en fête dix jours durant.

Lacan montrait à présent le visage d'un amoureux transi, ce qui n'avait échappé à aucun des convives. Les épaules du prince masqué tressautaient, tandis que le tanuki réfléchissait à un moyen de s'éclipser.

— Encore une partie entre deux lames affûtées... Je peux vous dire que mon cœur s'est mis à battre la chamade plus d'une fois.

Basen était loin de tout connaître aux subtilités des relations entre hommes et femmes. Il n'ignorait pourtant pas que Lacan s'en faisait une idée biaisée.

— Je ne pensais pas qu'elle tenterait ce coup en plein milieu de la partie. Je m'en suis tout juste sorti, mais il a fallu qu'elle poursuive son attaque ! s'exclama le stratège, toujours aussi enthousiaste.

Les raisons qui le poussaient à s'animer d'une telle passion lorsqu'il parlait de go échappaient au jeune soldat. Lui-même n'éprouvait pas le moindre intérêt pour tous ces jeux. Il en était à se demander combien de temps Lacan continuerait son monologue quand Shiso se leva.

— Pardon de vous interrompre, mais des affaires m'attendent. Je vous remercie pour cette collation.

— C'est regrettable... Cette partie était tout à fait extraordinaire. Je vous ferai parvenir un compte rendu de cette bataille épique, accompagné de mes commentaires.

— Ne vous donnez pas cette peine, répondit son interlocuteur, embarrassé.

— Ça ne me pose aucun problème, seigneur Shisho. Je joindrai même une illustration de notre partie précédente. J'attends votre analyse !

Il avait un véritable talent pour imposer aux autres ce dont ils n'avaient aucune envie. Le tanuki finit par céder. Il hocha la tête.

— Ah ! s'écria Lacan. Vous voyez ? Ce n'était pas la peine d'en faire toute une histoire. Laissez-moi vous donner ceci, en plus. Vous profiterez mieux de sa somptueuse couleur rouge dans un récipient en verre cette fois. C'est

toujours un plaisir de discuter avec vous. J'adorerais que l'on parle de nos épouses, un jour.

— Moi de même.

— Réfléchissez à ma proposition, d'accord ?

Étrange... pensa Basen. L'invité masqué semblait partager l'avis du jeune soldat : ses épaules eurent un mouvement à peine perceptible. De son côté, Shisho quitta le kiosque sans ajouter un mot. Le jeune homme regarda la coupe laissée sur la table par le tanuki. Il restait un fond de jus.

— C'est une couleur inhabituelle, vous ne trouvez pas ? fit observer le stratège. On ne croirait pas qu'il puisse exister des raisins verts.

En tout cas, le jus était bien vert – et d'aucune manière rouge.

— Mon oncle avait donc raison... ajouta-t-il comme pour lui-même, avant de terminer son gâteau de lune et sa boisson. Bien, reprenons au coup cent quatre-vingt...

Il repartit dans ses explications. Sous le kiosque, il était le seul à avoir les yeux qui brillaient d'intérêt.

Basen et la doublure de son maître regagnèrent le bureau de Jinshi une heure plus tard. Leur sortie n'avait pas été des plus physiques – et pourtant, ils étaient exténués.

— Puis-je arranger ma coiffure ?

— Prenez votre temps. Je vais monter la garde, répondit le soldat.

Ils étaient seuls dans la pièce. La voix du faux prince, qui se faisait entendre pour la première fois de la journée, lui parut un peu trop aiguë pour appartenir à un homme.

Sous son masque se cachaient de somptueux cheveux tressés, plaqués contre son crâne. La finesse de ses traits le disputait à l'harmonie de son profil. Basen avait beau se répéter que la doublure avait le même âge que son père, Gaoshun, elle en paraissait dix ans de moins. Même sans semelles compensées, elle mesurait au moins cinq *shaku* et sept *sun*, c'est-à-dire soixante-sept pouces.

Pour peu qu'elle se redresse, on pourrait la confondre avec un certain beau fonctionnaire.

Nul n'aurait pu se douter que jusqu'à l'année précédente, elle vivait à la cour intérieure... et encore moins qu'elle était une ancienne concubine de haut rang.

Dame Aduo, l'ancienne favorite, se tenait devant Basen.

— Le renard est si excentrique que le tanuki semble en comparaison tout à fait normal, lança-t-elle en toute franchise.

Elle alla ensuite s'asseoir au bureau pour examiner les papiers qui s'y trouvaient. Pour la plupart, il s'agissait d'affaires dont s'occupait le véritable Jinshi, mais quelques missives secrètes de l'empereur s'y étaient glissées.

— Peu de personnes peuvent se mesurer au stratège, ajouta Aduo.

— Il a quand même l'air d'avoir un faible pour sa femme.

— Ainsi que pour sa fille...

Pensant à l'intéressée, Basen laissa échapper un profond soupir.

Il avait l'ambition de devenir fonctionnaire, comme son père, mais pas au point de se retrouver aussi submergé de travail que lui. Et pourtant, il semblait que son caractère le poussait déjà sur la même voie.

Il en était arrivé à la conclusion que si Jinshi voulait à ce point s'impliquer dans les affaires de l'apothicaire, c'était en lien avec le père biologique de la jeune fille. Certes, elle était de naissance illégitime, mais Lacan avait un cercle familial très restreint – pour tout dire, il se résumait au neveu qu'il avait adopté. Prendre Mao Mao sous son aile assurait à l'intendant du *hougong* un levier contre le stratège.

Basen doutait cependant que cela puisse être aussi simple. Elle n'était pas la fille de Lacan pour rien... La présence d'Aduo – qui avait dû endosser le rôle de son maître dans la précipitation – le démontrait. L'apothicaire n'était pas rentrée au pavillon de Jade. Dame Gyokuyo les en avait informés la veille.

— Que se passerait-il si on venait à le découvrir ? demanda l'ancienne favorite d'un ton léger.

— N'en dites pas plus, je vous en prie, répliqua Basen, la tête entre les mains.

Il espérait qu'il n'était pas en train de se dégarnir... comme son père.

Chapitre IO

Traces

« *Mao Mao n'est pas rentrée.* »

Voilà qui résumait le contenu de la lettre que Jinshi avait reçue la veille au soir. Le style était plus formel, comme l'exigeait l'étiquette – néanmoins, le tracé montrait quelque hésitation. La suivante en chef de dame Gyokuyo, affectée par la situation, avait sans doute rédigé la missive. Suilen, la nourrice de l'intendant du *hougong*, avait trouvé la jeune femme « très compétente » lorsqu'elle avait travaillé au pavillon de Jade en remplacement de Mao Mao, à l'époque où Jinshi avait requis les services de la jeune fille.

En toute franchise, s'il n'avait été question que d'une nuit, le bel eunuque ne se serait pas inquiété outre mesure. Il savait l'apothicaire capable de s'éclipser jusqu'au petit matin – il avait pu le constater de lui-même. C'était donc surprenant qu'elle ne soit pas rentrée à cette heure-là.

Lorsqu'il se présenta au pavillon de Jade, les domestiques depuis longtemps au service de dame Gyokuyo le dévisagèrent avec appréhension. Elles s'affairaient, sans pour autant mettre du cœur à l'ouvrage. Les nouvelles employées, pour leur part, travaillaient avec ardeur.

Dans le salon, la favorite l'attendait, assise dans un canapé confortable. La princesse Linli, selon toute vraisemblance, jouait dans une autre pièce.

Honnian, la première dame de compagnie, cachait mal sa crispation. Sa maîtresse, la bouche dissimulée par un éventail, semblait moins affectée.

— Vous êtes resplendissante, dame Gyokuyo.

— Vous savez bien que c'est faux, rétorqua la concubine en faisant fi des politesses.

De toute évidence, les derniers événements la touchaient bien plus qu'elle ne le laissait paraître.

— J'ai d'abord pensé que vous me l'aviez à nouveau enlevée, mais je me trompais, visiblement.

— Ai-je jamais agi de manière aussi rustre envers vous ? répondit Jinshi.

Malgré ses ronds de jambe, il partageait en réalité ses inquiétudes.

— Peut-être a-t-elle encore mis son nez là où il ne fallait pas... s'inquiéta la noble concubine.

— Sauriez-vous quand elle a été aperçue pour la dernière fois ?

— Oui... C'était avant-hier, à midi, intervint Honnian.

Mao Mao s'était rendue au dispensaire, afin de préparer l'armoise nécessaire à la moxibustion. Luomen lui avait parlé de sa liste de conseils sanitaires relatifs au *hougong* – idée à laquelle sa fille avait tout de suite adhéré, enthousiaste.

D'après son père adoptif, qu'elle se soit dirigée vers l'école était fort probable – ce que le vieux professeur avait confirmé. Puis la piste s'arrêtait là.

Elle était donc partie cueillir des plantes avant sa visite à la salle d'étude. Et ensuite ?

— À mon avis, elle s'est retrouvée impliquée dans une affaire qui la dépasse, lança Honnian.

Sous son calme apparent, l'agitation et le désir de défendre sa jeune subalterne étaient palpables.

— J'ai inspecté tous les endroits auxquels j'ai pu penser... en vain.

Elle restait la première dame de compagnie de la noble concubine. Étant donné son statut, elle se devait de ne pas faire de vagues. Elle n'avait eu d'autre choix que de s'en remettre à Jinshi.

L'intendant du *hougong* maugréa, puis croisa les bras. Difficile d'envisager une situation où Mao Mao choisirait de disparaître d'elle-même. En dépit de son côté sauvage, elle savait quelle était sa place. Par ailleurs, et même si elle avait tendance à sous-estimer sa propre valeur, elle était parfaitement consciente de la punition qu'entraînerait ce qui serait considéré comme une fugue si d'aventure elle s'éloignait de sa maîtresse sans en avoir reçu l'autorisation.

Ne restait donc que la pire des explications : soit quelque circonstance l'empêchait de revenir, soit elle se retrouvait dans l'incapacité de le faire.

— Quelqu'un pourrait-il lui en vouloir ? s'enquit dame Gyokuyo, la tête penchée sur le côté.

Avec deux mille domestiques et mille eunuques à la cour intérieure, des mécontentes – susceptibles de dégénérer parfois – étaient à prévoir.

— Vous la connaissez aussi bien que moi... répondit Honnian.

Le silence retomba. Nul ne chercha à contester sa réponse, ce qui n'augurait rien de bon. Une bonne partie des servantes du pavillon de Cristal, en particulier, avait sûrement une dent contre l'apothicaire.

— Mao Mao est rusée mais ne résistera pas bien longtemps si on s'en prend physiquement à elle.

Malgré l'étendue de ses connaissances dans le domaine des poisons, elle n'en demeurait pas moins fluette.

— Si tout un groupe l'attaque, je ne donne pas cher de sa peau.

— Vous avez raison, répondit Gaoshun, soucieux. Néanmoins, je la vois mal tomber sans entraîner ses adversaires dans sa chute.

Il n'eut pas de réponse. Parmi les personnes présentes dans le salon, chacune connaissait assez bien la jeune fille pour être convaincue qu'elle ne se laisserait pas faire sans riposter. Elle était suffisamment maligne pour trouver un moyen de contre-attaquer. Seulement...

— À cette heure, rien n'explique sa disparition. Il faudra la punir à son retour, lança Jinshi.

Mao Mao recevait souvent un traitement de faveur, mais certaines limites ne pouvaient être franchies sans conséquences.

— Cela dit, avant de réfléchir à une sanction, essayons d'abord de retrouver sa trace, conclut-il.

Fidèle à son habitude, le médocastre – un peu fatigué, semblait-il – reçut Jinshi et son petit groupe, quand ils se présentèrent au dispensaire, en leur proposant une tasse de thé. Luomen quitta son bureau, où il écrivait tranquillement, pour les accueillir à son tour en traînant la jambe.

— C'est à propos de Mao Mao ?

Le père de la disparue était un homme perspicace. Ils tireraient plus d'informations de lui que du charlatan.

— J'aimerais à nouveau entendre votre version, dit Jinshi.

— Bien sûr.

Le vieil herboriste exposa les faits en sa connaissance de manière concise et claire. Malheureusement, l'intendant n'apprit rien de plus que ce qu'on lui avait déjà rapporté au pavillon de Jade.

— Est-ce tout ?

— Oui.

L'homme-nymphe s'impatientait. Il prit conscience qu'il s'était mis à taper du pied quand Gaoshun lui donna un petit coup de coude. Cette mystérieuse disparition lui était insupportable. Il décida de fouiller le dispensaire à la recherche d'indices.

— Le petit chat n'est pas là, aujourd'hui ?

— Il a dû sortir se promener.

Curieusement, ce fut Gaoshun qui lui répondit d'une voix attristée. Jinshi savait que ces derniers temps, son bras droit emportait systématiquement de petits poissons quand il accompagnait son maître à la cour intérieure.

Caresser la boule de poils aurait aidé à apaiser leur nervosité. Pourquoi fallait-il que la petite créature aussi ait disparu ce jour-là ?

— Normalement, le chaton vient réclamer à manger à cette heure de la journée, lança le médicastre.

— C'est vrai qu'il est un peu en retard, renchérit Luomen en le regardant.

— Maintenant que j'y pense, la dernière fois que Mao Mao est venue nous rendre visite, la petite boule de poils était collée à elle, ajouta l'homme à moustache de loche en se caressant le menton.

L'information, pour être nouvelle, n'était pas d'un grand intérêt. Les jeunes félins étaient joueurs par nature. Luomen voulut malgré tout en savoir plus.

— C'est ce que tu as remarqué ?

— Oui... Mais je ne crois pas que c'était pour jouer. Elle ne voulait pas la lâcher... C'est arrivé quand vous êtes allé aux toilettes. Je me souviens d'avoir entendu Mao Mao mentionner les troubles de sommeil de dame Gyokuyo...

Pour toute réponse, le vieil apothicaire se rendit dans la pièce où étaient rangés les remèdes, dont il parcourut des yeux les tiroirs. Il finit par se diriger vers l'un d'eux qu'il ouvrit pour révéler des baies bien rondes, qui avaient séché sur un support en papier.

— Se pourrait-il qu'elle ait emporté ces plantes ? s'enquit-il.

— Je ne suis pas sûr de m'en souvenir... répondit le médicastre en observant l'étagère. J'ai l'impression que ce tiroir était plus rempli il n'y a pas si longtemps... C'est possible qu'elle se soit servie, oui.

Luomen hocha la tête, puis se tourna vers Jinshi.

— M'autoriseriez-vous à partir à la recherche du chaton ? demanda-t-il. Cela nous permettrait peut-être de retrouver son homonyme.

Son visage détendu respirait le calme. Il avait visiblement une idée en tête.

À n'en pas douter, la jeune apothicaire ressemblait bien à son père adoptif sur ce point.

— En quoi le fait de retrouver le petit chat pourrait-il nous aider ? s'enquit Jinshi.

— Pour l’instant, je l’ignore, mais attendons de voir, répondit Luomen tout en avançant d’une démarche claudicante.

Lors de son bannissement du *hougong*, on lui avait retiré l’une de ses rotules. Telle était la punition qui lui avait été infligée pour la mort de l’héritier – et premier fils – de l’empereur.

Que les nouveau-nés décèdent rapidement était fréquent. Alors être mutilé puis exilé pour cette raison... Le vieil herboriste n’avait vraiment pas eu de chance.

Au creux de sa paume, Luomen observait les baies étranges qu’il avait tirées du tiroir un peu plus tôt.

— Elles sont bien conservées. Leur parfum n’est pas altéré, commenta-t-il en regardant tout autour de lui.

Gaoshun suivait Jinshi, des poissons à la main. Il lançait de temps en temps de petits « miaou » que son maître préféra ignorer. Si Basen avait vu son père agir de la sorte, son visage aurait perdu toute couleur. Devant son fils, le fonctionnaire endossait toujours le rôle du père sérieux.

Les autres eunuques s’étaient séparés, eux aussi en quête de la petite boule de poils.

— Le territoire des félins n’est jamais très étendu, dit Luomen.

Les chats parcouraient la plupart du temps moins d’un demi *li* de distance, soit environ une demi-lieue, même s’il y avait bien sûr des différences d’un animal à l’autre.

— Pendant leurs chaleurs, les femelles peuvent s’aventurer plus loin. Mais notre chatonne est encore un peu jeune pour être concernée. Sauf que...

Un cri venu de derrière eux l’interrompit.

— Intendant... Nous l’avons trouvée ! s’exclama l’un des eunuques qui participaient aux recherches.

La petite troupe le suivit jusque dans le quartier nord du *hougong*, à l’endroit précis où un seul petit mur le séparait de la partie méridionale. Sur la paroi, une étroite fissure offrait à un chaton la possibilité de s’y faufiler sans

peine. La petite créature avait d'ailleurs été vue dans les parages, la toute première fois.

Mao Mao se roulait par terre comme une bienheureuse, étendue de tout son long entre des racines marquées de griffures. De petites baies étaient dispersées sur le sol autour d'elle.

Jinshi s'accroupit pour lui gratter le cou. L'animal plissa les yeux de bonheur, roula sur le côté puis s'en retourna à sa sieste.

— Elle était juste en train de dormir ? s'enquit-il.

On aurait pu la croire dans un état proche de l'ivresse.

— Eh bien... commença Luomen en se penchant pour ramasser l'une des baies.

Elle était identique au fruit qu'il avait apporté du dispensaire. Le vieil apothicaire examina le tronc de l'arbre jusqu'à repérer l'endroit précis où se trouvaient les griffures. Remontant la piste, il découvrit une petite cavité avec une autre baie à l'intérieur – plus profondément se trouvait enfoncé un morceau de papier froissé.

Le vieux médecin déplia la feuille : vierge.

— Je parie que c'est l'œuvre de Mao Mao, dit-il.

— Qu'a-t-elle voulu nous dire ? s'interrogea Jinshi.

— Retournons au dispensaire pour le découvrir.

Il attrapa la chatonne, puis se mit en route.

Luomen avait un autre point commun avec sa fille : il était impossible de deviner ce qu'il comptait faire. Il semblait partager avec elle la conviction qu'il était préférable de montrer ce qu'il avait en tête plutôt que de tout expliquer. Selon lui, une démonstration valait mille mots quand il s'agissait d'exposer certains concepts à moins intelligent que soi.

— C'est de la vigne argentée, également appelée herbe à chat. Les félins en raffolent, pour l'état d'euphorie dans lequel elle les plonge. Elle entre aussi dans la préparation d'un thé qui favorise l'endormissement.

Mao Mao comptait probablement s'en servir pour apaiser dame Gyokuyo. Puis une fois en mauvaise posture, elle avait trouvé à la plante une nouvelle utilité. Les chances que ce bout de papier atterrisse entre les bonnes mains étaient minces, voire inexistantes. Et pourtant, son message leur était parvenu.

Sans doute avait-elle agi dans l'espoir que son père percerait ce mystère, à raison. Jinshi et les autres commençaient à comprendre pourquoi la jeune fille admirait autant le vieil homme.

Luomen sortit le fameux papier qui, en dépit de sa blancheur, recelait peut-être un sens caché...

— Quand elle était petite, ce jeu l'amusait beaucoup, leur apprit-il.

Il alluma une bougie à l'aide d'un silex recouvert d'amiante. Un léger parfum de miel se diffusa dans toute la pièce.

Lentement, il fit passer la feuille au-dessus de la flamme. Peu à peu, des caractères apparurent. À l'instant où le feu se fit plus vigoureux, Luomen éloigna le bout de papier.

— L'écriture au jus de fruits ou au thé est très inflammable. Je pense qu'elle a utilisé un autre liquide, cette fois... De l'alcool !

— Ah oui, c'est vrai qu'elle m'a aussi demandé la permission d'en prendre, à ce moment-là... intervint le médocastre.

Pourquoi ne l'avait-il donc pas mentionné plus tôt ? Quoi qu'il en soit, la chaleur avait fait réagir l'encre et révélé des signes. Quant au message en lui-même...

— Serait-ce le caractère de « petit temple » ? s'enquit l'homme à moustache de loche. Le deuxième signe est difficile à lire, en revanche... Auriez-vous laissé le papier trop longtemps près de la flamme ?

— Navré, répondit Luomen qui n'y pouvait pourtant rien.

On se doutait sans peine que Mao Mao n'avait eu le temps de tracer que deux signes... Ce qui venait confirmer l'hypothèse qu'on l'avait empêchée de rentrer au pavillon de Jade. Pour les avertir, elle avait été contrainte de recourir à un procédé complexe.

— Est-ce qu'il y a des temples dans cette partie de la cour intérieure ? demanda le vieil herboriste.

— C'est ce que nous allons découvrir, répondit Jinshi.

Outre le temple du choix, la zone nord abritait aussi de vieux bâtiments épars. Y trouver un ou deux sanctuaires n'aurait rien eu de surprenant. Pourtant, même avec sa longue expérience du *hougong*, l'intendant n'était pas en mesure de le confirmer.

Il fallait aussi prendre en compte ce deuxième caractère qu'ils étaient bien en peine de déchiffrer. Aurait-elle choisi une forme simplifiée pour gagner du temps ? Dur de se prononcer avec son aspect inhabituel et partiellement brûlé.

— Ce caractère... Qu'est-ce que c'est ? murmura le sublime eunuque.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Ils pouvaient retourner au pavillon de Jade et tenter de questionner dame Gyokuyo et ses suivantes à ce sujet.

— La situation semble quelque peu désespérée... lança Jinshi.

— C'est difficile à dire, répondit Luomen.

Il éteignit la bougie, puis la rangea, très calme. Sa tranquillité presque nonchalante offrait un contraste saisissant avec l'état de panique du médicastre.

— N'êtes-vous pas inquiet pour elle ? s'enquit l'intendant du *hougong*.

Sous sa gentillesse apparente, le père de Mao Mao dissimulait-il un cœur de pierre ?

— Je le suis, bien entendu, mais je ne peux rien faire d'autre que mon mieux. Je refuse que mes autres responsabilités pâtissent de ma nervosité, dit-il en sortant des remèdes. Et puis, vous savez, j'ai déjà passé près d'un an sans avoir de ses nouvelles.

Jinshi ne répondit pas. Le vieil herboriste évoquait sans doute le moment de l'enlèvement de la jeune fille par des brigands. Qu'aurait-il pu lui dire ? Le divin eunuque se rappela l'époque où elle travaillait comme domestique et qu'elle avait été dans l'incapacité de communiquer avec le quartier des plaisirs. Père et fille partageaient des points communs décidément très particuliers.

Il estimait que même sans Mao Mao, dame Gyokuyo s'en sortirait très bien. S'il lui fallait une autre goûteuse, il était prêt à lui céder Suilen. Il songea aux réactions des dames de compagnie du pavillon de Jade à cette idée, puis jugea qu'elles refuseraient sa proposition. Honnian lui avait paru traumatisée par la présence de sa vieille nourrice.

L'homme-nymphé quitta aussitôt le dispensaire pour se rendre à vive allure dans les quartiers de la noble concubine.

— Jinshi... le rappela à l'ordre Gaoshun en jetant un regard éloquent vers son maître.

— Tu as raison.

L'intendant ralentit le rythme, jusqu'à retrouver une démarche digne de son rang. Il se devait d'agir tel le noble qu'il était, ce qui impliquait de sourire aux domestiques qu'il croisait sur son passage.

— Ces caractères sont mal faits, commenta Honnian, le sourcil froncé.

— Je crois plutôt qu'ils ont été tracés à la va-vite, dans des circonstances où Mao Mao n'avait pas le luxe de s'appliquer. En plus des brûlures, les traits sont maladroits... fit remarquer dame Gyokuyo d'un ton calme. (À ses pieds, la princesse Linli s'amusait avec des blocs de bois.) Hmm... Qu'a-t-elle voulu écrire ?

— Est-ce qu'il pourrait s'agir du signe utilisé pour « aile » ?

— Non, je ne pense pas. La partie inférieure n'est pas assez dense.

— Son écriture a toujours été quelque peu... originale.

Dans ce cas, un regard neuf – ou plusieurs – serait toujours utile. Honnian appela sans tarder les autres employées du pavillon.

— Je trouve qu'il ressemble à « suivant ».

— C'est vrai qu'il y a un peu de ça, mais je n'en suis pas si sûre.

— Oui, je crois qu'un détail nous échappe.

En fin de compte, les trois dames de compagnie ne réussirent pas à s'entendre. Leur supérieure fit donc mander les nouvelles recrues.

— J'ai aussi l'impression qu'il s'agit d'« aile » ou de « suivant »... dit celle qui portait un ruban blanc.

— Je suis d'accord avec ma sœur, renchérit l'autre au ruban noir.

— Est-ce que ce ne serait pas plutôt le caractère utilisé pour « jade » ? demanda la troisième, au ruban rouge, en observant attentivement le papier. Regardez. Si l'on imagine que le mouvement de ce trait est un peu plus relâché que d'habitude...

— Je le vois, moi aussi. Mais que penses-tu que ça puisse vouloir dire ? s'enquit dame Gyokuyo, perplexe. Serait-ce une référence au pavillon de Jade ?

— Pourquoi indiquerait-elle cet endroit ? demanda Honnian en réponse.

Chacune y allait de son interprétation. Pendant ce temps, la jeune fille au ruban rouge fronçait les sourcils, en pleine réflexion.

— Shi... Shisui ? laissa-t-elle échapper.

Tous les regards se tournèrent vers elle. Sous le poids de l'attention qui lui était portée, ses épaules se mirent à trembler.

— « Shisui » ? Qu'est-ce que c'est ?

— C'est... Eh bien, c'est le nom d'une servante que j'ai vue avec Mao Mao.

Qu'il soit composé de « violet » et « jade », ou « bambin » et « jade », il était plutôt commun. Elles étaient des centaines de domestiques à pouvoir le porter au *hougong*.

Ce caractère rappelait quelqu'un d'autre à Jinshi.

— Je crois que Mao Mao passe aussi beaucoup de temps avec une autre domestique... Shaolan, il me semble.

Il l'avait aperçue à de nombreuses reprises. D'une nature sociable, elle avait une énergie débordante. En y réfléchissant, l'intendant fut surpris de constater que l'apothicaire s'était liée d'amitié avec d'autres jeunes filles.

— Trouvez-moi cette servante ! ordonna-t-il à ses eunuques, qui obéirent sans se faire prier.

— Jinshi, dit Gaoshun.

Le divin eunuque s'aperçut de son expression rigide et des marques laissées par ses ongles dans les paumes de ses mains. Il tenta de reprendre le contrôle de son visage, sans grand succès.

Plus tard, on découvrit un vieux sanctuaire à proximité de l'endroit où le chaton se prélassait. Caché dans l'ombre d'une remise qui tombait en ruine, ce n'était pas le genre de lieu qu'on trouvait par hasard.

L'entrée du temple s'avéra en fait être un tunnel, un passage secret construit à partir d'une ancienne voie d'eau, inutilisée.

Enfin, ils s'aperçurent que personne au *hougong* n'était connu sous le nom donné par Seki-u. La mystérieuse « Shisui » avait disparu en même temps que l'un des nouveaux eunuques.

Chapitre II

Le village renard

Mao Mao se sentait voguer sur un courant puissant.

Ce qu'on est secoués !

Elle s'appuya contre un pilier, histoire de lutter contre le mal de mer. Elle se trouvait sans doute dans la cale d'un bateau : des marchandises étaient empilées tout autour d'elle et une odeur d'humidité imprégnait l'air.

— Je me demande où on nous emmène... fit Shisui d'une voix innocente.

— Va savoir...

Ni l'herboriste ni son amie n'étaient menottées mais Suilei, toujours vêtue de sa tenue d'homme, montait la garde devant la porte.

Les deux captives, elles non plus, ne portaient pas leur uniforme d'employées du *hougong*. On aurait plutôt dit de simples villageoises. Suilei, peu désireuse de voir les matelots venir fourrer leur nez dans ses affaires, leur avait expliqué que les deux jeunes filles étaient destinées à être vendues. Jouer les proxénètes lui offrait le prétexte idéal pour enfermer ses deux prisonnières dans la cale et tenir à distance les plus curieux.

Si Mao Mao et Shisui se retrouvaient à bord d'un bateau, cela signifiait qu'elles avaient quitté la cour intérieure depuis un moment et qu'elles étaient donc dorénavant loin du *hougong*.

À l'infirmerie, l'apothicaire avait décidé d'accepter les conditions de Suilei. Là-bas, personne n'aurait pu venir à son secours. Refuser revenait à signer son

arrêt de mort. En d'autres termes, ce n'était pas son obsession pour le remède de résurrection qui l'avait poussée à se laisser capturer – merci de ne pas douter d'elle.

La revenante avait donc emmené la jeune fille. Les eunuques, trop occupés, n'avaient rien remarqué. De toute manière, de quoi aurait-on pu suspecter des domestiques en train de marcher ?

Elles avaient rejoint l'endroit où le chaton avait été trouvé la toute première fois, de l'autre côté d'un mur. La nervosité de l'apothicaire s'était quelque peu apaisée. Shenryu surveillait les environs pendant que Suilei furetait à l'intérieur du temple.

La jeune herboriste en avait profité pour tracer avec de l'alcool des caractères sur un bout de papier. Elle avait réussi à subtiliser ce qu'il lui fallait juste avant leur départ de l'infirmerie, puis l'avait caché dans ses vêtements.

— *Mao Mao ?*

L'interruption de Shisui lui avait fait rater son deuxième tracé, le rendant difficile à déchiffrer. Elle était en train de tremper son doigt dans l'alcool pour corriger le tir lorsque Suilei s'était retournée.

L'apothicaire s'était empressée de fourrer la feuille dans la cavité d'un arbre tout proche, puis de déposer une baie de vigne argentée pour la maintenir en place.

J'espère que mon père comprendra...

Si l'un des indices qu'elle avait semés parvenait à capter son attention, il ne s'arrêterait pas avant d'avoir élucidé le mystère. Elle pouvait lui faire confiance sur ce point. Restait que seul le charlatan l'avait vue prendre la plante, ce qui ajoutait une part d'incertitude à son plan. Enfin, elle ne pouvait pas lui en vouloir d'être qui il était.

Sous le temple se trouvait une petite ouverture, assez grande pour s'y faufiler. Sa mésaventure aurait au moins servi à lui faire comprendre par quel chemin le petit félin s'était glissé à la cour intérieure !

Obscur et délabré, le tunnel ressemblait à une voie d'eau, l'étroitesse en moins. La construction du réseau d'égouts avait visiblement été mise à profit pour aménager une sorte de passage secret vers l'extérieur. En effet, le conduit les avait menées hors du *hougong*, où une calèche à destination du port les attendait.

À présent, Mao Mao se retrouvait ballottée par les flots.

Que va-t-il nous arriver ?

Incertaine quant aux options qui s'offraient à elle, elle jeta un coup d'œil à Shisui. Réussirait-elle à concevoir un plan leur permettant de s'échapper toutes les deux ?

J'en doute...

Elle tira sur un morceau de toile qui se trouvait là. L'étoffe était rigide et poussiéreuse, mais elle la roula tout de même en boule pour s'en faire un oreiller.

Nul doute que ce tissu était infesté de tiques. Elle lui donna quelques coups pour sa tranquillité d'esprit. Hélas, tout son alcool distillé lui avait été confisqué, en même temps que ses habits du palais. Seule son épingle à cheveux restait accrochée entre ses mèches.

— Tu as sommeil ? demanda Shisui.

— Oui.

— Moi aussi...

L'entomologiste en herbe posa sa tête sur un morceau de toile, elle aussi. Puis, fait rare pour être signalé, le moulin à paroles qu'elle était s'arrêta de tourner.

Le bateau semblait avoir quitté la mer pour s'engager sur une rivière. Les effluves marins s'étaient évaporés, s'effaçant peu à peu au profit d'une odeur terreuse. Pour s'adapter à la largeur décroissante du cours d'eau, il avait fallu changer deux fois de navire. Lorsqu'arriva le moment de débarquer, Mao Mao

s'aperçut qu'ils se trouvaient au beau milieu d'une forêt. Un embarcadère avait été construit sur la berge.

— Il va falloir marcher, annonça Suilei.

Les deux captives lui emboîtèrent le pas. Par mesure de précaution, une corde trop épaisse pour être coupée sans outil tranchant leur avait été nouée autour des poignets.

Deux hommes à la stature impressionnante les accompagnaient pour les surveiller. Quand bien même elles auraient réussi à se libérer, toute fuite semblait vouée à l'échec.

Quelque chose m'échappe...

À en croire la position du soleil et la température plus fraîche, le bateau avait pris la direction du nord. Pourtant, à mesure qu'ils s'enfonçaient dans les bois, Mao Mao sentait l'air se réchauffer et charrier une humidité inattendue.

— Par ici.

Suilei, toujours grimée, avait la prestance d'un prince de conte de fées. Elle aurait formé un couple parfait avec la belle Shisui, pour peu que cette dernière se soit décidée à agir de manière moins étrange.

La passionnée d'insectes marchait en observant tout ce qui virevoltait autour d'elle. Sa camarade d'infortune aimait à penser qu'elle ne lui ressemblait pas, mais dut bien finir par admettre qu'elle-même n'avait d'yeux que pour les herbes incroyables qui poussaient le long du chemin. Soudain, Suilei s'arrêta, puis fit un petit pas sur la gauche.

Qu'est-ce qui lui prend ?

Shisui s'écarta à son tour, mais sur la droite. Perplexe, Mao Mao finit par remarquer un serpent qui ondulait entre les arbres. Il était de bonne taille – peut-être avait-il fait des réserves pour affronter l'hiver.

Est-ce qu'elles ont peur des serpents ?

Ce n'était pas impossible. Adopter en permanence une attitude calme et nonchalante ne signifiait pas être immunisé contre les phobies. Malgré tout, les

mouvements de Shisui lui avaient paru suspects. Coïncidence ? L'herboriste y vit plutôt une confirmation de son intuition.

Sans y réfléchir, elle quitta le chemin pour se saisir du reptile qui sinuait vers leur groupe. Avant que les gardes n'aient eu le temps de réagir, elle le lança sur Suilei.

Il tomba à ses pieds. La servante ressuscitée se replia sur elle-même, aussi blême qu'un cadavre, le souffle court.

— Mao Mao ! s'exclama Shisui en attrapant le reptile pour le jeter au loin.

Elle se mit ensuite à frotter le dos de leur ravisseuse. Avec ses pupilles dilatées et sa respiration haletante, la jeune femme n'avait vraiment pas l'air dans son assiette.

Oh, oh...

L'apothicaire vint à son tour lui tapoter le dos. Plutôt que de la masser, elle lui donna de petits coups en rythme afin de l'aider à maîtriser son souffle. Peu à peu, Suilei retrouva son calme.

Les gardes voulurent s'approcher, mais Shisui les arrêta d'un geste de la main.

Le doute n'était plus permis.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris ? finit enfin par demander Suilei.

— C'était juste une petite plaisanterie.

— J'ai du mal à te croire.

La cheffe de l'expédition se redressa, puis vérifia les alentours du regard. Quand elle eut l'assurance que le serpent n'était plus là, elle poussa un soupir de soulagement.

— Alors comme ça, vous vous connaissez, toutes les deux, avança Mao Mao.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, répondit Suilei sans se démonter.

— Je pense que Shisui a reçu une meilleure éducation qu'elle ne le laisse paraître. Parfois, elle laisse échapper quelques signes de haute naissance, insista l'herboriste.

Qu'une personne d'un rang si élevé s'abaisse à nettoyer le linge était tout bonnement impensable. Sa passion pour les insectes ou les massages qu'elle effectuait aux bains n'étaient que des moyens de brouiller les pistes.

— Beaucoup d'autres domestiques sont dans le même cas... Toi, par exemple.

Moi, hein...

Elle s'était donc renseignée sur le passé de Mao Mao.

— Tu as dû être surprise de voir un chaton s'échapper de ce passage secret... dit l'apothicaire à Shisui. Et dans ton empressement à vouloir le récupérer, tu as commis l'erreur de laisser une autre employée du *hougong* te voir.

— Quelle perspicacité ! répondit la jeune fille en s'esclaffant. Le coup du serpent n'était donc qu'une ruse pour confirmer tes soupçons... Mais ne recommence pas, s'il te plaît. Ma grande sœur déteste ces bestioles-là.

Elle se gratta la tête, les poignets toujours liés. Pour la première fois, l'herboriste eut l'impression de voir l'expression de Suilei s'adoucir.

— Je t'avais bien dit que ton prénom te trahirait, la réprimanda-t-elle.

Le fait que Mao Mao ait découvert leur secret ne semblait pas la perturber outre mesure – elle avait même l'air de s'en moquer éperdument.

— Pff... Les autres filles n'ont rien remarqué !

Les servantes de bas rang étaient, pour beaucoup, analphabètes. Elles ne s'amusaient pas à décortiquer les noms. Elles venaient aussi d'endroits très différents où on ne lisait en général pas les caractères de la même manière. Shisui avait sans doute choisi son prénom en toute connaissance de cause. Un pari risqué...

Mao Mao voulut ajouter autre chose, avant de se raviser. Pour le moment, elle n'était sûre de rien. Elle décida de garder ses pensées pour elle.

Elle avait rencontré la passionnée d'insectes près de l'endroit où, avec la princesse Linli et Honnian, elles avaient trouvé le chaton. En réalité, personne n'avait jamais vraiment réfléchi au chemin que le petit félin avait emprunté

pour arriver au *hougong* – le passage secret avait mis fin à ce mystère. Lorsqu'ils étaient ressortis de l'ancienne voie d'eau souterraine, Mao Mao avait remarqué des traces, signe qu'un chat vivait dans les environs. Son homonyme à quatre pattes avait dû se perdre en suivant Shisui, elle-même en train de remonter le tunnel.

Les manières de la jeune fille étaient dans tous les cas trop distinguées pour qu'elle ne soit qu'une simple domestique. Elle avait sûrement fait de son mieux pour ne pas se démarquer, mais avait aussi manqué de vigilance. D'un autre côté, elle ne s'attendait probablement pas à être observée si attentivement, comme l'avait fait Mao Mao.

Shisui avait emmené Shaolan et l'apothicaire aux bains au moment où Suilei, grimée en eunuque, était venue y apporter de l'eau. Il s'agissait de l'excuse parfaite pour entrer en contact.

La jeune entomologiste les avait toutes bien bernées.

— On dirait que j'ai échoué dans mon rôle d'espionne, dit la fausse domestique.

— Fais un peu plus attention, la prochaine fois, répondit son aînée.

La légèreté de leur discussion ne changeait en rien la situation de l'apothicaire. Elle ignorait toujours ce que les deux étranges sœurs comptaient faire d'elle.

Voudraient-elles m'utiliser comme monnaie d'échange ?

L'image du stratège au monocle fit irruption dans son esprit. Elle grimaça. L'enlever était une très mauvaise idée, presque une mission suicide. Mao Mao se demanda si elles en avaient conscience.

— Pourquoi nous avoir suivies, si tu savais déjà tout ? s'enquit Suilei.

— Pourquoi me prendre en otage ? répliqua la captive.

L'idée qu'elles n'allaient pas la tuer sur-le-champ lui avait insufflé le courage de cette repartie.

Suilei continua d'avancer en silence. L'herboriste l'imita. Des questions restaient en suspens, mais au moins avait-on coupé les liens qui lui enserraient

les poignets. Au reste, il aurait été inutile qu'elle tente de s'enfuir.

Tout le groupe marchait en écrasant brindilles et feuilles mortes quand Mao Mao avisa un bâtiment, une sorte de maison bordée de champs. La forêt commençait à se clairsemer et céda bientôt la place à une clairière clôturée de bois.

Un village caché ?

Oui, ça en avait tout l'air. Elle ne s'était jamais imaginé qu'un hameau puisse exister au beau milieu d'une forêt – pourtant, il était bien là, devant ses yeux. La palissade maintenait les bêtes sauvages à distance. Il y avait même des douves tout autour. On aurait dit une version miniature du *hougong*.

Suilei sortit une étoffe rouge de ses vêtements, qu'elle agita trois fois devant une tour de guet. Bientôt, on actionna l'ouverture des portes. Le pont s'abaissa. La revenante, suivie de Shisui, fit entrer Mao Mao dans le village. Au même instant, une humidité étouffante vint envelopper l'apothicaire.

Je comprends mieux qu'il fasse si chaud...

De la vapeur d'eau, brûlante, montait d'un peu partout le long du réseau de canaux qui lézardait le village.

— Des sources chaudes...

— Eh oui ! Autrement, jamais on n'aurait construit un village dans un endroit pareil, révéla Shisui qui semblait toute disposée à parler.

Si l'on oubliait son emplacement inhabituel, le hameau était une ville thermale des plus ordinaires. Les bâtiments qui la composaient étaient assez grossiers et des habitants se promenaient en tenue légère, une serviette à la main. Parmi eux, Mao Mao repéra une silhouette qui détonnait dans cet environnement.

Un étranger ?

Un voile lui recouvrait la tête, mais sa constitution et sa coiffure ne laissaient aucun doute : il n'était pas du village. Les accessoires de style occidental qu'il portait le confirmaient. L'apothicaire aperçut l'attache qui

dépassait de son voile. Sa couleur rouge lui rappela les émissaires qui avaient récemment visité le pays.

Non...

Elle était perdue dans ses pensées lorsque, tout à coup, elle percuta quelqu'un.

— Eh, qu'est-ce qui te prend, toi ? s'exclama un enfant avec insolence. (Haut comme trois pommes, il devait avoir à peine plus de dix ans.) Ne reste pas plantée là !

La colère envahit Mao Mao, comme de bien naturel. Au quartier des plaisirs, elle ne se serait pas gênée pour lui donner une bonne correction, mais elle se retint. Elle était l'adulte. En fin de compte, une autre main vint s'abattre sur le crâne du petit pour lui faire comprendre son impertinence.

— Aïe !

— Tu n'as qu'à regarder devant toi quand tu marches, le réprimanda Shisui.

— Tu es rentrée !

Le garçon la connaissait. Il en oublia bien vite la tape qu'il venait de recevoir pour se mettre à sauter tout autour d'elle, tel un chiot.

— Oh, mais Suilei est avec toi ! C'est quoi, cette tenue ? Trop belle !

— Tais-toi, le sermonna l'intéressée.

— Grand-mère a dit qu'on ne vous reverrait plus, mais elle a menti ! J'en étais sûr, dit-il, pas intimidé le moins du monde.

Malgré son attitude effrontée, il semblait venir d'une bonne famille. Ses vêtements étaient propres et ses cheveux bien peignés. Les deux dents de devant qui lui manquaient lui donnaient un petit air idiot.

— Je sais pourquoi vous êtes là. C'est pour le festival ! Il commence demain.

— C'est vrai, on tombe à pic, répondit Shisui en observant le village, son éternel sourire candide aux lèvres.

En effet, des fagots d'herbes et des lampions avaient été suspendus aux avant-toits. Dans un contraste saisissant, des visiteurs en tenue de bain flânaient au milieu des villageois qui s'activaient avec énergie.

— Tu as déjà ta lanterne ? demanda le petit garnement.

— On vient tout juste d'arriver. Est-ce que tu sais s'il en reste des jolies ?

— Suis-moi, répondit-il en lui prenant la main.

Il l'entraîna dans le hameau, bientôt suivi par Mao Mao. La bâtisse où il les mena méritait le qualificatif de magnifique, en particulier vis-à-vis de la modestie qui caractérisait les autres maisons. L'herboriste pensa d'abord que ce devrait être la demeure du chef du village, à tort : un écriteau sophistiqué indiquait qu'il s'agissait d'une sorte d'auberge. Des visiteurs importants venaient sans doute s'y baigner – sinon, l'apothicaire ne comprenait pas l'intérêt d'avoir bâti un édifice de cette envergure dans un endroit aussi reculé.

Quoi qu'il en soit, l'établissement paraissait être la destination où comptait les emmener Suilei. Elle salua le maître de maison, qui se recroquevilla avant de lui répondre avec politesse.

Devant l'auberge attendait un palanquin d'une curieuse conception. Le visage de l'homme qui s'occupait de son entretien sembla familier à l'apothicaire. Elle finit par reconnaître le garde qui avait escorté les étrangères lors de leur venue au *hougong*.

C'était donc l'une des diplomates que j'ai vue un peu plus tôt... Mais que peut-elle bien faire ici ?

— Tu te demandes sûrement pourquoi cette émissaire est ici, n'est-ce pas ? l'interrogea Suilei qui avait désormais une clef à la main.

Étonnée, Mao Mao la dévisagea, tout en se retenant de réagir. Elle réussit à garder tant bien que mal son sang-froid.

— Curieux que tu sois au courant de cette visite, répliqua l'apothicaire sur un ton de défi.

Pourquoi se contenter d'un simple « oui » ?

— La mort ne m'a pas empêchée d'avoir mille choses à faire.

Mao Mao ne se souvenait pas l'avoir déjà vue plaisanter. L'image que la servante ressuscitée renvoyait à présent était très éloignée de Suilei la domestique. Avoir côtoyé la mort l'avait-elle changée ? Perdue dans ses réflexions, l'apothicaire pénétra dans l'auberge.

La pièce dans laquelle on les mena était somptueuse, au point qu'on était en droit de se demander ce qu'elle faisait dans un village si reculé. Le bâtiment était séparé en trois parties : deux chambres – la première contenant un lit, la seconde, deux –, ainsi qu'un salon. Le lit unique était à baldaquin, ce qui laissait supposer qu'il était réservé au maître des lieux. La deuxième chambre servait sans doute aux domestiques.

Shisui se dirigeait vers la chambre du jeune insolent.

— Tu viens, Mao Mao ?

L'intéressée aurait adoré se rouler en boule dans l'un des lits, mais elle n'avait d'autre choix que d'obéir. Suilei avait beau être occupée ailleurs, il était inenvisageable qu'elle laisse la prisonnière seule.

Quand les deux jeunes filles sortirent dans la cour, elles trouvèrent le garçon en train de donner des ordres à des servantes qui s'affairaient.

— Vous pensez que ça suffira, jeune maître ?

— Hmm... Oui, je pense.

Curieuse, Mao Mao s'approcha. Elle avisa des masques, d'un blanc immaculé et en forme de tête de renard, aux tailles disparates. Elle vit aussi des bouquets de fleurs composés d'eulalies, d'épis de riz et de blé. Elle remarqua par ailleurs un amour en cage, une plante qui n'était pourtant plus de saison. Elle avait depuis longtemps flétri, mais la vivacité de sa teinte était restée intacte.

Shisui ferma les yeux, puis s'en saisit. Le petit impertinent la regarda en riant, tout en se frottant le nez.

— Je sais que tu les adores. J'ai eu beaucoup de mal à t'en trouver une.

Ben voyons, comme si c'était toi qui avais travaillé dur...

L'apothicaire observa les masques blancs à la figure vulpine. Leur surface de bois avait été polie avec soin. Des pinceaux et divers pigments étaient entreposés à leurs côtés. Pouvait-on peindre les accessoires à sa guise ?

— C'est vrai. Merci. J'imagine que ce n'est pas toi qui l'as trouvée, Kyo-u, si ? rétorqua Shisui, ôtant les mots de la bouche de Mao Mao.

Embarrassé, le garçon finit par se tourner vers les servantes pour leur marmonner un « merci ».

Il n'avait donc pas que des mauvais côtés. Il méritait un nouveau surnom. Désormais, elle l'appellerait « le petit fripon ».

— C'est très bien, le félicita la jeune fille en le serrant contre elle et en lui frottant la tête avec énergie.

— Aïe ! Tu me fais mal, arrête !

Pour autant, il semblait tout sauf malheureux – sans doute d'être ainsi au centre de l'attention de Shisui le comblait de joie.

Mao Mao détourna les yeux de cette scène enjouée pour se mettre à peindre l'un des masques de renard.

Chapitre I2

Amour en cage

Quand Jinshi arriva à la cour intérieure ce jour-là, l'ambiance avait changé.

Accompagné de Gaoshun et de quelques eunuques, il se rendit au pavillon de Jade. Depuis plusieurs jours déjà, dame Gyokuyo se sentait incommodée. Puis l'intendant du *hougong* avait été prévenu le matin même que le travail avait commencé.

Luomen était resté en permanence aux côtés de la favorite, mais le bébé n'arrivait pas. Qu'il se présente par le siège demeurait une éventualité – raison pour laquelle on avait fait appel au vieil eunuque.

L'imminence de l'accouchement n'avait pas été rendue publique, mais l'atmosphère tendue ne laissait guère de place au doute. Des domestiques tentaient tant bien que mal d'apercevoir ce qui se passait dans la chambre. À l'instant où elles virent l'homme-nymphe, les employées du pavillon de Jade piquèrent un fard et s'en retournèrent à leurs tâches sans piper mot.

Dix jours désormais que Mao Mao avait disparu.

Honnian, les traits tirés, accueillit Jinshi avant de l'inviter à entrer. Pour préparer l'arrivée du nouveau-né, un lave-mains avait été installé dans le couloir et une bouilloire suspendue au-dessus d'un brasero. Tout était prêt dans le cas d'un accouchement rapide.

— Comment va-t-elle ? demanda le bel eunuque, qui luttait pour garder son calme.

Les dames de compagnie restèrent muettes, la mine lugubre. La réponse vint du vieil apothicaire, tout juste sorti de la chambre.

— Pour l’instant, les contractions se sont arrêtées. Il est difficile de déterminer quand l’accouchement aura lieu.

Il était encore tôt, mais que l’enfant soit déjà né n’aurait rien eu d’anormal.

— Et comment va la mère ?

— Dame Gyokuyo se porte bien et ne montre aucun signe d’inquiétude. Pour l’instant, rien n’indique que la naissance aura lieu par le siège.

Les soins de Mao Mao avaient donc été efficaces. Le soulagement l’emportait, mais l’heure de souffler n’était pas encore venue. « Pour l’instant » n’excluait pas que la situation puisse évoluer du tout au tout.

Dans le couloir se tenait un autre homme, à la fine moustache et vêtu comme un docteur. Il avait beau être le médecin attitré de la cour intérieure, les dames de compagnie le traitaient comme une nuisance. À ses pieds se trouvait Mao Mao, la chatonne, qui ressemblait de plus en plus à un jeune félin. Le divin eunuque eut une pensée pour les règles d’hygiène en matière d’accouchement. Malgré tout, l’animal occupait la princesse Linli, ce qui évitait à l’enfant de pleurer pour rejoindre sa mère.

En toute franchise, le *hougong* aurait très bien pu se passer des services d’un tel médocastre – pour l’heure cependant, Jinshi était heureux de sa présence. L’eunuque, au langage corporel sans équivoque, exprimait sa volonté de se rendre utile sans pouvoir dissimuler son angoisse face à la disparition de la jeune apothicaire. Les servantes, conscientes que cette nervosité risquait de lui faire commettre des erreurs, lui avaient ordonné de rester immobile.

Observer l’état de panique avancé du charlatan rassura un peu Jinshi sur le niveau de sa propre inquiétude. Son sang-froid reprit le dessus.

— Très bien. Je vous laisse. Tenez-moi informé de la moindre évolution, dit-il.

— Comme il vous plaira, s’inclina le père adoptif de Mao Mao.

— Jinshi...

Gaoshun avait fait son apparition peu de temps avant que Luomen ne quitte les lieux. L'intendant du *hougong* l'avait envoyé voir la servante en chef pour l'entretenir d'une autre affaire.

— Qu'y a-t-il ?

— Eh bien...

Les coups d'œil qu'il jetait un peu partout suggéraient qu'une salle privée serait plus adaptée à leur discussion. Puisque l'on ignorait à quel moment se produirait l'accouchement, Jinshi n'allait pas rester planté là à attendre. Il donna l'ordre à deux des membres de son escorte de rester sur place, puis quitta le pavillon de Jade.

— De quoi s'agit-il ?

— C'est à propos de l'eunuque disparu. J'ai demandé à ses collègues s'ils avaient eu vent de quoi que ce soit à son sujet.

L'eunuque en question se faisait appeler Tien, un nom très ordinaire qui s'écrivait avec le caractère « cieux ». Peu sociable, il ne se mêlait pas à ses congénères. Les employées de la cour intérieure lui tournaient pourtant autour, attirées par sa beauté. Une autre de ses caractéristiques était digne d'intérêt : parmi les hommes que l'on avait libérés du joug des barbares, Tien était le seul à n'en connaître aucun.

En d'autres termes, qu'il se soit infiltré dans leurs rangs avant leur arrivée au *hougong* n'était pas à exclure. Penser que sa présence répondait à un plan précis n'était pas déraisonnable non plus : n'avait-il pas tout fait pour éviter de se joindre aux autres ? En somme, cette disparition s'apparentait de plus en plus à une fugue.

Ce qui signifiait aussi que le temps jouait contre eux. Ils avaient un besoin urgent de renseignements.

— Un eunuque a vu un jeune homme ressemblant à Tien prier devant un temple.

— Et donc ?

Les temples ne manquaient pas à la cour intérieure. On en trouvait de toutes les tailles. S'y rendre pour une bénédiction ou une prière, pour peu que l'on soit pieux, était un acte des plus banals.

— Eh bien...

Gaoshun sortit de ses vêtements un plan de la cour intérieure. Il pointa du doigt un temple situé dans la zone septentrionale.

— C'est... commença l'intendant.

La bâtisse désignée par l'assistant de Jinshi servait pour les hommages rendus aux âmes qui avaient péri au *hougong*. Les funérailles de la concubine Jin s'y étaient tenues. Selon la coutume, les dépouilles des défunts étaient renvoyées à leurs familles – à supposer qu'elles en aient une. Sans plus d'hésitation, Jinshi se mit en route pour le quartier nord.

— Tien serait allé se recueillir sur une tombe, tint à préciser Gaoshun.

— Laquelle ?

— Malheureusement, mon informateur n'en savait pas plus.

L'intendant du *hougong* croisa les bras en maugréant. Il glanerait peut-être un ou deux indices sur place. D'autres affaires l'attendaient mais pour l'heure, il n'était pas en état de s'y consacrer.

À la cour intérieure, la mort suscitait beaucoup d'effroi. Après tout, ce lieu existait pour que naissent et grandissent des héritiers au trône. Que l'on cherche à se tenir à distance des présages funestes était donc tout naturel.

Une coutume bien particulière était cependant réservée à qui avait servi les personnalités les plus influentes de l'empire.

Les femmes ayant partagé la couche de l'empereur restaient liées au *hougong* jusqu'à la fin de leur existence. Il y avait bien sûr quelques exceptions : des concubines, pour la plupart issues de familles puissantes, étaient parfois données à des subordonnés estimés pour des raisons politiques ou en guise de récompense. Mais celles qui avaient fleuri depuis longtemps déjà sans jamais

porter de fruits s'effaçaient peu à peu derrière les jeunes pousses du jardin, sans même que leur nom ne survive au passage du temps.

Jinshi se rendait à l'endroit où ces fleurs reposaient.

Il ne compta même pas dix tombes. Elles appartenaient à des concubines de l'ancien empereur. Le bel eunuque ne parvenait pas à déterminer si c'était trop ou pas assez. Les dirigeants du *hougong* avaient jugé – peut-être en un réflexe égoïste – qu'il valait mieux éviter de multiplier les enterrements.

Lorsque l'intendant et ses eunuques arrivèrent, une femme était déjà là, en plein recueillement. Les visiteurs étaient rares sur ces sépultures anonymes. Malgré la distance, on s'imaginait sans mal qu'il s'agissait d'une domestique entre deux âges. Elle était assise devant la tombe la plus proche, par ailleurs la moins ancienne de toutes.

Son visage respirait la force. Elle avait dépassé les quarante ans. Devant la pierre tombale étaient posées de petites fleurs qu'elle avait dû ramasser, ainsi qu'une tige d'amour en cage. Jinshi n'était pas certain que la plante pousse en cette saison, mais peut-être l'avait-on déposée plus tôt dans l'année.

La domestique ne remarqua la présence des hommes qu'au moment où elle se releva. Un bref instant, elle écarquilla les yeux, avant de s'incliner poliment pour passer à côté d'eux. Il n'y avait rien de mal à se rendre sur une tombe, ni la moindre raison de la suspecter.

Presque.

Quand elle le croisa, une forte odeur d'alcool vint piquer le nez de Jinshi. Quiconque en aurait respiré les vapeurs se serait trouvé enivré, comme avec ces breuvages importés de l'étranger.

D'instinct, il saisit le poignet de la femme qui, déstabilisée par cet acte soudain, ne put dissimuler sa surprise.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-elle d'une voix nonchalante.

En temps normal, l'intendant se serait montré plus prudent. Agripper le bras d'une servante d'un geste impulsif ne lui ressemblait pas. Il pensait être

parvenu à garder son calme, mais il se trompait. Sa nervosité était bien plus grande qu'il n'osait se l'avouer.

— Où est Mao Mao ? lança-t-il.

La femme s'était crispée. Gaoshun et les autres eunuques observaient la scène, silencieux.

Ressaisis-toi, se répétait en lui-même Jinshi. Enfin, sa voix retrouva sa douceur habituelle.

— Je cherche des informations sur une jeune fille. Elle a les joues constellées de taches de rousseur. Vous la connaissez ?

D'habitude, les servantes lui rendaient son sourire. Or, son interlocutrice gardait un visage fermé, aussi blême que si elle avait vu un fantôme.

Les pupilles de Shenryu – son nom, s'il ne se trompait pas – se dilatèrent. L'intendant du *hougong*, qui lui tenait toujours le poignet, sentit son pouls s'accélérer.

Elle savait quelque chose. Il en était convaincu. Il resserra sa prise pour qu'elle ne s'enfuît pas. La femme ouvrit grand les yeux. Peut-être du sang étranger coulait-il dans ses veines, car ses iris étaient verts.

— Un vieux souvenir me revient, dit-elle en regardant Jinshi. D'une voix douce, quelqu'un m'appelle par mon nom, puis me donne des bonbons qui n'existent pas ici.

De grosses larmes se mirent à rouler sur ses joues. Le bel eunuque ne comprenait pas ce qu'elle lui racontait.

— J'ai l'impression que tout le monde a oublié à quoi il ressemblait dans sa jeunesse. La seule chose que je sais, c'est qu'en vieillissant, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Il a cessé de venir me voir après mes quatorze ans. Mes souvenirs de lui s'arrêtent là.

De qui parlait-elle ? Que voulait-elle dire ?

Plus intense que le reste, la haine brillait dans ses yeux.

— Lui aussi avait une voix douce comme le miel et un visage de nymphe, continua-t-elle avec assurance. Pourquoi quelqu'un de votre rang se fait-il

passer pour un eunuque ?

La main de Jinshi se desserra très légèrement, ce qui n'échappa pas à Shenryu. Elle s'en libéra pour se mettre à courir. Une tentative sans espoir avec les gardes qui les entouraient. Elle n'alla pas bien loin.

— Que voulez-vous faire d'elle ? demanda l'homme qui la tenait.

La femme sortit une petite fiole de ses vêtements, en ôta le bouchon puis porta le goulot à ses lèvres.

— Faites-la vomir ! hurla Gaoshun, qui fut le premier à réagir.

Il intima à l'un des eunuques d'aller chercher de l'eau tout en soutenant la domestique avant de lui enfoncer les doigts dans la gorge, puis de se démener pour la faire recracher ce qu'elle venait d'avaler.

L'intendant du *hougong* était tétanisé, incapable du moindre geste.

— Jinshi !

Les cris de son assistant le firent sursauter. Il avait dû perdre pied avec la réalité un bref instant, car l'eunuque était déjà de retour avec de l'eau, qu'il faisait boire à Shenryu.

L'homme-nymphe vit la fiole rouler par terre. Il reconnut le contenant : Mao Mao s'en servait pour son alcool distillé – assez fort pour être considéré comme du poison... La domestique en avait bu tout un flacon.

Une violente bourrasque vint emporter les fleurs, faisant trembler le fruit de l'amour en cage.

— Nous attendons vos ordres, Jinshi ! insista Gaoshun.

Le bel eunuque était fasciné par les sourcils froncés de son assistant, étonnamment proche de son visage.

— Reprenez-vous. Il le faut. Vous en avez conscience, non ? Ne laissez pas les délires d'une simple servante vous atteindre.

— Les délires ?

Elle avait tout de même tenté de s'empoisonner, juste parce qu'il lui avait attrapé le bras sans réfléchir.

De qui donc Shenryu avait-elle parlé ? Pouvait-il s'agir de... lui ?

— Gaoshun... Est-ce que je lui ressemble vraiment ?

Depuis son plus jeune âge, cette question le taraudait. Il ne lui ressemblait pas... pas plus qu'à son frère ou à sa mère.

De qui était-il le portrait ? Ce doute avait poussé les dames de compagnie à croire des rumeurs infondées. Lui, un enfant illégitime ?

Cela en devenait risible. Que faisait-il dans ce jardin de femmes ? Afin de jeter aux oubliettes son statut de prince héritier, il avait demandé à son frère la permission d'endosser le rôle d'eunuque...

C'était ridicule, ni plus ni moins.

Toujours aussi agacé, il alla se placer devant la tombe où reposait l'amour en cage. Il n'avait pas le temps de s'apitoyer sur lui-même.

Il finit par s'accroupir et cueillir la petite baie orange. La saison était passée, la plante avait séché puis commencé à se déchirer, révélant le fruit emprisonné en son sein.

Il avait entendu dire que l'amour en cage avait des vertus abortives. Il comprit pourquoi elle avait été déposée sur cette tombe lorsqu'il vit les caractères – qui s'effaceraient avec le temps – gravés sur la stèle : « Taiho ».

À la campagne, de nombreuses servantes portaient ce nom. Au contraire de la capitale, où il était rare. Celui qui était gravé sur la pierre tombale était toutefois impossible à oublier.

La malheureuse était décédée l'année précédente. Alors qu'elle était cloîtrée au *hougong*, une seule activité lui avait apporté un peu de joie : l'organisation de soirées où l'on se racontait des histoires de fantômes.

Elle n'avait aucun proche, semblait-il, à une exception près : sa fille née de son aventure avec l'ancien médecin assigné à la cour intérieure – du moins, si la petite avait survécu...

Taiho... L'eunuque qui s'était évaporé et la servante disparue... Quelques pièces lui manquaient encore pour reconstituer le puzzle dans son intégralité, mais son intuition avait pris le relais. Il savait où aller pour la voir se concrétiser.

Si un enfant né à cette époque avait survécu, il serait l'aîné de l'empereur de deux ans. On pouvait aussi imaginer que le médecin qui avait été banni l'ait emmené avec lui... Difficile de croire, en effet, qu'il ait simplement disparu, comme le disaient les rumeurs.

Cette histoire ne tenait pas la route. À ce moment-là, Taiho servait l'une des concubines – dont elle aurait été une parente éloignée –, qui n'était nulle autre que la mère de dame Lolan, par ailleurs épouse du seigneur Shisho.

Dans ce cas, il n'était pas impensable que quelqu'un apparenté au clan Shi dispose de quelque information sur cet enfant né d'une dame de compagnie et du médecin exilé.

Suivant ses pensées, Jinshi arriva au pavillon de Grenat. Toute trace de l'austérité qui avait caractérisé les lieux un an auparavant avait disparu. Un exotisme ostentatoire emplissait même l'atmosphère.

Jinshi soupira, avant de faire de son mieux pour arborer son sourire habituel. Il frappa à la porte avec assurance. Une suivante vint lui ouvrir aussitôt. Elle s'inclina avec timidité pour l'inviter à entrer.

Ils dépassèrent une rangée d'objets artisanaux tape-à-l'œil, travaillés à la nacre, avant de rejoindre la salle de réception des invités. La maîtresse des lieux était déjà, comme à l'accoutumée, alanguie dans son canapé à se faire vernir les ongles.

L'intendant plissa les yeux. Six suivantes s'occupaient religieusement de dame Lolan. Ce jour-là, elles étaient habillées de tenues voyantes, dans le style d'un pays insulaire oriental. Les couches d'étoffes empilées offraient un spectacle extravagant.

Les employées du pavillon étaient à ce point ensevelies sous le tissu qu'il devenait difficile de se rendre compte de leur silhouette. Elles s'étaient aussi maquillé le coin des yeux pour leur donner un effet relevé, ce qui accentuait les angles de leur visage d'une étrange façon.

Avec tout leur attirail, elles lui faisaient penser à des renards. Pourquoi donc s'habiller de manière si outrancière ? Cela dépassait son entendement. Ignorait-elles qu'une telle débauche de couleurs et de textures mettrait l'empereur mal à l'aise ?

Dame Lolan avait tout à fait conscience de ce qu'impliquait son rôle de favorite, notamment parce qu'elle était la fille du seigneur Shisho.

Elle dissimula sa bouche sous un éventail de plumes, en chuchotant quelques mots à l'une de ses suivantes. Cette manière de communiquer toute en préciosité exaspérait Jinshi. Il n'était pas dupe de cette fausse pudeur.

L'intendant était venu au pavillon de Grenat avec l'espoir infime de grappiller la moindre information. Aussi était-il attentif aux plus petits détails, en particulier à ceux qu'il aurait ignorés dans des circonstances normales.

Dame Lolan avait un grain de beauté sur la tempe. Elle avait tenté de le dissimuler sous du maquillage, mais il ressortait très légèrement. Sans doute la sueur avait-elle quelque peu estompé la poudre.

Jinshi ne se souvenait pas d'avoir déjà remarqué cette caractéristique sur le visage de la douce concubine. Il ne prit pas la peine de s'asseoir sur le siège qu'une domestique lui avait apporté. Au contraire, il avança d'un pas décidé vers la favorite.

— Quelle mouche vous a piqué ? lança l'une des dames de compagnie, maquillée au coin des yeux. Il existe des règles que même vous ne pouvez contourner.

Comment s'appelait-elle, déjà ? Le divin eunuque faisait de son mieux pour se souvenir du nombre de dames de compagnie employées au service de chaque concubine, de leurs noms ainsi que de leur pays d'origine. Seulement, au pavillon de Grenat, les tenues et maquillages changeaient si souvent... Et pour ne rien arranger, elles avaient toutes des morphologies similaires.

Il avait beau connaître leurs noms, il restait incapable de les différencier. Seuls leurs grains de beauté ou la forme de leurs yeux l'y aidaient.

Jinshi tendit la main, attrapa l'éventail de la concubine entre ses doigts puis l'envoya valser au loin.

— Que faites-vous ? s'écria l'une des suivantes.

Effarée, dame Lolan lui tourna précipitamment le dos. Ses dames de compagnie s'interposèrent pour la cacher aux yeux du sublime eunuque. Un tel acte aurait pu passer pour une marque de loyauté. Il n'en était rien, cependant.

D'un regard, l'intendant du *hougong* intima à son escorte d'eunuques d'écarter les suivantes de son chemin. Puis il agrippa l'épaule de la douce concubine avec fermeté, afin de la forcer à le regarder.

Les couches de maquillage qu'elle s'était soigneusement appliquées peinaient à cacher le rouge qui lui montait aux joues.

— N'aviez-vous pas sept dames de compagnie ? demanda Jinshi.

La fille chérie du seigneur Shisho était arrivée à la cour intérieure accompagnée d'une cinquantaine de serviteurs.

Tout en tenant fermement le visage de la concubine, l'homme-nymphe lui effaça d'un doigt le maquillage, révélant de grands yeux aux paupières tombantes. Il fouilla dans sa mémoire le nom de la suivante au grain de beauté sur la tempe.

— Tu t'appelles... Solin, je crois. Ou alors Lenpu ?

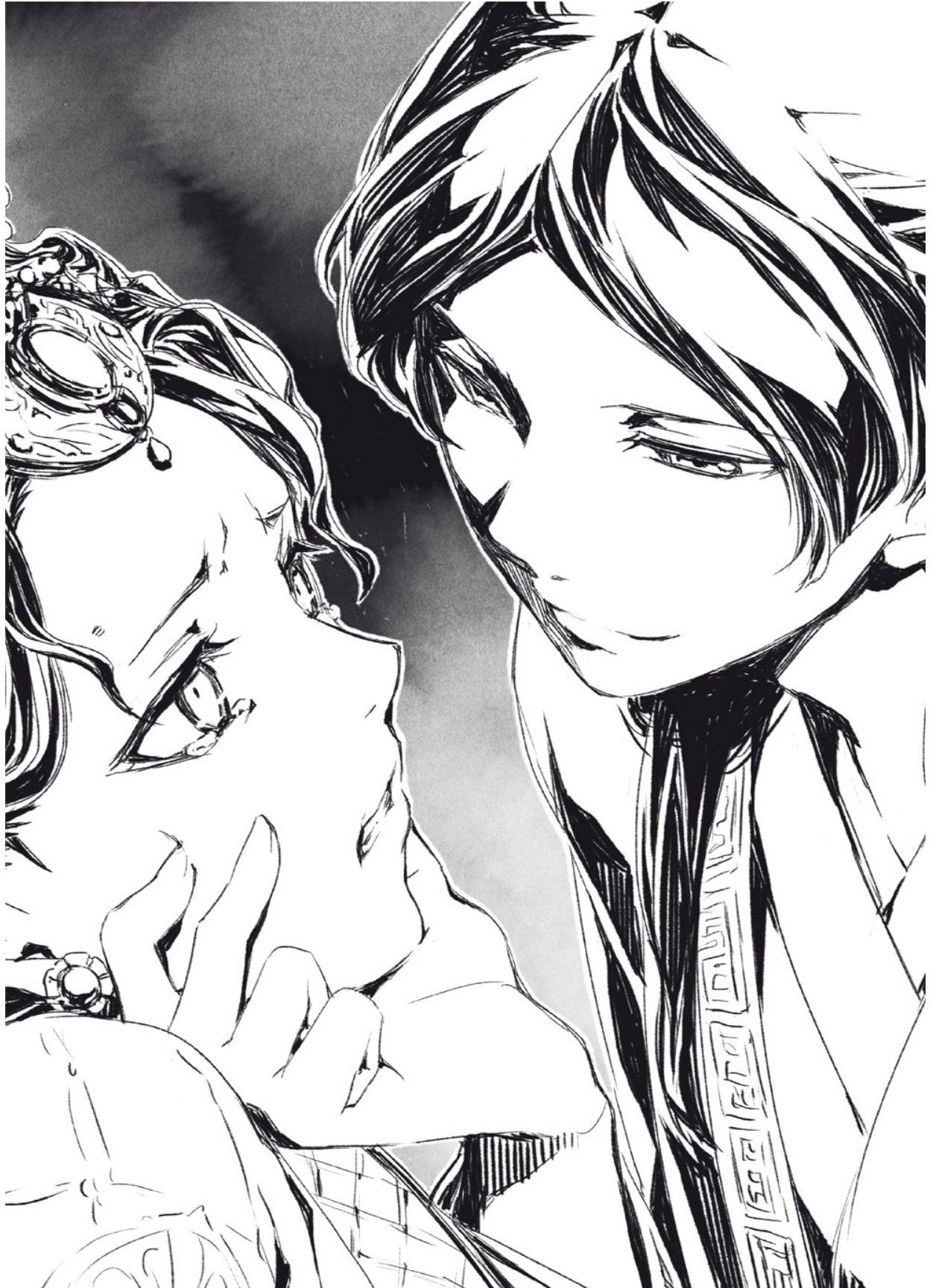
Jinshi souriait de toutes ses dents pour dissimuler sa colère. La jeune fille qui endossait le rôle de la douce concubine n'en avait pas moins blêmi. Elle tremblait de tous ses membres.

— Maî...

Une autre suivante tenta à nouveau de s'interposer, mais le regard que lui jeta l'intendant la fit flancher aussitôt. Elle recula.

— Où se trouve la vraie dame Lolan ?

Avait-elle tout manigancé depuis le début ? La quantité astronomique d'employées, le choix de jeunes filles qui lui ressemblaient beaucoup, les tenues excentriques... Autant de critères qui permettaient à l'une des suivantes de se faire passer pour sa maîtresse.





Était-ce donc l'objectif initial de la douce concubine ? Sans compter que personne n'avait l'air de savoir où elle se trouvait à cette heure.

— Où est-elle allée ?

La fausse favorite semblait trop terrorisée pour dire quoi que ce soit. Jinshi raffermis sa prise.

— Réponds-moi. Où est-elle allée ?

Cette fois, la suivante qui avait voulu s'interposer un peu plus tôt s'avança. D'un geste protecteur, elle enlaça sa collègue, puis regarda l'intendant avec des yeux suppliants.

— S'il vous plaît, cette petite ne sait rien.

Dans le flou des tenues quasi identiques, le bel eunuque en avait oublié de remarquer qu'elle était plus âgée que la fausse concubine.

— Soyez indulgent, je vous en prie, ajouta la jeune femme, très embarrassée, en fixant les pieds de sa collègue.

L'intéressée était tétanisée. Sa longue jupe était mouillée. Des gouttes s'écoulaient le long de ses jambes avant de lui tomber sur les pieds. Sa frayeur était telle qu'elle n'avait pu se retenir.

Jinshi lui lâcha le menton. Ses yeux grand ouverts laissaient voir ses pupilles dilatées. Elle tremblait comme une feuille. Sa respiration était irrégulière.

Les mains de l'homme-nymphe avaient marqué de façon nette le cou et le menton de la jeune fille, pâle comme la mort.

La réaction de Jinshi, cruelle et violente, était indigne de son statut.

L'arrivée d'une fille d'un haut dignitaire à la cour intérieure représentait une petite victoire pour l'empereur. Pour la famille, voir leur fille porter en son ventre un enfant de rang divin offrait la possibilité à leur descendance d'accéder au trône. Sauf que cette situation n'était pas sans inconvénient.

De nombreux parents tenaient à leurs filles comme à la prune de leurs yeux. Or le *hougong* n'était qu'une cage dorée, où les oiseaux n'étaient rien d'autre que des otages.

Shisho avait tout misé sur sa fille – sinon, il n'aurait jamais autant manœuvré pour qu'elle entre à la cour intérieure. Ses manigances avaient propulsé Lolan au rang de concubine de premier rang. Ce statut impliquait que la cour la traite avec égard, mais aussi qu'elle observe un comportement respectueux de certaines règles tacites.

À présent qu'elle les avait piétinées, Jinshi n'était plus tenu de parler d'elle comme d'une favorite.

— Elle a dit qu'elle ne reviendrait pas, lança la suivante plus âgée d'un ton solennel.

Se présentant comme la première dame de compagnie de la douce concubine, elle prit sur elle de répondre aux questions de Jinshi en lieu et place de sa collègue, à la respiration toujours erratique. Comment aurait-elle pu tenir une conversation, dans ces circonstances ? Choisie pour sa ressemblance frappante avec sa maîtresse, elle n'avait pas du tout eu conscience de s'engager dans une situation aussi périlleuse.

Non, elle l'avait pris comme un jeu, comme l'un des nombreux caprices de dame Lolan.

Le sublime eunuque serra très fort les mains. Il sentait bien qu'il s'éloignait de son rôle, qu'il n'agissait pas comme Jinshi, l'intendant du *hougong*. Il aurait dû se parer de son sourire enjôleur, mais il n'était pas assez calme pour se contrôler.

« *Elle ne reviendrait pas...* » Elle avait donc déjà quitté la cour intérieure.

S'enfuir du *hougong* était un crime, parfois passible de la peine de mort – le châtement était d'autant plus sévère que le rang de la coupable était élevé.

Une courtisane du quartier rouge qui tentait de couper les ponts avec son établissement courait les mêmes dangers, lui avait une fois révélé Mao Mao.

L'homme-nymphe se surprit à sourire : comparer le lieu de naissance d'un futur empereur à un banal quartier des plaisirs lui ressemblait bien.

Ils ne l'avaient toujours pas retrouvée.

Dans le cas précis de la jeune apothicaire, qu'elle soit partie de son plein gré était envisageable. Mais il était plus plausible qu'elle n'ait pas eu le choix.

Pourquoi ?

Tant de questions demeuraient sans réponse...

L'intendant du *hougong* n'eut de cesse d'interroger la première dame de compagnie, en vain. Il aurait pu la faire torturer, mais abandonna vite cette idée. Les yeux de la jeune femme ne mentaient pas.

Il fit confiner tout le personnel du pavillon de Grenat : domestiques, suivantes de bas rang et eunuques, personne n'y échappa. La salle de classe avait la taille parfaite pour entasser tout ce petit monde.

Par sécurité, il fit aussi inspecter chacune des servantes du *hougong* par ses eunuques, mais aucune n'était la véritable Lolan.

Il n'était plus en état d'affronter l'accouchement de dame Gyokuyo. Résigné, il confia la mission à Gaoshun.

Une fois dans son bureau, Jinshi s'enfouit le visage dans les mains. En raison de l'urgence de la situation, Basen était venu l'informer de la dernière nouvelle en date.

— Tout à l'heure, maître Lacan a essayé de forcer l'entrée au *hougong*... lui dit le jeune soldat.

L'intendant garda le silence. Ses traits crispés l'auraient empêché de sourire. À quoi pouvait bien penser le stratège au monocle ? Son comportement était inexcusable.

— Il a dû apprendre la disparition de sa fille. Et... il y a autre chose... s'étrangla le fils de Gaoshun comme s'il venait d'avaler un insecte. Shisho reste introuvable.

Sans surprise, il n'avait pas mentionné le titre du seigneur du Nord. Lolan, sa fille, s'était enfuie de la cour intérieure – faisant par là même de son père un traître à l'empire.

Entre-temps, ils avaient reçu des nouvelles de Shenryu, la femme qui avait tenté de s'empoisonner. Bien qu'elle n'ait toujours pas repris connaissance, elle avait survécu. Apparemment, il existait un lien entre elle et Taiho, ce qui n'était sans doute pas sans rapport avec son acte félon. Jinshi en avait déduit qu'après le décès de l'ancien empereur, la colère de la servante s'était dirigée vers l'ensemble de la cour intérieure.

Leurs recherches étaient mal engagées. Ils ignoraient même qui – parmi les autres employées de l'infirmerie – était impliqué. Peut-être que ces femmes mises au rebut avaient tout simplement suivi le mouvement en silence, victimes invisibles du précédent maître de l'univers.

Mais pas le temps de se tourner les pouces. Le bel eunuque n'avait qu'une idée en tête : partir débusquer Lolan sans plus attendre. Sauf que les informations dont ils disposaient étaient maigres. Au rythme où ils les collectaient, autant chercher une aiguille dans une botte de foin. D'abord, il fallait retrouver Shisho – et l'intendant avait déjà confié cette mission à un autre.

En somme, le divin eunuque en était réduit à faire les cent pas.

— Maître Jinshi, lança Basen en lui jetant un regard lourd de reproches.

Et il avait bien raison. Un visiteur attendait à l'entrée du bureau et il aurait été du plus mauvais effet qu'il voie l'intendant du *hougong* en train de perdre son sang-froid. L'homme-nymphe s'assit sur son siège, avant de couler sur son visage un masque de sérénité.

Le fils de Gaoshun regardait dans le miroir, positionné de sorte à obstruer la vue depuis l'extérieur. Perplexe, il se prépara mentalement à accueillir le visiteur.

Il s'agissait d'un simple fonctionnaire, assez jeune, qu'on n'aurait pas hésité à qualifier de « petite » s'il avait été une femme. En dehors de ses yeux en

amande – cachés derrière une paire de lunettes rondes, qui lui donnaient un regard de renard – et de sa coiffure singulière, rien ne le distinguait particulièrement.

Le visiteur, que Jinshi était sûr d'avoir déjà vu quelque part, glissa les mains dans ses manches, puis s'inclina. Un objet était fiché dans sa ceinture, ce qui attira l'attention de l'intendant du *hougong* : un boulier.

— Enchanté. Je m'appelle Lahan Can.

Une fois achevée cette présentation simple et efficace, il afficha son plus beau sourire.

Lahan Can. Le bel eunuque comprenait désormais pourquoi ce visage lui avait paru familier.

Si le jeune fonctionnaire avait indiqué être un membre de la maison Can, personne n'y aurait pris garde : dans tout l'empire, on comptait tout au plus une vingtaine de noms de famille. Pour se présenter, on le délaissait donc la plupart du temps au profit de son nom d'usage (« La », dans le cas précis), souvent transmis de génération en génération – certains d'entre eux ayant même été attribués des siècles auparavant par la famille impériale.

« La » n'était pas un nom courant. Seuls deux membres de la cour le revendiquaient : Lacan et son héritier, le neveu qu'il avait adopté. À la rigueur, il était possible d'inclure parmi les « La » le médecin qui avait récemment rejoint le *hougong* puisque le « Luo » de Luomen s'écrivait avec le même caractère.

Que lui voulait donc le fils adoptif du stratège ?

— Que puis-je faire pour vous ?

Jinshi savait qu'il était plus haut placé dans la hiérarchie que Lahan Can – on aurait d'ailleurs pu juger sa visite impromptue comme irrespectueuse. L'homme-nymphe n'avait toutefois rien à gagner à se montrer hostile. Certains fonctionnaires le traitaient avec bien moins de déférence sur la seule foi de sa condition d'eunuque.

— J'aimerais vous montrer quelque chose, répondit le visiteur en sortant un rouleau de sa manche.

Il le tendit à Basen, toujours impassible, qui inspecta le document avant de le donner à son maître.

Le papier lui ayant été remis en main propre par le neveu de Lacan, Jinshi décida qu'il était opportun d'en vérifier le contenu sur-le-champ.

Il délia la corde, puis déroula la missive... Il en resta sans voix.

— Qu'en dites-vous ?

Lahan l'examinait d'un œil suffisant, un sourire jusqu'aux oreilles. La liste de chiffres et de mots couchés sur le papier justifiait son attitude.

Elle revêtait un tout autre sens pour qui savait les analyser.

— Récemment, mon père adoptif m'a demandé d'enquêter sur une affaire qui lui causait du tracas. Ne pas savoir d'où viennent les feifa qui ont été utilisés dans l'attentat semble l'agacer. Je suis donc allé fouiner du côté des dignitaires impliqués de près ou de loin dans cette sombre affaire... Et je me suis aperçu qu'un motif intéressant revenait souvent.

Le rouleau contenait la retranscription de plusieurs récépissés, le genre de document facile à obtenir pour peu que l'on soit affilié au Trésor impérial. En suivant la procédure, ces informations étaient même accessibles à des fonctionnaires rattachés à d'autres départements.

— J'ai d'abord pensé qu'il serait préférable de vous montrer le document officiel, mais il comportait tant de chiffres que j'ai pris la liberté de faire une sélection des données les plus intéressantes.

Il avait fait en sorte que le sens soit facilement compréhensible par quiconque – tel Jinshi – n'était pas un expert des chiffres : depuis quelques années, le budget de l'un des départements croissait de façon significative.

— Ne trouvez-vous pas ça curieux ? Nous n'avons connu ni sécheresse ni invasion de sauterelles depuis longtemps... Pourtant, le cours des céréales ne cesse d'augmenter. Je suis donc allé vérifier sur les marchés. Or le prix du grain

est parmi les plus stables sur la période, poursuivit Lahan d'un ton sagement étudié.

Le taux des céréales n'était d'ailleurs pas le seul à avoir grimpé mois après mois.

— Un autre élément a attiré mon attention. Suivez le cours du fer. Sa valeur progresse dans l'ensemble du pays. Y aurait-il, quelque part, la construction d'une gigantesque statue de métal ?

Jinshi comprit où son interlocuteur voulait en venir. Il reposa le rouleau pour observer le jeune fonctionnaire, qui partageait avec son père adoptif la même finesse d'esprit.

Le prix des céréales pouvait apparaître comme un élément de peu d'importance, sauf dans de telles quantités. Qui plus est, une augmentation aussi forte entraînait en proportion une hausse de marge considérable.

Lahan semblait avoir mis le doigt sur une opération de détournement de ces bénéfices. La hausse du coût du métal supposait par ailleurs une demande plus élevée.

La première étape, lorsqu'on souhaitait lancer un projet architectural d'envergure, afin d'asseoir son pouvoir, était de réunir tous les matériaux nécessaires. Il arrivait même qu'on réquisitionne casseroles ou ustensiles agricoles pour les faire fondre. Cependant, une augmentation de prix pouvait s'expliquer autrement...

— Il est possible d'examiner plus en détail l'évolution du marché au cours des dernières années... Et en particulier, les endroits où se concentrent les plus grosses transactions, précisa Lahan, comme s'il avait lu dans les pensées de Jinshi.

Était-ce ce qui avait motivé sa venue ? L'intendant du *hougong* percevait dans le regard de son interlocuteur une certaine attente. Il avait sûrement porté ce détail à l'attention de Jinshi dans le seul but d'obtenir quelque chose en retour. C'était le genre d'individu dont seule une récompense le pousserait à agir. Autant jouer cartes sur table.

— Que souhaitez-vous en échange ? demanda Jinshi.

L'expression de Lahan s'adoucit. Il attendait sans doute cette question avec impatience. Adoptant une attitude faussement contrite, il sortit un papier de ses vêtements.

— Auriez-vous la gentillesse de bien vouloir considérer ce montant ?

Il s'agissait d'un devis pour la réparation d'un mur de la cour intérieure...
Assurément celui que Lacan avait détruit.

Chapitre 13

Le festival

Mao Mao se vit remettre une tenue traditionnelle qui comportait un haut d'un blanc immaculé et une jupe rouge vif. Elle devait enfiler son masque de renard, puis déambuler avec une lanterne agrémentée de tiges d'eulalie et de riz jusqu'au sanctuaire situé aux abords du hameau.

Les hommes étaient vêtus de bleu. Quant aux enfants, ils laissaient pendre une gerbe d'épis de riz ou d'eulalies en bas de leur dos pour imiter la queue de l'animal.

Les villageois vénéraient semblait-il une divinité renard qu'ils appelaient Kousen. Dans de nombreuses provinces, la créature passait pour la divinité qui bénissait les récoltes. La saison automnale, riche en produits de la terre, regorgeait de fêtes de ce genre.

Le tintement d'une clochette se fit entendre. À côté de Mao Mao se trouvait un masque censé représenter une tête de renard, dont le contour des yeux – vert, au lieu du rouge habituel – était ridiculement épais, ce qui lui conférait un regard étrangement tombant.

— Tu ressembles à un tanuki, commenta l'apothicaire à l'attention de Shisui, la propriétaire du masque.

L'intéressée, si douée pour croquer les insectes, serait-elle moins à l'aise avec les mammifères ? L'idée fit sourire Mao Mao malgré elle.

Le moment n'est pas très bien choisi...

Étant donné les circonstances, pourtant, laisser libre cours à des pensées agréables ne pouvait pas lui faire de mal, se dit-elle. Coûte que coûte, elle souhaitait garder un esprit positif.

— Toi, tu as l'air d'un chat, lui répondit Shisui.

Les clochettes qui ornaient son épingle à cheveux produisaient un son clair à chacun de ses rires. Le tintement évoquait beaucoup le bruit des insectes que l'entomologiste en herbe conservait autrefois en cage. Au bout de l'épingle, Mao Mao discerna une perle sculptée représentant l'une de ses créatures fétiches. La passion de la fausse servante pour ces bestioles ne connaissait donc aucune limite.

— Fais attention à bien attacher ton masque, dit Shisui.

Joignant le geste à la parole, elle entreprit de serrer avec fermeté le nœud derrière la tête de l'apothicaire. Ce n'était pas si simple, il fallait nouer la petite ficelle pile à l'endroit où les cheveux de Mao Mao étaient attachés. Shisui eut quelque difficulté à fixer le masque comme il convenait.

— Bon, assieds-toi, je vais refaire le nœud.

Après avoir fait installer son amie sur le parapet de l'auberge, elle rassembla ses cheveux sur le côté, puis les attacha à nouveau.

— Hmm... Décidément, il manque un petit quelque chose. C'est dommage que tu n'aies que ce ruban dans ta coiffure.

— Ça ne me dérange pas.

— Ah, je sais : je n'ai qu'à te prêter une épingle à cheveux. Elle est en forme de toile d'araignée. Elle est si mignonne, tu vas adorer !

Mao Mao se creusa la tête pour refuser d'une manière plus polie. Elle fouilla dans sa poche de poitrine, où se trouvait l'épingle que lui avait offerte Jinshi. L'accessoire, sobre d'apparence, était de bonne facture, mais elle ne le portait pas, car elle préférait attacher ses cheveux avec un ruban.

— Tiens, sers-toi de ça plutôt.

— Oh !

Sans se retourner, Mao Mao imaginait sans peine la moue étonnée de sa camarade. De peur que Shisui refuse, elle lui tendit l'épingle d'un geste péremptoire.

— Tu en as, de belles choses, dis donc.

— C'est un présent qu'on m'a fait.

Offert sans trop y mettre les formes non plus, se souvint-elle.

— Dis, tu m'en ferais cadeau, si je te le demandais ?

Mao Mao hésita un instant, avant de répondre avec le plus de tact possible :

— Je ne peux pas.

Une fois, se remémora-t-elle, elle avait songé à l'offrir à une connaissance, avant de renoncer. Si elle s'en séparait, qui sait quelles remontrances lui ferait le prétendu eunuque ?

Je n'aurais qu'à sagement me taire...

Fait troublant pour l'apothicaire, Jinshi n'avait aucun mal à déchiffrer ses mimiques. Certes, il la fréquentait désormais depuis un certain temps, mais il fallait quand même lui reconnaître une grande sensibilité aux variations les plus subtiles de ses traits. Bien qu'elle ne soit pas très douée pour contrôler les muscles de son visage, la jeune fille restait persuadée que l'éventail de ses expressions se limitait à quelques torsions et autres tressautements de ses sourcils.

Pour autant, elle pouvait tout aussi bien offrir l'épingle à Shisui sans se soucier de ce qu'en penserait l'homme-nymphé, puisque rien ne garantissait qu'elle retournerait un jour au *hougong*.

— C'est bon ! lui annonça la passionnée d'insectes en lui tapotant l'épaule.

Mao Mao se leva. Ses cheveux désormais rassemblés derrière l'oreille droite ne gênaient plus la ficelle du masque. À travers ce dernier, le hameau prit un aspect complètement différent. Sans doute la nuit ou les torches aux flammes vacillantes accentuaient-elles l'effet, mais tous ceux qui portaient un masque

ressemblaient vraiment à des renards. À l'exception notable de la voisine de Mao Mao, qui avait l'air d'un tanuki tout vert.

En réalité, Shisui n'était pas la seule dont le regard était rehaussé par cette couleur. De temps à autre, des renards aux iris d'émeraude passaient à côté des deux jeunes filles – pour la plupart des hommes, en pantalon bleu.

La teinte qui entourait leurs yeux possédait peut-être une signification quelconque.

— On se croirait dans un autre monde, fit remarquer Shisui.

— C'est vrai, abonda Mao Mao.

— Tu n'as pas peur ?

— Je suis retenue en otage ici, je te rappelle.

À la place de ses souliers, on lui avait donné des sandales de bois qui résonnaient sur le sol à chacun de ses pas. Ces claquements se mêlaient au tintement métallique des clochettes. Le hululement des hiboux, en provenance de la forêt, se faisait aussi entendre. Le méli-mélo de sons produisait un effet si étrange que Mao Mao aurait presque cru entendre des glapissements de renards.

Les deux jeunes filles marchaient au milieu des cris d'animaux, éclairées par des lanternes ornées d'amours en cage et d'épis de riz. Elles foulait un sentier rectiligne tracé dans une rizière ouverte au milieu de la forêt. Par moments, des crépitements brefs et désagréables leur parvenaient. Les coupables ? De pauvres insectes dont le vol les conduisait à s'abîmer dans les flammes des torches disposées à intervalles réguliers au bord du chemin. Les créatures étaient omniprésentes dans ces lieux.

— On dirait que c'est une année à sauterelles.

Précisément... La cérémonie se devait d'être magnifique pour conjurer le mauvais sort. La fête portait le souhait d'une récolte opulente.

— Le dieu qu'on vénère ici est un renard, parce qu'il incarne l'abondance. Tu sais pourquoi ?

— Non.

Ding ! Ding ! La clochette de Shisui tintait à chacun de ses pas.

— Autrefois, la région était habitée par une autre ethnie, poursuivit la jeune fille.

Puis un peuple issu d'une contrée lointaine arriva depuis l'Occident. De toute évidence, personne n'était disposé à accueillir ces étrangers à bras ouverts – la bonté a des limites. La quasi-totalité des villages des environs les repoussèrent.

Seule une infime partie des localités consentit à les accepter.

— Ce peuple venait de l'ouest et apportait des connaissances nouvelles. Certains comprirent à quel point elles pouvaient être précieuses.

Les étrangers maîtrisaient des techniques pour rendre le sol fertile, pour éliminer les insectes qui menaçaient les récoltes... Les villageois ne s'y trompèrent pas. Ces savoirs inestimables étaient à même d'assurer la survie de la communauté.

Malgré tout, ils restaient nombreux à ne pas se réjouir de l'arrivée de tant d'inconnus. Le temps passa. Des nouveaux venus avaient pu s'établir, plusieurs avaient contracté des unions avec les populations locales, dont étaient nés des enfants, quand des voisins vinrent les attaquer pour leur voler leurs terres.

Ces assauts se renouvelèrent plusieurs fois, si bien que les familles visées décidèrent de fonder en secret un nouveau hameau, afin de garantir la sécurité de leur descendance. Elles choisirent un lieu d'où jaillissaient en abondance des sources chaudes. Le village où se trouvait désormais Mao Mao, à n'en point douter. Quant aux renards, ils symbolisaient certainement les étrangers qui s'étaient mélangés aux autochtones. Affubler les autres peuples de noms de bêtes était assez courant.

Le dieu du village représentait donc les ancêtres de ses habitants. Quant aux villageois, ils incarnaient l'esprit de la divinité.

— On dit que les renards, ici, sont des renards blancs. C'est pour ça que ton masque était tout blanc au début. À partir du moment où le peuple venu

d'Occident s'est établi sur ces terres, les masques ont pris une teinte plus colorée au fil du temps.

« Des renards blancs » – fallait-il voir dans cette absence de couleur un lien avec la peau claire du peuple migrateur ? Vu sous cet angle, l'ajout de peinture sur le masque symbolisait peut-être le métissage qui colorait la peau.

C'est drôle, j'ai l'impression d'avoir déjà entendu cette histoire...

Shisui lui offrit un début de réponse.

— Parmi les hommes de ce village, beaucoup ont du mal à distinguer les couleurs.

— Vraiment ?

— Oui, mais cette particularité se rencontre très peu chez les femmes.

Ceci explique cela...

Mao Mao tenait enfin son explication sur le grand nombre de masques aux yeux verts : beaucoup d'hommes avaient opté pour cette teinte, sans savoir. Shisui n'avait fait que suivre le mouvement.

Parmi les exilés venus des contrées occidentales, certains avaient poursuivi leur migration jusqu'à la capitale actuelle où ils avaient établi leur pouvoir, à l'origine de la dynastie régnante. D'autres s'étaient dirigés vers les grandes terres du nord où ils avaient fini par construire ce hameau.

Shisui détacha de sa lanterne la gangue orange d'un amour en cage, puis l'ouvrit pour en extraire le fruit rond. Elle le frotta sur la manche de son vêtement avant de le mettre dans sa bouche.

— Ce n'est pas très bon, la prévint l'apothicaire.

— Je sais.

— Et c'est toxique.

— Je sais.

La plante entrait dans la composition des remèdes abortifs utilisés par les prostituées. Même si elle n'était pas mortelle, en consommer restait déconseillé.

À chaque pas, les sandales de bois des deux jeunes filles claquaient sur le sol. La lumière des lanternes clairsemées sur le chemin créait une ambiance

aussi fascinante qu'inquiétante. De lueur en lueur, Mao Mao se sentait aller vers un autre monde.

Puis à mesure qu'elles se rapprochaient du sanctuaire, cette impression étrange reflua. L'apothicaire apercevait désormais quelques étals en plein air. Une odeur alléchante de brochettes vint lui titiller les narines, mêlée à des effluves de douceurs sucrées. Les vendeurs avaient beau porter eux aussi des masques de renard, contrairement à ces animaux, ils ne se contenteraient sûrement pas de feuilles en guise de paiement.

Shisui s'arrêta net, ôta son masque, fit jouer sa mâchoire un moment puis cracha la peau de son amour en cage dans l'herbe.

— C'est dégoûtant, s'exclama Mao Mao.

— Oh, désolée ! s'excusa avec légèreté la fausse servante avant de se diriger vers les échoppes. Et si on mangeait un morceau ?

— Très bien, mais c'est toi qui invites.

Mao Mao suivit Shisui jusqu'à un étal qui proposait des brochettes. La vue du blanc de poulet recouvert d'une épaisse couche de graisse lui mit l'eau à la bouche. Le marchand vendait aussi de la chair de grenouilles et des criquets.

L'apothicaire en resta bouche bée.

— À cette période de l'année, les criquets sont bien gras. C'est délicieux, expliqua Shisui en dévorant avec enthousiasme les insectes piqués sur sa brochette.

— Je vais prendre du poulet.

Non pas que l'apothicaire ne mangeât pas d'insectes, mais dans le choix qui lui était proposé, la viande de volaille lui convenait mieux.

— Et les grenouilles ?

— Non ! Pas de grenouilles pour moi avant un moment.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Mao Mao ? Tu n'as pas l'air bien...

Si même son masque ne parvenait pas à dissimuler son dégoût...

Shisui remercia le vendeur en s'emparant de la brochette de poulet qu'il lui tendait, qu'elle passa ensuite à son amie.

La jeune fille retira son masque pour mordre dans la chair tendre... qu'elle trouva peu salée, sans doute parce que le sel était une denrée onéreuse. Pour le remplacer, la viande était souvent assaisonnée avec des herbes aromatiques.

— Hmm...

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Shisui grimaçait. Puis elle se tourna pour cracher à nouveau dans l'herbe.

— C'est toujours aussi dégoûtant, ce que tu fais, tu sais...

L'ancienne servante était étonnamment rustre, par moments, songea Mao Mao. Sans doute avait-elle craché une patte des criquets grillés qu'elle venait d'acheter.

— Quelle arnaque ! C'est n'importe quoi. Ils mélangent des sauterelles avec leurs criquets.

— Je serais bien incapable de faire la différence.

— Et pourtant, elle est de taille. Ils ont beau leur arracher les pattes et les ailes, le goût n'a rien à voir.

Elle engloutit le criquet qui lui restait, histoire de faire passer la saveur désagréable. La nouvelle bouchée devait être délicieuse, car elle prit tout son temps pour la mastiquer.

S'il arrivait à Mao Mao de se nourrir de serpents ou de grenouilles, il était rare qu'elle mange des insectes. Dans les villages, leur consommation était assez fréquente, souvent pour protéger les récoltes. Dans la capitale, en particulier dans le quartier des plaisirs où l'apothicaire avait grandi, le choix était plus large. Les criquets n'y avaient pas beaucoup de succès. En revanche, les années où les colonies de ravageurs s'abattaient sans pitié sur les champs, les villageois venaient parfois en ville y vendre des insectes.

Le sanctuaire se trouvait sur des hauteurs. Pour s'y rendre, il fallait grimper un escalier de pierre dont Mao Mao entama l'ascension.

Le promontoire offrait une vue dégagée sur les environs, sur les plaines par-delà la forêt, ainsi que sur les chaînes de montagnes à l'horizon.

Oh, une ville ?

L'apothicaire avait cru percevoir sur le flanc de la montagne une source lumineuse d'une autre origine que les étoiles.

— Regarde, Mao Mao, dit Shisui en lui tirant le bras.

Les participants à la procession faisaient la queue et, arrivés au bout du parcours, retiraient leur masque pour le déposer devant le sanctuaire. Derrière les poteaux vermillon du lieu sacré, on distinguait une silhouette humaine. Un enfant paré d'une tenue blanche et d'un masque assorti était assis, dans une immobilité parfaite. L'accessoire qui lui couvrait le visage n'était pas inconnu de l'herboriste, qui y reconnut le dessin de Kyo-u, le petit fripon. Le garçon avait beau être mal élevé comme tout, son travail au pinceau était remarquable : il avait produit un masque magnifique.

— Chaque année, des enfants sont choisis pour incarner le dieu dans le temple.

— Au moins ce garnement se tient à carreau, pour une fois.

— C'est parce qu'on veut lui prendre sa place ! Mais c'est vite épuisant comme position. Les enfants se relaient donc avant de ne plus sentir leurs jambes. Enfin, je ne suis même pas certaine qu'ils en gardent de bons souvenirs à la fin... conclut Shisui, dont le regard se perdit soudain au loin. Bon, on dirait qu'il en a bientôt fini. Et si on l'attendait ?

La jeune fille entraîna Mao Mao à l'arrière du sanctuaire. Trois enfants s'y trouvaient, en pleine discussion. Peut-être attendaient-ils leur tour.

— Qu'est-ce qui se passe ? voulut savoir Shisui en brisant le cercle.

— Tiens, regarde.

L'un des petits lui montra l'épi de riz qu'il avait accroché à sa ceinture pour représenter une queue de renard. De plus près, on voyait distinctement que les grains étaient loin d'être mûrs.

— On m'en a donné un mauvais.

— Il faut mieux regarder quand tu choisis, aussi... dit la fausse servante, consternée. N'oublie pas que les gens peuvent faire preuve d'avarice.

En clair, certains considéraient comme du gaspillage d'utiliser des épis de riz bien mûrs pour une simple cérémonie. Résultat, on ne proposait souvent aux enfants que le rebut de la récolte.

Mao Mao inspecta l'épi. Les feuilles se tenaient bien, mais les grains encore jeunes peinaient à remplir leur enveloppe. En somme, ce n'était pas tant que le riz ne poussait pas, mais plutôt que la plante n'avait pas eu le temps d'arriver à maturité.

— C'est le chef du village qui me l'a donné !

— Tout s'explique. Tu n'aurais pas dû aller en chercher chez lui, dit l'un de ses camarades en secouant la tête. Chaque année, une partie de ses rizières est en retard. Vu comme il est radin, il choisit toujours les épis de cette parcelle.

— Quoi ? Que l'esprit du renard le maudisse !

— C'est normal, tu es arrivé ici il y a seulement un an. Nous autres, on est tous au courant. Mais tu l'es aussi, maintenant. Tu feras plus attention l'année prochaine.

Les épaules de l'enfant, abattu, s'affaissèrent. Mao Mao observa son propre épi. Il était rempli de grains. Elle le détacha de sa lanterne, puis le tendit au petit garçon dépité.

— Tu me le donnes vraiment ?

— Oui.

L'apothicaire n'était pas superstitieuse au point de s'attacher à un épi de riz, et peu lui importait, au fond, comment sa lanterne était décorée.

Les yeux de l'enfant se mirent à briller. Il inclina respectueusement la tête pour remercier sa bienfaitrice.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? demanda Kyo-u à Shisui dès qu'il fut sorti du sanctuaire.

Le garçon floué par le chef du village vint prendre sa place. Il pénétra dans le bâtiment en tenant son bel épi, un sourire jusqu'aux oreilles.

— Tu t'en es très bien tiré !

— Merci !

Il n'y avait pas de quoi en faire toute une histoire. Selon Mao Mao, il s'était contenté de rester sagement assis dans le sanctuaire. Elle préféra garder ses pensées pour elle.

— J'aurais voulu que ma mère me voie... regretta Kyo-u, un peu attristé.
Shisui lui tapota gentiment la tête.

— Je sais. Allez, va vite faire ton offrande, lui dit-elle avant de désigner une tour de guet. Après on ira voir le feu, d'accord ?

La construction se situait au-delà du sanctuaire, au pied d'un autre escalier. Or, l'endroit sembla étrange à Mao Mao.

— Est-ce une autre source, là-bas ? demanda-t-elle.

— Plutôt un étang.

La tour de guet surplombait l'étendue d'eau. On aurait dit qu'elle avait été construite sur un radeau.

Kyo-u s'empressa de déposer son masque en offrande. Ils descendirent ensuite tous les trois l'escalier, à l'opposé du chemin par où étaient venues les jeunes filles. Après avoir remis leur offrande, les pèlerins se rassemblaient au pied des marches.

De la paille avait été entassée autour de la tour de guet. Quelques lanternes éclairaient le tout. En plissant les yeux, Mao Mao eut l'impression d'y voir un tas de masques blancs.

— Les masques sont donnés en offrande toute l'année, ensuite, on les brûle sur la tour de guet. On dit que les vœux inscrits dessus se réaliseront quand les masques, une fois consumés, monteront jusqu'au ciel.

— Je n'ai pas écrit de vœu, moi...

— Parce que tu crois à ces superstitions ? s'étonna Shisui.

Bonne question, songea l'herboriste en regardant la tour. Plutôt que de s'en remettre aux dieux, n'était-il pas plus rapide d'agir soi-même en vue de satisfaire ses souhaits ?

— Ce n'est pas une superstition ! s'indigna Kyo-u. Mon vœu va se réaliser, j'en suis sûr ! Je me suis appliqué pour l'écrire et j'ai peint de jolis dessins sur mon masque, comme l'année dernière. Il n'y a pas de raison que ça ne marche pas !

Il respirait bruyamment. Son souhait devait être crucial à ses yeux.

— Qu'as-tu demandé ? s'enquit Mao Mao.

— Ça ne se dit pas, d'abord !

— Bon, très bien.

Après tout, elle s'en moquait. L'herboriste avait posé la question par pure politesse. Kyo-u lui jetait pourtant des regards à la dérobée. Apparemment, qu'elle s'en soit aussi vite désintéressée l'avait quelque peu agacé.

— Regardez, le feu arrive ! s'exclama Shisui.

Elle montra un enfant qui tenait une torche en bois de pin. Une épaisse gerbe d'épis de riz pendait derrière lui, à la manière d'une queue de renard. Aux motifs de son masque, Mao Mao reconnut le garçon avec qui elle avait échangé son épi.

— Tu aurais bien voulu parader à sa place, n'est-ce pas, Kyo-u ?

— Pff... J'ai passé l'âge de ces trucs-là. J'ai laissé un autre y aller.

Le petit avait beau dire, il semblait en effet jaloux.

Un adulte masqué recueillit la torche portée par l'enfant, avant de s'en servir pour enflammer la pointe d'une flèche, qu'il tendit ensuite à son voisin, muni d'un arc.

L'archer banda son arme de toutes ses forces, puis lâcha sa flèche enflammée qui décrivit un lent arc de cercle avant de se fichier dans un des pieds de la tour de guet. Le tireur était extrêmement doué.

La petite construction avait dû être badigeonnée d'huile, car elle s'enflamma à une vitesse prodigieuse. On entendait les poutres crépiter sous l'effet du brasier qui les dévorait.

— C'est étrange, non ? commenta Shisui. La tour, en haut, brûle, mais pas le radeau en dessous.

Ce phénomène s'expliquait probablement par la présence de l'eau, qui préservait le socle d'une température trop élevée, raisonna Mao Mao.

La tour s'embrasa tout entière, emportant dans les flammes les masques de renard disposés çà et là. Ainsi, selon la croyance locale, la fumée qui s'élevait devait transporter les vœux jusqu'au ciel.

— Oh... fit Kyo-u.

Quand l'édifice de fortune finit par s'effondrer, des masques tombèrent à l'eau. Le garçon se concentra pour voir si le sien avait été entraîné dans la chute. Sauf qu'à cette distance, il était impossible de le savoir.

Moins de la moitié des masques semblait s'être entièrement consumée.

— Les vœux qui ne se réaliseront pas sombreront au fond de l'eau, où ils nourriront d'autres souhaits, dit Shisui comme pour elle-même. Les insectes incapables de passer l'hiver ne laissent derrière eux que leur descendance.

Elle regardait, au loin, les flammes qui brûlaient encore.

Mao Mao ne comprendrait que plus tard le sens de ces paroles.

Chapitre I4

Le lieu des opérations

Les deux jeunes filles rentrèrent à l'auberge où les attendait Suilei qui, après s'être volatilisée durant la journée, réapparaissait enfin. Elle lisait un livre, tirée d'une pile disposée sur la table. Quand elle vit Mao Mao, elle referma l'ouvrage le plus doucement possible – ce qui n'empêcha pas la flamme de sa bougie de vaciller.

— Avez-vous dîné ? demanda la servante ressuscitée.

— Pas encore, répondit Shisui, donc s'il y a quelque chose à manger...

Suilei alla chercher sur une étagère un panier rempli de longs beignets frits, puis versa du lait de soja dans deux bols. Elle en déposa un devant Mao Mao, qui trempa le beignet durci et un peu froid dans le lait végétal avant d'en prendre une bouchée. La friture, fourrée d'une généreuse quantité de miel, répandit un goût délicieusement sucré sur sa langue.

Le lait de soja était un dérivé de la fabrication du tofu. Son odeur, souvent peu appréciée, avait été adoucie grâce à l'ajout de gingembre dans la préparation, ce qui rendait la boisson très agréable.

Les trois jeunes femmes s'assirent autour de la table, formant une sorte de triangle. Mao Mao mangeait en silence, tandis que Shisui relatait le festival à sa grande sœur. Suilei, inexpressive depuis leur retour, ne détachait pas le regard de son livre. Alors que l'herboriste croyait qu'il s'agissait d'un ouvrage de pharmaceutique, ses yeux se mirent à pétiller, jusqu'à ce qu'elle prenne

conscience que l'ouvrage en question était en réalité une encyclopédie illustrée sur les insectes. Non imprimé et rédigé à la main, le volume était truffé d'annotations, ce qui lui donnait davantage l'aspect d'un carnet que d'un livre.

Mao Mao fixait Suilei, qui finit par s'en rendre compte.

— Que veux-tu ?

— Oh, je me disais simplement qu'il était peut-être temps d'honorer ta part du marché.

— Au sujet du remède de résurrection ? s'assura Suilei après une seconde d'hésitation.

Quel plaisir d'échanger avec quelqu'un qui comprenait si vite !

— As-tu conscience de la position dans laquelle tu te trouves ? poursuivit la jeune femme.

Techniquement parlant, Mao Mao était retenue prisonnière. Pour autant, on la traitait avec beaucoup d'égards au vu de sa situation. Au fond, ce n'était pas si étonnant puisque si elle tentait de s'enfuir, elle serait aussitôt rattrapée. Et quand bien même elle parviendrait à leur échapper, par quel miracle rallierait-elle une ville ou un village où l'on accepterait de l'aider ? Elle ne savait pas vraiment monter à cheval, du moins pas au galop.

Cela étant dit, ses ravisseuses seraient quand même avisées de l'enfermer ou de l'attacher quelque part. Il était évident que quelque chose clochait dans leur comportement.

Peut-être lui répondraient-elles si elle leur demandait simplement quel était leur but ? Mais pour l'heure, Mao Mao avait toute une liste de questions bien plus pressantes à poser...

— Est-ce que tu le prépares à base de datura et de fugu ? En quelles proportions ? Y a-t-il d'autres ingrédients ? Quelle quantité faut-il ingérer exactement ?

Suilei ne daigna pas lui répondre.

— J'aimerais aussi savoir dans quel état on se trouve juste après la « résurrection ». J'imagine qu'au début, on est incapable de bouger.

L'apothicaire s'était peu à peu rapprochée de Suilei sans même s'en rendre compte. Sa ravisseuse grimaça de façon imperceptible. Sa main gauche était secouée de spasmes réguliers, ce que Mao Mao n'avait encore jamais remarqué.

— Je ne pense pas que le datura soit nécessaire.

— Vraiment ? s'étonna l'herboriste.

— J'ai lu la recette dans un livre étranger. D'après ce que j'ai compris, elle servait à l'origine à prolonger le coma, mais sans doute l'utilisait-on aussi pour faire perdre connaissance aux personnes qu'on souhaitait réduire en esclavage.

Suilei regarda sa main gauche, toujours prise de tremblements, qu'autrefois elle contrôlait parfaitement. Il fallait sûrement y voir les effets secondaires du remède de résurrection.

— Je m'en suis plutôt bien tirée. J'aurais pu perdre la mémoire si je m'étais trompée dans le dosage.

Une affirmation qui ne pouvait signifier qu'une chose : la drogue avait été testée sur d'autres cobayes. Élaborer un remède ne se faisait pas sans risques. Pour trouver la formule exacte, de nombreux tâtonnements étaient nécessaires.

Mao Mao avait conscience qu'un tel processus impliquait des expérimentations sur des êtres humains. Cette pensée fit naître en elle une émotion impossible à contenir. Des pieds à la tête, sa peau se couvrit de chair de poule. Elle ouvrit grand les yeux, puis s'approcha encore un peu plus de Suilei.

— Et donc, qu'en est-il de la version améliorée du remède ? lui demanda-t-elle.

— Pour l'instant, répondit son interlocutrice après une seconde d'hésitation, nous ne l'avons testée que sur des animaux.

Soit sur aucun être humain. Contrairement aux suppositions de ses créateurs, ressusciter un sujet était peut-être impossible sans ajouter du datura dans le remède. D'où l'importance de l'expérimenter d'abord sur des spécimens non humains.

Des étoiles dans les yeux, Mao Mao approcha le visage si près de Suilei que leurs nez se touchaient presque. Puis l'herboriste posa la main sur sa maigre poitrine, comme pour signifier : « Le voilà, votre cobaye. »

— On ne le testera pas sur toi.

— Pourquoi pas ? Je suis volontaire !

— Tu es avant tout notre otage, tu te rappelles ?

L'apothicaire dut contrôler son envie de saisir sa ravisseuse par le col pour la secouer et l'obliger à lui faire avaler ce fameux remède. Sinon, à quoi bon s'être laissée conduire jusqu'à cet endroit ?

Décidée à faire profil bas pour le moment, elle s'éloigna un peu.

— Ah ! Je suis contente que vous vous entendiez bien ! s'exclama soudain Shisui avec légèreté, un beignet dans la bouche. L'une comme l'autre, vous n'avez pas beaucoup d'amies.

— Silence.

— Tais-toi.

Sans le faire exprès, ses deux compagnes lui avaient répondu en même temps.

Mao Mao partageait la même chambre que Suilei. Shisui en occupait une autre, qui n'accueillait qu'un seul lit. Elle avait fait un caprice pour partager leur chambre, mais après que son aînée l'en avait chassée, elle avait regagné la sienne à contrecœur.

Pour autant, et bien qu'elles dorment dans la même pièce, l'apothicaire et la servante ressuscitée n'eurent pas grand-chose à se dire la première nuit, ni même la suivante.

Pour être honnête, Mao Mao avait bien quelques sujets de conversation en tête, mais elle doutait que Suilei accepte de lui répondre.

Quel était l'objectif des deux sœurs ? L'herboriste aurait dû poser cette question dès le départ. La troisième nuit, elle était bien décidée à la poser, mais ce fut une tout autre question qui sortit de sa bouche.

— Shisui et toi semblez bien vous entendre, je me trompe ?

— Est-ce vraiment l'impression qu'on donne ?

— Oui.

Le dialogue s'arrêta là. Voilà ce qui se passait quand Shisui n'était pas là pour faire tampon entre Suilei et leur otage.

Le lendemain matin, une grande quantité de livres avait été déposée sur la table : des encyclopédies de plantes médicinales incluant de nombreuses illustrations soignées. Dans le tout se trouvaient des volumes étrangers, où l'apothicaire découvrit une multitude d'espèces inconnues. Elle ne comprenait pas la moitié des explications, mais des morceaux de papier étaient insérés çà et là entre les pages pour annoter et compléter le texte.

— Je sors, déclara Suilei. Un garde est posté dehors, n'espère pas en profiter pour t'enfuir.

— Je ne pense pas qu'elle en ait envie, lança Shisui.

Levée avant Mao Mao, la passionnée d'insectes déjeunait déjà d'une bouillie de riz.

— Qu'est-ce que tu as fait pour mériter qu'on te mette un garde sur le dos ? s'enquit Kyo-u.

Allez savoir pourquoi, le petit fripon était là lui aussi. Il mangeait un beignet fourré au miel qu'il trempait dans sa bouillie de riz.

Le garçon était agaçant, mais Mao Mao ne lui prêtait aucune attention. Elle avait bien mieux à faire, comme se plonger jusqu'au cou dans la montagne de trésors abandonnés sur la table.

— Tu ne manges pas ? lui demanda Shisui.

— Plus tard.

Son envie de lecture était plus pressante, mais son amie vint lui fourrer un beignet ramolli dans la bouche. Tant pis, elle se sustenterait malgré elle.

— Tu ne comptes pas te changer non plus ? Tu es encore en chemise de nuit...

— Plus tard.

— Tu m'inquiètes, là...

Shisui dénoua alors la chemise de Mao Mao, puis lui enfila un haut. Pour poursuivre sa lecture, l'apothicaire n'eut d'autre choix que de tendre les bras pour la laisser faire.

— Oh ! Jamais vu une fainéante pareille ! lui lança Kyo-u en la voyant se laisser nourrir et habiller. Tu joues vraiment les princesses ! Tu me fais penser à dame Shenmei.

Shenmei ?

L'herboriste se demandait de qui il pouvait bien s'agir quand Shisui lui tapota gentiment le bas du dos. Obéissante, Mao Mao se mit debout, puis leva une jambe après l'autre pour enfiler la jupe que son amie lui présentait.

— Bon, mon petit Kyo-u, dit cette dernière, est-ce que tu comptes débarrasser les bols, maintenant ?

— Mais euh... Pourquoi moi ? Tu ne peux pas demander aux servantes ?

— Tu ne sais rien faire par toi-même, ma parole... Ça prouve bien que tu n'es encore qu'un enfant !

Elle sait y faire avec lui.

Shisui connaissait les formules magiques pour énerver les petits garçons qui voulaient jouer les grands. Avec force bruits et gestes brusques, le garnement déposa la vaisselle sur un plateau qu'il souleva avant de quitter la pièce.

Mao Mao, qui observait la scène du coin de l'œil, hocha la tête, admirative.

— Il a grandi avec une cuillère en argent dans la bouche, je me trompe ?

— Ah ça... Dans un lointain pays de l'Est, il y a un dicton : « Les puissants ne sont pas éternels. »

En d'autres termes, elle voulait dire que même la lignée la plus prestigieuse finissait un jour par décliner.

Mao Mao parcourait les livres pendant que Shisui jouait avec les cheveux de son amie à son gré.

— Au fait, où est l'épingle que tu portais hier ?

Sans un mot, l'herboriste pointa du doigt sa chambre. Shisui s'y rendit à petits pas pressés pour rapporter l'ornement qui était posé à côté de l'oreiller.

Elle peigna ensuite les cheveux de sa camarade, les relevant pour les nouer, puis fit retomber des mèches une à une à côté de l'oreille. Enfin, elle les attacha avec un ruban.

— Prends soin de cette épingle, elle est de très bonne qualité. Quelqu'un pourrait te la voler pour la revendre.

— Crois-tu que je pourrais en tirer un bon prix ?

— Eh bien... (Shisui mit l'accessoire sous le nez de Mao Mao.) L'artisan qui l'a conçue possède une technique hors pair. Il n'y en a pas beaucoup d'aussi bons, même à la capitale. Les connaisseurs ont l'œil pour détecter leur patte et ainsi savoir qui en a passé commande. La finesse des motifs gravés sur le manche, le soin apporté aux détails à peine visibles sont d'une qualité exceptionnelle.

L'apothicaire se rappela qu'une prostituée avait autrefois vendu un article qu'un client lui avait offert, puis le même client l'avait racheté pour lui offrir à nouveau. Une histoire assez embarrassante, en somme. L'épingle de Mao Mao lui avait aussi été offerte par quelqu'un de fort insistant dans son genre. Il risquait de revenir vers elle un jour ou l'autre, ce qui n'était pas pour la rassurer.

— Je... je ne peux pas la vendre.

— Dans ce cas, il ne te reste plus qu'à la faire fondre pour récupérer le métal.

Ce serait du gâchis, songea Mao Mao.

Shisui jugeait le résultat de ses soins.

— Hmm... Il manque un petit quelque chose.

Elle porta les mains à sa propre tête pour en retirer une autre épingle, plutôt en forme d'épée, qu'elle planta dans la chevelure de l'apothicaire.

— Bon, là, je pense que ça ira.

— On dirait que tu as l'habitude de tous ces gestes.

— Tu sais, tu finis par devenir assez douée quand tu reçois des coups parce que tu es trop lente, expliqua la passionnée d'insectes comme si la chose allait de soi.

— On te frappe ?

— Oui.

Qu'un maître inflige des châtements corporels à ses domestiques était assez courant. Malgré tout, Mao Mao tombait des nues.

— Et quand mes massages ne donnent pas satisfaction, on m'asperge d'eau bouillante. Je peux t'assurer que ça me terrifie.

— On le serait à moins ! Ta maîtresse est vraiment horrible.

Plus d'une fois, Mao Mao avait aussi été châtiée par la vieille grippe-sou du Palais vert-de-gris, mais même cette sorcière décrépite avait conscience des limites à ne pas franchir. Elle s'arrangeait toujours pour cogner à un endroit où les marques ne se voyaient pas, pour frapper sans blesser. À n'en point douter, il s'agissait du meilleur moyen de ne pas dévaluer sa marchandise, mais il était possible d'y voir aussi une forme de retenue.

— Ah mais c'est de ma mère que je parle, expliqua Shisui.

— J'espère ne jamais la rencontrer...

Réserver un tel traitement à sa fille était-il digne d'une mère ? se demanda Mao Mao. Elle examina son auriculaire gauche tordu.

Il y a sans doute pire.

— Je te comprends. C'est pour ça qu'il vaut mieux que tu restes ici bien sagement, la prévint Shisui en rangeant son peigne. Parce qu'aujourd'hui, je suis de sortie.

Sur ces mots, elle quitta la pièce.

Six heures s'étaient peut-être écoulées depuis le départ de son amie. Quand Mao Mao avait un petit creux, une servante de l'auberge lui apportait son repas dans sa chambre. Elle avait aussi une montagne de livres à lire pour s'occuper.

Seul bémol à sa situation : pour se rendre aux lieux d'aisances, un garde devait l'accompagner, ce à quoi elle ne pouvait que se résigner.

Une fois la substantifique moelle tirée de tous les ouvrages à sa portée, l'apothicaire bâilla à s'en décrocher la mâchoire. Être restée assise aussi longtemps lui avait donné des courbatures. Elle sortit la tête par la fenêtre pour prendre un peu l'air. Sa chambre se trouvait au dernier étage de l'auberge, qui en comptait deux, soit le plus haut édifice du hameau. L'horizon était dégagé.

Par endroits, de la vapeur s'élevait des sources chaudes. Bien sûr, elles étaient à l'abri des regards, mais de là où elle se tenait, Mao Mao pouvait voir presque tout le village, et même plus loin encore. Par-delà la clôture, des rizières s'étendaient le long d'un cours d'eau. Plus loin s'étalait la forêt, qui semblait engloutir le ruisseau. Dans les champs, la saison des récoltes touchait à sa fin. La paille du riz avait séché.

Tiens ?

La jeune fille avait aperçu une propriété, où il restait une seule parcelle à faucher. Une minuscule portion de céréales, encore vertes, demeurait debout. Pile là où un bâtiment à l'architecture impressionnante, construit juste à côté, leur faisait de l'ombre – sans doute le grenier à riz.

Mao Mao se remémora ce qu'avaient dit les enfants la veille : le riz poussait mal à un certain endroit. S'ils disaient vrai, les fermiers laissaient peut-être les tiges sur pied le temps qu'elles mûrissent.

La jeune herboriste se frotta le menton, songeuse.

Le problème n'était visiblement pas lié à un manque d'apports d'éléments nutritifs. La zone non récoltée avait une particularité : elle formait un carré aux côtés bien nets, pile dans l'ombre du bâtiment.

Et si...

Mao Mao se pencha par la fenêtre pour observer plus attentivement cette portion. Soudain, un gros « bang ! » se fit entendre. Surprise, l'herboriste faillit en tomber de son point d'observation. Paniquée, elle s'agrippa au cadre, puis tenta de calmer sa respiration.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Le responsable de ce bruit n'était autre que le petit impertinent, qui avait ouvert la porte de la chambre sans la retenir.

Le visage fermé, Mao Mao alla se planter devant Kyo-u puis, sans autre forme de procès, lui frotta la tête de son poing.

— Aïe ! Ça fait mal ! Mais qu'est-ce qui te prend ?

— Tu devrais être plus discret quand tu rentres dans une pièce !

En vérité, elle avait besoin de passer ses nerfs, mais c'était aussi un peu mérité : qu'il ait la langue si bien pendue finissait par l'agacer...

Une fois libéré de l'emprise de la jeune fille, Kyo-u tourna vers elle un regard empli de larmes et de rancune.

— Dis, elle est où, Shisui ?

— Je n'en sais rien.

Elle n'avait pas cherché à le savoir.

— Demande-lui, la prochaine fois.

Quand bien même, Mao Mao ne savait pas si la jeune fille répondrait à ses questions. Quoi qu'il en soit, pour l'heure, ce carré de riz l'intriguait davantage.

— Pourquoi tu regardes tout le temps dehors ?

— Ce bâtiment, là-bas, qu'est-ce que c'est ?

— Lequel ?

L'herboriste désigna ce qu'elle pensait être un grenier à riz, à l'extérieur du village. On en comptait plusieurs dans les alentours, mais celui qu'elle avait montré était le plus remarquable.

— Ah, c'est au chef du village. J'ai entendu dire que de ce côté, ce sont aussi ses champs.

— C'est bien une grange, n'est-ce pas ?

— Oui, mais elle ne sert pas beaucoup. (Il avait perdu ses incisives de lait, ce qui avait laissé un trou béant au milieu de sa bouche.) Les greniers qu'on utilise sont surélevés par rapport au sol, à cause des rats, sauf celui qui est tout

là-bas, ajouta Kyo-u en tendant le doigt. En ce moment, je crois bien qu'il ne sert plus.

— Mais il est toujours là.

— Notre chef, c'est un vrai radin. Il ne doit pas avoir envie de dépenser de sous pour le démolir.

— Hmm... se contenta de répondre Mao Mao.

Elle s'éloigna de la fenêtre, puis se mit à feuilleter frénétiquement un livre qu'elle avait lu un peu plus tôt.

J'étais certaine que c'était par là...

L'apothicaire tourna les pages, encore et encore, jusqu'à retrouver celle où était collée une profusion de notes.

Elle se racla la gorge.

En lui laissant autant de livres à disposition, Suilei et Shisui avaient pensé que l'étude l'aiderait à rester calme. Hélas, c'était tout le contraire. La curiosité insatiable de Mao Mao n'aurait su se satisfaire de ces quelques ouvrages.

En son for intérieur, l'herboriste bouillait d'une émotion qu'elle peinait à contenir. Rester enfermée dans une pièce à lire était bien trop frustrant pour elle.

— Que... qu'est-ce qui t'arrive ? Tu en fais, une tête... s'étonna Kyo-u en scrutant le visage de la jeune fille.

Oh non ! Voilà que ses manies lui revenaient... Dans ces circonstances, sa raison n'avait plus la moindre emprise sur ses actes. Quand bien même elle savait qu'elle s'apprêtait à faire un choix complètement stupide.

Malgré tout, ce trait de personnalité caractérisait bien la nature profonde de Mao Mao.

— Est-ce que tu veux y aller ? demanda le garçon.

Oh oui ! Seulement, un garde n'était-il pas posté devant la porte ? Il lui restait la possibilité de sortir par la fenêtre... Depuis le deuxième étage, difficile de passer inaperçue, toutefois. Elle aurait pu descendre en confectionnant une échelle de draps déchirés, ou bien, avec un peu de motivation, en s'accrochant

au mur avant de sauter au sol, d'une manière ou d'une autre. Sauf qu'en descendant par la façade du bâtiment, elle serait repérée et arrêtée sur-le-champ.

— On peut ? demanda-t-elle sans trop y croire.

— Ce n'est pas impossible, répondit Kyo-u, le visage fendu d'un large sourire.

Mao Mao écarquilla les yeux.

— Par quel moyen ?

Sa réaction sembla amuser le garçon, qui partit à toutes jambes dans la pièce voisine, celle où dormait Shisui.

— Viens m'aider !

Il fallait pousser une grande armoire. Mao Mao obéit sans trop comprendre le but de la manœuvre. Le meuble bougea petit à petit en raclant le sol. Surprise ! Une porte était dissimulée derrière.

— On peut passer d'une pièce à l'autre, normalement. Ma chambre, c'est celle d'à côté.

Au moment de cloisonner l'espace, l'imposante commode était la solution toute trouvée pour aller plus vite. Un moyen comme un autre d'agencer les chambres de la manière dont on le souhaitait.

— N'y a-t-il pas un meuble de l'autre côté ?

— Tu t'inquiètes pour rien, je m'en suis déjà occupé. Je voulais vous faire peur à toutes les deux, mais ce gros machin m'en empêchait.

Kyo-u ouvrit la porte... qui n'était pas fermée à clef. Personne n'avait dû envisager qu'il se trouverait quelqu'un pour déplacer des meubles des deux côtés du mur.

La chambre du garçon était agencée de la même façon que les autres. Une profusion de feuilles de papier et de pinceaux, disposés pêle-mêle, occupait le lit. Mao Mao s'était déjà fait la réflexion devant le masque de renard qu'il avait peint : contre toute attente, le dessin passionnait ce garnement.

— Eh, par ici, dit Kyo-u en pointant du doigt le salon relié à la chambre.

À l'inverse des pièces où dormaient Mao Mao et les deux sœurs, la salle ne possédait pas de fenêtre mais une grande porte qui donnait sur un balcon.

Sa plate-forme rejoignait la chambre attenante, et même celle d'après. Des grilles servaient de séparation entre chaque espace, mais se glisser entre les barreaux qui les composaient et la cloison serait facile.

— Si tu vas jusqu'au bout, tu arrives sur le toit de la passerelle qui relie la maison au pavillon juste en dessous. Tu n'auras qu'à sauter depuis le toit pour sortir.

Le pavillon se trouvait à l'arrière de l'auberge. Pour peu qu'elle soit discrète, Mao Mao ne se ferait pas repérer.

— Tu t'y connais, dis donc.

— Eh oui ! Tout le monde passe son temps à étudier, sauf moi...

En d'autres termes, le petit diable empruntait ce chemin à sa guise pour sortir inaperçu. Vivre dans cette auberge, au milieu des voyageurs, ne l'empêchait pas de connaître le hameau sur le bout des doigts – d'autant qu'il y habitait probablement depuis un certain temps. La présence des sources chaudes était aussi un élément à prendre en compte. Il n'était pas rare d'y séjourner un bon moment dans l'espoir de guérir d'une maladie. Or, Kyo-u ne présentait ni signe de faiblesse ni problème de santé apparent, selon l'œil aiguisé de l'apothicaire.

La question intéressait peu la jeune fille, au demeurant. Elle n'attendit donc pas plus longtemps pour se faufiler dans l'interstice entre les barres de métal – être maigrichonne avait parfois du bon.

Kyo-u lui avait emboîté le pas. Elle l'observait d'un œil agacé, ne comprenant pas pourquoi il la suivait. L'insolent prit son air le plus hautain pour répondre :

— Tu as eu un peu de mal jusqu'ici, alors je vais t'accompagner, c'est plus sûr.

Après tout, pourquoi pas...

En fin de compte, s'évader n'avait pas été très difficile !

Une fois qu'ils furent sortis de l'auberge, la suite du parcours fut à l'avenant. Lors de son arrivée dans le hameau, les gardes en faction lui en avaient interdit l'accès. Cette fois, ils laissèrent passer Mao Mao sans esquisser le moindre geste. Sans doute ne l'avaient-ils pas reconnue, car il faisait nuit la première fois qu'ils l'avaient vue. Les rizières avaient été fauchées. Elle verrait sans peine s'il se trouvait quelqu'un alentour. Et puis, en pleine journée, une rencontre avec des bêtes sauvages n'était pas vraiment à craindre.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Il y a quelque chose que j'aimerais vérifier, lui répondit l'apothicaire.

Ils étaient arrivés devant la grange, dressée au-dessus du carré de riz aux épis qui n'avaient pas encore été récoltés.

Kyo-u en cueillit un.

— Tu crois que c'est parce que la terre est pauvre, ici ? demanda-t-il.

— À mon avis, ce n'est pas la seule explication.

Mao Mao examina le bâtiment. Une grande fenêtre était enchâssée dans le mur de crépi. De facture simple et sans barreaux, elle était fermée. L'apothicaire ramassa une branche par terre, dont elle se servit pour jauger la largeur de la fenêtre, puis la comparer avec la petite rizière non fauchée. La dernière était légèrement supérieure à la première.

— Je crois bien que ce carré de terrain reçoit de la lumière toute la nuit, annonça-t-elle.

— Hein ? Comment ça ?

Il est fréquent que des plantes soient gênées dans leur croissance par une modification de leur environnement. De la même façon que Mao Mao avait obtenu une floraison précoce chez les roses bleues qu'elle avait créées, ces plants de riz avaient vu leur cycle de vie bouleversé par une intervention extérieure.

Il est de coutume de dire qu'une abondance de lumière favorise la croissance des plantes. Pourtant, à l'inverse, il peut arriver que ce même facteur leur porte préjudice. En l'espèce, Mao Mao pensait que le riz avait été soumis à un éclairage constant, même de nuit, ce qui avait retardé leur maturation. Ce

phénomène se produisait de temps à autre dans les environs du quartier des plaisirs, qui ne dormait jamais.

— Ce riz pousse mal parce qu'il est éclairé tout le temps ?

— Ce n'est qu'une supposition.

À en juger par la position et la largeur de la fenêtre, l'hypothèse était fort probable. Malgré tout, un doute subsistait. Si la grange était bel et bien abandonnée, pourquoi l'aurait-on éclairée en permanence ?

À ce sujet...

— Tu m'as dit qu'il y avait des rats ici.

— Oui. Ils ont beau y mettre des pièges tout le temps, il en sort toujours plein.

— Donc, on peut en attraper autant qu'on veut.

Mao Mao se souvint des paroles de Suilei. La nouvelle version du remède n'avait pas encore été testée sur un être humain. On pouvait en déduire qu'elle l'avait été sur des animaux. Lorsqu'on pense utiliser des cobayes, il faut une espèce plutôt petite et facile à attraper. Par ailleurs, Mao Mao avait lu dans l'un des livres qu'on lui avait laissés quelque récit relatant les résultats de plusieurs expériences pratiquées sur des rats.

Les volumes en question étaient en trop grand nombre pour que Suilei ait pu les transporter seule à l'auberge. L'explication la plus logique était donc qu'on se les était procurés dans le hameau.

Mao Mao fit le tour de la grange. Hormis la fenêtre, elle n'y trouva qu'une porte, malheureusement verrouillée.

— Pousse-toi.

Kyo-u sortit un morceau de fil de fer d'on ne sait où, pour se mettre à le faire jouer dans le verrou. Son mécanisme peu élaboré ne résista pas longtemps.

Ce fripon file un mauvais coton...

Pour autant, elle ne savait pas comment elle aurait fait sans lui. Elle entra dans la grange qui était divisée en deux grands espaces. La jeune fille décida de débiter l'exploration par la salle à la fenêtre.

Elle y trouva bien ce à quoi elle s'attendait, mais aussi d'autres choses qui déjouaient tous ses pronostics. Dans la première catégorie se rangeaient les rats enfermés dans des cages ainsi qu'un grand nombre de feuilles de papier couvertes de notes. Le second groupe était constitué d'étranges ossements de bêtes, d'herbes séchées, et de ce qui ressemblait fortement à des foies. Une odeur singulière emplissait les lieux.

De petites fioles étaient alignées sur une étagère. Les étiquettes qui y étaient collées mentionnaient une date, les ingrédients et leur quantité. Kyo-u étudiait le tout avec intérêt.

L'envie de les observer de plus près titillait aussi Mao Mao, mais son regard fut attiré par quelque chose d'encore plus stupéfiant.

Un tube de métal – ou du moins ce qui y ressemblait. Il était décomposé en plusieurs pièces éparpillées, ce qui n'aidait pas à déterminer sa véritable nature. L'apothicaire avait toutefois déjà vu un engin de ce genre.

Un feifa, du même type que celui utilisé par les instigateurs de la tentative d'assassinat de Jinshi.

Qu'est-ce que ça fait là ?

Sa présence ouvrait la porte à une myriade de questions. L'apothicaire n'eut cependant pas le temps de faire le tri dans ses idées, car un claquement sec retentit depuis l'extérieur.

Mao Mao bâillonna Kyo-u de sa main, puis l'emmena se cacher avec elle dans un recoin de la pièce, derrière un rideau.

— Tiens ? Il y a quelqu'un ?

Une voix de femme, détendue. S'ensuivirent des bruits de pas sonores.

— Quelqu'un a-t-il oublié de fermer la porte ?

— Non, madame, c'est hautement improbable, lui répondit une voix d'homme en retour.

On distinguait bien deux voix, mais plus de quatre pieds foulaient le sol.

— La porte était ouverte, pourtant. Qui l'avait fermée en dernier ? demanda doucement la femme sur un ton calme.

Malgré tout, la voix fit frissonner Mao Mao, sans qu'elle en comprenne la raison. Et elle n'était pas la seule à avoir ce sentiment.

Dans ses bras, Kyo-u tremblait. Elle retira la main de devant sa bouche.

— Fichus.

— Quoi ? chuchota-t-elle.

— On est fichus. C'est elle...

Une grimace déformait le visage du jeune garçon.

Les pas se rapprochèrent. Des effluves d'un parfum surprenant vinrent se mêler à l'odeur, caractéristique, qui saturait l'air. Un froissement de vêtements laissa ensuite penser que la femme regardait à gauche et à droite, bien que, de là où elle se trouvait, Mao Mao ne vît que des pieds.

Six pieds de femmes et quatre d'hommes.

Non, seulement deux d'homme, peut-être. Les deux autres appartenaient à quelqu'un qui portait des vêtements d'homme, des vêtements que Mao Mao reconnut : c'était la tenue que Suilei avait revêtue le matin même.

— Il y a un problème ? demanda l'une des femmes.

Elle parlait avec un accent très particulier, que l'apothicaire avait déjà entendu quelque part.

La jeune fille tremblait et de la sueur dégoulinait le long de son dos. Malgré tout, elle se pencha pour jeter un œil, histoire d'en avoir le cœur net. Elle vit des yeux dissimulés sous un voile. L'étoffe recouvrait également ses cheveux, mais ne pouvait empêcher de discerner la couleur des iris. Ce bleu ciel ne pouvait appartenir qu'à une étrangère.

— Ce n'est rien. J'ai dû rêver, lui répondit l'autre femme, celle à la voix douce.

Elle fit volte-face, s'apprêtant à quitter les lieux. Mao Mao allait pousser un soupir de soulagement quand...

La femme tendit la main vers la hanche d'un homme, sans doute un garde.

À cet instant précis, une mèche des cheveux de l'herboriste tomba sur le sol. Une lame venait de se planter dans le mur juste derrière elle. Le manche

vibrant encore de la violence du choc. Une fraction de seconde avait suffi, la jeune fille n'avait eu conscience de rien. Au moment où elle commençait à comprendre ce qui s'était passé, une main saisit le rideau qui cachait Mao Mao et le jeune garçon, et le tira. Une femme d'âge mûr contemplait les deux intrus. Elle était encore belle, mais ses atours ne devraient plus résister très longtemps aux assauts du temps. D'une cinquantaine d'années, elle était vêtue et maquillée de manière assez extravagante.

Les accessoires dans ses cheveux étaient tout aussi clinquants. Les faux ongles en carapace de tortue fixés à son annulaire et son auriculaire faisaient bien deux *sun* de long. Ses lèvres peintes de rouge se déformèrent avec grâce quand elle jeta un regard méprisant à la chétive jeune fille recroquevillée sur elle-même.

— Finalement, ce n'était qu'un rat. (À voir l'expression de son visage, on eût dit qu'elle contemplait véritablement un rongeur nuisible.) Suilei, dit-elle.

— Oui, madame, répondit l'intéressée.

Elle fit un pas en avant. Aussitôt, la quinquagénaire la frappa avec son éventail.

Pourquoi fait-elle une chose pareille ?

— Tu as intérêt à régler ce problème de rongeurs !

— Je vous demande pardon, s'excusa la jeune femme, la tête baissée.

— Tiens ? Ce petit, je l'ai déjà vu quelque part...

— Dame Shenmei... s'il vous plaît... pardonnez-m...

Kyo-u tremblait comme une feuille, si bien qu'il avait du mal à articuler.

— C'est le fils de maître Shilo, répondit Suilei, elle-même terrorisée.

Shenmei se contenta d'un simple « Hmm... » pour toute réponse, avant de se tourner vers l'une des autres jeunes femmes, en âge d'être sa fille. Elle était maquillée de façon tout aussi ostentatoire que la matrone.

— Mère, il s'agit visiblement d'une petite bêtise, de vulgaires enfantillages. Partons.

Dans sa voix, on ne décelait nulle trace du ton enfantin qu'elle avait l'habitude d'adopter en temps normal. Elle s'était débarrassée de ses habits de paysanne pour revêtir une tenue somptueuse. Ses cheveux étaient coiffés haut, ornés d'un accessoire en forme d'aile d'oiseau d'un pays lointain.

C'était donc ça, ce qu'elle avait de prévu aujourd'hui...

Lors de leur périple jusqu'au hameau, Mao Mao avait décidé de ne pas pousser plus loin ses investigations, sciemment. D'abord tentée de lui poser des questions sur ses liens de parenté avec Suilei, elle avait finalement renoncé. Elle s'était dit que le savoir ne changerait rien. Visiblement, elle aurait dû prendre l'affaire avec davantage de sérieux.

Alors comme ça, c'est bien toi, le tanuki...

— Oui, tu as raison. Eh bien, pour la peine, emmenons-les avec nous, décréta Shenmei.

Ses traits, qui accusaient quelque peu son âge, avaient dû lui conférer une beauté rare, autrefois.

Le sourire de la matrone glaça le sang de Mao Mao.

— Tu es d'accord, n'est-ce pas, Lolan ? ajouta-t-elle... à l'intention de Shisui.

Chapitre 15

La forteresse

Mao Mao dut quitter malgré elle le village aux sources chaudes. Après une demi-journée à se faire bringuebaler dans une carriole, elle se retrouva dans un lieu aux allures de forteresse.

— Je n'avais pas l'intention de t'amener ici, lui confia Suilei une fois qu'elles furent entrées dans le bâtiment.

Ses joues étaient rouges et marquées. Ce visage blessé et contrit contrastait avec l'image de calme inflexible qu'elle avait jusque-là renvoyée à Mao Mao. La servante ressuscitée, déjà peu joviale de caractère, semblait à présent complètement abattue.

L'herboriste avait enfin compris la raison de ce changement en assistant à l'échange entre mère et fille dans l'entrepôt aux rats. Dans ce grenier prétendument à l'abandon, où elle s'était glissée en catimini, Mao Mao avait été débusquée par Shenmei, qui avait ensuite appelé Shisui « Lolan ».

Tout fait sens...

L'apothicaire l'avait vaguement pressenti. Le plus étrange aurait été qu'elle ne s'aperçoive de rien. Elle n'avait rencontré dame Lolan qu'en une seule et unique occasion : le jour du cours particulier qu'elle avait donné aux quatre concubines de haut rang, ainsi qu'à leurs suivantes.

Habillée de manière excentrique, la douce concubine avait écouté Mao Mao sans rien montrer d'autre qu'un visage inexpressif. Seules

dame Gyokuyo, amusée par l'exposé, et dame Lifa, d'un caractère studieux et appliqué, avaient participé en posant des questions. Le vertige qui avait saisi dame Lishu avait privé la plus jeune concubine de la possibilité d'émettre le moindre commentaire, se souvenait également Mao Mao. Mais aucune question, ni même de son, quasiment, n'était sortie de la bouche de dame Lolan.

À l'époque, ce manque de réaction n'avait pas particulièrement attiré l'attention de l'apothicaire. Après tout, que des nobles ne s'adressent pas à des subalternes de son rang n'avait rien d'inhabituel. À présent, elle comprenait mieux l'attitude de la douce concubine.

L'éducation qu'avait reçue Shisui, de son vrai nom Lolan, transparaissait dans ses effets personnels et la finesse de son vocabulaire ou de sa conduite. Le jour où elle s'était cachée de l'impératrice douairière, et celui où, aux bains, elle devait s'occuper d'une autre concubine précisément quand dame Lishu était arrivée, elle avait agi dans le but de préserver sa véritable identité. Restait une autre fois, quand elle avait aidé Mao Mao à attraper le chaton du même nom. L'apothicaire ne l'ayant pas reconnue, Lolan n'avait dès lors plus pris la peine de l'éviter.

Cette fille est une comédienne de haut vol...

En dehors de son penchant insolite pour les insectes, la Lolan de tous les jours avait tout d'une jeune fille ordinaire. Elle chapardait une part de ses goûters à Shaolan, gloussait aux ragots colportés au lavoir...

Elle était comme un tanuki, l'animal qui parvient à vous duper par ses métamorphoses. Voilà l'impression vivace qu'elle laissait à Mao Mao.

— *Qu'on la fouette*, avait ordonné Shenmei d'une voix enjouée lorsqu'elle avait trouvé Mao Mao dans la grange aux rats.

Elle n'aurait pas été plus avenante pour inviter l'assemblée à venir prendre le thé dans son jardin.

— *Voyons voir... Cent coups suffiront-ils ? Qu'on prépare le pilier pour l'attacher.*

— *Dame Shenmei*, était intervenue Suilei sur un ton qui l'appelait à réviser son jugement.

La matriarche avait levé la main. Le plat de son éventail avait de nouveau giflé la jeune femme qui avait reculé d'un pas, puis baissé les yeux. Son visage, dénué de toute expression, avait pâli, à l'exception de sa joue rougie par le coup. Ses mains tremblaient légèrement. Elle respirait par saccades, aussi effrayée que lors de sa rencontre avec le serpent.

Ça va mal finir...

L'apothicaire s'était mise à transpirer. Elle comprenait pourquoi Kyo-u frémissait de tout son corps quand elle l'avait serré contre elle.

Cette femme était dangereuse. Elle se prévalait de son appartenance à la noblesse, sûrement le genre de personnages de haut rang que Mao Mao souhaitait à tout prix éviter.

Aux yeux de la matrone, l'herboriste n'était rien de plus qu'un insecte. Elle s'était faufilée là où elle n'aurait jamais dû, avait vu des choses hautement compromettantes. À coup sûr, Shenmei comptait se débarrasser de la jeune fille en faisant croire à un simple châtiment qui aurait mal tourné.

— *Et sinon, qu'allons-nous faire de celui-ci ? À mon sens, il a besoin qu'on lui apprenne les bonnes manières.*

Kyo-u, terrorisé, s'était agrippé à la tunique de Mao Mao.

— *Mère...*

La voix, aussi claire que le tintement d'une clochette, avait résonné dans la pièce. Lolan s'était avancée, faisant sonner les ornements de la magnifique épingle enfouie dans sa coiffure.

— *Il me semble vous avoir entendu dire il y a quelque temps que vous désiriez engager un nouvel apothicaire*, avait-elle annoncé en fixant l'herboriste.

Une sorte de vide transparaissait dans son regard, qui rappelait les poupées de porcelaine.

L'espace d'un instant, Shenmei avait paru contrariée, avant d'aus sitôt dissimuler le bas de son visage derrière son éventail. Elle s'était tournée vers l'intruse.

— *Rien chez elle ne m'évoque une apothicaire.*

— *J'en conviens, mais vous seriez surprise d'apprendre qu'elle a plus de trente ans. Jour après jour, elle expérimente divers remèdes sur elle-même, ce qui l'empêche de vieillir comme tout le monde.*

Pour appuyer ses dires, Lolan s'était saisi de la main gauche de Mao Mao, puis lui avait retroussé la manche, avant de montrer le bandage enroulé autour du bras frêle.

— *J'ignore de quels remèdes il s'agit. Mais l'un d'eux pourrait certainement donner lieu à la découverte d'un élixir de jouvence. Si tant est qu'un échec ne l'entraîne pas dans la mort, comme le candidat précédent,* avait énoncé Lolan d'une manière toute détachée.

Un élixir de jouvence ? Le candidat précédent ?

Shenmei avait fait la moue. Elle semblait presque déçue.

— *Vraiment ? En ce cas, comment refuser ?*

Elle avait rejeté son châle derrière son épaule, avant de tourner la tête vers l'émissaire étrangère qui observait la scène en retrait.

— *Et si nous reprenions notre discussion, dame Aira ?*

En dépit du titre de « dame » qu'elle lui avait accordé, tout dans son attitude montrait une certaine condescendance. La diplomate, dont la tête était voilée, avait emboîté le pas de son hôte. Le port altier des deux femmes ne parvenait pas à masquer le cordial mépris qu'elles éprouvaient l'une envers l'autre.

Quoi qu'il en soit, Mao Mao n'avait pas plus tôt poussé un soupir de soulagement que Shenmei s'était immobilisée.

— *Elle ne pourra pas travailler correctement ici. Emmenons-la avec nous à la forteresse,* avait-elle décrété en tordant ses lèvres peintes de rouge en un sourire carnassier.

Mao Mao avait donc été amenée à ladite forteresse. Le débarras où elle se tenait avait sans doute servi de lieu de vie au précédent apothicaire. Il était certes sens dessus dessous, mais on y trouvait encore tout un tas d'ingrédients, ainsi qu'une malle en osier renfermant une grande quantité de livres.

La jeune herboriste jeta un coup d'œil à Suilei.

— Vous êtes demi-sœurs, n'est-ce pas ?

Elle avait déjà sa petite idée sur le sujet, mais souhaitait en obtenir la confirmation.

— Elle est la seule à me voir comme sa grande sœur.

Mao Mao s'en doutait. On lui avait dit que Lolan était la fille unique de Shisho. Son épouse Shenmei était un personnage si terrifiant qu'on ne pouvait s'attendre à ce qu'elle traite une fille qui n'était pas de son sang de la même manière que celle qui était sortie de ses entrailles. Pire, Suilei avait à ses yeux à peine le droit d'exister.

— Shenmei me voue une haine profonde, expliqua Suilei en frottant sa joue rougie et enflée.

Soudain, Mao Mao prit conscience d'autre chose.

— Puis-je te poser une question ?

— Laquelle ?

— Je me demandais... À l'origine, est-ce que tu ne t'appelais pas Shisui ?

Ce prénom semblait beaucoup plaire à Lolan, puisqu'elle l'avait adopté. En dépit de sa banalité, il présentait l'avantage de combiner les caractères « shi », du clan du même nom, et « sui », du prénom de Suilei, ce qui en faisait un pseudonyme d'une simplicité excessive.

— Belle déduction. Sauf qu'après être revenue de la cour intérieure, Shenmei n'a plus supporté ma présence. Elle détestait même que mon nom comporte un caractère qui rappelait le clan Shi.

La noble dame avait expulsé de leur résidence la toute jeune Suilei en même temps que sa mère, et avait exploité la fillette comme une servante. Puis

elle l'avait même dépossédée de son prénom, pour en faire le surnom de sa propre fille, mue par la rancœur.

Bien que les deux jeunes filles soient issues du même père, l'une avait été élevée avec tous les soins et l'éducation requise pour être offerte à l'empereur, quand l'autre avait été envoyée au *hougong* pour y fomenter des complots.

Si les assassins étaient à la solde de Shisho, Mao Mao saisissait mieux pourquoi ils avaient cherché à attenter à la vie de Jinshi. Il était de notoriété publique que les deux dignitaires nourrissaient d'importantes divergences sur la façon d'administrer la cour intérieure.

Il restait pourtant une facette de cette histoire que l'apothicaire n'arrivait toujours pas à comprendre.

D'un geste doux, elle décrocha la broche ornementale plantée dans sa chevelure. Celle-là même que Shisui – ou plutôt Lolan – avait qualifiée d'objet de grande valeur.

Quelqu'un la lui avait donnée comme s'il s'était agi d'une broche des plus banales. Quelqu'un dont l'influence, malgré son jeune âge, s'étendait jusqu'en dehors de la cour intérieure.

Ce quelqu'un, c'était Jinshi.

L'homme-nymphe, qui n'était pas l'eunuque que tout le monde croyait – à vrai dire, il n'en était même pas un.

Tout en contemplant l'épingle en silence, Mao Mao se figea.

— Que t'arrive-t-il ? voulut savoir Suilei.

— Quand tu es entrée au *hougong* déguisée en eunuque, quel genre de contrôle as-tu subi ?

— Pourquoi cette question ? rétorqua la servante ressuscitée en baissant la tête, un peu honteuse. J'ai subi un examen. On m'a palpée par-dessus mon pantalon. Je n'ai pas eu besoin d'ôter le haut.

Voilà qui expliquait sa facilité à se faire embaucher. Les eunuques qui procédaient aux vérifications partaient du principe que les postulants n'avaient plus leurs attributs virils. Il ne leur était jamais venu à l'idée qu'une femme

puisse se faire passer pour l'un d'eux. Se glisser au sein de la cour intérieure se révélait donc plus simple pour la gent féminine que pour le sexe opposé.

— Est-ce qu'il serait possible qu'un homme non castré y rentre lui aussi ?

— L'examen est effectué par trois fonctionnaires. Chacun appartient à un bureau différent. Ce ne doit pas être facile de réussir à tous les soudoyer.

Or il suffisait qu'un seul des trois n'accepte pas le pot-de-vin pour que ses homologues ne s'en tirent pas avec de simples coups de fouet si l'on découvrait qu'ils avaient tenté de laisser entrer un homme qui ne soit pas un eunuque à la cour intérieure. Au regard du risque, un petit à-côté ne pesait pas lourd. La stratégie de la corruption était sans doute inefficace.

En ce cas, comment Jinshi avait-il fait pour s'introduire dans le *hougong* ?

— Les seuls hommes qui ont le droit d'entrer et de sortir à leur guise de la cour intérieure sont...

L'empereur ou les membres de sa famille.

Non, ça ne colle pas au niveau de l'âge. Quoique...

À force d'observer l'homme-nymphe, Mao Mao avait fini par en conclure qu'il était bien plus jeune qu'il ne le paraissait. Elle n'irait pas jusqu'à dire qu'il s'agissait encore d'un enfant, mais il dégageait quelque chose de très juvénile. L'écrasante majorité des autres servantes du palais ne serait cependant pas de son avis.

En voyant que Mao Mao restait muette, Suilei ne put s'empêcher de l'interpeller.

— Eh bien, aurais-tu perdu ta langue ?

— Non...

Bon, oublions cette histoire pour l'instant, décréta l'herboriste en son for intérieur.

Après les événements de la partie de chasse, elle avait eu l'impression que Jinshi voulait l'entretenir d'un sujet crucial. Il souhaitait peut-être parler avec elle de sa prétendue condition d'eunuque. Si elle ne l'avait pas écouté, c'est qu'elle était tout entière absorbée par le sublime bézoard qu'il lui avait donné.

Ce rarissime ingrédient en faisait perdre la raison à certains. Effrayant, si on y pensait...

La première des priorités restait cependant de se concentrer sur sa présente situation.

L'apothicaire avait été bringuebalée dans une carriole pendant une demi-journée. Selon la position du soleil entrevu à travers les fentes de la capote, elle savait qu'ils avaient mis cap vers le nord. En chemin, il avait neigé et la route avait blanchi.

Le nord donc, et un lieu en altitude.

Mao Mao ne savait rien de plus sur l'endroit où elle se trouvait.

Shenmei avait prononcé le mot « forteresse ». Et en effet, de hauts remparts entouraient les lieux, qui surplombaient un gouffre sur le côté opposé à l'entrée de l'édifice. Sans être un véritable château, il s'agissait clairement d'une place forte.

Que fait donc une femme aussi élégante dans un bastion ?

Mao Mao ne l'imaginait même pas capable de mettre les pieds dans un endroit pareil. C'était là se laisser aller à un préjugé de sa part, car elle n'ignorait pas que les nobles savaient parfois faire montre d'une détermination sans faille, dans une certaine mesure. Restait qu'elle ne voyait pas quel genre d'occupations pouvait appeler Shenmei en un tel lieu.

C'était comme si la matriarche se pensait en pleine guerre.

Est-ce que...

Elle se souvint tout à coup des feifa de l'entrepôt. Qui plus est, pourquoi une émissaire étrangère, du nom d'Aira, se trouvait-elle dans un minuscule hameau, perdu dans la forêt, loin des regards ?

Mais oui, bien sûr !

Depuis un petit moment déjà, des rumeurs circulaient à propos d'émissaires qui dialoguaient en secret avec un mystérieux interlocuteur. Et si ce dernier appartenait au clan Shi ?

Les armes à feu modernes qu'elle avait vues avaient peut-être été introduites dans le pays par ce biais. Et peut-être avaient-elles été démontées à des fins d'étude puis de production.

— Avez-vous l'intention de faire éclater une guerre ? demanda Mao Mao à Suilei qui s'apprêtait à quitter la pièce.

— Je n'ai pas ce pouvoir-là. Tu as entendu « dame Lolan » ? Tout ce que je peux te dire, c'est que tu as intérêt à faire semblant de préparer tes remèdes.

— J'y compte bien. Il ne faut pas me le dire deux fois.

— Parfait. On t'apportera tes repas, sans faute. Tu as des lieux d'aisances ici et dans la pièce d'à côté. Et par-dessus tout, tâche de ne pas fâcher dame Shenmei.

Par-dessus tout, hein... Quelle punition risquait-elle, le cas échéant ?

Suilei prit congé sans lui accorder un seul regard.

Bon, par où commencer ?

Mao Mao tourna la tête dans tous les sens pour inspecter le débarras. La porte d'entrée était verrouillée. La fenêtre était dotée de barreaux, derrière lesquels s'étalait le blanc immaculé d'un paysage enneigé. Suilei avait omis de lui conseiller d'éviter toute tentative de fuite. Était-ce parce que toute évasion était impossible, ou pour ne pas avoir à préciser que, si elle se lançait dans une telle entreprise, tout échec était interdit ?

Mao Mao ouvrit l'autre porte. Elle donnait sur un couloir étroit qui reliait la pièce aux lieux d'aisances. En général, ceux-ci se trouvaient à l'extérieur ou au rez-de-chaussée du bâtiment. Mao Mao occupait quant à elle une pièce au deuxième étage. Les vider ne devait pas être très pratique. Une preuve supplémentaire de se garder de toute possibilité de fuite pour celui ou celle qui était enfermé là.

Le précédent apothicaire...

Avait-il lui aussi été emprisonné en ces lieux ? On avait dit qu'il était mort d'avoir pris l'un de ses propres remèdes.

Mao Mao crut avoir une piste, mais ne parvint à tirer aucune conclusion. Elle croisa les bras, puis décida de mettre ce problème de côté, de le laisser mûrir. Pour l'heure, des tâches bien plus importantes l'attendaient. Quelque chose d'urgent, même.

Elle se détendit dès qu'elle eut ouvert la malle en osier, où était entassée une fort belle quantité de livres. Les étagères de décoctions contre le mur l'intriguaient aussi, mais lire était plus urgent.

— Oh, c'est incroyable ! laissa-t-elle échapper malgré tout devant le nombre incalculable de volumes rangés dans la malle.

Pour Mao Mao, ce petit bahut d'osier renfermait l'équivalent d'un trésor inestimable. Elle se mit à piocher sans s'arrêter dans cette manne de connaissances, non sans pousser de petits cris déments.

Ses repas lui étaient toujours apportés par Suilei. Les plats arrivaient souvent tièdes, mais leur simplicité n'était pas pour déplaire à la prisonnière. Ils étaient constitués de nombreux ingrédients secs, ce qui lui rappelait un peu ceux pris sur le pouce lors de ses voyages.

Mao Mao s'assit en tailleur sur son lit. Elle avait parcouru à peu près tous les ouvrages à sa disposition. Cinq jours s'étaient probablement écoulés depuis son arrivée, sans qu'elle puisse en avoir la certitude. La tête posée sur son bras — une posture inconvenante s'il en était, mais qui allait l'en blâmer ? —, elle se laissait aller à ses pensées...

Une guerre, c'est à peine croyable...

La jeune fille jeta un bref regard entre les barreaux de la fenêtre. À l'extérieur, le manteau neigeux demeurait d'une blancheur immaculée. La saison des récoltes étant passée, on entrait dans la période où les agriculteurs se reposaient. Elle avait entendu — où et quand, elle ne s'en souvenait plus — que les guerres éclataient quand les paysans avaient du temps libre.

Autant qu'elle puisse en juger par le panorama visible depuis sa fenêtre, elle était dans un endroit surélevé et adossé à une montagne. Des conditions plutôt

bonnes pour l'édification d'une forteresse.

Du bout du doigt, elle traça de mémoire une carte des environs sur sa table. En admettant qu'elle se trouve dans la province septentrionale de Shihoku, la place forte se situait-elle près de la frontière du pays ?

Mao Mao s'effondra sur son lit, les mains dans les cheveux. Elle dessina mentalement un demi-cercle pour englober la région au nord de la capitale. Dix jours de bateau, un peu de marche jusqu'au village aux sources chaudes, puis encore une demi-journée de route en carriole. Un lieu dans cette zone avec une montagne...

Si j'avais su ce qui allait m'arriver, j'aurais été plus attentive pendant mes leçons...

L'examen soumis aux femmes qui souhaitaient intégrer le *hougong* comportait, lui semblait-il, quelques questions de géographie. Mais comment aurait-elle pu se rappeler tous ces détails ? Le simple fait d'ouvrir son manuel l'endormait... À chaque fois, Suilen, la servante de Jinshi, la réveillait d'un coup de coude.

Même sa façon de me traiter me manque à présent...

Au même moment, une voix aiguë se fit entendre depuis le couloir. Mao Mao la reconnut. Intriguée, elle descendit de son lit pour coller l'oreille à la porte qui donnait sur le couloir.

— Eh, petit, il ne faut pas jouer par ici !

— Mais pourquoi ? Je n'ai pas encore exploré cet étage !

Ce timbre enfantin appartenait à Kyo-u. D'autres voix juvéniles s'élevèrent un peu plus loin. Le petit impertinent avait dû être emmené en ces lieux en même temps que l'apothicaire qui se rappelait la mine renfrognée qu'avait prise Suilei quand sa belle-mère avait évoqué l'idée.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu vas rater le goûter !

— Pas grave ! Gardez-moi un morceau, quand même !

L'apothicaire fut stupéfaite : Kyo-u n'était pas le seul enfant du bastion. Mao Mao s'adossa au mur, puis poussa un long soupir. La place forte avait

beau avoir l'allure d'une forteresse, l'issue du moindre siège était courue d'avance.

Selon elle, l'empereur actuel se distinguait par sa clémence. Toutefois, certaines lignes ne pouvaient être franchies. Une employée du *hougong* coupable d'avoir tenté d'assassiner une concubine de haut rang avait été pendue, et sa famille anéantie.

Malheureusement, pour un souverain, ce genre de punitions faisait partie des mesures nécessaires au maintien de son autorité. Qu'en serait-il donc, dans le cas d'un événement de cette ampleur ?

À coup sûr, aucun membre du clan n'aurait la vie sauve. La présence d'enfants et même de nouveau-nés dans le lot n'y changerait rien.

Cette famille s'était-elle résignée à cette éventualité quand elle avait fait le choix d'emmener ses plus jeunes membres avec elle ?

Mao Mao poussa un nouveau soupir. Elle replia ses jambes contre sa poitrine, posa la tête sur ses genoux.

Elle ferait mieux de ne plus du tout se préoccuper des autres. Elle n'avait pas le loisir d'avoir de telles préoccupations. Une tristesse sans nom se mit à peser sur son cœur.

Chapitre I6

Lahan

Ce jour-là, un peu après midi, un homme de petite taille aux allures de renard se présenta au bureau de Jinshi. Il s'agissait de Lahan. L'homme-nymphé, assisté de Gaoshun et Basen, était occupé à traiter une pile de documents encore plus grande que d'habitude.

— Voilà donc ce qui s'est passé...

— Oui, même s'il faut garder à l'esprit que ce que je vous ai relaté n'est encore qu'une supposition de ma part.

La valeur intellectuelle de Lahan n'était plus à démontrer. En dépit de son côté excentrique, le jeune fonctionnaire s'était spécialisé dans une seule compétence, une caractéristique qui aurait pu passer pour constitutive de la famille La.

Il venait de conclure, à partir d'une enquête sur certains mouvements de biens et d'argent des précédentes années, que le clan Shi ourdissait une sédition.

Lahan désigna sur une carte l'emplacement d'une forteresse abandonnée. Une famille fidèle à la dynastie en place depuis l'époque mythique de la reine mère tentait d'agrandir ce fort sans avoir sollicité la moindre autorisation. Malgré leur loyauté passée, se lancer dans une telle entreprise ne pouvait être considéré que comme un acte de trahison.

Jinshi avait envie de se prendre la tête entre les mains. Il s'en abstint toutefois en remarquant les yeux scrutateurs de ses assistants, père et fils.

Quoi qu'il en soit, les urgences ne manquaient pas. Il fallait réfléchir aux mesures à prendre, mais sa réflexion fut interrompue par le claquement sec d'une petite raquette de bois. Des bruits de pas approchèrent, puis la porte du bureau s'ouvrit, sans cérémonie.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Lacan.

— Père...

Le visage de Lahan, droit et fier un instant plus tôt, se tordit en une grimace. Il replia sa carte, non sans faire la moue.

— Ta place n'est pas auprès d'un personnage aussi important, mon fils. Ta présence ouvre la voie aux fausses interprétations et aux rumeurs farfelues, insinua le stratège tout en s'installant dans le fauteuil du bureau.

Le siège était venu compléter l'ameublement depuis que l'homme au monocle s'était mis à y faire des visites régulières. Par la suite, on n'avait pas pris la peine d'en débarrasser la pièce, ce qui l'avait condamné à y rester.

— Surtout si personne ne peut affirmer avec certitude que ton hôte est un homme ou une femme.

La méchanceté du propos se répandit dans la pièce. Debout à côté de Jinshi, Basen fit mine de s'avancer, mais Gaoshun le retint d'un geste de la main.

L'homme qui se faisait passer pour un eunuque identifiait parfaitement l'origine de la colère de Lacan. Mao Mao, sa fille, avait été enlevée au sein de la cour intérieure, au nez et à la barbe de l'intendant. Le stratège était même allé jusqu'à faire irruption dans le *hougong* pour la retrouver. Le plus étonnant restait qu'il ne soit pas venu plus tôt demander des comptes à Jinshi.

L'homme-nymphe était disposé à écouter tous les sarcasmes possibles. Il en allait de sa responsabilité. Seulement, il avait du mal à imaginer que Lacan ait fait le déplacement dans le seul but de déverser son fiel.

Lahan, abattu, s'était reculé en toute discrétion jusqu'à se placer derrière Gaoshun qui ne goûtait pas plus ce genre de scènes. Le fils du stratège chuchotait à présent quelque chose à l'oreille du bras droit de l'intendant, sous l'œil à la fois interrogateur et réprobateur de Basen.

Son père appela un serviteur. Lacan ne sembla pas s'intéresser à ce qui se passait dans cette partie de la pièce : étendu de tout son long dans le fauteuil, il braquait sur le sublime eunuque un regard glacial.

— Je sais ce que vous brûlez de me dire, commandant. Ces événements sont la preuve de mon incompetence à vos yeux.

Et Jinshi n'avait pas besoin qu'on le lui rappelle. Quand bien même la recherche des disparues avait mené à la découverte du tunnel secret et que son existence n'avait jamais été dévoilée jusqu'alors, les ravisseurs l'avaient utilisé pour s'enfuir. Il en allait de la responsabilité de l'intendant du *hougong*, et de lui seul.

— C'est juste, très juste. Et je veux que ma fille soit secourue le plus vite possible.

Jinshi ne demandait pas mieux. En cet instant précis, il devenait un ennemi de Lacan. Or, une règle tacite parmi les bureaucrates stipulait qu'il fallait éviter à tout prix de se mettre à dos l'homme au monocle.

De son côté, le stratège n'ignorait pas que se faire un ennemi de l'intendant de la cour intérieure ne lui servirait à rien. Son véritable adversaire n'était pas Jinshi, mais bel et bien le seigneur Shisho.

L'homme-nymphe réfléchit à la raison qui avait poussé le stratège à venir le voir. La priorité de Lacan n'était pas d'arrêter les potentiels traîtres à l'empire, mais de sauver sa chère fille. Était-il venu après avoir mûrement pensé, dans son esprit impénétrable, au moyen le plus rapide d'y parvenir ?

Un serviteur entra dans le bureau pour apporter le thé. Un instant, il resta figé, déstabilisé par les traits tendus des protagonistes de la rencontre et l'atmosphère pesante qu'ils faisaient régner dans la pièce. Il déposa son plateau à la hâte avant de prendre congé sans demander son reste.

Le thé fumant refroidit sans qu'aucun des hommes n'y touche. Si l'ambiance pouvait elle aussi perdre de son brûlant... songea l'intendant de la cour intérieure. Un espoir vain...

— Que ce soit votre apparence comme votre travail, vous n'êtes qu'un imposteur, Jinshi. Croyez-vous que quoi que ce soit puisse tourner rond dans ces conditions ?

L'homme-nymphe comprenait très bien ce que le stratège lui reprochait vis-à-vis de son apparence. Il avait été percé à jour, mis à nu.

Lacan savait que le pseudo-eunuque, incapable d'assumer les devoirs qui incombaient à son véritable rang, s'était arrangé pour se trouver la place idéale pour y échapper. Il n'ignorait pas non plus que Jinshi répugnait à abandonner ce confort.

L'œil derrière le monocle s'étrécit. Lacan cherchait-il à alléger un tant soit peu son humeur en acculant le bel intendant ? Au regard que lui décocha Basen, on aurait pu croire qu'il allait bondir sur le stratège, mais Gaoshun l'en empêcha. Lahan, quant à lui, se contentait d'observer la scène, silencieux autant que mal à l'aise.

Les sons environnants se firent plus lointains. Seule la voix du stratège résonnait distinctement quand, abandonnant toute retenue, Lacan laissa libre cours à son agressivité.

— Que croyez-vous pouvoir accomplir en vivant dans ce rôle ambigu de sous-homme ?

Jinshi ne réagit pas tout de suite, afin de se donner le temps de réfléchir à une réponse. Il s'apprêtait à ouvrir la bouche quand une voix calme s'éleva et l'en empêcha.

— Mille excuses ! Je ne savais pas que tu nous voyais de cette façon. Tu m'en vois navré.

L'assemblée remarqua enfin le vieillard au dos voûté qui se trouvait sur le seuil de la pièce. Derrière lui, des eunuques hors d'haleine tenaient encore à bout de bras le palanquin sommaire qu'ils avaient porté au pas de course.

Luomen, l'homme âgé qui venait de faire irruption dans la réunion, inclina la tête pour remercier les eunuques, puis pénétra dans la pièce en claudiquant.

— Pour ma part, tu sais, je ne suis pas devenu eunuque par plaisir, déclara-t-il en toute humilité.

Lacan, confus, agita rapidement la main en signe de dénégation.

— Voyons, je... je ne parlais pas de vous, mon oncle ! bégaya-t-il.

— Vraiment ? Pourtant, je suis moi-même un sous-homme. Un sous-homme de surcroît incapable de marcher sans boitiller et réduit, comme tu peux le voir, à se faire porter comme un noble. J'ajouterai que j'ai également une responsabilité dans la surveillance insuffisante dont a fait l'objet Mao Mao, tu ne crois pas ?

L'eunuque à l'allure de grand-mère dardait sur le stratège un regard doux, quand ce dernier semblait presque ridicule avec son air de chien battu.

— Heureusement qu'il est arrivé à temps... chuchota Lahan en retrait.

Le fils adoptif de Lacan avait dû prier Gaoshun de convoquer Luomen. Les relations entre Lacan, son fils et son oncle s'entremêlaient en un vrai sac de nœuds.

Le stratège qui, quelques instants plus tôt, se comportait encore avec la condescendance du véritable maître des lieux, se retrouvait à présent dans la position de l'enfant grondé par sa mère. Jinshi était au bord du fou rire, mais il se retint. Il tourna la tête et vit Gaoshun derrière lui, une ride profonde creusée entre ses sourcils. Lui aussi devait s'empêcher de rire.

Basen, qui ne comprenait rien à ce qui se passait, regardait quant à lui avec des yeux ronds l'échange entre le vieil apothicaire et son neveu.

— Lorsque tu perds patience, tu deviens agressif. La preuve... Rappelle-toi qu'il faut tenir compte de la personne à qui tu t'adresses, c'est crucial.

— Je sais, mon oncle. J'en ai conscience. Ce que vous avez entendu à l'instant n'était qu'une joute verbale, je n'avais pas l'intention de conférer à mes paroles le sens que vous leur prêtez.

Une joute verbale, mais bien sûr... Jinshi ne l'avait aucunement provoquée, mais il préféra se taire, comme la situation l'exigeait.

— Dans ce cas, tant mieux. À présent, ne crois-tu pas qu'il est temps d'annoncer, de façon polie, le véritable motif de ta visite ?

Lacan ne répondit rien. Il laissa le vieil apothicaire lui tapoter l'épaule, avant de se tourner à nouveau vers Jinshi et de se lever.

Le stratège vint se placer face à l'intendant du *hougong* et posa genou à terre. Il appuya son poing contre sa paume devant lui dans une salutation respectueuse.

— Je suis venu vous présenter une requête. Je vous prie de mobiliser l'armée en vue de défaire le traître Shisho.

Lacan était grand commandant, soit quasiment le grade le plus élevé dans la hiérarchie militaire. Que signifiait donc qu'un personnage de son rang vienne prier Jinshi de lever les troupes ?

— Tout porte à croire que le clan Shi produit depuis plusieurs années des armes à feu d'un nouveau genre, appuya Lahan. Nous avons des preuves de ce complot.

Il déplia une nouvelle fois ses documents sur la table. À ces faits s'ajoutaient la tentative d'assassinat contre Jinshi, ainsi que la fuite de dame Lolan de la cour intérieure.

— Toute rébellion doit être matée au plus vite, dit Luomen.

De tels mots lui coûtaient. Pour ce médecin d'une grande humanité, la guerre n'était jamais la solution, même quand elle avait pour but d'écraser une révolte.

Malgré tout, pourquoi soumettre cette requête à Jinshi par l'intermédiaire de Lacan ?

Le sublime eunuque savait pourquoi le stratège l'avait insulté un peu plus tôt. Que l'État décide de mater le clan Shi impliquait de mobiliser l'Armée interdite, un corps militaire placé sous les ordres directs de l'empereur. Aussi haut qu'il soit dans la hiérarchie militaire, le rang de Lacan ne pouvait lui

permettre de prétendre à en prendre le commandement. Seul le maître de l'univers pouvait se voir octroyer un tel poste.

Seulement, le souverain ne saurait quitter la capitale à la moindre menace. Dans le cas qui se présentait, il fallait nommer quelqu'un pour se substituer à l'empereur à la tête de cette armée.

— Combien de temps encore comptez-vous demeurer sous cette apparence trompeuse ? demanda Lacan à Jinshi en le regardant à travers son monocle.

Plus précisément, il scrutait Kazuigetsu, l'homme qui se cachait sous le nom de Jinshi.

Le jeune homme n'en menait pas large. Il avait toujours su que cet instant surviendrait. Et voilà qu'il arrivait. Désormais, il lui fallait se préparer à ce qui allait suivre.

Chapitre 17

Le taïbon

— Le remède est-il enfin prêt ?

Mao Mao n'avait le droit de sortir de sa cellule qu'une fois par jour. Et encore était-ce pour être emmenée sous escorte dans les appartements de dame Shenmei.

L'opulence extrême de la pièce en aurait presque fait oublier que l'on se trouvait dans une forteresse. Sur le long tapis de facture exotique et aux poils épais qui en recouvrait le sol reposaient des meubles importés eux aussi de contrées lointaines. Même le thé dégageait un parfum de fleurs et de miel.

Confortablement assise dans un fauteuil rembourré, Shenmei se faisait limer les ongles de la main gauche par une servante. Un jeune homme agenouillé devant la matriarche lui massait les pieds. Une lourde odeur d'encens emplissait l'appartement. Derrière elle, sur un lit de grande taille, des femmes se prélassaient, riant sous cape. Dans l'air flottait une odeur d'alcool.

L'ambiance était à la plus pure débauche. Mao Mao renifla un bon coup.

On dirait une sorte de mélange...

Une base de musc mâtiné d'autres effluves composait le parfum ambiant. Impossible de savoir si l'attitude curieusement alanguie des femmes sur le lit résultait de la consommation d'alcool ou d'autre chose.

Derrière Shenmei, Lolan prenait une collation tout en se laissant coiffer par Suilei.

Dans ce contexte, les deux sœurs, bien que complices habituellement, évoquaient surtout une maîtresse et sa servante.

— Je crains qu'il me faille encore un peu de temps, dit la jeune herboriste.

— Oh, vraiment ? répondit la matriarche.

Puis elle agita son éventail pour signifier à Mao Mao de disparaître.

Une fois hors de la pièce, la jeune fille poussa un long soupir. Puis une voix qu'elle connaissait se fit entendre.

— Eh, l'apothicaire.

Elle reconnut le ton insolent de Kyo-u. Il se tenait devant une femme aux allures de servante et quatre autres jeunes enfants. Mao Mao ne lui avait jamais donné son nom, et comme personne ne l'avait jamais présentée au garçon, le garnement avait trouvé ce moyen pour attirer son attention.

— Que puis-je pour toi ? répondit-elle à défaut d'un « Qu'est-ce que tu me veux, petit morveux ? » bien placé.

Même elle n'était pas sans savoir qu'il lui fallait rester prudente. Le ton habituellement familier qu'elle utilisait pour s'adresser au jeune impertinent n'était pas de mise en présence du garde austère qui l'escortait et d'une servante.

— Beurk ! Ça fait peur quand tu parles comme ça...

Oh, toi ! Tu ne perds rien pour attendre...

Elle se promit de lui passer le pire savon de toute son existence lorsqu'ils se retrouveraient seule à seul. Malheureusement, l'occasion ne se présenterait pas de sitôt.

— Si tu n'as rien à me demander, j'aimerais retourner dans ma chambre.

La position de la jeune fille n'avait certes rien d'enviable, en soi, cependant, elle appréciait ses activités quotidiennes. Hormis les quelques remèdes un peu trop anciens, les fournitures trouvées dans sa cellule n'avaient rien à envier à la réserve du dispensaire du *hougong*. Et, surtout, elle se retrouvait l'heureuse

dépositaire d'une quantité incroyable de documents. L'apothicaire qui l'avait précédée devait être extrêmement compétent.

— Dis, est-ce qu'il y avait d'autres femmes dans la chambre de dame Shenmei ?

— En effet.

Si tant est qu'on puisse dire qu'elles étaient « bien là »...

L'ambiance des lieux ne convenait pas à un enfant. Derrière ces portes, la débauche régnait sans partage.

Pour autant, à l'âge de Kyo-u, Mao Mao avait eu davantage l'habitude de voir s'accoupler des êtres humains que des animaux. De telles choses ne la faisaient plus rougir depuis longtemps – mais c'était là une autre histoire.

— Ma mère doit y être. Est-ce qu'elle avait l'air d'aller bien ? Elle a beaucoup de travail, à ce qu'on dit.

Mao Mao hésita un instant.

— Je ne puis te dire, finit-elle par répondre, je ne saurais la reconnaître.

— Ah, d'accord... abandonna Kyo-u, un peu abattu.

Dans le salon, la jeune herboriste n'avait vu aucune femme ressemblant un tant soit peu à une mère.

— Tant pis, elle est débordée, après tout. J'aurais peut-être dû l'attendre au village, finalement.

C'est donc pour ça qu'il habite là-bas...

Il avait été confié au village des sources chaudes afin qu'il ne voie pas sa mère. Quiconque avait pris cette décision avait fait le choix le plus avisé. L'idée même venait peut-être de sa génitrice.

— Bien, je me permets de prendre congé.

— Eh, attends !

Kyo-u regarda alentour pour s'assurer qu'il pouvait parler en toute discrétion à Mao Mao. L'endroit n'était pas le mieux choisi pour les confidences.

— Plus tard. S'il te plaît.

— D'accord...

Sur ce, la jeune fille regagna sa chambre.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans aucun changement notable. La seule chose qui intriguait l'apothicaire, depuis peu, était les voix d'enfants qu'elle entendait souvent de la pièce où elle était enfermée.

Je me demande s'il s'agit de Kyo-u et ses camarades.

Chaque fois que les rires et les chamailleries se faisaient plus proches, des servantes venaient gronder les petits et les éloigner. La cellule de Mao Mao et ses environs immédiats étaient une zone interdite.

On avait fait venir des animaux dans la chambre de l'herboriste pour lui permettre de les utiliser lors de ses expérimentations. Malgré le nettoyage consciencieux auquel elle s'astreignait, déclarer les lieux très sains sur le plan de l'hygiène aurait été mentir.

Ça ne sent vraiment pas la rose !

En plus des odeurs de souris, la pièce s'imprégnait parfois de relents de pourriture, sans lien avec les rongeurs, des fumets évoquant le fumier ou l'œuf pourri.

Ce parfum désagréable se répandait jusqu'à l'escalier. Mao Mao le sentait quand elle se rendait dans les appartements de Shenmei. La jeune fille finit par conclure qu'il devait se tramer des choses aux étages inférieurs. Elle se rappela les feifa démontés aperçus dans la grange du village aux sources chaudes. Qui sait si la forteresse n'abritait pas également des projets similaires ?

Espérons juste qu'ils ne fassent pas tout sauter.

Or, pour l'heure, elle n'avait pas le loisir de s'en inquiéter. Un document laissé par son prédécesseur lui avait appris qu'il s'adonnait à nombre d'expériences sur un remède de résurrection, tout en poursuivant ses recherches sur l'élixir de jeunesse. Dans l'un et l'autre cas, il ne se pensait pas si éloigné du but, sans être non plus sur le point de crier victoire. Suilei était revenue à la

vie grâce à une version basée sur les travaux du précédent apothicaire. Ses expérimentations n'avaient pas servi à rien.

En ce qui concernait l'élixir de jouvence, la potion tant attendue par Shenmei, les notes se contentaient d'évoquer des notions de base, tels l'usage d'essences liquides ou la purification de l'organisme. L'évidence même...

La panacée, ça n'existe pas.

De la même façon, si le déclin du corps pouvait être ralenti, aucune technique ne permettait de l'endiguer. La seule méthode ayant fait ses preuves était de mener au quotidien une existence réglée, de se nourrir d'aliments sains et de faire de l'exercice de manière modérée. Il s'agissait du meilleur régime pour ne pas vieillir trop vite. Seulement, Shenmei réclamait un remède à l'efficacité immédiate, une simple potion à boire qui vous ferait rajeunir de dix ans.

Dans quel monde vit-elle ?

Mao Mao avait beau avoir une conscience aiguë de ces limites, son orgueil d'apothicaire l'empêchait de ne pas au moins essayer.

— C'est terrible pour vous aussi, je sais, dit-elle aux rats.

Les petits animaux qu'on lui avait apportés avaient bien engraisé depuis le début des expérimentations, grâce à un nourrissage quotidien, si bien qu'ils dépassaient désormais en poids leurs congénères à l'état sauvage. Afin d'éviter la surpopulation, l'apothicaire n'avait gardé qu'un couple pour la reproduction. Les autres cobayes étaient séparés en fonction du sexe.

Je ne vais jamais m'en sortir...

Pour savoir si son élixir de jouvence donnait des résultats, il lui fallait observer un rat jusqu'à ce qu'il meure de mort naturelle. D'après les notes de son prédécesseur, dans des conditions normales, un rat vivait en moyenne trois ans, hors variabilités individuelles. L'un d'eux avait apparemment atteint l'âge de quatre ans.

Je n'ai pas l'intention de croupir ici aussi longtemps.

Quand bien même, Mao Mao se mit à préparer la nourriture qu'elle donnerait à ses rats satisfaits et replets.

Elle vaquait à cette occupation quand une voix s'éleva à l'extérieur de sa chambre. L'heure de la relève devait approcher pour le geôlier à sa porte. Des bruits de pas résonnaient dans le couloir. Ou peut-être était-ce son repas qui arrivait.

En règle générale, on lui apportait son petit déjeuner et son dîner peu après la relève. Mao Mao posa son mortier, puis se mit à bâiller en se dégourdissant les bras. À cet instant précis, elle entendit un bruit sourd.

Qu'est-ce que c'est ?

Quelque chose était tombé devant l'entrée de sa chambre. Elle s'approcha pour découvrir un morceau de papier inséré sous la fente de la porte. Elle le ramassa, le déplia et lut :

Fuis. Je détourne l'attention du
garde.

Les caractères avaient été tracés d'une main peu experte, ce qui leur donnait une allure enfantine. Un morceau de fil de fer était enroulé dans le mot.

Kyo-u ?

Mao Mao ignorait s'il savait qu'elle était retenue en otage. Jugeait-il que la forteresse représentait pour elle un danger ? Elle n'aurait su dire. En tout cas, le garçon s'inquiétait pour elle à sa manière.

Hélas, un fil de fer aussi fin ne lui servirait pas à grand-chose. D'autant plus qu'elle ne manquait pas d'outils de ce genre dans son atelier. Une stratégie irréfléchie de bout en bout, digne d'un enfant.

— Lâche-moi ! Mais lâche-moi !

La voix de Kyo-u lui parvint de l'autre côté de la porte.

Malgré ses efforts, il n'avait pas réussi à tromper la vigilance du garde...

— Qu'est-ce que tu comptais faire ?

Kyo-u était agenouillé à même le sol, les fesses sur les talons. Il était un peu débraillé, peut-être parce qu'il s'était débattu.

Les gardes avaient prévenu Suilei, lui rapportant que le garçon avait tenté d'aider Mao Mao à s'échapper. Elle avait accouru et on avait fait sortir l'apothicaire de sa chambre.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, répondit le jeune garçon.

La servante ressuscitée braquait sur lui un regard glacial. Elle tourna la tête vers l'herboriste.

— Est-ce que c'est toi qui l'as poussé à faire ça ?

— « Ça » quoi ? se défendit l'accusée en froissant le morceau de papier dans son poing.

— C'est vrai, je n'ai rien fait, moi ! J'étais juste en train de jouer, comme d'habitude ! Je voulais seulement vérifier que le garde ne se tournait pas les pouces !

Kyo-u avait apparemment décidé de s'enfoncer dans son mensonge. Tout nier en bloc semblait aussi la meilleure stratégie possible pour Mao Mao. Son petit doigt lui disait d'ailleurs que c'était ce que Suilei attendait d'elle.

Or, le garde, qui n'avait jamais failli à son poste depuis l'arrivée de la prisonnière, ne voulait pas en démordre.

— Donc tu me traites de menteur ? dit le geôlier.

La jeune femme ignora son intervention.

— S'il ne s'est vraiment rien passé, reprit-elle en fixant Kyo-u du regard, fais en sorte que ça continue.

— C'est bon, j'ai compris...

La sentinelle n'avait toujours pas l'air satisfaite, mais consentit à fermer les yeux, du moment que tous acceptaient d'en rester là.

L'affaire est close.

Quoique...

— Allons bon, que se passe-t-il ici ?

Mao Mao sentit la chair de poule envahir chaque recoin de sa peau. Des pas claquaient dans le couloir. Les souliers devaient être en bois pour que le bruit résonne aussi fort.

Suilei pâlit à mesure qu'ils approchaient. Elle n'était pas la seule : le garde et Kyo-u devinrent eux aussi livides.

Mao Mao comprenait pourquoi la servante ressuscitée voulait régler le problème au plus vite. Shenmei venait de faire son apparition. Ses cheveux humides avaient été noués à la va-vite. Son visage paraissait moins fardé qu'à l'accoutumée, ce qui donnait l'impression qu'elle rougissait. Peut-être sortait-elle tout juste du bain. Derrière elle marchaient Lolan et deux servantes.

Une lueur fugace dansa dans le regard de Kyo-u. Sa langue sembla se mouvoir dans sa bouche, mais aucun son n'en sortit. L'une des deux servantes était-elle sa mère ?

— Ce n'est rien, je vous assure.

— Qu'on m'explique ! Pourquoi l'apothicaire n'est-elle pas dans sa cellule ?

Shenmei ne se satisferait pas d'une quelconque excuse. Suilei se résigna à fournir une explication.

— Visiblement, Kyo-u jouait devant la porte et aurait dérangé le garde. Par mesure de précaution, j'ai préféré recueillir le témoignage de l'apothicaire sur cette affaire.

La femme du seigneur Shisho tourna la tête vers l'enfant.

— Alors comme ça, tu as été un méchant garçon ? (Les yeux de Kyo-u brillaient de larmes difficilement contenues.) C'est mal, très mal. Il va falloir te donner une correction, dit-elle en se dressant devant lui.

Le bout de ses doigts était serti de faux ongles de jade. Elle les approcha de la joue de Kyo-u, qu'elle caressa en enfonçant ses prothèses pointues dans la peau tendre de l'enfant.

— Il serait peut-être utile que tu reçoives une fessée.

— Dame Shenmei, intervint Suilei, c'est...

Elle s'interrompit au milieu de sa phrase.

— Quoi ? Finis donc.

— Kyo-u est encore jeune. Et puis, il n'a rien fait de grave...

Sa voix avait décliné à mesure qu'elle prononçait ces mots. Les yeux de Kyo-u passèrent de Lolan à Suilei, puis à une servante qui se tenait derrière la matrone. Le regard de la domestique était comme vide.

Shenmei pencha la tête sur le côté.

— Si je comprends bien, on a crié au drame pour trois fois rien !

Elle se tourna vers le garde.

— Vous vous méprenez... plaida ce dernier.

— Est-ce bien vrai ? Tu me parais quand même en faute. Quoi qu'il en soit, une punition s'impose.

Mao Mao crut voir les lèvres cachées par l'éventail se tordre de joie. Cette femme prenait-elle plaisir à tourmenter les autres ?

— Pourquoi n'irais-tu pas passer un moment dans la « baignoire », le temps de réfléchir à ton comportement ?

— Madame... pitié !

Oh non...

Mao Mao ignorait en quoi consistait ce châtiment, mais elle savait que plonger quelqu'un dans l'eau par ce froid revenait à lui faire courir un danger mortel.

Peu importait le prétexte, en fin de compte. Shenmei cherchait uniquement à faire souffrir autrui pour sa propre satisfaction.

L'herboriste ne voulait plus rien avoir à faire avec cette sadique. Ce qui tombait bien, car les êtres capables d'autant de cruauté l'agaçaient au plus haut point. Peut-être était-ce cette exaspération qui la poussa à ouvrir la bouche sans même s'en rendre compte.

— Espèce de vieille peau.

Sa voix s'était réduite à un filet à peine audible. Shenmei sembla pourtant l'entendre distinctement. Et comme elle était la plus âgée parmi l'assemblée...

Mao Mao n'eut pas immédiatement conscience d'avoir été projetée tout entière sur le côté. Une douleur irradiait au niveau de son oreille et de sa tempe. Elle la surmonta, réussit à ouvrir les yeux. La matrone, rubiconde, levait son éventail au-dessus de sa tête.

Je ne suis qu'une idiote.

Contre toute attente, la jeune apothicaire se tira une seconde flèche dans le pied.

— C'est moi qui ai demandé au garçon de m'aider.

Le mot « rage » était loin d'être excessif pour décrire l'état de Shenmei, transfigurée en quelque divinité guerrière. Son regard aurait suffi à rendre incontinents les plus timorés. Mao Mao avait toutefois l'expérience des mégères dans son genre.

Mais cette femme en particulier ne connaissait aucune limite. Elle abattit son éventail sur l'épaule de l'herboriste.

— Cette fois, notre apothicaire est une bonne à rien.

La jeune fille se tenait le bras. Cette brève pause n'avait pas épuisé toute la fureur de la noble dame.

— Il est clair que tu as besoin de réfléchir à tes actes. Envoyez-la dans la baignoire.

Là, je suis mal...

Après tout, elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même. Elle ne faisait que récolter ce qu'elle avait semé. Ne pas se soucier du garde ou de Kyo-u et rester bien sagement en retrait aurait été plus avisé.

Étonnamment, Mao Mao n'était pas la seule idiote du lot.

— Dame Shenmei, dit Suilei, nous risquons de perdre à nouveau notre apothicaire.

— Que dis-tu ?

La furie grimaça. Suilei, décidée à ajouter quelque chose, fit un pas en avant. Au même instant, l'éventail s'abattit sur son épaule.

— Quand t'ai-je donné le droit de bouger sans ma permission ?

— Je vous demande pardon. Mais...

Nouveau coup d'éventail. L'accessoire toucha cette fois le front de la jeune femme, lui déchirant la peau et faisant couler le sang. Shenmei empoigna sa belle-fille par les cheveux, puis approcha son visage du sien. Et, de manière inattendue, recueillit le liquide rouge avec sa langue.

Mao Mao en resta interdite.

— Aussi noble qu'ait pu être une lignée, une fois souillée, sa pureté est entachée à jamais.

Shenmei tira un mouchoir de sa robe, y cracha dessus le sang qu'elle avait léché, puis le lança à la tête de Suilei.

— Il est bon à jeter, dit-elle en se débarrassant de son éventail.

Sans perdre un instant, une servante lui en tendit un neuf. Portaient-elles constamment sur elles des modèles de rechange ? Sans doute, si Shenmei s'adonnait aussi souvent à ce genre de châtiment.

Sa belle-fille s'essuya le front avec un bout de tissu puis se releva. Elle resta ensuite immobile. Seuls ses yeux étaient tournés vers Mao Mao.

Elle semble avoir un grand sens du devoir.

Suilei se sentait sûrement, à sa façon, responsable de l'apothicaire. Certes, Mao Mao se retrouvait enfermée dans la forteresse en partie de sa propre faute, car elle avait cédé à sa curiosité. Sa ravisseuse cherchait néanmoins à la protéger. Elle se heurtait cependant à une adversaire bien trop redoutable.

Lolan, toujours inexpressive, avança derrière sa mère, qui jouait avec son nouvel éventail, et l'interpela.

— Que veux-tu ? demanda la matrone.

— Ayant pris la peine de l'installer, j'aimerais que nous utilisions le... vous savez quoi. Il n'a pas servi depuis un moment.

De quoi parle-t-elle ?

Lolan n'employait pas cette tournure sans raison.

— Ah, tu veux parler du taïbon ?

À ce mot, Suilei fut prise d'un tremblement.

Taïbon ?

Mao Mao avait la curieuse impression d'avoir déjà entendu ce terme quelque part. Elle fouilla sa mémoire.

— C'est qu'il n'est pas encore très fourni. Enfin, cela devrait suffire pour une personne. Nous l'avons testé une fois, se rappela Shenmei. Le résultat avait été immédiat.

Elle tourna la tête vers Suilei, dont le visage avait encore blêmi. La jeune femme serrait les poings à s'en rompre les os.

— Très bien, va pour cette méthode ! dit la noble sadique avec un sourire.

Elle lança un regard à ses deux gardes qui prirent chacun Mao Mao sous un bras pour l'emmener vers son châtiment, ses pieds traînant sur le sol.

L'apothicaire fut conduite dans les sous-sols de la forteresse. Quand elle arriva au pied de l'escalier de pierre, l'atmosphère devint moite. Une porte de bois révéla une pièce circulaire d'environ deux *kan*, soit trois mètres carrés et demi. Le sol était creusé à une profondeur de deux *shaku*, l'équivalent de deux pieds. La pièce était totalement vide. Les gardes poussèrent Mao Mao à l'intérieur, puis glissèrent les torches dans des appliques fixées au mur.

Le cachot, haut de plafond, ne comportait qu'une seule fenêtre, très loin au-dessus de la tête de la jeune fille.

— Désolé, ce sont les ordres de dame Shenmei, se justifia l'un des gardes, un brin compatissant.

Ils allèrent ensuite chercher une grande caisse qu'ils déposèrent dans la cellule, non sans des grimaces de dégoût. Sans traîner, ils en ôtèrent le couvercle, avant de sortir du cachot en refermant aussitôt la porte.

Quelque chose remuait à l'intérieur de la malle. Une chose vivante tentait d'en sortir en rampant dans tous les sens.

Mao Mao se souvint tout à coup du sens du mot « taïbon ». Il s'agissait d'une méthode d'exécution inventée en des temps reculés par un souverain fou.

On creusait une large fosse où l'on plaçait le condamné... en compagnie de toutes ces horreurs qui grouillaient à présent dans la caisse.

La jeune fille se mit à trembler. La chair de poule recouvrit tout son corps en une sensation indescriptible. Elle comprenait à présent d'où Suilei tenait sa peur bleue des serpents.

Un reptile sortit sa tête recourbée de la caisse. Il tira une langue rouge. Mao Mao vit ses petits yeux ronds, puis son corps qui ondoyait comme une fine corde de bonne longueur. De menus insectes bruissants suivirent bientôt, puis vint le tour d'une grenouille avec ses coassements.

Mao Mao rit malgré elle. Les larmes lui montaient aux yeux et un énorme sourire lui mangeait le visage. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas vu des créatures aussi charmantes !

Tout en riant, Mao Mao se saisit de l'épingle plantée dans ses cheveux ainsi que de l'autre, plus richement ornée, qu'elle gardait dans sa poche de poitrine.

De la caisse sortaient à présent en rampant une multitude de serpents et d'autres bestioles venimeuses, détentrices de moult poisons.

Chapitre 18

Les feifa

Ça m'aura bien servi.

La chair, semblable à un filet de poisson, était plantée sur la pointe de son épingle à cheveux. L'ornement capillaire dont Shisui avait l'autre jour agrémenté sa coiffure se divisait en deux parties dont l'une, pointue comme une vrille, faisait une brochette admirable.

Mao Mao regardait la graisse goutter en déglutissant à grand bruit.

Ce serait meilleur avec un peu de sel. Oh, non, mieux : avec de la pâte de soja.

Une fois la brochette grillée de manière uniforme, elle souffla dessus à petits coups rapides. La chair était un peu dure, mais elle n'allait pas faire la fine bouche.

Le goût rappelait celui du poulet, l'arrière-goût celui du poisson, car elle avait fait du feu avec de l'huile de poisson. Le reptile, qui s'apprêtait à hiberner, avait emmagasiné des nutriments à satiété. Sa graisse collait aux lèvres de la jeune fille.

L'apothicaire mastiquait avec entrain, quand elle crut percevoir un vague remue-ménage à l'extérieur de sa cellule. Or, comme il lui fallait cuire sa viande avant que le feu ne s'éteigne, elle préparait sans cesse de nouveaux filets qu'elle faisait aussitôt griller à la broche.

— Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour un peu de sel... murmura-t-elle sans y penser.

À cet instant précis, un homme complètement désemparé apparut devant elle.

— Que... qu'est-ce que tu fabriques ? lui demanda-t-il.

— Je mange. Vous n'auriez pas un peu de sel, par hasard ?

Quelle réaction absurde de sa part.

— Bien sûr que non !

Il promena un regard autour de Mao Mao. Son visage devint livide. Il plaqua la main devant sa bouche, retenant une vague de nausée. L'herboriste avait déjà rencontré cet homme. En l'examinant de plus près, elle reconnut le garde impliqué dans l'affaire d'évasion fomentée par Kyo-u.

Que pouvait-il bien faire là ?

— Que manges-tu ?

— Du serpent.

Après un haut-le-cœur, il finit par répondre :

— Tu n'aurais pas pu dire du poisson ?

Il avait de la répartie, songea Mao Mao. Elle mastiqua la portion du filet déjà grillée et déglutit.

— Je croyais que cette pièce servait de salle de torture, poursuivit le garde.

— Certains y vivent sans doute l'enfer. Ça dépend des personnalités.

Pour l'apothicaire, en revanche, l'endroit avait tout du paradis.





Le commun des mortels n'aurait jamais voulu y mettre les pieds. La cellule exigüe accueillait plus d'une centaine de serpents venimeux. Une partie d'entre eux avaient été décapités et découpés en morceaux. Le reste grouillait de façon léthargique dans le froid du cachot.

Ils n'y connaissent vraiment rien.

Voilà ce qui se passait quand on utilisait des serpents en hiver. À cette période, les reptiles étaient censés hiberner. Qu'ils ne se déplacent qu'au ralenti n'avait donc rien de surprenant. Pour Mao Mao, qui savait comment s'y prendre pour les attraper, leur couper la tête avait été un jeu d'enfant. Même les insectes venimeux se mouvaient avec lenteur. Il fallait également s'attendre à ce que pour la plupart, ils se soient fait dévorer par les serpents qui les accompagnaient dans la caisse. Quant aux stupides grenouilles, après avoir festoyé d'insectes toxiques, elles étaient tombées raides mortes, empoisonnées.

L'épingle de Lolan et celle offerte par Jinshi en guise de vrille et de modeste couteau, Mao Mao s'était d'abord attelée à tuer les serpents les plus dangereux. Attraper des ophidiens en cette saison avait dû être une tâche harassante. Par ailleurs, en grande majorité, les spécimens qui se trouvaient dans la caisse n'étaient pas venimeux, voire pour certains parfaitement inoffensifs. Quant aux insectes et aux batraciens, seule la moitié pouvait empoisonner un être humain.

Mao Mao aurait adoré tester les poisons, mais la situation s'y prêtait mal. Après avoir éliminé les serpents venimeux, elle avait fait un sort aux reptiles qu'elle connaissait moins bien, n'épargnant que les plus inoffensifs. Ces bêtes n'attaquaient pas les humains par plaisir.

Au demeurant, la jeune fille détestait l'idée que ces bestioles grouillantes s'enroulent autour d'elle dans un espace aussi réduit. Elle s'était donc juchée sur la caisse, puis avait semé de la cendre tout autour. Se balader en permanence les poches remplies de plantes médicinales était chez la jeune apothicaire une habitude. Elle aurait préféré brûler du tabac, mais avait dû se

contenter de faire des cendres avec une herbe à l'odeur puissante. Elle avait allumé le feu à l'aide d'une torche.

Le garde n'en croyait pas ses yeux.

— Ça ne servait donc à rien que je vienne...

— À ce propos, qu'est-ce vous êtes venu faire là au juste ?

Son interlocuteur prit la mouche.

— C'est Suilei... et l'autre garnement qui m'ont supplié de descendre te voir. Ta punition nous a évité d'être châtiés à notre tour. Le petit m'a demandé de t'apporter quelque chose.

Le garde tenait un ornement de jade. Une récompense d'une valeur bien suffisante pour rétribuer Mao Mao pour sa peine.

— Il faut que je te dise... reprit-il.

Il était blême. Être enfermé dans cette cellule à la place de la jeune fille l'aurait rendu fou.

— Cet endroit n'en a plus pour longtemps. Suilei m'a prévenu, puis elle m'a conseillé de déguerpir dès que je t'aurais remis ça. On dirait que quelque chose de dangereux se prépare.

Le vêtement du garde présentait un étrange renflement au niveau du torse. Il avait dû profiter de la confusion pour s'adonner à quelque pillage.

Mao Mao jeta un coup d'œil à l'extérieur de la cellule. Un homme était allongé par terre, évanoui. Sans doute l'œuvre du garde.

— Tu devrais t'enfuir, toi aussi, poursuivit-il. J'ai vu les signaux de fumée.

— Les signaux de fumée ?

— Oui, pour prévenir qu'une expédition punitive en provenance de la capitale se dirige vers nous. Tout le monde panique ici.

Ce chaos expliquait sûrement que le garde ait pu rentrer aussi facilement dans les cachots.

— Merci beaucoup de m'avoir aidée, lui dit Mao Mao.

La jeune fille était sincère. Si elle était restée enfermée, que serait-il advenu d'elle ?

— Oui... Bon, nos routes se séparent ici. Un dernier conseil : fais attention à l'escalier qui mène au sous-sol, en face de ta cellule. Ce qui y est stocké est dangereux, et il y a beaucoup de passage. Quand tu prendras la fuite, évite cet endroit, va plutôt à l'étable voler un cheval.

— Dangereux ?

— Il paraît qu'on y fabrique de la poudre à canon. On s'en rend compte aussitôt quand on descend, l'odeur est insupportable.

Les yeux de la jeune fille s'illuminèrent.

— Merci pour tout. Je vais aller voir.

— Eh ! brailla l'homme. As-tu seulement écouté ce que je viens de dire ?

Sans perdre de temps, Mao Mao se précipita vers le sous-sol sans même un regard en arrière.

Elle descendit une à une les marches qui menaient au niveau inférieur, une main sur le mur de pierre froid pour éviter de glisser. Des échos lui indiquaient que du monde s'activait plus bas.

Elle jeta un discret coup d'œil vers le fond. Plusieurs dizaines d'ouvriers torse nu, un peu crasseux, travaillaient dans ce qui ressemblait à une manufacture clandestine. Une odeur particulière vint lui chatouiller les narines, plus proche d'un remugle de bouse fermentée que de soufre brûlé.

Elle savait désormais d'où venait la puanteur qui flottait par moments jusque dans sa chambre. Elle avisa un mystérieux monticule noir.

Du crottin ?

Non, la substance était bien trop fine. Elle rappelait davantage des déjections d'animaux de petite taille – des rats, peut-être. Mao Mao avait entendu dire que les excréments contenaient une matière qui servait à fabriquer le salpêtre. Visiblement, ils avaient été collectés à cette fin.

Dans les sous-sols, la température était bien plus douce qu'elle ne l'aurait cru. L'atelier était chauffé afin de faire sécher la poudre à canon produite par les ouvriers. Le système choisi pour ce faire était plutôt effrayant.

Les braseros étaient disposés à l'écart de la poudre. Un rideau les entourait pour que les flammèches ne viennent pas lécher la dangereuse munition, mais l'éventualité que cela se produise était pour le moins inquiétante.

Les hommes avaient-ils pleinement conscience du danger ? En général, rester trop longtemps dans un lieu où l'air était à ce point vicié entraînait tôt ou tard des dégâts sur la santé. Quelles conditions de travail infernales...

La poudre, une fois obtenue, était transportée vers une destination inconnue par une autre issue.

Mao Mao en était là de ses observations quand elle perçut des bruits de pas dans son dos. Elle se cacha derrière une étagère qui se trouvait non loin. Son cœur battait à tout rompre... Si fort qu'elle s'inquiéta de la possibilité que ce vacarme puisse la faire repérer. Sa panique retomba lorsqu'elle vit qui venait visiter l'atelier clandestin.

L'apothicaire regarda, muette et stupéfaite, une jeune fille, vêtue d'une tenue somptueuse, passer devant elle.

Shisui – mais peut-être était-il plus juste de l'appeler Lolan quand elle s'habillait avec tant de faste – marchait en faisant une drôle de tête, à l'instar de sa mère. Sa présence détonait dans la pénombre de ce sous-sol saturé de l'odeur de déjections.

— Lo...

Mao Mao voulut l'appeler, mais son ancienne camarade ne l'entendit pas. Elle se dirigeait vers le centre de la pièce, le regard empli d'une forte détermination.

Un brouhaha s'éleva quand les hommes qui étaient au travail autour d'elle la remarquèrent. L'un d'eux, le chef d'équipe, visiblement, s'avança d'un pas craintif.

— Mada...

— Quittez immédiatement cet atelier.

Sa voix résonna à travers le sous-sol entier. Les ouvriers se regardaient, indécis. Ils ne comprenaient rien.

— La forteresse va bientôt tomber. Vous devez partir d'ici et vite, avant qu'il ne soit trop tard.

Lolan sortit de son vêtement un grand sac qu'elle déposa devant elle. Il libéra en heurtant le sol une partie de son contenu : de l'argent pur. Les hommes furent un instant éblouis par cette vision, puis ce fut la ruée.

La jeune fille s'assura qu'ils avaient tout ramassé, ou presque, avant de lever la torche au-dessus de sa tête et de la jeter au loin de toutes ses forces.

La torche décrivit une parabole pour atterrir sur le tas de poudre à canon séchée.

— Sortez d'ici... si vous le pouvez ! lança Lolan avec son éternel sourire candide.

Sans perdre une seconde, Mao Mao se boucha les oreilles et se recroquevilla contre le mur. Un grondement phénoménal retentit dans ses tympans. Il s'ensuivit une cavalcade, dans laquelle elle fut piétinée plusieurs fois par les hommes qui prenaient les jambes à leur cou dans la panique la plus totale. Une nouvelle explosion se produisit, puis encore une autre, à mesure que le feu entraînait en contact avec le stock de charbon de bois puis les excréments.

Je dois fuir, et vite.

À côté d'elle, un corps était étalé par terre de tout son long, inerte. Piétiné à répétition, le sublime tissu de ses vêtements était recouvert de saleté. Mao Mao prit la main de la victime évanouie, puis tira pour tenter de la relever.

— Oh ! Qu'est-ce que tu fais ici, Mao Mao ? N'étais-tu pas dans une cellule ?

Lolan, cheveux ébouriffés, la dévisageait, stupéfaite. À y regarder de plus près, la malheureuse ressemblait moins à l'ancienne douce concubine qu'à Shisui. Elle arborait le même air innocent que la fausse servante.

— J'ai envie de te poser la même question, lui répondit l'apothicaire, ébahie.

La fille de Shenmei lui caressa la joue, puis tendit la main vers son oreille.

— Es-tu blessée ?

— Non. Le garde m'a aidée. Merci pour les serpents, ils étaient délicieux.

Lolan s'était arrangée pour pousser sa mère à choisir le châtiment du taïbon. Les reptiles, dont Mao Mao n'avait plus goûté la chair depuis un moment, étaient en effet loin d'être méchants.

— J'avoue que je ne te comprends pas. Enfin, je me suis dit que la punition te conviendrait.

Mao Mao trouva la remarque un peu culottée de la part d'une fille qui mangeait des insectes par plaisir. La priorité restait néanmoins de se sortir au plus vite de ce mauvais pas, à tout prix.

— Allons-y.

Mao Mao pressa sa manche sur la bouche de Lolana pour la protéger des relents nocifs de l'explosion, puis s'extirpa du sous-sol en rampant comme elle put. Elle tirait toujours son amie par la main pour la guider hors de la forteresse.

Quand elles parvinrent au rez-de-chaussée, l'ancienne concubine voulut s'engager dans l'escalier qui menait aux étages supérieurs.

— Le feu va se propager jusqu'en haut, prévint Mao Mao.

— Ça va aller. Je dois monter, je n'ai pas le choix.

Lolan se mit à gravir les marches, sa jupe en piètre état traînant derrière elle.

La fumée s'élevait de plus en plus. La puanteur qui vrillait le nez de Mao Mao lui piquait à présent les yeux. Même si les flammes ne se propageaient pas jusqu'en haut, les gaz suffiraient à les tuer.

— Est-ce que tu me suis ?

— Ma foi...

L'apothicaire se trouva soudain d'une grande stupidité. S'enfuir aurait pourtant été facile. Les ouvriers de l'atelier n'avaient pas hésité à se ruer vers la sortie sans se soucier des autres.

— Si ma mère apprend ce que j'ai fait... sa colère sera terrible. La connaissant, elle voudra comprendre comment c'est arrivé, trouver un responsable, quitte à rester ici jusqu'à avoir le fin mot de l'histoire. Je ne m'en tirerai pas avec de simples coups de fouet.

Quand elle parlait de Shenmei, la jeune fille baissait les yeux à intervalles réguliers.

— J'avais pourtant l'impression que tu avais été choyée durant ton enfance.

Lolan lui avait confié quelques jours plus tôt qu'elle se faisait châtier si elle ne coiffait pas correctement la chevelure de sa mère ou ne la massait pas comme il fallait. Qu'une jeune fille de son rang puisse subir un tel traitement laissait pantois.

— Tu sais, ma mère... elle a du mal à reconnaître mon vrai visage.

Lolan était encore une enfant quand sa génitrice avait commencé à lui appliquer du rouge sur les lèvres et de la poudre blanche sur les joues et le front. La fillette, telle une poupée, ne riait que pour sa mère, n'était triste que pour elle. Comme si elle portait un masque.

Un peu avant sa dixième année, elle avait appris l'existence de sa sœur aînée lors d'une dispute entre ses parents. Une servante était morte des suites d'une correction plus sévère que jamais, administrée par la matriarche du clan Shi. Et son mari avait décidé de recueillir la fille de la défunte en dédommagement. En voyant Shenmei, échevelée, accabler Shisho de reproches, Lolan avait eu la sensation de se trouver face à une vision de l'enfer.

— Elle n'a jamais cessé de tyranniser ma sœur.

La mère de Suilei, comprit Mao Mao, avait dû elle aussi être tourmentée sans relâche – jusqu'à ce que mort s'ensuive.

L'apothicaire apprit aussitôt pourquoi Shenmei harcelait Suilei :

— Ma mère demandait à mon père s'il avait l'intention de la ridiculiser en recueillant la fillette comme il l'avait fait lorsqu'il l'avait trompé avec cette autre femme. Elle répétait tout le temps que mère et fille étaient les mêmes, de sales

vipères imprévisibles dont il fallait se méfier... Je me souviens qu'entendre un ton aussi venimeux et enragé dans la bouche d'une dame vêtue de jolis atours m'avait vraiment perturbée sur le moment.

Mao Mao se rappela les paroles que Shenmei avait prononcées en léchant le sang sur le front de sa belle-fille.

— Est-ce que, par hasard, Suilei serait...

— Est-ce que tu as entendu la rumeur qui court au *hougong*, comme quoi la première victime de l'ancien empereur était une servante ? Cette femme aurait mis au monde une enfant qui lui a été retirée. En fait, cette domestique serait la grand-mère de Suilei.

Plus tard, la pauvre femme mourut, isolée, à la cour intérieure. Pendant ses dernières années, son unique plaisir avait été de collecter des histoires de fantômes.

— Te souviens-tu de la fois où tout le monde a failli mourir asphyxié lorsqu'on partageait des récits d'épouvante ? C'était peut-être l'œuvre du spectre de cette femme. Je crois qu'elle me haïssait plus que quiconque parce que j'étais la fille de Shenmei, la noble dame qui a infligé tant de sévices à sa descendance.

Lolan partit d'un bref rire contenu.

— On ne sait pas si les fantômes existent, glissa l'apothicaire pour la ramener sur terre.

On ne pouvait ni affirmer ni infirmer leur existence. Mao Mao, pour sa part, doutait de leur réalité.

— Je savais que tu dirais ça, reprit Lolan, un large sourire aux lèvres. Comme j'avais envie de connaître ma grande sœur, je m'habillais souvent en domestique pour aller la voir. Ma mère ne me reconnaissait pas quand j'étais déguisée. Elle m'obligeait à la servir.

Seulement, la jeune fille n'avait reçu aucune instruction au métier de servante. Elle avait donc senti plus d'une fois l'éventail maternel s'abattre sur sa joue. Malgré les coups, elle retournait voir sa sœur. Elle recevait chaque fois

une punition, sans que jamais Shenmei ne se rende compte de qui elle maltraitait.

Pour elle, la fillette qui la servait n'était qu'une souillon, et non la mignonne petite poupée qui lui obéissait au doigt et à l'œil.

— La seule raison qui a poussé ma mère à épouser mon père, c'était l'envie de me mettre au monde. Elle disait que le sang du village caché coulait dans les veines du seigneur Shisho, qu'il descendait de la lignée de la reine mère.

Mao Mao se remémora les masques de renard. Lolan avait peint le sien avec des motifs qui rappelaient le tanuki, dans des nuances de verts. Elle aussi percevait peut-être le monde dans les mêmes tons que la première souveraine.

— Ma mère me disait sans cesse qu'elle souhaitait me voir devenir un jour la nouvelle reine mère.

Lolan s'arrêta devant une salle du troisième étage. Si Mao Mao la quittait là, elle ne saurait jamais quelles avaient été les intentions de la jeune fille. Le moment était idéal.

— Dis-moi...

Elle hésita, ne sachant trop comment tourner sa question. Se trouvait-elle en présence de la poupée de porcelaine ou de la passionnée d'insectes ? Elle fit confiance à son intuition.

— Shisui.

— Oui ? répondit l'intéressée avec un sourire.

Elle s'était arrêtée, la main figée sur la poignée de la porte.

— Des ingrédients pour réaliser des abortifs circulaient au *hougong*. Est-ce que, toi aussi, tu en avais à ta disposition ? Pour ton usage personnel ?

Son sourire ne disparut pas. Il demeurait sur ses lèvres quand elle ouvrit la porte.

— Rien ne t'échappe, dis donc. J'ai bien fait de t'amener ici.

Mao Mao se rappela le conte effrayant que sa camarade avait raconté lors de cette fameuse nuit d'épouvante. L'histoire de l'insecte qui bruissait au son des clochettes. Ce type de bestioles, Shisui en avait capturé à la cour intérieure.

Les notes laissées par l'ancien apothicaire de la forteresse décrivaient l'espèce avec nombre de détails. Elle produisait un bruissement très beau, et on l'élevait dans des cages. En revanche, à l'automne, ces insectes devenaient cannibales... La femelle dévorait le mâle afin de donner naissance à ses petits.

L'histoire effrayante racontée par Shisui traitait sans doute du même sujet. Mao Mao prit enfin conscience des raisons qui l'avaient incitée à partager ce récit.

Elle voulait sûrement parler d'elle-même.

Si elle tombait enceinte, elle s'en prendrait au père de son enfant à naître.

La cage figurait la cour intérieure, les insectes mâle et femelle, l'empereur et ses favorites. Une métaphore d'une extrême lèse-majesté, mais qui collait à merveille à la réalité. Shisui avait dû craindre la grossesse. Près de l'endroit où elle avait capturé les insectes poussaient nombre d'amours en cage et de belles-de-nuit. Ces plantes entraient dans la composition des remèdes abortifs.

Elles pénétrèrent dans la pièce. Un grand lit s'y trouvait, occupé par des enfants endormis. Kyo-u, présent également, en était tombé.

Il doit avoir le sommeil agité.

Mao Mao s'en voulait de les réveiller, mais il fallait les sortir de là au plus vite. Elle s'approcha du lit.

— Mais qu'est-ce qui se passe ?

Quelque chose clochait. Les enfants bavaient. Leurs mains serraient les couvertures comme s'ils se cramponnaient à une corde.

Leur peau était froide. Mao Mao saisit le poignet de l'un d'eux pour lui prendre le pouls.

— Il ne respire pas.

À côté du lit, une carafe et autant de verres que d'enfants étaient posés sur une table. Shisui s'avança, puis s'approcha des petits avec un regard emplis de tendresse.

Mao Mao écarquilla les yeux, furieuse, puis leva la main, aussi haut qu'elle put. Elle réussit à se retenir de l'abattre sur la joue de l'ancienne concubine.

— Tu leur as fait boire du poison ?

— Non, c'est un remède...

Mao Mao serra fort sa main tremblante, qui se transforma en poing.

— Une trahison de cette ampleur vaudra aux membres de mon clan d'être éliminés jusqu'au dernier. C'est sûr et certain.

Les jeunes enfants ne seraient pas épargnés. On les ferait monter à la potence, sans même qu'ils aient compris quels actes leurs parents avaient commis.

— J'ai mélangé la substance à un jus de fruits sucré. Je les ai fait monter dans la chambre, bien chauffée, pour les faire boire, après qu'ils se sont amusés à regarder tous ensemble un rouleau illustré. Certains d'entre eux ont sûrement pleuré parce qu'ils voulaient dormir avec leur maman. J'en suis navrée. Leurs mères et la mienne étaient de très bonnes amies. Tu sais, Kyo-u est arrivé en retard, peut-être parce qu'il voulait te sauver.

Un sourire triste se dessina sur le visage de Lolán.

— Je suppose qu'il avait tout compris. Il serrait les lèvres, mais il a fini par boire son jus de fruits jusqu'à la dernière goutte. Le regarder faire m'a déchiré le cœur.

— Et pourquoi m'avoir amenée, moi ?

L'ancienne concubine plissa les yeux. « Tu le sais bien », semblait signifier son expression.

— J'aurais voulu user d'une autre méthode, mais ça ne s'est pas passé comme prévu.

Nous y voilà.

Mao Mao laissa retomber sa main. Un bruit sourd lui parvint de l'extérieur, mais elle ne pouvait détacher le regard du visage de Lolán.

— Il paraît qu'autrefois, ma mère n'était pas celle qu'elle est aujourd'hui. Malgré tout, au fond, je m'interroge. Depuis ma naissance, elle n'a pas changé, toujours à tourmenter ma sœur chaque fois qu'elle la voyait, à harceler ses jeunes dames de compagnie, à apprendre aux femmes de sa famille à boire et à

s'amuser avec des hommes. Mon père la laissait faire, incapable de lui tenir tête. Il attendait son pardon.

Shenmei avait perdu l'esprit, cela tombait sous le sens.

— Quand ma mère m'a mise au monde, elle a dévoré son mari, comme un insecte. Elle est même pire que ça, car les insectes, au moins, le font pour une bonne raison, pour assurer la survie de leur progéniture.

Lolan détestait l'idée d'avoir un enfant à son tour. Au point de se concocter un remède abortif, qu'elle buvait en permanence. Mao Mao croyait avoir compris pourquoi la jeune fille agissait ainsi.

Toutes les mères ne ressemblaient pas à Shenmei. Seulement, l'ancienne concubine n'en avait eu qu'une seule, et plutôt un piètre modèle...

— Je me suis permis de mener ma petite enquête à ton sujet, Mao Mao. Ton histoire me rappelle un peu celle de ma sœur.

Un géniteur haut placé au sein de la cour impériale, un ancien médecin du palais pour père adoptif.

— En ce qui me concerne, je n'ai ni père ni mère, juste un père adoptif.

— C'est drôle, ma sœur s'exprime un peu comme toi. Je crois que je comprends. Elle me répétait sans cesse qu'elle n'était pas ma vraie sœur.

Que pouvait bien vouloir dire Shisui ?

— En fait, elle a raison. Elle n'est pas ma sœur. Mon père est un tanuki, il veut prendre le contrôle de la lignée de l'empereur pour ensuite, je pense, servir des ambitions que j'ignore.

Sous-entendu, Suilei n'était pas sa véritable sœur, car elle ne serait pas liée au clan Shi...

Menteuse.

Les deux filles de Shisho se ressemblaient beaucoup. Les similitudes ressortaient encore davantage quand la cadette montrait un visage inexpressif, comme à présent.

Lolan aimait son aînée, pourtant, elle niait le fait qu'elles soient sœurs. Essayait-elle de la protéger ?

— Si ces enfants avaient été des insectes, ils auraient pu hiberner et passer l'hiver, dit-elle en caressant à nouveau les petits corps.

Oui, s'ils avaient été des insectes...

Dans l'esprit de Mao Mao, tout s'éclaircit soudain. Elle comprenait désormais pourquoi son amie l'avait fait venir dans la chambre. Silencieuse, l'herboriste regarda la jeune fille.

De vagues larmes perlaient au coin des yeux de l'ancienne concubine. L'apothicaire voulut tendre la main vers elle, mais Lolan secoua la tête.

Pourquoi ne s'enfuit-elle pas ?

Au demeurant, quand bien même elle parviendrait à s'échapper, que pourrait-elle faire ensuite ?

Mao Mao n'y connaissait rien en politique, le domaine ne l'intéressait pas. Tout ce qu'elle désirait était pouvoir étudier les remèdes et les potions à loisir, faire des expériences sur leurs propriétés et en fabriquer de toutes sortes.

Cette activité lui suffisait. Elle aurait dû lui suffire.

Il ne fallait plus se soucier des autres, mais penser d'abord à soi. Surtout après ce qu'elle avait subi depuis sa capture et son arrivée à la forteresse...

Malgré tout, Mao Mao tendit la main... mais Lolan refusa son aide.

— J'ai mon rôle à jouer. Ne m'en empêche pas.

— Y a-t-il un sens à tout ça ?

L'herboriste ignorait ce que son amie allait trouver au bout de son chemin, bien que ce ne soit pas très difficile à imaginer.

— Mon propre entêtement.

— Tu peux tout aussi bien t'en défaire.

— Dis-moi, Mao Mao, rétorqua Lolan, espiègle. Si se trouvait devant toi un poison inconnu, et que ce soit la seule occasion que tu aies jamais d'en boire, que ferais-tu ?

— Je le boirais jusqu'à la dernière goutte.

La réponse avait fusé. Elle était sans équivoque.

— C'est bien ce que je me disais.

L'ancienne concubine se releva, le visage illuminé par un sourire. Elle se dirigea vers la porte d'un pas léger, aussi détendue que pour aller faire une promenade.

Elle s'en va pour de bon.

Désemparée, Mao Mao hésitait sur la conduite à tenir. Elle chercha de toutes ses forces des mots à dire, en vain. Elle se contenta finalement de tendre le bras pour prendre la main de Lolan dans la sienne.

— Laisse-moi au moins faire un vœu, dit-elle.

— Un vœu ? Ça ne te ressemble pas.

— Ça ne fait pas de mal, parfois. Parfois seulement...

D'un geste gracieux, Mao Mao ôta l'épingle dans ses cheveux pour la glisser, dans un mouvement toujours aussi doux, dans le col de l'ancienne concubine.

— Tu as mal visé mes cheveux.

— Tu serais bien trop magnifique si je la plaçais plus haut.

Une grande quantité d'épingles ornaient déjà la chevelure de Lolan. Ces accessoires avaient la réputation de chasser les mauvais esprits mais, trop nombreux, ils risquaient au contraire de les attirer.

— On m'en a fait cadeau. Alors je veux que tu me la rendes un jour.

— Ne me demande pas l'impossible. Je vais la vendre, tu le sais.

— Tant pis, dans ce cas.

En dépit de son aspect terne, l'ornement était de facture exceptionnelle. Celui qui lui en avait fait présent devait être du style entêté. Pour peu que l'accessoire ressemble à son ancien propriétaire, il finirait peut-être par revenir, après moult détours et par pur ressentiment, entre les mains de l'herboriste.

— Tu es noire de suie, fit remarquer Mao Mao en montrant le miroir à côté du lit.

— Oh, c'est vrai, j'ai l'air d'un tanuki, plaisanta Lolan avant de se mettre à rire. (Elle riva son regard à celui de l'apothicaire.) Je compte sur toi pour la suite. Tu sais ce qu'il te reste à faire.

Puis elle lui tourna le dos et referma la porte derrière elle.

Le bruit de ses pas s'estompa. Après un temps, Mao Mao prit conscience qu'elle fixait le plafond. Un moment s'écoula, qu'elle passa immobile.

Puis des grondements de plus en plus terribles se firent entendre, et le bâtiment vacilla sur ses fondations.

Chapitre 19

Une armée en marche

Remontons un peu le cours du temps.

Jinshi se trouvait dans un carrosse, assis en face d'un homme dont la compagnie lui était fort peu agréable.

Malgré son nom, le véhicule tracté par dix chevaux était plus proche d'une habitation mobile que d'une simple carriole. À l'intérieur, le sol était entièrement recouvert de peaux de bêtes et une table occupait le centre de l'espace.

Ce cher stratège, connu pour son sempiternel sourire narquois, avait les yeux rivés sur une carte, le visage cette fois déformé par l'agacement. Derrière lui, Lahan, son fils adoptif, sortait puis rentrait sans cesse un document de sa poche tout en scrutant les mines de son père et de Jinshi.

Le protégé de Lacan se plaçait en deuxième position – juste après la maquerelle du Palais vert-de-gris – dans le classement des plus grands avarés que Jinshi ait jamais rencontrés mais, en l'occurrence, l'intendant du *hougong* était profondément heureux de sa présence dans le carrosse.

Jinshi sentait en effet le stratège au bord de l'implosion, et même susceptible d'en venir aux mains à tout instant. Si l'intervention de Luomen avait réussi à calmer un tant soit peu Lacan, sa colère n'était pas complètement retombée.

Derrière Jinshi, Gaoshun se tenait prêt à tirer à tout moment l'épée glissée à sa ceinture.

Voilà ce à quoi on s'exposait si on s'en prenait à l'intendant du *hougong*, même si pour l'heure, en Lacan, l'envie de lui sauter dessus pour le frapper l'emportait sans nul doute sur la crainte de représailles. L'homme au monocle était à ce point à bout de nerfs. Dans ce contexte tendu, Lahan jouait les pacificateurs, ce dont Jinshi lui savait gré.

— Père, dans le cas purement hypothétique où quelqu'un porterait un coup à un membre de la famille impériale, la faute retomberait-elle uniquement sur le coupable ?

L'allusion eut le mérite de contenir la colère de Lacan. Lever un seul petit doigt sur l'homme-nymphe équivaldrait pour le stratège à rayer sa propre lignée de la carte. Même Mao Mao, sa fille, serait livrée à ce châtement.

Le grand commandant Can ne se laissait pas bernier si facilement et l'identité réelle de Jinshi ne lui avait pas échappé. C'était d'ailleurs cette raison qui l'avait poussé à demander au pseudo-eunuque de mobiliser l'Armée interdite.

Le frère de l'empereur se doutait que Lahan en était arrivé aux mêmes conclusions que son père adoptif. Il en eut d'ailleurs confirmation quand il questionna le jeune homme qui lui répondit, dans le style typique du clan La :

— Vous avez exactement les mêmes mensurations, au chiffre près, au niveau de la taille, du tour de poitrine et du tronc. C'est très rare, tant d'harmonie chez une personne.

Jinshi comprit à ce moment que le jeune homme voyait lui aussi le monde à sa manière, difficilement compréhensible pour le commun des mortels.

— Vous rayonnez de beauté, quel dommage que vous ne soyez pas une femme.

Une conclusion qui donna la chair de poule au beau fonctionnaire. Le physique de Lahan, comme ce qu'il dégageait, lui évoquait Mao Mao – ils étaient d'ailleurs cousins. Hélas pour le fils adoptif du stratège, Jinshi n'avait pas ce genre de penchant.

Malgré tout, il ne doutait pas des compétences du protégé de Lacan. Il avait donc sollicité une autorisation spéciale pour se l'adjoindre en tant qu'assistant

pour cette expédition, en dépit de son simple statut de fonctionnaire.

Ce jour-là, Jinshi avait délaissé le rôle d'eunuque que tout le monde lui connaissait. Une épingle d'argent plantée dans ses cheveux attachés, il avait troqué sa tenue noire de fonctionnaire pour une armure et un casque d'un violet bleuté, rembourrés de coton épais.

— Peut-on vraiment mettre le destin d'un pays entre les mains d'un être qui n'a pas su choisir clairement son sexe ? le provoqua Lahan.

Le stratège avait raison sur un point : continuer de jouer les eunuques aurait été mal venu dans le contexte. Jinshi et ses compagnons, non contents de faire avancer leur armée, devaient aussi se pencher sur la meilleure tactique à adopter.

— Est-ce que tu es sûr de toi ? voulut savoir l'intendant du *hougong*.

— Oui, lui assura Lahan.

Une carte était étalée sous leurs yeux, qui détaillait les environs d'une forteresse coincée entre une montagne et une plaine.

La place forte n'ayant été que peu utilisée, le plan accusait son âge, mais des vétérans autrefois affectés à cet endroit avaient été rassemblés afin de le mettre à jour.

Lahan avait émis l'hypothèse que le bastion accueillait une fabrique de feifa.

Le bois abondant de cette région septentrionale en faisait un territoire hautement convoité pour ses ressources sylvicoles. Le clan Shi le défendait bec et ongles depuis des générations.

Des sources chaudes jaillissaient également à proximité, dont il se racontait qu'il était aussi possible d'en extraire du soufre.

— Et où trouve-t-on le salpêtre ?

Il s'agissait du troisième ingrédient nécessaire à la fabrication de la poudre à canon.

— Peut-être grâce aux sources chaudes, qui aident les petits animaux à facilement passer l'hiver. D'ailleurs, une grotte gigantesque est située non loin.

Une quantité prodigieuse d'excréments de chauves-souris avait dû s'amasser dans cette caverne. Or extraire le salpêtre de déjections animales était une technique éprouvée.

Jinshi poussa un léger soupir. Si l'ennemi utilisait des armes à feu, il ne devait pas s'agir de fusils, mais plutôt de quoi produire un feu nourri du haut des remparts.

Il espérait ne pas avoir à affronter des canons.

Lacan était déjà arrivé à la même conclusion. Aux yeux du stratège, la carte déployée sur la table n'était rien d'autre qu'un plateau de go. Son doigt pointait vers une falaise escarpée, située à l'arrière de la forteresse.

— Il est théoriquement possible de s'emparer des lieux sans leur laisser le temps d'utiliser leurs canons, pronostiqua Lahan sans ambages.

— Si notre tête de boulier en est sûre... ironisa le stratège en tapotant le crâne de son fils adoptif.

La poudre noire employée pour les canons absorbait rapidement l'humidité. Le précieux explosif était toujours stocké en grandes quantités à côté des armes. Quand il fallait garder le tout au sec, une armurerie était nécessaire.

Or les chutes de neige étaient fréquentes à l'altitude où se trouvait la forteresse. D'après les patrouilles de reconnaissance, la neige était même tombée en abondance cette nuit-là, au point de s'amonceler.

L'armée représenterait une cible facile si elle se contentait de manœuvrer de manière classique.

Lacan avait donc proposé de concentrer d'abord leurs efforts sur la réserve de poudre, afin de priver l'ennemi de l'usage de ses canons. À cette fin, il avait suggéré une méthode plus qu'insolite, sans être extravagante car simple à mettre en œuvre – le genre d'idées qui rendait l'homme d'autant plus effrayant.

— Selon moi, ce serait une solution extrêmement économique, dit Lahan.

Qu'il ait appuyé sur le mot « économique » avait peut-être séduit Jinshi. Le peu de temps qu'ils avaient passé ensemble avait suffi à l'intendant pour cerner le caractère du jeune homme.

— Il faut contrôler les lieux au plus vite pour secourir Mao Mao, lança le stratège, avant de faire comme s'il s'adressait à elle. Tiens bon, ma fille, j'arrive !

En entendant ces mots, un sourire ironique faillit s'épanouir sur le visage de Jinshi, mais l'homme-nymphe se retint en pinçant fort les lèvres.

Il se rappela la jeune fille maigrichonne. Avait-elle été prise en otage ou existait-il une autre raison à son enlèvement ? Qu'elle se soit rendue chez l'ennemi de son propre gré n'était pas non plus à exclure. Peu importait au fond, il fallait la sortir de là au plus vite.

— Mettons ce plan à exécution, dans ce cas, acquiesça Jinshi.

— Attendez, intervint Gaoshun. Il y a un problème.

Le bras droit de l'homme-nymphe affichait une mine soucieuse. Il posa genou à terre.

— Lequel ? s'enquit son maître, perplexe.

À l'instar de l'intendant du *hougong*, Lacan et Lahan penchaient la tête sur le côté, dans l'expectative.

— Auriez-vous oublié quel genre d'hommes vous commandez ?

Au regard de la taille de la forteresse, l'armée que menait Jinshi était sans doute plus qu'assez fournie. Si tout se déroulait selon le plan mis au point par l'homme au monocle, penser qu'on ne compterait presque aucune victime dans ses rangs ne semblait pas déraisonnable.

— L'Armée interdite acceptera-t-elle de livrer une attaque surprise ?

L'espace d'un instant, Jinshi fut bien en peine de répondre. D'un geste lent, il alla toucher l'épingle dans ses cheveux. Elle représentait un qilin, l'animal mythique qui servait d'emblème à la famille impériale.

Aurait-il endossé trop longtemps son rôle d'eunuque ?

De temps à autre, il craignait d'oublier qui il était vraiment. En cet instant, il n'était pas Jinshi, l'eunuque. Il se devait de soumettre l'ennemi de manière digne, imposante, la seule qui seyait à son rang.

Il le savait, et pourtant... ce qui sortit de sa bouche fut bien différent.

— Je me range à l'avis du grand commandant.

— Comme il vous plaira, répondit Gaoshun après une brève hésitation.

Il battit en retraite, sans insister, puis braqua les yeux sur son maître. Jinshi sentit son regard de braise lui brûler la nuque.

— C'est mieux ainsi. Je préférerais éviter que mon crâne serve de coupe à boire à mes ennemis, dit Lacan.

Il renifla, se dirigea vers le rideau qu'il souleva avant de sauter hors du carrosse qui avançait toujours, quoique à un rythme assez lent. À l'instant où le stratège toucha le sol, son corps se déforma d'une étrange façon. Se serait-il blessé ?

Lahan, lui, vérifiait encore ses calculs sur son boulier.

— Maître K...

Gaoshun avait été sur le point d'appeler Jinshi par son véritable nom. Une ride profonde se creusa aussitôt entre les sourcils de l'assistant.

— À l'avenir, il ne faudra plus interagir avec cette jeune fille comme vous le faisiez jusqu'alors, dit-il à son supérieur sur le ton qui convient pour consoler les enfants.

— Je sais.

Le jeune homme poussa un long soupir. Son souffle créa de petits nuages blancs dans l'atmosphère.

Saisi d'un frisson, il enfila un manteau du même ton vaporeux, qui le couvrit jusqu'à la tête.



Minuit était passé lorsque des grondements terribles se firent entendre.

Interloqué, Shisho se leva sans tarder, puis noua à sa hanche le sabre qu'il gardait à son chevet. Après s'être couché, la veille au soir, il n'avait pu fermer l'œil. La cour avait beau le surnommer le vieux tanuki, il restait assez alerte pour passer des nuits entières sans dormir.

Au demeurant, comment aurait-il pu trouver le sommeil ? Il s'y essayait depuis dix ans, en vain.

Avait-on été surpris par les explosions ? Dans la pièce attenante, les éclats de voix frivoles des femmes plongées dans la débauche se calmèrent, avant de se changer en bruissements.

Derrière la cloison qui les séparait, son épouse s'adonnait avec excès à la boisson, vraisemblablement. Elle obligeait les femmes du clan à porter des tenues indécentes, comme pour en faire des monstres, et s'amusait avec des

hommes qu'elle achetait. Tel était le quotidien de sa compagne depuis la naissance de leur fille Lolan.

Elle prenait par ailleurs grand soin de se vautrer dans la débauche au vu et au su de son mari. Déconcertées au début, ses partenaires de jeu prenaient à présent plaisir à l'imiter. Elle enrôlait uniquement des mères de famille qui, en enfantant, avaient déjà rempli leur rôle, pour se délecter de voir des épouses vertueuses sombrer dans le vice.

Elle ne s'était pas toujours comportée de la sorte.

Shisho sortit sur le balcon pour observer les alentours de la forteresse. Il avait cru à une attaque ennemie. Les lumières des troupes, sûrement celles de l'Armée interdite, étaient encore loin. Situé en altitude, le bastion offrait une large vue jusqu'à plusieurs lieues de distance. Il restait au chef de clan le temps de faire une sieste, guère plus.

Le vent charriait une odeur étrange et désagréable. La senteur du soufre, peut-être ? Le haut dignitaire faisait fabriquer de la poudre à canon dans ses sous-sols. Les stocks auraient-ils explosé ?

Sans doute, songea-t-il en resserrant son col. Il se répétait que c'était le moment d'agir, sans toutefois se résoudre à se mettre en mouvement. Les forces lui manquaient, il était bien pitoyable.

Un vieux tanuki rusé, maître pour s'attirer les bonnes grâces de l'ancienne impératrice, qui possédait une longueur d'avance sur ses rivaux auprès de l'empereur – voilà ce qu'il était, autrefois.

À cet instant, pourtant, il était loin de ce personnage qu'il était à la cour. Le seigneur du Nord s'en rendait bien compte lui-même.

Il tint sa bedaine – qui s'était développée de façon soudaine après la quarantaine – pour avancer droit devant lui, pas après pas.

Afin de sortir vérifier ce qui se passait, il lui fallait traverser la chambre de son épouse. Un trajet qui s'annonçait prodigieusement douloureux.

Shenmei, qui lui avait été offerte par l'ancien empereur – ou plutôt rendue, vingt ans après lui avoir été promise –, s'était construit une carapace pleine d'épines durant son temps passé au *hougong*.

Lorsqu'elle était retournée auprès de Shisho, il était déjà marié et avait eu une enfant – Suilei.

Il n'avait pas voulu de ce mariage avec une autre femme que sa promise. La jeune femme elle-même n'y avait sans doute pas consenti de gaieté de cœur. Née à la cour intérieure, elle en avait été chassée car illégitime, bien que son père ne fût autre que l'ancien empereur.

Une vingtaine d'années auparavant, alors que sa santé déclinait, le souverain avait formulé un vœu auprès de Shisho : « *Occupe-toi de mon enfant.* »

Puis la rancœur de Shenmei avait transformé ses épines en poison.

Il fallait que Shisho agisse au plus vite. Il tentait de s'en persuader quand il ouvrit enfin la porte de la pièce. Les prostitués manifestèrent leur surprise. Les femmes, motivées par un reste de pudeur, allèrent se cacher en panique sous un drap.

Seule son épouse, allongée sur un canapé, continuait de souffler tranquillement la fumée de sa pipe. Son regard acéré débordait de dédain.

— Quel était ce bruit ? demanda-t-elle sur un ton alangui en exhalant une fumée bleutée.

« C'est justement ce que j'allais vérifier », s'apprêtait-il à dire. Il n'en eut pas le temps. La porte menant au corridor s'ouvrit en grand avec fracas. Dans l'encadrement se tenait désormais Lolan, noire de suie des pieds à la tête.

— Quelle vulgarité, c'est à peine croyable ! persifla Shenmei.

— N'êtes-vous pas mal placée pour parler, Mère ?

La jeune fille regarda les femmes qui se disputaient la couette.

— Et vous toutes, qui délaissez vos enfants pour vous jeter à corps perdu dans la débauche...

Ces paroles eurent pour effet de soudain rappeler l'existence de sa progéniture à l'une des mères dépravées, qui voulut se ruer hors de la pièce. Lolan la gifla. Sa victime tomba sur le flanc. Les prostitués prirent tout à coup conscience de la gravité de la situation et préférèrent s'enfuir.

Est-ce bien là ma fille ? s'interrogea Shisho, perplexe. Il la prenait pour une enfant docile, voire soumise. Aux yeux du chef de clan, elle n'était qu'une

poupée s'habillant et n'agissant que selon le bon vouloir de sa mère.

Lolan avança sans hésiter dans la pièce, où elle ouvrit les uns après les autres de longs placards coulissants. À l'intérieur du plus grand, une jeune femme y était enfermée, à l'étroit.

— Je te demande pardon, ma sœur. J'ai eu un petit empêchement.

Son aînée tremblait, pieds et poings liés – elle avait été châtiée. Les deux jeunes femmes se ressemblaient beaucoup. C'était Suilei, se rendit enfin compte Shisho, son autre fille.

Lolan libéra la prisonnière, puis lui frotta le dos. En voyant ses gestes exercés par l'habitude, Shisho comprit que cette scène non plus ne se jouait pas pour la première fois. Soudain, il prit conscience de sa négligence et de son incompétence.

Sa cadette le dévisageait, un sourire aux lèvres.

— Père ! Prenez vos responsabilités, au moins dans ces derniers instants...

De quoi parlait-elle ? Il n'eut pas même le temps de lui demander.

— Vous êtes le vieux tanuki du village aux renards, poursuivit-elle. Gardez votre masque jusqu'au bout.

Un nouveau grondement retentit, qui aussitôt fit trembler la forteresse tout entière. Shisho conserva son équilibre en s'appuyant contre l'un des murs avant de ressortir sur le balcon pour tenter de faire le point.

Un nuage de flocons de neige flottait devant lui. Du côté est du fort, le rideau blanc empêchait de voir quoi que ce soit. L'homme ne comprit pas tout de suite ce qui s'était produit.

Il attendit que la brume retombe un peu, pour découvrir que la neige avait enseveli l'armurerie censée se trouver là. Il ne rêvait pas. Une avalanche venait de recouvrir la moitié du bâtiment.

Shisho était au comble de la stupéfaction.

— L'ennemi était trop fort pour vous, vous auriez dû le savoir, lui dit Lolan. Assumez-en la responsabilité. Moi, je m'occupe de Mère.

Tout en secouant sa chevelure légèrement roussie, Lolan alla se camper devant sa génitrice en une posture digne et fière.

« *Assumez-en la responsabilité.* » Les mots imprégnèrent peu à peu Shisho qui serra fort le poing.

Chapitre 20

L'attaque surprise

*P*ensaient-ils vraiment être de taille ? songea Lihaku.

À quelques pas seulement du jeune officier, des soldats de l'armée personnelle du seigneur Shisho, incapables de repousser les troupes surgies de nulle part, avaient perdu toute contenance. Ils brandissaient leur lance en panique, mais ne faisaient pas le poids face à Lihaku et les autres, entraînés et préparés comme devaient l'être de véritables guerriers.

Le jeune militaire se trouvait là, à soixantes *li* au nord de la capitale, pour arrêter les traîtres du clan Shi, qui avaient pris possession d'une forteresse abandonnée, avant d'y placer des soldats en garnison. L'ordre de mission était clair : mater le clan rebelle qui s'était retourné contre l'empereur.

Malgré la taille imposante du bastion, y fomenter une rébellion sans voie de repli était d'une stupidité sans nom.

Shisho, le chef des traîtres, jouissait d'une assez bonne influence à la cour. L'empereur le craignait au point d'avoir chassé l'une de ses plus proches concubines pour asseoir à sa place la fille de ce puissant seigneur.

Tandis qu'il brandissait son bâton, Lihaku sentit la perplexité l'envahir. Pour en être arrivé là, le vieux courtisan avait soit cédé à la soif du pouvoir, soit sombré dans la folie... Le militaire ne parvenait pas à trancher.

Même si Shisho se retrouvait à présent acculé, il avait tout de même abandonné la capitale pour venir se barricader dans un lieu fortifié – à croire qu'il désirait qu'on le voie comme un traître.

Un comportement aussi aberrant était-il bien digne de l'homme que toute la cour appelait le vieux tanuki ?

Quoi qu'il en soit, Lihaku était un guerrier. L'analyse politique, il la laissait aux fonctionnaires. Pour l'heure, il allait finir son travail.

Il donna un coup de bâton dans les jambes d'un soldat ennemi, puis le fit chuter d'un geste rapide. Les hommes qu'il commandait, vêtus d'une armure et d'un casque blancs, se mirent à ligoter le prisonnier au sol. Lihaku était censé porter le même attirail que ses troupes mais, gêné dans ses mouvements, il venait de s'en débarrasser.

Une armure blanche se remarque de loin lorsqu'elle est maculée de sang ennemi. En temps normal, un tel accoutrement ne convenait pas à la guerre, sauf quand sa teinte se confondait avec le blanc de la neige. Dans le cadre de cette expédition, elle était parfaite pour passer inaperçue – surtout en cette nuit sans lune, où le camouflage se révélait encore plus efficace.

Lihaku et ses hommes progressaient sans torche ni flambeau. À l'approche des murs de la forteresse, la troupe s'était scindée en deux, avec d'un côté un détachement de fantassins composés d'hommes habitués au froid et dont le talent n'était plus à démontrer, et de l'autre, le reste des soldats. Les deux colonnes avançaient à plusieurs lieues de distance l'une de l'autre.

De fait, toute l'attention des sentinelles de la forteresse était concentrée sur les lumières de la troupe la plus en arrière. Elles ne remarquèrent pas l'avant-garde qui approchait. Les soldats retranchés crurent à tort que l'ennemi allait mettre encore un certain temps avant de les atteindre.

Malgré tout, ce subterfuge ne réglait pas le problème de Lihaku et de ses hommes, qui devaient avancer dans une plaine désertique à découvert sur une longue distance. La situation aurait été différente si les étoiles avaient été visibles, mais le ciel couvert et l'absence de lumière désorientaient les soldats.

L'officier acheva de ligoter un autre ennemi puis poussa un soupir. Au même moment, un objet tomba de son col.

— Bien pensés, ces machins-là, dit-il en ramassant sur la neige la petite sculpture de bois, taillée en forme de poisson.

Cette invention avait en effet bien aidé le jeune militaire et ses hommes à savoir où se trouvait la place forte.

Dans le bois avait été inséré un aimant. Il suffisait ensuite de plonger le petit poisson dans un seau d'eau pour en déduire quelle était la direction à suivre. À l'origine, il s'agissait d'un outil de marine.

On avait frotté sa surface avec une poudre qui brillait de façon intrigante dans l'obscurité et permettait de garder le cap. Elle s'obtenait, disait-on, à partir d'un champignon qui luisait la nuit.

Lihaku contempla la neige tombée en avalanche depuis le sommet d'une falaise escarpée.

— Celui qui a mis au point cette tactique... je me demande ce qu'il a dans la tête.

L'attaque surprise présentait un autre avantage. La forteresse avait été abandonnée pour plusieurs raisons. L'une d'entre elles venait de se montrer décisive.

Les tremblements de terre étaient nombreux à proximité des sources chaudes. Plusieurs dizaines d'années auparavant, un puissant séisme avait paraît-il modifié la topographie des lieux. Un versant de la montagne s'était écroulé, entraînant par la suite des avalanches récurrentes. Elles restaient modestes et peu fréquentes, mais suffisantes pour rendre l'emplacement défavorable.

Les coulées de neige menaçaient l'édifice, une construction par ailleurs vétuste. La mode étant à la réduction des forces armées, on avait fait d'une pierre, deux coups en abandonnant cette place forte.

Cette fois, l'avalanche avait été provoquée par des moyens artificiels. L'hiver de cette année-là avait été plus rigoureux que le précédent et la neige était plus épaisse.

L'avant-garde comptait plusieurs combattants rompus à la marche dans les montagnes enneigées. Ils s'étaient munis de quantité de lances de feu. Au début, Lihaku en avait été intrigué. À présent, il comprenait pourquoi.

Il était en train d'avancer dans la neige sale, qui craquait sous ses pas, quand il vit une silhouette pénétrer dans le fort. Sa cape blanche contrastait avec ses

longs cheveux noirs, ce qui était du plus bel effet dans la pénombre ambiante. Un sourire ironique se dessina sur le visage de Lihaku. Il n'imaginait pas qu'une telle pensée lui viendrait un jour au sujet d'un homme.

Nul n'aurait cru que cet individu se retrouverait sur un champ de bataille. Ses traits parfaits le désignaient comme l'une des fleurs du jardin de beautés qu'était le *hougong*, bien qu'il en fût aussi le jardinier.

Une fleur bien distincte, unique, qui s'écrivait avec un caractère non moins spécial, qu'on lisait « Ka ».

Une épingle d'argent était plantée dans les cheveux à moitié dénoués de l'homme. Le motif qui y était dessiné sommait quiconque le voyait de se prosterner dans l'instant.

Le caractère du pays de Li regroupait trois épées surmontées de trois traits qui symbolisaient l'herbe, ou la fleur. Dans ce pays, seuls deux êtres bien particuliers possédaient un nom incluant le caractère « Ka » de la fleur. L'homme qui venait de pénétrer dans la forteresse était l'un d'eux.

Il n'aurait jamais dû se trouver là. Il avait marché plusieurs lieues au milieu de ses soldats, de nuit, mutique. La troupe rassemblait des guerriers de forte constitution, mais l'épuisement se lisait sur leurs visages.

L'homme aux longs cheveux noirs serrait dans sa main un sabre en forme de feuille de saule, assez mal assorti à sa douce apparence de nymphe. Il avait aussi ceint une armure d'un violet bleuté, qui ne laissait aucun doute sur son identité à quiconque se trouvait alentour.

Jinshi, l'eunuque... L'honneur de mener la troupe aurait pourtant dû échoir à un homme, un vrai. La beauté de ce jeune dignitaire, qui jouissait des grâces de l'empereur, déclenchait quelques fois des rumeurs outrageantes.

Lorsqu'il avait pris le commandement de l'armée, nombre de ceux rassemblés là en étaient restés bouche bée. Des membres de l'administration avaient pâli. Ce jeune maître, qui rencontrait du succès aussi bien auprès des hommes que des femmes, recevait parfois les sollicitations pressantes d'individus de son sexe.

Lihaku faisait lui aussi partie de ceux que la nouvelle avait stupéfiés. Durant plusieurs jours, il lui avait fallu répondre à diverses requêtes adressées par Gaoshun, le bras droit de Jinshi. Cette fois encore, il avait reçu l'ordre de réunir parmi les soldats et les officiers les éléments les plus résistants au froid. Il en saisissait à présent le motif.

Jinshi ne se faisait plus appeler ainsi, mais le jeune officier n'était pas autorisé à prononcer son nouveau nom, qui comprenait la syllabe « Ka ». S'il avait le droit de le coucher par écrit, seule une poignée d'élus se réservaient le privilège de l'employer à l'oral.

L'homme au visage de nymphe entra dans la forteresse. Lihaku le suivit, afin de ne prendre aucun retard. Gaoshun n'était pas aux côtés de son maître, accompagné cette fois d'un jeune soldat qui le talonnait de très près.

Le militaire leur emboîta le pas.

La forteresse baignait dans une odeur désagréable, un parfum d'œuf pourri, à vous piquer le nez. Le jeune officier s'interrogeait sur la nature de ces émanations quand il tomba sur un homme qui charriait un tas de neige vers le sous-sol.

Un incendie se serait-il déclaré aux étages inférieurs ? Lihaku se hâta de saisir le porteur par sa tunique pour le presser de questions. Une explosion avait bien eu lieu.

— Si... si je ne me dépêche pas d'éteindre les flammes, madame... madame va...

L'homme, qui tremblait comme une feuille, détourna le regard.

Le jeune militaire le libéra. Était-ce la fumée qui l'avait rendu blanc comme un linge ou bien la peur de cette mystérieuse dame ? Que la forteresse abrite bien moins de soldats que Lihaku ne l'aurait cru découlait peut-être de cette explosion imprévue.

Tout en couvrant sa bouche de sa manche, le jeune officier s'agenouilla derrière Jinshi, toujours à la tête de sa troupe.

— As-tu un conseil à me donner ? s'enquit l'intendant du *hougong*. (Son interlocuteur le remercia en pensée de lui avoir adressé la parole.) Tu peux parler.

— En ce cas, permettez-moi...

Dans pareils moments, Lihaku regrettait toujours de ne pas s'être mieux entraîné à articuler.

— Avec cette fumée, poursuivit-il, il me semble que ce ne soit pas une bonne idée de rester longtemps ici. Je crois aussi que ceux qui se trouvent à l'intérieur ne tarderont pas à sortir.

— Je sais.

Dépité, le jeune officier se sermonna intérieurement pour n'avoir énoncé, apparemment, que des banalités.

— Cependant, peut-être reste-t-il des gens qui ne peuvent pas s'enfuir, dit Jinshi.

— En ce cas, vous pouvez sortir, je vais demander à tous mes hommes de partir à leur recherche.

— C'est impossible, refusa son supérieur.

Les traits de Lihaku faillirent se tordre sous l'effet de la contrariété. Heureusement qu'il baissait la tête...

Pour sa propre sécurité, il fallait à tout prix éviter que le haut fonctionnaire ne soit blessé au cours des combats. Que ne pouvait-il s'extirper au plus vite de la mêlée pour se mettre en lieu sûr afin d'observer sagement la suite des événements ?

Seulement, le jeune homme commandait l'Armée interdite. Il se devait donc d'être en première ligne. Par ailleurs, qu'il soit en train de mener une attaque surprise le dissuadait peut-être de céder sa place.

Demeurer fièrement à la tête de ses hommes dénotait chez Jinshi une volonté de se défaire de son rôle d'eunuque.

Un tel événement risquait de bousculer l'équilibre des forces à la cour intérieure. Le clan Shi, l'un des piliers de cette stabilité, avait déjà sombré. Ses disciples se cachaient sûrement dans la masse des soldats ennemis capturés. Les

avoir arrêtés était une bonne chose, mais leur culpabilité était sans appel. Selon la loi, quiconque se rebellait contre l'empereur voyait son clan décimé jusqu'au dernier de ses membres. Tout dépendait désormais de la clémence dont le souverain daignerait témoigner, mais les espoirs restaient somme toute minces.

— La fille du grand commandant est retenue dans cette forteresse, reprit Jinshi.

— Vous...

Tout le pays savait que ce titre désignait l'excentrique stratège. Avant de se lancer dans la bataille, Lihaku avait appris, à sa grande surprise, que l'homme au monocle avait une fille, qui avait été capturée pour une raison encore inconnue de tous.

— Pourrais-tu l'abandonner à son sort ?

Non, impossible.

— Un tel acte ferait de moi un nouvel ennemi politique, laissa échapper Lihaku, un peu malgré lui.

L'espace d'un instant, le masque d'impassibilité de Jinshi sembla se fissurer, très légèrement.

— En effet.

Puis sans pouvoir empêcher totalement son expression de se fendre ni la souffrance d'apparaître sur son visage, le chef de l'Armée interdite fit un pas en avant.

Lihaku se releva, avant de se gratter la tête. Dans ces circonstances, il ne lui restait plus qu'à aller au bout de sa mission, le plus vite possible.



Un grondement terrible retentit, bientôt accompagné de la chute d'une gigantesque quantité de neige de la montagne. Une avalanche. Mao Mao connaissait ce phénomène, en théorie.

Un flot de minuscules cristaux de glace dévalait la falaise escarpée au-delà de la forteresse. La coulée s'arrêta brusquement avant d'atteindre l'endroit où se

trouvait l'apothicaire. Un hangar – du moins ce qui en avait l'apparence – disparut derrière un rideau de neige suspendue.

La jeune fille observait le spectacle depuis un balcon.

L'explosion avait fait fuir la plupart des ouvriers du sous-sol. Les autres s'appliquaient à éteindre l'incendie. Or, il allait falloir du renfort pour déblayer les dégâts de l'avalanche – comme si tout n'allait pas déjà à vau-l'eau. Mao Mao aperçut des soldats qui, après avoir sauté depuis les remparts, se rendaient compte, médusés, de l'ampleur de la catastrophe.

Certains d'entre eux se retrouvèrent ensuite acculés. Une forme blanche pénétra à l'intérieur de l'enceinte sans rencontrer de résistance.

La silhouette était camouflée de sorte que l'apothicaire ne pouvait la discerner de loin. Elle ne voyait que quelques soldats, pris de panique, qui tentaient de se défendre.

Puis un flot rouge jaillit. Des giclées de sang vinrent moucheter la neige immaculée. La forme blanche n'était autre qu'un assaillant. L'envahisseur se débarrassa de sa cape, révélant l'armure d'un très haut dignitaire.

Vient-il prendre la forteresse ?

Une favorite de haut rang s'était enfuie du *hougong*, un acte qui équivalait à une trahison. Pour couronner le tout, la famille de la fugueuse s'était barricadée dans une place forte armée. Un tel état de fait était impossible à justifier.

Suis-je vraiment en sécurité, ici ?

D'autres intrus, éclairés par des torches, apparurent au loin. Mao Mao se figea. Elle ne savait pas bien comment c'était possible, mais elle l'avait vu. Sa silhouette s'était gravée sur sa rétine.

Le spectacle était fascinant, pareil à l'arrivée d'une nymphe céleste au milieu d'un champ de bataille pourtant hostile. La vision de la jeune fille se fit plus nette : la beauté sublime, un peu plus loin, s'était métamorphosée en vaillant guerrier, le corps ceint d'une armure aux couleurs nobles.

Quoi ? Est-ce qu'il est venu me sauver ? Non, c'est impossible, il a sans doute mieux à faire.

Ses yeux l'avaient trahie, bien sûr. La silhouette disparut aussitôt. Les envahisseurs se déversèrent par flots dans la place forte.

Quelqu'un, qu'il soit envahisseur ou appartenant au clan Shi, viendrait d'une minute à l'autre. Quant à savoir quel traitement il réserverait à Mao Mao...

L'explosion de la poudre charria jusqu'à ses narines une odeur de soufre. Elle plaqua la manche de son habit sur sa bouche afin de ne pas s'intoxiquer.

Je devrais fuir, en fait...

Elle qui avait sommé Lolan de déguerpir ne pourrait plus rien lui reprocher si elle ne réagissait pas... Quelle idiote, quelle stupide petite idiote elle était à rester figée sur place.

Des bruits de pas se rapprochaient. N'allait-elle pas être bientôt abattue sur place ? Elle attendait, son cœur battant à tout rompre dans sa poitrine.

Qui que ce soit, j'espère au moins qu'il m'écouterà.

Au même instant, un violent coup de pied démolit la porte près d'elle. Un guerrier en armure d'un violet bleuté apparut dans l'encadrement.

Il resta coi, de même que Mao Mao. L'espace de quelques instants, ils ne dirent rien. Puis la jeune fille brisa le silence.

— Excusez cette requête, maître Jinshi, mais pourriez-vous me protéger ?

— Es-tu blessée ? demanda le guerrier, sans doute alarmé par le sang sur les vêtements de Mao Mao.

— Rassurez-vous. Ce ne sont que des éclaboussures.

— Parce que c'est censé me rassurer ?

— Il s'agit de sang de serpent.

La stupéfaction déforma le visage du jeune homme. D'une certaine manière, sa réaction apaisa l'herboriste, tant son aspect familial l'enveloppa d'un sentiment de nostalgie. Elle sourit, presque malgré elle.

— Attends, ne me dis pas que tu... commença Jinshi en s'approchant.

Son expression se transforma du tout au tout quand il entendit des pas derrière lui. Le jeune homme qui faisait face à l'apothicaire n'était ni l'eunuque aux allures de nymphe, ni l'intendant un peu puéril du *hougong*.

— Prince héritier, l'interpela le soldat à la mine sévère qui venait d'entrer dans la pièce.

Prince héritier ?

— Ce titre n'est plus le mien, protesta Jinshi. L'empereur a désormais un fils.

Dame Gyokuyo aurait donc accouché sans difficulté ? Et il s'agissait d'un garçon...

Ainsi, c'est là sa véritable identité !

Qu'un homme non castré déambule dans le *hougong* constituait un crime de la plus haute importance. Seuls faisaient exception les descendants de l'empereur, sa parenté liée par le sang et quelques privilégiés triés sur le volet.

— Ça ne vous rajeunit pas, maître Jinshi, ironisa-t-elle.

Sa voix n'était qu'un filet, mais suffisamment audible pour qu'il tourne vers elle un regard un peu fâché.





— Lihaku est-il là ? demanda le prince impérial au soldat le plus proche.

Le jeune officier aux allures de gentil corniaud s'avança séance tenante pour s'agenouiller devant Jinshi.

— Je te la confie, déclara l'homme-nymphe avant de quitter les lieux.

Lihaku pencha la tête, croisa les bras, puis s'approcha, suspicieux, de l'apothicaire.

— Ce n'est sans doute pas le moment pour ça, mais... tu ressembles à une certaine Mao Mao qui travaille à la cour intérieure.

— Eh bien, c'est moi.

Si la question naïve avait pu faire passer l'officier pour un grand dadais, son armure était bien plus impressionnante que son uniforme habituel et il avait un bâton de combat entre les mains.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— On m'a enlevée, semble-t-il.

La remarque plongea le jeune homme dans la perplexité. Il pencha la tête de côté, presque à angle droit.

— Au fait, ton père...

— On pense forcément tous les deux à la même personne, alors inutile de prononcer son nom. Dites plutôt « le vieux fou », par exemple, je comprendrai.

Lihaku consentit à la demande de la jeune fille. Or, fait étrange, un léger tremblement le secoua, puis il tapa du poing dans sa paume comme si la lumière s'était enfin faite dans son esprit.

Qu'avait-il bien pu comprendre ? Elle l'ignorait, ce qui ne l'empêchait pas de ressentir un vague malaise.

L'officier désigna l'apothicaire à l'un de ses subalternes :

— C'est elle, là.

L'intéressé, d'abord méfiant, tira de son habit un sifflet dans lequel il souffla.

— Oh, navré, vraiment, dit Lihaku à la jeune fille. Mais dis-moi, tu as l'air dans un sale état. Et tout ce sang dont tu es couverte... Tu es blessée ?

— Ce sont des éclaboussures.

Le jeune militaire était toujours aussi malpoli, mais coulait vers son interlocutrice un regard inquiet. Hormis les bleus causés par l'éventail de Shenmei, Mao Mao ne souffrait d'aucune blessure. Le guerrier, adorable à sa façon, portait une armure elle aussi maculée de sang qui charriait avec lui des effluves ferreux.

— J'espère vraiment que tu n'as rien. Le vieux fou a voulu venir à tout prix alors qu'il n'est pas du tout en état. Résultat, il s'est blessé et ne peut même plus bouger à présent.

« *Le vieux fou...* » Lihaku l'avait prise à la lettre !

Et ce vieux fou avait sans doute eu l'idée de cette stratégie reposant sur une attaque surprise. En outre, Mao Mao était sûre et certaine qu'il était en partie responsable du déclenchement de l'avalanche.

Détendu en apparence, Lihaku prenait néanmoins son travail au sérieux.

— Qu'est-ce que c'est ? Des enfants dorment-ils là-dedans ? s'enquit-il en s'approchant du lit.

La jeune fille écarta les bras pour lui barrer la voie.

— Ils ne respirent plus. On leur a donné du poison.

Le jeune officier grimaça. La scène devait le choquer au plus profond de son être. Et pourtant, il ne fallait pas oublier quel sort aurait attendu ces enfants s'ils avaient survécu : la mort.

Une tentative de meurtre sur une concubine de haut rang avait valu à la coupable d'être pendue. Quant à sa famille, elle avait été dépossédée de toute sa fortune, et soumise à d'autres châtiments plus ou moins sévères.

Or la rébellion de Shisho était sans commune mesure avec cette affaire. Femmes comme enfants, tout le monde serait condamné à mort, sans distinction d'aucune sorte.

L'expression de Lihaku était à déchirer le cœur. Mao Mao voulait savoir.

— Les dépouilles des condamnés sont-elles abandonnées sans sépulture ?

— Non. Elles sont envoyées dans des cimetières spéciaux. En revanche, on ne les enterre pas, on les brûle.

— Les enfants ne pourraient-ils pas être brûlés avec leurs mères, au moins ?

Lihaku était bien en peine de répondre. Il se gratta la tête, poussa une faible plainte.

— Je ne sais pas trop. Ce n'est pas de mon ressort.

Malgré tout, il s'approcha pour prendre un enfant dans ses bras. Il ôta ensuite la couverture du lit, la déchira en deux pour y envelopper le garçonnet, comme il l'eût fait d'un nouveau-né.

— On dirait vraiment qu'ils dorment, dit-il. Je pensais pouvoir les porter tous en même temps, mais ils pèsent leur poids...

Il emmaillota un deuxième enfant dans le reste de couverture, puis répéta l'opération avec les autres après avoir déchiré d'autres draps.

En manque de tissu pour le dernier corps, il se dirigea vers un soldat, posté devant la porte, et lui retira son armure.

— Eh, appelle deux autres hommes ! lança-t-il avant de prendre un enfant sous chaque bras.

— Lihaku ?

— On ne pourra pas les laisser ensemble lors du rite, mais on ne peut pas non plus les abandonner ici. Il doit être possible de les enterrer discrètement près du cimetière.

L'officier sourit, dévoilant deux belles rangées de dents blanches.

— Vous n'aurez pas à répondre de cet acte ? s'enquit Mao Mao.

— Je n'en sais rien. Le cas échéant, j'espère que tu intercédaras en ma faveur.

— Ce ne sera peut-être pas si simple...

— Attends, j'y pense. Il y aurait peut-être un moyen efficace ! dit Lihaku, un drôle de sourire aux lèvres.

— Lequel ?

— Si tu donnes du « papa » à ton vieux fou de père, il t'obéira au doigt et à l'œil, non ?

Difficile de décrire précisément quelle fut la réaction de Mao Mao à cette suggestion.

— Euh, désolé... Oublie ce que je viens de dire, s'excusa Lihaku, qui finit par détourner le regard.

C'est vous dire à quel point l'expression de la jeune fille devait avoir été terrifiante.

Chapitre 21

À l'origine des événements

Un sifflement aigu se fit entendre.

Jinshi sentit un léger soulagement l'envahir. Le sifflet devait retentir quand la mission serait achevée, plusieurs coups brefs en cas de problème, un seul coup, long, si tout allait bien.

Lihaku avait dû sortir de la forteresse avec Mao Mao pour la mettre en lieu sûr.

Le prince impérial traversa un long corridor. Il se remémora le plan des lieux, qu'il avait consulté avant son départ. Au bout du couloir se trouvaient un vaste salon, puis un bureau et, enfin, des appartements.

Basen lui servait de bras droit, en lieu et place de Gaoshun, occupé de son côté. Lorsqu'il prenait le relais de son père, le jeune soldat avait toujours besoin d'un temps d'adaptation avant d'être véritablement à l'aise.

— Tu es trop stressé, lui dit Jinshi assez bas pour ne pas être entendu alentour.

Deux gardes marchaient en effet derrière Basen, toujours aussi tendu.

— Alors laissez-moi ouvrir la marche.

L'homme-nymphe le comprenait sans peine. Leur escorte ne couvrait que ses arrières, ce qui n'était pas pour rassurer le jeune soldat. Le prince sourit en s'apprêtant à pousser la lourde porte devant lui, mais un mauvais pressentiment l'étreignit. Il ordonna à ses hommes de s'écarter des larges battants.

Puis seulement, il ouvrit la porte avant d'aller aussitôt se plaquer contre un mur.

Au même instant, un bruit lui vrilla le tympan et une balle lui frôla le flanc.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Basen, alarmé.

— Rien d'inattendu.

Puisque les rebelles fabriquaient de la poudre à canon, qu'ils possèdent des armes à feu prêtes à l'usage n'avait rien d'anormal. Par chance, le temps était mauvais. Les lieux où l'on pouvait se servir de ces feifa difficiles à allumer étaient somme toute limités. Dans cette liste ne figuraient guère que les salles les plus vastes de la forteresse.

Les prévisions de Jinshi se voyaient confirmées. Des combattants, qui tentaient dans la panique de recharger leurs armes, occupaient le salon.

— En avant ! s'écria-t-il.

À son appel, les tireurs fébriles lâchèrent leur canon à main pour dégainer leur sabre... Trop tard.

Ces armes à feu étaient pensées pour être utilisées par roulement. Si le premier tir ratait sa cible, on n'avait pas le temps de recharger.

Pas moins de cinq tireurs étaient postés dans la grande salle, tous habillés de vêtements d'excellente qualité. Jinshi en connaissait certains de vue. L'odeur caractéristique de la poudre emplissait l'air de cette vaste pièce au sol de pierre.

— Où est Shisho ?

Les cinq rebelles appartenaient sans doute au clan Shi. La défaite annoncée, leurs serviteurs avaient dû fuir, les contraignant à sortir leurs canons à main dans un ultime sursaut.

— Répondez !

— On... on n'en sait rien ! dit l'un des hommes. On n'avait pas prévu d'en arriver là !

Tout en regardant Jinshi, il postillonnait en se justifiant avec véhémence. Comme son agitation le rendait tout à fait imprévisible, Basen le plaqua au sol.

— On s'est joué de nous, on n'y est pour rien ! continua le rebelle au visage écrasé contre les dalles de pierre.

— Comment osez-vous ? cria le fils de Gaoshun.

Exaspéré par l'attitude de son prisonnier, il lui plaqua un peu plus fort le visage.

— Vous avez détourné les fonds du pays pour reconstruire cette forteresse, nous avons des preuves ! aboya le jeune soldat. Or, même sans ça, vous avez utilisé des armes à feu contre nous. Vous savez très bien ce qui vous attend !

Basen posa la lame de son sabre contre le cou du rebelle. Ce dernier avait l'écume aux lèvres, le visage crispé.

— Je... je ne suis au courant de rien ! On m'a dit que c'était pour le pays ! On agissait juste pour le pays...

Une lame fendit l'air pour venir s'abattre sur le sol. Le choc du métal contre la pierre alluma des étincelles. L'homme à terre écarquillait les yeux, incapable du moindre mot désormais. Une flaque s'étendait à vue d'œil sous lui.

Soucieux de ne pas s'exposer à une telle humiliation, ses compères se taisaient, mais leurs regards étaient pleins d'effroi. Jinshi aurait voulu les exhorter à ne pas braquer sur lui des yeux aussi terrifiés.

Restait que même avec l'œil le plus pathétique qui soit, la sentence qui tomberait sur eux serait irrévocable. Tout ce que le frère de l'empereur pouvait faire pour ces traîtres était de soutenir leurs regards et de laisser leurs émotions le frapper de plein fouet.

— Il serait plus doux pour lui que vous l'abattiez dès à présent, sans hésiter. Après tout, c'est l'échafaud qui l'attend, lança une voix.

Basen et les soldats de la troupe se mirent aussitôt en garde. Un homme bien en chair approchait d'eux d'un pas détendu, bien que sonore : Shisho, un feifa à la main.

Jinshi observa le dignitaire qu'on surnommait le vieux tanuki.

— Je vous trouve bien insouciant, Shisho.

L'homme-nymphe sortit de son vêtement un écrit frappé du sceau de l'empereur, qui ordonnait la mise aux fers du clan Shi.

D'un geste toujours aussi décontracté, le chef des insurgés leva son canon à main.

— Est-ce qu'il est devenu fou ? demanda l'un des soldats de Jinshi à voix basse.

Le seigneur félon n'avait ni briquet ni poudre incandescente pour allumer son arme. Le guerrier, mal informé, pensait donc qu'il ne pourrait pas s'en servir.

Ni une ni deux, Jinshi tira Basen et l'autre soldat par la main, puis se coucha sur le sol.

Une détonation retentit. La balle heurta un mur où elle ricocha pour aller se ficher par malchance dans la jambe du rebelle au sol. Un cri de douleur emplit la vaste salle.

— Que c'est pathétique, dit Shisho à son sbire blessé. Mais n'est-ce pas toi qui avais tiré sur une bête pour essayer ton arme ? Moi qui me faisais une joie de voir les dégâts sur un homme, quel gâchis...

Aucune émotion ne transparissait dans sa voix. Jinshi eut l'impression que le vieux tanuki récitait un texte appris par cœur.

— C'est donc ici que tout se termine ? Si seulement j'avais pu avoir un peu plus de temps... regretta Shisho.

Il jeta son arme, puis se tourna vers le chef de l'Armée interdite. L'espace d'un instant, les traits du seigneur du Nord semblèrent s'apaiser.

Que voulait-il dire ? Jinshi ne put le lui demander. Et quand bien même, le patriarche du clan Shi n'aurait rien avoué.

— Allez-y ! ordonna Basen, toujours à terre.

Du sang gicla. Trois lames venaient de se planter l'une après l'autre dans le corps replet de Shisho.

Il se contenta de lever la tête, sans pousser le moindre cri. Sur ses lèvres apparut une écume rougeâtre, ses yeux s'injectèrent de sang. Pour autant, loin

de s'écrouler, il écarta grand les bras, le regard toujours braqué vers le haut.

Était-ce un rire qui venait de sortir de sa bouche, ou une imprécation ?

Rien de remarquable n'était visible au plafond, mais peut-être regardait-il au-delà ? Jinshi eut la sensation d'être au théâtre, où se jouait une scène avec l'acteur qu'on appelait Shisho.

Le chef de la rébellion rendit son dernier soupir sans que nul ne sache ce qu'il avait fixé avec tant d'attention. Dans un final des plus décevants.

Passé le salon se trouvait une galerie occupée par des femmes en tenue légère et des hommes à l'allure dépravée.

Les femmes parlaient sans s'arrêter. Elles trahirent sans attendre l'identité de qui se tenait dans la pièce du fond dans l'espoir d'avoir la vie sauve. Les hommes, quant à eux, affirmaient sans en démordre qu'ils n'appartenaient pas au clan Shi, à l'inverse des femmes.

Jinshi comprenait l'envie de sauver sa peau, mais qu'on en vienne à vendre autrui pour y parvenir le révoltait. Il se détourna, laissant ses soldats ligoter tout le monde.

Selon les délatrices, Lolan, l'ancienne concubine de haut rang, et Shenmei, sa mère, s'étaient réfugiées dans la pièce du fond.

— Il n'y a personne ici, constata pourtant Basen, entré avant Jinshi.

Un lit imposant, ainsi que plusieurs canapés meublaient l'appartement. Vêtements éparpillés çà et là, odeur d'encens flottant dans l'air, bouteilles d'alcool et tabac jonchant le sol... L'homme-nymphe imagina sans mal quel genre de plaisirs l'endroit avait abrités. Basen rougissait, mais pas de colère.

Le parfum de l'encens montait à la tête de Jinshi. Sans hésiter, il lança l'encensoir au loin.

Des herbes sèches se répandirent sur le sol. Si l'apothicaire avait été présente, elle aurait su lui dire quelles propriétés elles possédaient.

— Où sont-elles passées ?

La pièce suivante était déserte, de même que le balcon.

— Auraient-elles sauté ?

Tout en recherchant des indices, Jinshi se mit à réfléchir. Étant donné l'agencement des lieux, la pièce par où il était entré et la suivante, adjacente, étaient censées être de la même taille. Quelque chose clochait.

La pièce du fond semblait plus petite. Le prince impérial fit plusieurs allers-retours entre les deux salles. La plus petite ne possédait qu'une porte. Un mur occupait le côté opposé au balcon.

Les meubles y étaient peu nombreux, ce qui conférait une impression d'espace. La distance entre le mur et le balcon était légèrement plus courte que dans le salon.

Jinshi alla examiner l'armoire posée contre le mur. Sa largeur correspondait exactement à la différence de taille avec l'autre pièce.

Tout doucement, il ouvrit le meuble puis, de la main, se fraya une voie entre les tenues voyantes. Il paraissait de facture solide, à l'exception de la planche du fond, plus fine. Il la poussa en forçant un peu, pour se rendre compte qu'elle se relevait vers l'arrière.

À quatre pattes dans l'armoire, il se faufila à l'intérieur puis sortit la tête par le fond. Là où aurait dû se trouver un mur se déployait en réalité un nouvel espace. Un passage secret.

Jinshi distingua soudain une faible lueur.

— Pan ! s'écria une voix espiègle.

Le canon d'un feifa était pointé sur le visage de l'intendant du *hougong*. Le passage servait de refuge à Lolan. Elle tenait une arme plus complexe que celles que connaissait le prince impérial, assez proche du modèle employé par Shisho quelques instants auparavant, bien que beaucoup plus petit. Sa taille permettait de l'emporter avec soi dans des lieux exigus. Le clan Shi avait non seulement pu fabriquer de la poudre à canon, mais aussi un nouveau modèle d'arme à feu. La surprise était de taille.

— Permettez-moi de vous appeler maître Jinshi, par commodité, lui dit Lolan sans se détourner de sa cible.

Couverte de suie et les cheveux roussis, la jeune fille tenait, fixée sur un bougeoir, une chandelle dont la flamme vacillait à chacune de ses paroles.

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de me suivre ?

— Et si je refuse ?

— Pourquoi croyez-vous que je vous tiens en joue ?

La hardiesse dont elle faisait preuve en imposa à l'homme-nymphe.

Il scrutait l'arme. Tout en levant les mains, il remarqua que la structure de ce nouveau modèle différait en plusieurs points de l'original.

— Allons-y, acquiesça-t-il avant de suivre l'ancienne concubine.

Le passage que Jinshi empruntait n'était pas indiqué sur le plan qu'il avait consulté. Certes la nature du dispositif l'imposait, mais il restait possible que Shisho l'ait fait ajouter dans le plus grand secret.

Lolan marchait à reculons dans le boyau étroit en pointant son arme sur l'homme-nymphe. Elle aurait eu moins de difficultés à se déplacer en le faisant passer devant elle. Toutefois, il aurait pu tenter de lui subtiliser son arme au moment où ils se seraient croisés.

— Je m'étonne que vous me suiviez aussi docilement.

— Mais c'est vous qui me l'avez ordonné, lui répondit-il sur un ton sec.

Lolan étouffa un rire. Étrangement, les expressions de son visage apparaissaient bien plus humaines que lors de son séjour au *hougong*.

— Me subtiliser mon arme ne devrait pourtant pas être trop compliqué pour vous, non ?

Sans certitude, Jinshi songea qu'il devrait en effet être en mesure de la désarmer. Il n'en dit toutefois rien, préférant garder le silence.

Dans le passage, l'air était rare, menaçant de souffler la flamme de la bougie. Juste avant qu'elle ne meure, ils atteignirent une pièce secrète.

On y respirait bien mieux. La lumière de la bougie retrouva un nouvel élan. Non sans vaciller, elle éclairait désormais deux autres femmes en sus de Lolan. Le visage de la plus jeune rappelait beaucoup les traits de l'ancienne concubine, malgré les ecchymoses qui le marquaient.

— Suilei, ma sœur... T'a-t-elle maltraitée ?

La jeune femme meurtrie secoua la tête à petits coups frissonnants. Suilei... Oui, la servante revenue d'entre les morts, la même qui s'était récemment travestie en eunuque pour entrer à la cour intérieure.

Jinshi regarda ensuite l'autre femme, d'âge mûr. Elle était vêtue et maquillée de façon outrancière. Cette mise ô combien indigne de son âge lui rappelait la Lolan du *hougong*.

Hormis deux chaises et une table, la pièce était vide.

— Lolan, cet homme...

— Oui, Mère. Je l'ai amené jusqu'ici afin d'exaucer votre souhait.

Shenmei darda sur Jinshi un regard assassin.

— Vous l'avez toujours haï, n'est-ce pas ? Son apparence tout entière. Est-ce à cause de sa ressemblance avec vous savez qui, ou bien parce que vous lui enviez une beauté que vous considérez comme supérieure à la vôtre ?

— Lolan ! tonna la matriarche, furieuse.

Sa fille ne broncha pas, mais Suilei trembla à sa place. L'impression que la jeune fille meurtrie donnait à Jinshi était aux antipodes de ce qu'il s'était imaginé en écoutant les rapports à son sujet.

— Pardonnez-moi, j'ai poussé la plaisanterie un peu trop loin. À présent, avant de réaliser votre vœu le plus cher, je vous propose un petit divertissement.

Lolan déposa son bougeoir sur la table, puis glissa son arme dans la ceinture de son vêtement.

Alors elle entama son récit d'une voix claire.

L'histoire de Lolan plongea ses auditeurs dans l'époque de l'ancien empereur.

Le souverain était la marionnette de sa mère qui tirait les ficelles de la politique qu'il exerçait. Cette légèreté dans le discours de la jeune fille aurait dû

rendre Jinshi rouge de colère, pourtant, et malgré l'irrespect assumé de ces paroles, il avait conscience qu'elles n'étaient que pure vérité.

L'homme-nymphe n'avait jamais considéré l'homme qu'on appelait son père comme quelqu'un qu'il aurait dû craindre. En revanche, l'impératrice qui le manipulait dans l'ombre était quant à elle particulièrement effrayante.

L'intendant du *hougong* se remémora de vieux souvenirs. Il se rappelait mal les derniers instants de sa grand-mère, excepté que le précédent empereur avait trépassé peu après, comme par volonté de la suivre dans l'au-delà.

Exaspérée par l'absence d'intérêt montré par son fils pour les femmes, l'impératrice s'était mise de son vivant à peupler la cour intérieure de dames d'une grande beauté. Puis, un jour, elle avait ordonné au chef d'un clan du nord du pays de faire don de sa fille. Son but était de l'établir, du moins en apparence, comme la première concubine de son fils.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Lolan ? demanda Shenmei, troublée par ce récit inattendu.

Les faits semblaient différer quelque peu de la version qu'elle connaissait. Sa fille partit d'un rire discret qu'elle cacha derrière sa manche.

— Est-ce la première fois que vous l'entendez, Mère ? Pourtant, sur son lit de mort, Grand-père ne cessait de la seriner comme une malédiction à qui voulait l'entendre.

L'histoire regorgeait d'exemples de souverains s'appropriant les filles de hauts dignitaires pour en faire leurs concubines.

— Savez-vous pourquoi la cour intérieure est devenue aussi vaste qu'elle l'est aujourd'hui ? demanda Lolan à Jinshi.

— J'ai entendu dire que votre père avait fini par convaincre l'impératrice de l'étendre, à force de lui souffler cette idée à l'oreille.

L'homme-nymphe restituait là le point de vue le plus communément admis au *hougong*. Le dénommé Shisho cherchait à se faire bien voir de l'impératrice, réputée comme une femme difficile à contenter. Le courtisan, qui à l'origine n'appartenait même pas à la branche principale du clan Shi, dut

à sa sagacité et au sang qui coulait dans ses veines de se faire adopter par cette famille, en manque d'héritier, et d'obtenir le nom « Shisho » – dont la première syllabe se traçait avec le caractère du nom du clan. Shenmei appartenait quant à elle à la branche principale de cette lignée. Elle avait été promise au tanuki bien avant d'être offerte à lui par l'empereur.

— En effet, il avait proposé d'agrandir la cour intérieure dans le cadre d'un nouveau plan d'aménagement public.

Jinshi trouva la formulation astucieuse. Elle permettait d'esquiver tout débat sur le rétrécissement du *hougong*, dès lors qu'il revenait sur la table.

— Mais aussi et surtout en guise de substitut au commerce d'esclaves, précisa la jeune fille.

L'homme-nymphe écarquilla les yeux, bientôt imité par Shenmei. Seul le visage de Suilei demeura impassible.

Lolan, tout sourire, se tourna vers le prince impérial, puis regarda la matriarche.

— Il semblerait que vous ne soyez vraiment au courant de rien, Mère, lui dit-elle. Vous ignoriez tout des manœuvres de Grand-père, qui poussèrent l'impératrice à le placer sous surveillance constante. C'est cette surveillance qui le contraignit à offrir sa propre fille au *hougong*.

À l'époque, l'esclavage était florissant. Des eunuques esclaves servaient d'ailleurs jusqu'à la cour. Cependant, Lolan avait parlé de « commerce » d'esclaves.

Au sein de l'empire, les odalisques du gouvernement étaient traitées de manière fondamentalement similaire aux prostituées des maisons closes. Elles pouvaient regagner leur liberté soit en travaillant jusqu'à rembourser le prix de leur achat, soit au terme de leur « contrat ».

Ces règles n'avaient cours que dans le pays, qui interdisait la vente d'esclaves hors de ses frontières. Et pourtant...

— Faire commerce d'esclaves se révélait fort lucratif. Aussi, bien que la pratique ait été interdite, de nouveaux marchands avides de profiter de la

manne venaient toujours remplacer ceux qui se faisaient arrêter. Il faut dire qu'à l'époque, les jeunes filles se vendaient à prix d'or.

Le clan Shi avait vu l'une de ses filles lui être retirée au profit du souverain. La pression qui s'exerçait sur la lignée la poussa à restreindre ses activités en lien avec le commerce d'esclaves. Malgré tout, le flot de travailleurs serviles ne s'était pas totalement tari et ce qu'il en restait était souvent placé à la cour intérieure. On y comptait des femmes, bien sûr, mais aussi des hommes. Les malheureux étant bien souvent castrés dès le moment où ils étaient réduits en esclavage, avant même d'être vendus.

Shisho proposa donc de rassembler au *hougong* toutes les jeunes filles destinées à être vendues à l'étranger, le lieu devant leur servir d'abri temporaire. Ce plan coïncidait avec les projets de l'impératrice. Elle y voyait le moyen de faire d'une pierre, deux coups : en tant que politicienne, et en tant que mère attentive du bonheur de son fils.

La suggestion avait un autre avantage, puisqu'elle soulageait la culpabilité des parents qui vendaient leurs filles. En comparaison d'une vie d'esclave dans un pays lointain, travailler au *hougong* était une position plutôt enviable. Ils confieraient donc plus volontiers leur progéniture au palais.

Ces jeunes femmes réduiraient également leurs chances de finir leur vie comme esclaves si, durant leurs deux années de service à la cour intérieure, on leur dispensait quelque formation ou éducation. Sans compter que d'avoir travaillé au sein du *hougong* était vu par beaucoup comme une sorte de privilège.

Hélas, à cause de l'agrandissement débridé de la cité impériale, le souci de formation et d'éducation fut relégué au second plan.

— Bien sûr, en élaborant ce projet, l'impératrice et Père avaient plus d'une idée derrière la tête.

En gagnant la confiance de la souveraine, Shisho espérait redorer le blason de son clan. S'il échouait dans cette entreprise, en revanche...

— Quelle terrible épreuve cela a dû être pour vous, Mère. Vu comment tout s'est terminé, il aurait été préférable que vous preniez la fuite dès le début. D'autant que Père avait tout prévu.

Lolan faisait-elle allusion au passage secret qu'elle avait emprunté pour fuir le *hougong* ? Jinshi crut comprendre que ce tunnel avait été conçu à cette fin.

Les traits de Shenmei s'assombrirent.

— Avez-vous donc été incapable de placer votre confiance en un homme prêt à renoncer à son rang pour fuir avec vous ?

— Lolan, espèce de petite... commença la matriarche, le visage creusé de rides profondes.

La menace n'eut aucun effet sur la jeune fille mais Suilei, elle, tremblait de peur. Shenmei dut s'en apercevoir, car elle darda sur sa belle-fille le même regard qu'elle aurait accordé à un tas d'immondices.

— Comment aurais-je pu lui faire confiance ? s'emporta la matriarche. Mon père venait à peine de rendre l'âme qu'il prenait sa place à la tête de la famille, et se mariait peu après avec la mère de cette... cette misérable...

Toujours tremblante, Suilei regardait sa belle-mère. Lolan pouffa de rire avant de s'approcher de sa demi-sœur. Elle glissa l'une de ses mains dans les siennes puis, de l'autre, alla fouiner dans le col du vêtement de son aînée, d'où elle tira une petite chaîne qui était accrochée à son cou.

Au bout du collier pendillait un bijou qui ressemblait fort à l'épingle en argent de Jinshi. L'ornement de l'intendant de la cour intérieure représentait un qilin, celui de Suilei, un oiseau – plus précisément un phénix, ce que seuls les connaisseurs pouvaient savoir.

À l'instar du qilin, s'en parer était réservé à une poignée d'élus.

— Tout porte à croire que l'ancien empereur se sentait coupable. Inquiet pour l'enfant qu'il avait chassée du *hougong*, il lui rendait souvent visite, par l'entremise de Père.

On racontait que Shisho avait en secret mis à l'abri le médecin et le nouveau-né bannis de la cour intérieure par le souverain. L'enfant grandit, puis

atteignit l'âge nubile à l'époque où le tanuki prit la tête de la famille.

— L'ancien empereur avait déjà refusé de reconnaître la paternité de cette enfant. Mais il dut finir par comprendre qu'elle était de son sang, car il proposa à Père : « Ne veux-tu pas prendre ma fille pour épouse ? »

Le tanuki, qui avait déjà toute la confiance de l'impératrice, était aussi devenu très proche du souverain. Aux yeux du maître de l'univers, il représentait assurément le gendre idéal. Le précédent empereur insista, arguant qu'il exaucerait tous les souhaits de son protégé. Comment refuser une telle offre ?

La maladie, qui avait forcé l'ancien chef du clan Shi à rester alité, finit par l'emporter. Ainsi, le destin de la lignée fut placé entre les mains de Shisho, qui avait la confiance de l'impératrice. Pour cette dernière, garder Shenmei, une jeune femme du clan Shi, comme concubine de haut rang de l'ancien empereur devint dès lors inutile.

Le maître de l'univers conservait cependant le droit suprême de décider du sort des fleurs du *hougong*. Shisho avait épousé la fille illégitime de l'empereur. Une enfant naquit de leur union, qu'on baptisa Shisui, par égard pour le caractère « Shi » du clan du père. Il s'agissait là de celle qui s'appelait à présent Suilei.

— Et vous, Mère, vous êtes retrouvée cédée à Père après ça.

L'ancien empereur était surnommé l'« idiot ». Il n'avait pas bien saisi les conséquences que ce choix allait avoir pour sa fille. Quelque temps après, la première femme de Shisho fut soi-disant emportée par la maladie, et la jeune enfant fut recueillie par l'ancien médecin du *hougong*.

Le savant devait par la suite recevoir l'ordre de concocter un élixir de jouvence dans la forteresse – mais il s'agissait là d'une autre histoire.

À la même époque, l'ancien empereur fut lui aussi contraint à garder le lit. Pendant près de dix ans, on n'eut plus aucune nouvelle de lui... jusqu'à ce qu'il rejoigne l'au-delà. Suilei n'hérita de son grand-père que son nom et un accessoire en argent. Tout le monde ignorait qu'elle était la petite-fille d'un

empereur. Après la naissance de Lolan, on ne la traita plus autrement que comme la fille d'une ancienne concubine. On lui avait tout pris... jusqu'à son nom, après la naissance de sa sœur cadette.

— Ba... balivernes ! Cesse ces mensonges éhontés ! s'exclama Shenmei, que l'énoncé des faits avait mis dans une rage folle.

Le récit devait également avoir bouleversé Suilei, même si elle ne paraissait pas vraiment déstabilisée. Elle se contentait de poser sur la matriarche un regard inquiet. Peut-être était-elle déjà au courant de toute l'histoire.

— Des balivernes, dites-vous ? Alors que Père a tout sacrifié pour vous ? Tout en sachant qu'agir ainsi ne pouvait mener qu'à la ruine ?

Lolan sourit en s'approchant de sa mère.

— Vous ignorez aussi ce que maître Jinshi fait ici, n'est-ce pas ?

Elle coula vers sa génitrice un regard dédaigneux, avant de tourner la tête vers le frère de l'empereur.

— Comment se sont passés les derniers instants de mon père ?

— Il est mort en riant, répondit-il après avoir hésité quelques secondes.

Quelle signification donner au rire de Shisho ? Jinshi l'ignorait, de même qu'il ignorait tout des intentions du chef de clan.

Le récit de Lolan lui offrait cependant un regard différent sur les événements. Au point qu'il vint à se demander si, depuis le départ, il ne s'était pas trompé sur le sens à donner à la rébellion des Shi.

— Cet homme... tout ce qui l'intéressait, c'était de détenir toujours plus de pouvoir. S'il m'a épousée, ce n'était que pour prendre la place de chef du clan, s'obstinait Shenmei, le visage déformé par un rictus.

En un contraste parfait, Lolan affichait un sourire satisfait.

— Pourtant, reprit-elle, c'était bien vous, Mère, qui aviez le plus d'influence au sein du clan... Savez-vous quel genre de personnes vous flattait au sein de notre famille ?

Les flagorneurs qui entouraient Shenmei n'étaient rien d'autre que des imbéciles avides de pots-de-vin, de fieffés voleurs. Ils savaient qu'en s'attirant

les bonnes grâces de son épouse, ils s'assuraient que Shisho, à la tête du clan, fermerait les yeux sur leurs agissements coupables. Après tout, cet homme n'avait intégré le clan que par adoption. Son influence parmi les Shi restait limitée comparé au pouvoir dont il jouissait à la cour.

Shenmei chassa de plus en plus souvent les membres du clan dont elle jugeait les propos déplaisants. Résultat, la corruption gangrenait toujours davantage leur famille.

Ce qui finit par provoquer un étrange malentendu.

Quels étaient les buts poursuivis par l'agrandissement du *hougong* et le détournement des fonds publics ? Pour le comprendre, il fallait examiner les deux sujets séparément, sans les rattacher uniquement aux agissements des Shi.

Lolan regarda Jinshi, puis partit d'un petit rire discret. Il avait dû deviner où elle voulait en venir.

Après l'accession au trône de l'empereur actuel, l'esclavage avait été interdit. Il subsistait certes de manière clandestine, mais si l'abolition avait été acceptée sans trop de heurts, il fallait en remercier Shisho, l'impératrice et ce qu'ils avaient précédemment accompli à la cour intérieure.

Désormais, face à la réduction de la taille du *hougong*, Jinshi cherchait un moyen de remplacer l'esclavage. Or, là encore, la forfaiture du clan Shi l'avait empêché de mener son projet à bien.

— On qualifiait Père de tanuki, mais ces animaux sont très peureux, en réalité. Ils ont conscience d'être petits et faibles, ils cherchent donc avant tout à tromper leur adversaire.

« *Tromper leur adversaire.* » Tout à coup, Jinshi comprit. Il venait de saisir pourquoi Shisho était mort en riant. Il riait car, jusqu'au bout, le couard tanuki avait su duper son monde.

— Père a-t-il su jouer correctement son rôle de méchant de l'histoire ? demanda Lolan avec un sourire fugace.

La phrase permit enfin à Jinshi de saisir pleinement les motivations du défunt. L'existence de ce chef de clan n'avait été qu'un mal nécessaire, afin de

concentrer en un seul et même endroit toute la corruption du pays. Un rôle hautement ingrat s'il en était. L'homme-nymphe serra les poings. Ses ongles se plantèrent dans ses paumes jusqu'à les faire saigner.

— Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ? demanda-t-il.

— Avec ce qui s'est passé, vous êtes parvenu à débarrasser le *hougong* du mal qui le rongait, je me trompe ?

— Comment saviez-vous que ce plan serait efficace ?

— S'il ne l'avait pas été, alors nous n'aurions eu qu'à renverser le pouvoir pour prendre la tête du pays. Un État déstabilisé pour si peu mérite seulement de disparaître, conclut Lolan sur un ton presque insouciant.

— Tu... tu faisais partie de cette supercherie depuis tout ce temps ? demanda Shenmei d'une voix tremblante. Tu étais complice de ce félon et, ensemble, vous m'avez bernée durant toutes ces années ?

— Je ne vous ai nullement trompée. Simplement, je me contentais de suivre vos instructions. Ne m'avez-vous pas dit que vous vous moquiez que le pays coure à sa perte ? Vous avez chassé les membres du clan qui contestaient vos décisions pour ne plus vous entourer que de flagorneurs. Pensiez-vous sérieusement qu'un tel ramassis d'imbéciles pourrait rivaliser en force avec l'armée impériale ?

Ces paroles impitoyables rendirent la matriarche furieuse. Elle bondit sur Lolan. Ses faux ongles la griffèrent à la joue, lui laissant deux traînées rouges.

— N'est-ce pas pour cette raison que nous les avons fait fabriquer ? ironisa Shenmei, qui dans le mouvement avait tiré l'arme de la ceinture de sa fille.

— Vous ne saurez pas vous en servir. Rendez-le-moi, je vous prie.

— Tais-toi !

Lolan pouffa, se moquant ouvertement de la matrone.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— C'est qu'ainsi vous ressemblez à une vulgaire criminelle, Mère.

Une grimace déforma les traits de Shenmei. Aussitôt, elle fit feu.

Jinshi se coucha à plat ventre. Le projectile fila dans un bruit assourdissant.

— Je suis vraiment une mauvaise fille. Si j'avais eu les mêmes idées que Père, je n'aurais jamais laissé les choses en arriver là.

Des éclaboussures de sang maculaient le visage de Lolan. Face à elle, Shenmei était couverte de rouge. Elle tenait encore avec peine ce qu'il restait de l'arme qui avait explosé entre ses doigts.

— La structure des nouveaux modèles est très complexe. Celui-ci n'est encore qu'un prototype.

Depuis le départ, elle ne s'en était servie que pour intimider le frère de l'empereur. Peut-être l'avait-elle même chargé à blanc.

— N'avez-vous pas songé à me le subtiliser, maître Jinshi ? Vous auriez très bien pu, à la moindre occasion.

— Vous aviez des choses à me révéler.

— Ah ! Si seulement votre beauté ne cachait pas une telle intelligence...

Lolan rit de plus belle, puis elle ôta le feifa de la paume ensanglantée de sa mère avant de le jeter au loin. Elle allongea ensuite Shenmei avec précaution, puis serra fort sa main parcourue de tremblements.

— Père est mort, vous pourriez au moins verser une larme. Il n'a jamais cessé de vous attendre. Si vous aviez pleuré sur son sort, je n'aurais pas dit toutes ces choses.

Jusqu'au jour où l'ancien empereur le pria d'épouser sa fille, Shisho n'avait pas pris une seule maîtresse. Il avait observé, pourrait-on dire, une chasteté absolue. Le chef de clan, empreint d'une loyauté sans faille, était resté profondément amoureux de la jeune fille qui lui avait été promise.

Shenmei ne disait rien, elle en était incapable. L'explosion avait fiché des éclats de métal dans son visage. Ses traits pourtant si beaux étaient à présent méconnaissables, remplacés par un masque rouge informe.

Devant ce spectacle, Suilei tremblait de tout son corps.

— N'y avait-il pas une autre façon de faire ? demanda Jinshi en se relevant.

— Peut-être bien, répondit Lolan. Mais il est assez difficile de contenter tout le monde en même temps. Une telle sagesse nous échappe encore.

Shenmei n'avait été que haine toute sa vie. Elle avait voulu détruire ce pays qui n'avait eu de cesse de la rabaisser. Shisho, pendant tout ce temps, n'avait agi que pour elle. Même si la situation s'était retournée contre lui, il n'avait jamais arrêté de penser à son épouse. Par ailleurs, il était resté loyal à l'empereur, incapable de tourner le dos aux intérêts du pays. Au point qu'il ait dû, pour ce faire, endosser le rôle du méchant de l'histoire, jusqu'à son dernier souffle.

Jinshi n'arrivait pas à percer l'esprit de Suilei. Toute cette histoire avait-elle servi à apaiser les regrets de sa mère, ainsi que de sa grand-mère ? L'intendant du *hougong* se faisait peut-être des idées, mais il lui semblait voir du soulagement dans le regard vide de la jeune femme face au spectacle de la matriarche en train de chercher péniblement sa respiration.

Quant à Lolan...

— C'est peut-être beaucoup demander, mais j'ai deux requêtes que je souhaiterais vous soumettre.

— Dites-moi.

— Merci infiniment, dit l'ancienne concubine en inclinant très bas la tête, consciente que Jinshi n'avait aucune obligation de l'écouter.

Elle sortit de son habit un morceau de papier qu'elle tendit au frère de l'empereur.

Il lut ce qui y était écrit : une chose parfaitement impensable, qui le laissa sans voix.

— En réalité, je comptais utiliser ce document pour plaider ma cause avant l'échafaud, mais de toute évidence, ce ne sera pas possible. Ce que vous avez sous les yeux est ce qui est susceptible d'arriver au pays. Si la nation existe encore quand une telle chose se produira, le clan Shi deviendra un obstacle à son intégrité, à un moment où elle risquera l'anéantissement.

Le message évoquait un événement bien plus grave que le soulèvement qui venait d'être maté. Lolan caressa le bras de sa mère. Shenmei était près de rendre son dernier soupir.

— Les membres du clan dotés d'un semblant de jugeote ont depuis longtemps changé de nom. Il en va de même pour ma sœur. Tous ces gens sont déjà morts une fois, alors peut-être pourriez-vous obtenir qu'ils soient épargnés ?

— Je ferai mon possible, assura Jinshi.

— Vous ferez donc en sorte que ceux qui reviendront d'entre les morts soient épargnés, n'est-ce pas ? répéta Lolan pour être sûre.

Suilei était liée par le sang à l'ancien empereur. Le frère de ce dernier ne pouvait pas refuser.

— Merci infiniment.

La plus jeune des deux sœurs inclina une nouvelle fois la tête, puis saisit la main de Shenmei – aux doigts réduits en charpie par l'explosion, dont les faux ongles à présent tordus menaçaient de tomber.

Lolan ôta les petits accessoires pour les mettre sur ses propres doigts. Au même moment, Jinshi sentit comme une présence.

Conscients de sa disparition, Basen et ses soldats devaient avoir découvert le passage secret. La jeune fille s'en était-elle rendu compte ?

— Permettez-moi de vous soumettre ma seconde requête.

Presque au ralenti, elle s'avança vers l'homme-nymphe, puis tendit une main ornée des longs faux ongles. Jinshi aurait pu éviter ce qui allait suivre s'il l'avait voulu. Pourtant, il resta immobile. Il acceptait son sort.

La pointe des faux ongles s'enfonça dans la joue de l'homme-nymphe, entaillant sa peau. Du sang gicla dans l'un de ses yeux, qu'il ferma par réflexe. De l'autre, il fixait Lolan.

— Merci infiniment, dit-elle une troisième fois, toujours en inclinant la tête.

Elle avait écorché ce visage tant haï par sa mère. Elle avait commis ce geste sacrilège pour Shenmei, que la mort venait d'emporter. Un acte presque absurde dans le contexte, mais il scellait définitivement le destin de la jeune fille.

— Je me demande si je pourrais devenir aussi bonne comédienne que mon père, sinon meilleure, lança-t-elle, avant de jeter un dernier regard à Shenmei. J'ai fait tout ce que j'ai pu, Mère.

Son sourire ne l'avait pas quittée. Elle se dirigea vers le fond de la pièce, où elle ouvrit une porte. Dehors, la neige virevoltait. La chambre secrète donnait sur le toit en terrasse de la forteresse.

Lolan dansa en tournant sur elle-même, ses manches ondoyant autour d'elle. Sa chevelure noire flottait au vent. Des flocons de neige venaient s'y poser.

Basen et son escorte se trouvaient dans un étroit passage, à l'affût du bon moment pour passer à l'action. La colère se lisait dans les yeux du jeune soldat. Il bondit dans la pièce, sans vraiment comprendre ce qui s'y déroulait.

Quand elle l'aperçut, Lolan leva haut ses doigts sertis de faux ongles. Malgré la faible clarté de la lune, on ne pouvait manquer de voir le sang qui y adhérait. Devant la neige immaculée, la jeune fille éclaboussée de taches rouges semblait flotter.

Non loin d'elle se trouvait Jinshi, le visage écorché. L'ancienne noble concubine rit soudainement à gorge déployée. L'écho de sa voix résonnait autour d'elle. Elle resta un moment ainsi, comme possédée. La raison n'habitait plus que son regard.

Basen et ses compagnons étaient fous eux aussi, mais de rage.

La lumière avait quitté les yeux de Shenmei. Elle avait reçu le châtement qu'elle méritait – voilà ce que sa mort pouvait inspirer.

Suilei, tremblante, tendit la main vers sa cadette, qu'elle ne réussit pas à atteindre. Tout en serrant dans son poing la feuille de papier que lui avait remise l'ancienne concubine, le chef de l'Armée interdite se contenta d'observer la suite des événements, jusqu'à leur dénouement.

Lolan agitait ses manches sous la neige. Sa chevelure dansait. À son rire vinrent tout à coup se mêler des détonations. La jeune fille ne s'arrêtait pas tandis que les balles effleuraient ses manches, sa joue.

À cet instant précis, Jinshi eut la conviction de prendre part à un spectacle dévolu à Lolan. Et de n'être, lui et son escorte armée, que des faire-valoir dont la présence ne se justifiait que pour jeter toujours plus de lumière sur la jeune fille.

Le *hougong*, le pays même, était la scène sur laquelle elle se produisait... Peut-être se pensait-elle investie du rôle de la méchante qui allait tout renverser. Puisque son père Shisho était un tanuki, Lolan pouvait très bien être une renarde... Au demeurant, dans les contes et les mythes, l'antagoniste qui menait les peuples à leur perte était toujours une renarde.

Dans sa danse, Lolan se déplaçait avec légèreté. Qu'elle puisse se mouvoir avec tant d'aisance sur une couche de neige aussi épaisse ne laissait pas d'étonner Jinshi. Plutôt que de la poursuivre, les guerriers aux pieds enfoncés dans le manteau blanc s'appliquaient à la viser avec leurs feifa.

Le prince impérial aurait-il dû les empêcher ?

Non, sans doute pas. Il ne pouvait gâcher la performance de la plus grande criminelle de leur temps, d'une scélérate comme il ne s'en voyait qu'une par génération. Fasciné, il était bien incapable de détourner le regard.

Combien de coups avait-on tiré ?

Un bruit sourd retentit. Au même moment, Lolan s'immobilisa. Dans l'air flottait l'odeur déplaisante de la poudre, reconnaissable entre mille.

La balle avait touché la danseuse à la poitrine. Elle eut un mouvement de recul, aussi soudain qu'inattendu. La douleur se lisait sur ses traits.

— Saisissez-vous d'elle ! hurla Basen à ses subalternes.

Jinshi était mal à l'aise à cette idée. Certes, ce qu'ils faisaient était juste. Seulement, il avait l'impression d'être un lecteur à qui l'on divulguait la fin du récit avant qu'il n'ait pu la lire.

Lolan chassa toute souffrance de son visage pour retrouver son sourire. Puis elle disparut...

Du moins sembla-t-elle s'évaporer. En réalité, elle n'avait fait que tomber en arrière... dans le vide, depuis le toit de la forteresse.

Lolan s'était envolée. Jinshi ne la reverrait jamais plus.

Son corps pesait des tonnes, comme si toute la fatigue de ces derniers jours n'avait attendu que ce dénouement pour s'abattre sur lui.

Une fois sorti du bastion, Jinshi avait sans tarder rejoint la troupe restée en arrière pour se faire recoudre la joue en urgence. Curieusement, les témoins de ce rafistolage grimaçaient, comme si l'aiguille transperçait leur propre peau. Peut-être cette réaction s'expliquait-elle en raison de l'absence d'anesthésie...

Gaoshun, qu'il retrouvait enfin, lui suggéra de dormir sans plus attendre. L'intendant du *hougong* avait été contraint de se séparer de son fidèle bras droit, affecté à la troupe restée en arrière.

À vrai dire, le frère de l'empereur se rendait compte à présent qu'il n'avait pas vraiment fermé l'œil depuis plusieurs jours.

— Qu'en est-il de la fille ?

— Elle va bien, allez vous coucher, lui répondit son assistant.

L'homme-nymphe paraissait-il à ce point harassé ? Il n'avait en tout cas aucune envie de s'allonger. Gaoshun, agacé des tergiversations de son maître, désigna une carriole au bout du campement.

— Je vous conseille toutefois de rester loin d'elle, ajouta-t-il.

Faisant fi du conseil, Jinshi s'y dirigea puis entra dans le véhicule, où la chétive jeune fille reposait allongée, couverte çà et là de suie et de sang.

Elle dormait sur une haute pile de peaux de bêtes, recroquevillée sur elle-même comme une enfant, ce qui accentuait encore l'impression de fragilité qui se dégageait d'elle.

Elle était entourée de sortes de paquets enveloppés dans du tissu blanc.

— Ce sont les corps des petits du clan Shi, expliqua Gaoshun.

— Pourquoi dort-elle parmi eux ?

— Elle a tant insisté que je n'ai pas pu le lui refuser.

Cette fille, Mao Mao, savait se montrer très obstinée. Pourquoi donc agissait-elle de la sorte ?

— Elle est vraiment dans un sale état.

— Vous ne valez pas mieux, vous savez.

Gaoshun regarda son maître en grimaçant. Jinshi se rappela, fort attristé, que son bras droit avait durement puni Basen à son retour. Il savait qu'un soldat qui manquait à son devoir se devait d'être châtié. Le frère de l'empereur avait été blessé, certes. Et pourtant, il avait accepté de son plein gré cette blessure, exauçant ainsi le souhait de la renarde.

— Ne t'occupe pas de moi. En tout cas, tu as bien fait de ne pas laisser le stratège la voir.

La rumeur circulait que Lacan s'était fait un tour de reins en sautant du carrosse. Il n'arrivait plus à marcher sans aide.

Jinshi se hissa dans le véhicule.

— Attends-moi à l'extérieur, ordonna-t-il à Gaoshun.

Son assistant, réticent, finit par hocher la tête.

L'homme-nymphe scruta le visage de Mao Mao. Du sang lui collait encore à la peau. Son oreille gauche, enflée, était recouverte d'une épaisse couche d'onguent.

S'il ne l'avait pas mêlée à cette histoire, il aurait sans doute pu lui épargner toute cette violence. La pensée déchira le cœur du jeune homme.

Oreille mise à part, son visage n'avait apparemment pas souffert. Seul un bleu était visible sur son cou. On avait dû la frapper. Quant au sang, de quelle plaie provenait-il ?

Jinshi tendit la main d'un geste lent.

Puis...

— Puis-je vous demander ce que vous faites, maître Jinshi ?

Mao Mao le regardait comme l'aurait fait quelqu'un qui voudrait chasser une mouche agaçante.

Chapitre 22

Entre les griffes du renard

Quand l'apothicaire ouvrit les yeux, un noble d'une grande beauté se trouvait à son chevet. Seulement, ce personnage de haut rang était penché sur elle, une main posée sur le col de son vêtement.

Elle lui lança un regard assassin.

— Ce... ce n'est pas ce que... bégaya-t-il, les mains tendues devant lui pour dissiper tout malentendu.

En temps normal, elle aurait maintenu le contact visuel un peu plus longtemps, mais elle remarqua le bandage sur son visage.

— Que vous est-il arrivé ? lui demanda-t-elle en rajustant son col.

— Ce n'est rien, juste une égratignure.

D'une main, il cacha sa blessure.

— Montrez-moi, réclama la jeune fille, indignée.

— Ça n'en vaut pas la peine.

Il n'aurait pas mieux dit s'il avait voulu piquer sa curiosité. Vive, elle s'avança vers lui, au point de le coller. Le frère de l'empereur eut un mouvement de recul et se retrouva acculé contre le mur. Au même moment, elle tendit la main vers lui et souleva le bandage.

Le silence les enveloppa. Le joyau inestimable de son visage était parcouru d'une balafre oblique au niveau de la joue droite. La déchirure, qui avait creusé la chair, avait été recousue.

L'irrégularité de la suture incitait à la refaire au plus vite, à l'instant même. Seulement, les mains de Mao Mao tremblaient d'épuisement.

— Étiez-vous en première ligne lors des combats ?

— Je ne pouvais rester en lieu sûr et laisser les autres se battre.

— Peut-être que vous auriez dû, compte tenu de votre rang, dit l'herboriste sur un ton légèrement agacé. Vous ne devriez pas chercher à vous rendre dans des endroits dangereux. Si vous êtes blessé, tout votre entourage en pâtira.

Jinshi se gratta la tête, mal à l'aise. Un sourire amer se dessina sur ses lèvres.

— C'est vrai, Basen a souffert à cause de moi. J'ignorais que Gaoshun savait frapper si fort, dit-il en ajustant avec maladresse le bandage sur sa joue.

Mao Mao lui subtilisa la bandelette de tissu.

— Je n'ai jamais eu l'intention de me blesser !

— Le contraire eût été étonnant...

— J'ai juste accédé à une étrange requête.

Jinshi baissa les yeux. Ses iris d'obsidienne débordaient de mélancolie.

Après un moment d'hésitation, il demanda, sans transition :

— Lolan et toi étiez proches ?

— Assez.

— Étiez-vous amies ?

— Je ne saurais dire.

En effet, elle ne savait vraiment pas. Sans doute leur relation s'approchait-elle d'une amitié. C'était du moins le sentiment de Mao Mao qui ignorait presque tout du ressenti de la jeune fille à cet égard. Elle avait trouvé agréables ces moments passés à discuter avec Shaolan et Lolan – ou plutôt Shisui.

— En fait, je ne la comprenais pas vraiment.

— Moi non plus, finit par avouer Jinshi. (Son visage se tordit un peu plus de douleur.) Et maintenant, il est trop tard.

L'apothicaire n'était pas naïve au point de ne pas saisir le sous-entendu.

— Je vois.

Au fond, elle savait. Au moment de quitter la pièce pleine d'enfants, Lolan avait insisté pour lui confier une mission importante. Ensuite, elle était sortie, résolue à affronter son destin. Tout ce que Mao Mao pouvait faire désormais était de tenir sa promesse...

— Que diriez-vous d'aller vous reposer, maître Jinshi ?

— Tu as raison, je tombe de fatigue.

Il avait mauvaise mine. Ce qu'il avait vécu était sans doute bien plus éprouvant que son enlèvement à elle. Ses yeux étaient cernés, ses lèvres sèches avaient perdu de leur éclat.

Le frère de l'empereur aurait dû retourner sans plus attendre à son carrosse, mais parmi toutes les options qui se présentaient à lui, il choisit de s'allonger sur la fourrure qui avait servi de couche à Mao Mao.

L'herboriste montra les dents.

— S'il vous plaît, ne dormez pas ici.

— Pourquoi ? Je suis épuisé.

— Enfin, ne voyez-vous pas où est le problème ?

Elle promena son regard sur les cinq draps blancs, les suaires des enfants du clan Shi.

— Ce lieu est impur.

— Je sais.

— Alors pourquoi...

Elle n'avait pas fini sa phrase qu'il lui saisissait le poignet pour l'attirer à lui. Sa main était glaciale. Ils se retrouvèrent allongés face à face sur les peaux de bêtes.

— Et toi, dans ce cas, que fais-tu ici ?

— Ces enfants me font de la peine, même à moi, se justifia-t-elle comme elle l'avait prévu en pareil cas.

— Vraiment ? C'est curieux venant de toi. (Jinshi, toujours étendu, pencha un peu la tête.) Luomen ne t'avait-il pas interdit de toucher à des cadavres ?

Oh, il s'en est souvenu !

Sentant qu'elle se renfrognait, Mao Mao tenta de se calmer.

— J'ai du mal à t'imaginer rester longtemps dans un tel endroit.

L'intuition du jeune homme était la bonne. L'apothicaire se creusa les méninges pour trouver un moyen d'échapper au regard intense qui la scrutait.

Elle se figea un moment, puis Jinshi tendit la main. Il saisit le col de la jeune fille, tira légèrement dessus.

— Alors, que t'est-il donc arrivé ? s'inquiéta-t-il, les sourcils froncés.

La peau mise à nu révéla des ecchymoses bleues : les marques de l'éventail de Shenmei. Mao Mao était quelque peu embarrassée. Mieux valait expliquer l'origine de cette blessure.

— Quelqu'un de peu recommandable a... commença-t-elle d'un ton détaché.

— Il a abusé de toi ? voulut savoir Jinshi, soudain glacial.

— C'était une femme, jugea-t-elle bon de préciser.

Décidément, l'intendant du *hougong* n'avait aucun scrupule à s'enquérir de la chasteté des gens de son entourage.

Elle sentit un doigt glisser sur son ecchymose, ce qui la fit sursauter malgré elle.

— Ça ne laissera pas de trace, j'imagine ?

— Non, ce sera parti en un rien de temps.

La sensation du doigt de Jinshi lui était désagréable. La jeune fille recula, mais il tendit la main d'autant. Lassée, elle se redressa, puis rajusta son col.

— Évite de récolter une cicatrice, veux-tu ?

— Ai-je le droit de vous retourner ce conseil ?

Le prince impérial sourit de toutes ses dents.

— Je suis un homme, ce n'est pas dérangeant.

— Vous êtes plus qu'un simple homme.

— Pour ce que ça me fait...

— Eh bien, c'est pareil pour moi. Si une simple cicatrice suffit à me faire perdre toute valeur, à quoi bon m'en soucier ?

— C'est pourtant toi qui me défendais de me blesser tout à l'heure.

Jinshi, toujours allongé, n'avait pas lâché le poignet de Mao Mao. Sa main encore gelée l'instant d'avant avait un peu tiédi.

— Suis-je aussi le genre d'homme à qui une cicatrice suffirait à faire perdre toute valeur ? lui demanda-t-il. (La main du prince impérial serrait fort le bras de l'apothicaire.) Serais-je seulement un beau visage, sans la moindre substance ?

D'instinct, Mao Mao fit non de la tête.

— Au contraire, peut-être devriez-vous arborer un peu plus de cicatrices, lâcha-t-elle en toute honnêteté.

Jinshi était trop beau. Il corrompait quiconque le regardait. Au quotidien, les gens qu'il croisait n'avaient d'yeux que pour son apparence. Moralement, pourtant, il n'était pas aussi éblouissant et radieux qu'à l'extérieur, songea la jeune fille. Il pouvait même faire montre d'une âpre sévérité. Dans son entourage, rares étaient ceux qui le connaissaient assez pour en être conscients.

Mao Mao poussa un soupir, puis s'accorda un léger sourire.

— Je trouve que cette balafre vous rend plus viril.

Elle le vit aussitôt pincer les lèvres. Gêné, il balaya l'intérieur du véhicule en clignant des yeux, puis secoua la tête.

— Que vous arrive-t-il ?

Jinshi se gratta le cou de sa main libre.

— Vu le contexte, expliqua-t-il, je me suis dit que j'allais me retenir.

— Vous retenir ? De bâiller ? Si c'est de ça que vous parlez, alors sortez vite...

« Sortez vite d'ici pour aller vous coucher », avait-elle voulu dire pour le chasser. Sauf qu'il ne pensait pas à dormir. Il tenait toujours le poignet de la jeune fille, et quand elle s'assit en face de lui, il lui saisit le second de son autre main.

Ils se retrouvèrent face à face, Jinshi la tenant par les bras.

— En voyant ta blessure tout à l'heure, j'ai essayé de rester maître de moi-même...

Il s'approcha de Mao Mao avec un je-ne-sais-quoi dans les yeux qui la mit mal à l'aise. Son souffle tiède lui effleura le visage.

— Et j'y suis parvenu plus aisément que je ne l'aurais cru.

— Pardon ? laissa-t-elle échapper.

Elle s'était déjà retrouvée dans cette situation, non ? Et dans une posture quelque peu osée, qui plus est... Adossée contre un poteau de la voiture, elle n'avait aucune échappatoire.

— Ne feriez-vous pas mieux d'aller dormir ?

— Pas tout de suite, je vais bien.

Comment voulait-il être crédible avec de telles poches sous les yeux ?

— Je vais recoudre votre plaie. Laissez-moi vous préparer un antidouleur.

— Je peux bien prendre sur moi encore trente minutes.

— Que comptez-vous faire pendant tout ce temps ?

Jinshi ignora la question. L'épuisement, peut-être, lui conférait un regard de bête sauvage.

Ça ne me plaît pas...

Mao Mao se contorsionna pour tenter de se libérer, mais il était plus fort qu'elle. Puis il approcha lentement son visage, leurs nez menaçaient de se toucher quand...

Un bruit sourd résonna dans l'habitacle. Le prince impérial sursauta.

— Que... qu'est-ce que c'était ?

Le bruit provenait de l'endroit où reposaient les dépouilles des enfants. L'apothicaire sauta sur l'occasion. Elle repoussa Jinshi, puis s'approcha des linceuls. Un par un, elle fouina dans les tissus pour prendre le poignet de chacune des petites victimes.

Non... Non plus...

Puis elle toucha le troisième corps. Une parole qui essaie de naître, des lèvres minuscules qui bougent à peine. Le pouls était faible, mais bel et bien

perceptible.

Les paroles de Lolan ressurgirent dans la mémoire de Mao Mao. « *Si ces enfants avaient été des insectes, ils auraient pu hiberner et passer l'hiver.* »

Les insectes dont le bruissement ressemblait au tintement d'une clochette avaient une particularité : la femelle dévorait le mâle, avant de mourir à son tour. Seuls les petits survivaient à l'hiver.

Lolan avait comparé les membres de son clan à des insectes. Elle avait aussi fourni un autre indice à Mao Mao.

Dans un pays étranger existait une potion, servie lors de cérémonies secrètes, dans le but de faire mourir provisoirement quelqu'un avant de le ramener à la vie.

Pour donner la mort, on utilisait la décoction à des doses toxiques, mais l'effet de la substance s'atténuait avec le temps. Une fois dissipée, la victime ressuscitait... parfois.

Suilei avait partagé avec sa cadette les connaissances relatives au remède de résurrection. Cet élément-là faisait-il aussi partie du plan de l'ancienne concubine ?

— Ils sont vivants ? demanda Jinshi derrière Mao Mao.

Elle n'avait pas de temps à lui consacrer. L'urgence était de frotter vigoureusement le corps de l'enfant pour le réchauffer, afin qu'il puisse revenir à la vie. Elle comprenait désormais pourquoi Lolan l'avait emmenée avec elle lorsqu'elle avait fui la cour intérieure.

L'apothicaire ignorait ce que le prince impérial déciderait au sujet des enfants ressuscités. Il serait toujours temps de plaider leur cause, plus tard.

— Allez chercher de l'eau, maître Jinshi, de l'eau chaude ! Et quelque chose de tiède ! Vêtement, nourriture, peu importe !

— « Ceux qui reviendront d'entre les morts... » dit l'homme-nympe avec un rire contenu. Je me suis fait avoir. Le renard m'a piégé entre ses griffes.

— Maître Jinshi ! cria Mao Mao, le regard courroucé.

Elle n'avait que faire de son soliloque.

— J’y vais, j’y vais, répondit-il sur un ton légèrement jovial.

Les traits de son visage paraissaient moins tendus que précédemment, bien qu’une pointe de déception s’y lise aussi.

L’apothicaire, de son côté, s’agitait dans tous les sens pour tenter de redonner souffle aux petits qui reprenaient vie les uns après les autres. Jinshi lui apporta de l’eau chaude et un seau, sans pouvoir se retenir de lui murmurer à l’oreille, en repartant :

— On reprendra plus tard, d’accord ?

— Euh... Oui, oui, acquiesça-t-elle sans réfléchir tant elle ne savait plus où donner de la tête.

L’instant d’après, elle était plongée corps et âme dans les soins qu’elle prodiguait aux enfants.

Épilogue

Ce jour là, une grande agitation emplit la capitale : l'empereur se mariait. Enfin ! Par la même occasion, on présenta à la foule le prince héritier nouveau-né. Ces événements coïncidaient avec la liesse qui caractérisait le passage à la nouvelle année. L'ambiance festive qui s'était emparée du palais s'était propagée jusqu'au quartier des plaisirs, où même les jeunes servantes des prostituées ne tenaient plus en place.

L'impératrice se prénomma Gyokuyo, et le prince héritier était son fils.

L'accouchement s'était déroulé sans problème. Il fallait s'en réjouir, quand bien même cela signifiait que Mao Mao n'était plus utile à la cour intérieure.

Par conséquent, elle se retrouvait dans la boutique du vieil apothicaire, son ancien repaire, à broyer des herbes médicinales.

— Eh, Taches de rousseur, c'est l'heure du goûter !

Un garçon à la voix encore prépubère venait d'ouvrir la porte et de pénétrer dans la pièce. Il s'appelait Cho-u. Les incisives du petit impertinent étaient tombées, ce qui lui conférait un air un peu idiot.

On avait tiré un trait sur son ancien nom. Le nouveau n'en était pas si éloigné car le garçon gardait un vague souvenir de l'ancien – une tentative désespérée, donc, pour qu'il ne se doute de rien.

S'il se permettait de jouer les fripons sans vergogne, il n'avait retrouvé l'énergie de se lever et de se déplacer que depuis quelques jours. Jusque-là, il

était resté cloué au lit, l'esprit embrumé. Devait-il d'avoir recouvré sa capacité à courir dans tous les sens à sa jeunesse ou à sa bonne étoile ?

Après l'écrasement de la rébellion, les enfants étaient revenus à la vie, tous les cinq. Mao Mao avait passé des moments fort éprouvants à les empêcher de sombrer. Elle avait fait appeler Suilei, qui s'était installée ailleurs. Ensemble, les deux jeunes femmes avaient mis tous leurs efforts à ranimer les petits du clan Shi.

Le souffre-douleur de Shenmei lui avait expliqué que les expérimentations n'étaient pas vraiment concluantes. Elle aurait préféré mieux connaître les effets du remède de résurrection avant de le faire boire aux enfants, mais le temps avait manqué...

Dans ces conditions, il n'y avait rien d'étonnant à ce que tous n'en soient pas ressortis indemnes, notamment Cho-u, qui s'était réveillé en dernier.

Ces enfants auraient dû trouver la mort en même temps que leurs parents. Au lieu de quoi, ils avaient reçu un autre nom. Cho-u était resté au quartier des plaisirs, les quatre autres avaient été emmenés ailleurs.

Chance ou malchance, il avait perdu la mémoire. De surcroît, la moitié de son corps était encore quelque peu paralysée, mais comparé à ce qu'il avait traversé, il était clair que le sort lui avait souri. Mao Mao avait bien cru qu'il ne se réveillerait jamais.

Ces enfants, graciés pour une raison que tout le monde ignorait, rejoindraient prochainement la demeure d'Aduo, pour y être élevés. On avait songé à les placer chacun dans une famille différente, mais l'ancienne concubine avait accepté de tous les recueillir, arguant qu'une séparation serait terrible à vivre pour eux.

Quelle n'avait pas été la surprise de Mao Mao lorsqu'elle avait revu l'ancienne favorite travestie en homme et bien plus vivante qu'à l'époque du *hougong* ! Sur le coup, la ressemblance entre Aduo et Jinshi l'avait frappée.

Mais alors, et si...

Non, mieux valait ne pas avoir ce genre de pensée, se dit la jeune herboriste en s'ôtant de la tête l'idée qui lui avait déjà traversé l'esprit par le passé.

En plus des enfants, Aduo avait également recueilli Suilei. L'intrigante avait semé la confusion à la cour intérieure mais, heureusement pour elle, elle bénéficiait de quelques circonstances atténuantes et, surtout, dans ses veines coulait le sang de l'ancien empereur. Elle fut placée sous surveillance, sans que sa vie soit menacée.

Du fait de son amnésie, on avait jugé qu'il valait mieux isoler Cho-u des autres enfants – voilà comment le petit fripon avait atterri auprès de Mao Mao.

Cette cohabitation promettait toutes sortes d'ennuis, mais l'apothicaire s'en lavait les mains. Elle qui n'avait aucun lien avec cet affreux garnement se retrouvait désormais, pour une raison ou pour une autre, à devoir vivre avec lui. Cela se justifiait, lui avait-on expliqué, parce que la boutique était, en un sens, l'endroit le plus sûr pour lui – un argument qui demeurait bien obscur aux yeux de la jeune fille.

Sans demander la permission, le garçon s'était mis à fouiller dans les étagères. Mao Mao donna une petite tape sur la tête de l'impertinent.

— Aïe ! Mais pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas pour toi.

L'herboriste lui reprit les précieux biscuits de riz enroulés dans un tissu que l'une de ses consœurs lui avait donnés, pour lui lancer à la place des morceaux de sucre brun qu'elle piocha dans le même tiroir.

Apparemment satisfait de ce pis-aller, Cho-u sortit de la boutique en mordant dans les friandises. Probablement se rendait-il auprès de l'aimable serviteur avec qui il jouait parfois.

Les enfants possédaient une impressionnante capacité d'adaptation. Loin de s'attrister au sujet de sa perte de mémoire, Cho-u allait se faire cajoler par les beautés du quartier ou s'amuser avec son compagnon de jeu. Jusque-là, il ne montrait aucun signe de tristesse. La vieille grippe-sou avait été généreusement dédommée pour l'avoir accueilli. Or rien ne prévenait mieux ses coups que les espèces sonnantes et trébuchantes. Elle traitait bien le garçon, du moins pour le moment.

Tout en mastiquant un biscuit de riz très salé, Mao Mao s'étendit sur le sol sans souci des convenances. Elle plia un coussin en deux, le plaça sous sa tête et contempla le plafond.

Luomen, son vieillard de père, avait repris du service à la cour intérieure et ne vivait plus au quartier des plaisirs. Autrefois, il avait été chassé du *hougong* pour une raison obscure, mais il fallait bien reconnaître qu'il excellait dans son domaine. Le souverain avait peut-être trouvé regrettable de le renvoyer d'où il venait...

Le retour de Mao Mao au quartier des plaisirs et son incapacité à pouvoir servir Jinshi n'étaient pas non plus injustifiés.

À une reprise, Seki-u rendit visite à la jeune apothicaire. Bien qu'elle sache que son activité principale était la vente de remèdes, la dame de compagnie avait été ahurie de la voir travailler dans le quartier des plaisirs. Elle était venue dans un but précis.

— *Si je ne m'acquitte pas de cette tâche, je n'arriverai pas à dormir*, avait-elle dit en lui remettant deux lettres rédigées sur un papier de piètre qualité.

L'autrice des messages s'était entraînée maintes et maintes fois à tracer son nom sur le sol : Shaolan.

Mao Mao et Shisui ayant disparu en même temps, la jeune servante se sentait très seule, lui avait confié Seki-u. Officiellement, les deux camarades avaient quitté le *hougong* après en avoir été congédiées.

— *Elle est déprimée, tu sais. Tu devrais lui écrire un petit mot, au moins.*

Après ce reproche, la dame de compagnie avait enchaîné en lui parlant avec force détails de la jeune servante. Mao Mao en était venue à penser que Seki-u, incapable de laisser Shaolan seule avec sa déprime, avait peut-être endossé le rôle d'amie de substitution.

— *Elle n'est pas très douée pour le travail, mais elle est toujours agréable grâce à sa nature joyeuse, ce qui l'aide à plus d'un égard.*

Shaolan n'était pas parvenue à conserver sa place au *hougong*, mais avait plu à une concubine de bas rang. Cette dernière lui avait écrit une lettre d'introduction auprès de sa famille, et la jeune domestique avait rejoint la

demeure parentale, où elle servait désormais la sœur cadette de la noble dame. On pouvait parier que la jeune servante n'aurait aucun mal à se faire accepter dans cette nouvelle maisonnée.

Des lettres apportées par Seki-u, une était adressée à Mao Mao, l'autre à Shisui.

L'apothicaire ouvrit la missive qui lui était destinée. Elle était écrite avec des caractères encore hésitants et les phrases se révélaient maladroitement, mais son autrice n'avait pas ménagé ses efforts pour décrire sa situation. Quelques ratures nuisaient à l'ensemble, mais le papier restait un bien de luxe et tout réécrire aurait été trop onéreux. Ça et là, des pâtés d'encre recouvraient donc les erreurs.

La lettre s'achevait sur les mots suivants :

J'aimerais te revoir un jour.

Je veux remanger de la crème glacée.

Mao Mao avait conservé la lettre pour Shisui, sans l'ouvrir. Intimement, elle avait la conviction que les dernières phrases en seraient identiques.

Une goutte dévala sa joue puis tomba sur le papier avec un « ploc ». La larme avait déformé un caractère.

Le corps de Lolan n'avait pas été retrouvé. Touchée par la balle d'un feifa, elle avait chuté du haut de la forteresse. Le terrain enneigé à l'aplomb du toit avait bien sûr été ratisé, mais en vain.

Il faudrait reprendre les recherches au printemps, lorsque la neige aurait fondu. Mao Mao préférait qu'on ne retrouve jamais son cadavre.

Il faut que j'aille chercher des ingrédients pour mes médicaments, moi.

Avant de partir pour le *hougong*, Luomen avait préparé quantité de remèdes, mais la réserve était épuisée et les champs, probablement recouverts de neige.

Mao Mao avait beaucoup à faire au quartier des plaisirs. Sans doute plus qu'à la cour intérieure.

Depuis la répression de la révolte des Shi, elle n'avait plus revu Jinshi. Il n'était pas quelqu'un qu'on pouvait rencontrer sur une simple demande.

Un homme qui avait pris le commandement d'une armée et en gardait une balafre sur le visage n'avait plus sa place au *hougong* en tant qu'eunuque.

Il avait dû retourner au palais sous sa véritable identité, celle qui était la sienne avant qu'il ne se fasse passer pour un autre. Mao Mao ne connaissait pas son vrai nom. Quand bien même, elle n'aurait pas eu le droit de le prononcer. C'était dire à quel point elle et lui vivaient dans deux mondes différents.

L'absence de la jeune fille à la cour intérieure n'avait aucune importance. Nombre d'excellents médecins étaient eux aussi capables de soigner la blessure du prince impérial. Il pouvait même compter sur Luomen, s'il le voulait. Que Mao Mao soit présente à ses côtés n'aurait rien changé.

Sa couverture d'eunuque éventée, la fréquentation d'une jeune fille de basse naissance, qui plus est maigrichonne, était impossible pour Jinshi. Il ne pourrait plus lui tourner autour comme à son habitude.

En somme, retourner vivre à la boutique de l'apothicaire du quartier des plaisirs était ce qu'il y avait de mieux à faire pour Mao Mao. Et comme son père n'y était plus, la vieille grippe-sou ne songerait pas à se débarrasser d'elle.

Ah, je suis si fatiguée...

Elle avait passé toute la nuit à concocter des remèdes. Vraiment, concevoir un nouveau médicament n'était pas une partie de plaisir. Mélanger des ingrédients pour renforcer l'effet d'une préparation la transformait parfois en poison.

Elle s'était scarifié le bras gauche pour y tester différentes mixtures, mais elle n'avait pas réussi à obtenir l'effet désiré.

Pour la peine, elle avait appliqué le remède sur la plaie à son oreille, une fois encore en vain. Sa perception de la douleur lui parut notoirement émoussée, du fait de l'accoutumance, peut-être, après des années d'expérimentations.

Décidément, il me faut une coupure plus profonde.

Mao Mao contempla sa main gauche, puis serra un morceau de ficelle autour de son auriculaire. Elle se leva alors pour aller chercher un couteau dans

un tiroir de l'armoire.

C'est parti...

Elle allait abattre la lame sur son doigt quand...

— Mais qu'est-ce qui te prend ? s'éleva soudain une belle voix dans son dos.

Sans un mot, Mao Mao se retourna. Dans l'entrée de la boutique se tenait un visiteur, le visage dissimulé sous un masque étrange. Derrière lui, un homme d'âge mûr aux traits toujours aussi tendus par la nervosité l'accompagnait, ainsi que la mère-maquerelle, un sourire de façade sur les lèvres, en train de se frotter les mains.

— Auriez-vous fini tout votre travail ? demanda Mao Mao en ôtant la ficelle de son doigt.

Elle alla remiser le couteau dans son tiroir.

— Il est bon de se reposer de temps à autre, tu ne crois pas ?

La vieille grippe-sou déposa discrètement son plateau, puis déclara avec un sourire satisfait :

— Je vous en prie, prenez votre temps.

Sur le plateau était disposé du thé blanc de première qualité accompagné de mignonnes pâtisseries de sucre – des produits luxueux, réservés normalement aux clients des trois princesses du Palais vert-de-gris.

— Ce lieu vous convient-il ?

Allez savoir pourquoi, l'ancienne avait posé la question à Gaoshun. Comme l'assistant acquiesçait et se retirait lui aussi, elle referma la porte derrière elle, l'air un peu dépité, en répétant :

— Prenez votre temps.

Mais qu'est-ce qui se passe, à la fin ?

Jinshi ôta son masque, mettant à nu le joyau inestimable de son visage, dont la cicatrice qui courait sur sa joue formait la seule altération.

Mao Mao tapota le coussin qu'elle avait plié en deux et le posa devant l'hôte de marque qui se laissa tomber dessus de tout son poids.

— Vous semblez épuisé, lui fit-elle remarquer en déposant le thé et les sucreries devant lui.

Il porta le breuvage à sa bouche avant de répondre :

— Je n'arrête pas. Entre le personnel du palais et le territoire du clan Shi dont il me faut m'occuper...

Il poussa un long soupir, visiblement contrarié. Mao Mao se faisait-elle des idées ou bien ses manières se teintaient-elles désormais des tics de Gaoshun ?

Elle avait entendu dire que les membres du clan avaient déjà été pendus. Pour la plupart, des rebelles de la forteresse.

Le territoire des Shi serait placé sous l'autorité de l'État. Les vastes terres du nord étant riches en ressources sylvicoles, les caisses de l'empereur devraient se remplir sous peu. Se débarrasser du clan avait eu pour conséquences de supprimer un intermédiaire dans les transactions commerciales. L'administration aurait pu, si elle le voulait, diminuer les taxes sur la marchandise, ce qui lui permettrait d'engranger de gros bénéfices. Tout ce bois pourrait être utilisé pour fabriquer une multitude de meubles et d'objets.

Pourvu qu'ils en fassent du papier, songea Mao Mao en souriant. Il ne restait plus qu'à espérer que la nature du bois se prête à cet usage.

Était-ce bien à cause du clan Shi que l'industrie du papier ne s'était pas développée jusqu'à ce jour ? Cette réflexion lui fit prendre conscience qu'elle s'était remise à piler des herbes dans son mortier.

— Dis donc ! Tu fais comme si je n'étais pas là !

— Pardon. C'est une mauvaise habitude que j'ai prise.

— Je ne t'en veux pas.

Jinshi croqua dans une sucrerie, puis finit sa tasse de thé. L'apothicaire se levait pour le resservir quand une main ferme lui saisit le poignet.

— Qu'y a-t-il ?

Jinshi la tira à lui, pour la contraindre à se rasseoir. Il observait son profil sans détourner le regard. Il scrutait son oreille. Sans doute ne restait-il rien de la blessure causée par le coup qu'elle avait reçu.

Je sens une odeur sucrée.

Ce n'était pas les pâtisseries, mais son parfum. Comme toujours, Suilen avait bon goût, songea Mao Mao en se souvenant de la servante âgée à la

bienveillance intermittente.

— Je veux que tu honores ta promesse.

Ma promesse ?

Effectivement, elle lui avait bien promis quelque chose, se rappela-t-elle en levant les yeux au ciel.

— Ne me dis pas que tu as oublié ! s'indigna Jinshi en grimaçant. Je t'ai procuré tous les ingrédients qu'il te fallait pour une crème glacée...

Ah, c'est à ça qu'il pensait !

Elle manqua de se taper dans les mains quand la mémoire lui revint. Elle leva une nouvelle fois les yeux au plafond.

— Oui ?

— Non, rien. Enfin, c'est... l'épingle... hésita Mao Mao d'une voix presque éteinte. Je l'ai donnée.

Jinshi resta muet. Ses traits se tendirent. Non pas tant sous l'effet de la colère que sous le poids de la déception. Consciente du degré d'offense qu'elle lui avait causé, elle réfléchit à un moyen de se justifier.

— Peut-être la retrouvera-t-on une fois le printemps revenu.

— Comment ça ?

— Il se peut aussi qu'on ne remette jamais la main dessus.

La seconde éventualité était préférable, car dans ce cas...

— Elle suivra alors sa route, et finira qui sait sur l'étal d'un marchand de la capitale.

— Parce que tu l'as vendue ? s'énerva le jeune homme.

— Non, bien sûr que non !

Ce n'était pas aussi simple... Comment lui expliquer ?

— Je l'ai donnée à Shisui... je veux dire, à Lolan. Non sans lui demander de me la rendre un jour.

— C'est donc ça... Eh bien, dans ce cas, je veux que tu honores ton autre promesse.

De quoi s'agissait-il encore ? Ah, oui...

— Vous vouliez que j’arrête d’interrompre les gens quand ils parlent, c’est bien ça ?

— Oui, répondit le prince impérial, satisfait.

Mao Mao s’assit sur les genoux, fesses sur les talons, face à son visiteur.

— Très bien, alors, je vous écoute.

Silence.

— Allez-y.

Jinshi ne prenait toujours pas la parole. Il se contentait de la fixer du regard.

— Vous n’avez rien à me dire ?

— En fait, si. D’ailleurs, en réfléchissant bien, tu devrais sans peine deviner quel sujet je souhaite aborder.

Sûrement faisait-il référence au rang qui était le sien, et à ce qui en découlait. Quel ennui ! Mao Mao était déjà au courant de tout ce fatras. Il était un peu tard pour l’évoquer...

— Avez-vous autre chose à me dire, à la place ?

— À la place...

Jinshi se tut.

Tous deux restèrent cois. Le silence se prolongea un moment.

Il n’a donc rien à me dire ?

Mao Mao allait se lever, désireuse de se replonger entièrement dans la fabrication de ses remèdes.

À cet instant précis... Jinshi approcha son visage, qui vint se poser contre le cou de la jeune fille.

L’apothicaire hésita avant de demander :

— Qu’est-ce que vous faites ?

Quelque chose d’humide et de tiède lui touchait le cou, ou plutôt l’aspirait. Des dents entrèrent en contact avec sa peau, puis la mordirent gentiment, avec douceur.

— Tu comprends ce que ça signifie, à présent ?

— La salive humaine peut contenir des toxines, vous savez.

De la même façon qu'une morsure de bête sauvage était susceptible de très mal tourner si on ne la désinfectait pas correctement, il pouvait se produire les mêmes dégâts après une morsure humaine.

La saillie laissa Jinshi pantois.

— J'aimerais retourner à mes remèdes, maintenant.

— Les faibles doses de poison n'ont aucun effet sur toi.

La morsure se fit plus forte. Mao Mao eut un peu mal et frappa le jeune homme dans le dos. Or, la prise du prince allait en s'intensifiant, elle se mit donc à cogner sans retenue et sans plus se soucier de rien.

Enfin, les dents s'éloignèrent du cou de la jeune fille. Un filet de salive s'étira longuement entre eux, avant de se rompre.

— Aviez-vous l'intention de me tuer ?

— Parfois, ce n'est pas l'envie qui m'en manquerait.

L'apothicaire se demanda ce qui ne tournait pas rond dans la tête de ce prince quand soudain, il la serra fort contre lui.

— Pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? dit-il avec un sourire satisfait.

Mao Mao avait l'occasion de voir la blessure de Jinshi de près. Sa joue était encore couturée de fils. La plaie avait sûrement été recousue, car la suture était bien plus régulière qu'avant.

Est-ce mon père qui s'en est occupé ? se demanda-t-elle.

Puis, sans qu'elle s'en rende compte, ses mains se tendirent vers Jinshi. Le prince impérial plissa les yeux, ce qui lui conférait une certaine candeur.

— Serais-tu vénéneuse, toi aussi ? s'enquit-il, sur le point d'attraper le menton de Mao Mao.

Un claquement brusque retentit, aussitôt suivi par une voix fluette.

— Taches de rousseur !

À l'opposé de la porte d'entrée, la fenêtre destinée à passer les remèdes aux clients avait été ouverte en grand.

— Regarde ce que j'ai ! Tu en voulais un, non ?

Cho-u bombait fièrement le torse. Le bras levé vers le ciel, ses doigts étaient refermés autour d'un lézard.

— Ah, parfait ! s'exclama Mao Mao, esquivant sans crier gare Jinshi dont la tête pendit soudain dans le vide.

Elle s'empara du reptile pour l'enfermer aussitôt dans une jarre.

— Qu'est-ce qu'il fait, celui-là ? Il rampe à moitié par terre...

— Son travail l'épuise. Tiens, voilà ta récompense.

Mao Mao donna un morceau de sucre brun à Cho-u. Le garçon fila sans demander son reste – allez savoir où.

— Pourquoi ne l'ai-je pas envoyé à la potence... fit Jinshi dans un faible gémissement.

Il ressemblait vraiment à une bête sauvage. À cause de sa blessure, peut-être, l'apothicaire lui trouvait un côté androgyne moins prononcé, des traits plus marqués.

Tout à coup, elle aperçut une mince fente sur la porte. Des yeux scrutaient l'intérieur de la pièce au travers. D'un geste sec, elle fit coulisser le battant. Surpris, Gaoshun et la vieille grippe-sou tombèrent à la renverse.

— Prépare une chambre, grand-mère, s'il te plaît. Et allume de l'encens qui favorise le sommeil, demanda Mao Mao.

— D'accord, d'accord.

Non sans un claquement de langue pour marquer sa déception, la vieille femme partit s'exécuter.

Mao Mao fixait l'homme-nymphe, toujours affalé par terre.

— Vous semblez épuisé, maître Jinshi. (Il lui rendit son regard, bouche bée.) Il faut vous reposer aussi longtemps que nécessaire.

— Entendu, c'est ce que je vais faire.

Ça vaudra mieux pour tout le monde.

Malgré ses dires, il ne faisait pas mine de bouger.

— Maître Jinshi ?

La jeune fille s'agenouilla pour lui secouer l'épaule.

Au fait, peut-être pourrais-je l'appeler juste Jinshi ?

L'intéressé ne laissa pas à Mao Mao le temps de répondre à son interrogation.

— J'ai trouvé mon oreiller.

Sur ces mots, il vint poser la tête sur les genoux de la jeune fille. Il blottit le front contre le ventre de l'ancienne goûteuse, puis lui passa les bras derrière le dos.

— Maître Jinshi.

Aucune réponse...

Elle ignorait s'il faisait semblant de dormir. Quoi qu'il en soit, il restait muet.

La vieille maquerelle déposa avec la plus grande discrétion un coussin de première qualité ainsi que de l'encens dans un coin de la pièce, avant de filer.

Mao Mao soupira, puis tendit la main vers son pilon. L'odeur des plantes qu'elle broyait se mêla au parfum de l'encens. Elle entendait la respiration de Jinshi.

Mes jambes ne vont pas tarder à s'engourdir...

Voilà quelles étaient les conditions dans lesquelles elle s'attela à la confection d'un nouveau remède.







À compter du premier jour de l'année, il demeura quelques nuits durant incapable de fermer l'œil. La capitale était en effet secouée par une certaine agitation. Or lui vivait dans une ville portuaire, loin des palais et du pouvoir, et avait du mal à se sentir concerné par les événements.

Il n'avait plus qu'une envie : vendre ses articles dans l'atmosphère joyeuse du moment. Lors des festivités, les hommes aspiraient à se présenter devant les femmes sous leurs meilleurs atours. Tout marchand digne de ce nom se devait d'exploiter cette aubaine.

Son étal proposait de tout, de bagues aux allures de jouet pour enfants jusqu'à des colliers extravagants. Si sa marchandise était fort hétéroclite, cela seyait bien à cette période festive où éclataient les pétards.

— Merci à vous !

Un client qui manquait de jugeote venait de lui acheter une paire de boucles d'oreilles pour fillette. Il comptait offrir cet accessoire à sa dulcinée dès son retour dans son village natal. À coup sûr, sa niaiserie lui promettait, dans le meilleur des cas, un sourire forcé de la part de l'élue de son cœur. Il en allait ainsi de la vie de marchand : s'il voulait gagner sa croûte, il fallait bien qu'il vante les mérites de ses articles, même de qualité médiocre, pour faire envie à la clientèle.

Le camelot regarda son client repartir d'une démarche joyeuse, puis une jeune fille se présenta.

Il sut au premier coup d'œil qu'il ne lui vendrait rien. Ses vêtements plutôt inélégants ne brillaient pas par leur propreté. Pour autant, ils paraissaient bien chauds, ce qui rappela au marchand ceux que l'on affectionnait au nord du pays.

Il s'apprêtait à la chasser poliment de peur qu'elle fasse fuir le chaland, quand elle leva la tête vers lui.

— Dites-moi, c'est une cigale, ça ?

— En effet, dans l'ancien temps, on en sculptait souvent dans les pierres précieuses.

Il s'étonna d'avoir répondu de façon aussi courtoise à cette jeune fille – probablement parce que son visage aux traits réguliers détonnait avec son allure générale. Son expression avait conservé une espèce d'innocence, bien que sa silhouette soit proche de celle d'une jeune femme.

— Oh, c'est intéressant ! Une pierre précieuse... fit la jeune fille en appuyant le doigt sur la cigale sculptée.

— Eh, on ne touche pas si on n'achète pas !

Le bibelot n'était pas fragile, il voulait simplement éviter qu'elle le salisse.

— Tu comptes l'acheter ?

— Hmm... c'est que je n'ai pas beaucoup d'argent...

— Alors lâche ça.

Quelle que soit la beauté de cette jeune fille, il y avait des limites à respecter.

L'importune s'était entichée de la cigale qu'elle ne quittait pas du regard. Comment réagirait-elle s'il lui apprenait qu'à l'origine, cet objet était destiné à être placé dans la bouche des morts ? Elle déguerpissait sûrement sans demander son reste. Il allait l'en informer. Elle ne lui en laissa pas le temps.

— Bon, tenez.

Elle sortit de son vêtement une épingle ornée.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je vous propose un échange.

— Hmm...

Il ne s'attendait pas à grand-chose, mais se saisit tout de même de l'accessoire pour l'examiner. À y regarder de plus près, il était évident que l'épingle dépassait en précision et en beauté tous les articles que son pauvre étal pouvait offrir. Elle semblait avoir été endommagée sur un côté, ce qui en faisait hélas baisser considérablement la valeur. Chose curieuse, la partie plate et

ornementale avait été creusée. La forme de la cavité suggérait qu'elle était prévue pour accueillir quelque chose de rond.

— Alors ?

— Euh, d'accord, ça suffira.

Par acquit de conscience, il songea à demander à la jeune fille d'où lui venait cette épingle, mais finit par y renoncer. Il se réjouissait déjà de cette acquisition. Les motifs peints sur le manche étaient exceptionnels. Il pourrait aussi le séparer de la pointe écrasée pour en faire un nouvel ornement qu'il vendrait facilement.

— Bon, alors je prends ça, dit la jeune fille.

Le coin de ses lèvres se releva quand elle fit miroiter la cigale dans la lumière du soleil. Son sourire innocent rendait presque resplendissante sa mise peu soignée. À tous les coups, songea le camelot, les jeunes femmes que l'on comparait à des fleurs s'épanouissant à la cour intérieure devaient lui ressembler.

— Tu sais, une fille comme toi pourrait devenir richissime si elle entrait dans le jardin de l'empereur. Pense à... Attends, comment elle s'appelle, déjà ? La première favorite...

— Dame Gyokuyo, peut-être ?

— Oui, elle vient tout juste d'épouser l'empereur, à ce qu'on raconte.

De temps à autre, des images étaient vendues devant la librairie. Elles étaient chères, trop pour les gens du peuple, mais parfaites pour attirer le chaland.

— Alors, c'est elle...

La cliente contempla sa cigale, puis balaya les lieux du regard. Quelque chose avait capté son attention : le marchand suivit les yeux de la jeune fille, pour aviser un pêcheur en train de trier les poissons et les algues pris dans son filet.

— Au fait, je m'appelle Tamamo.

— Ah oui ? C'est un mot un peu poétique pour dire « algue », non ? Ce prénom doit t'attirer les faveurs de la mer.

— En effet. J'aimerais bien traverser la mer, pour voir ce qu'il y a de l'autre côté.

Tamamo sourit en observant un bateau à quai. Le navire arrivait d'un lointain pays insulaire. Quelques-unes des marchandises qu'il transportait se retrouvaient d'ailleurs sur l'étal du marchand.

Elle sautillait, toute à sa joie. Son sourire resplendissait.

— Eh bien, merci à vous, dit-elle. Au revoir !

Puis, tout en lui faisant signe de la main, elle disparut parmi les marins du port.

Recueil d'illustrations
Touko Shino



— J'aimerais toucher votre ventre, si vous me le permettez.
Mao Mao fit courir ses doigts en douceur sur l'abdomen de
dame Gyokuyo.



Mao Mao sortit quelques feuilles d'un tiroir. Pendant ce temps, son homonyme à quatre pattes s'était installé à ses pieds.



Lorsqu'elle voulut l'en chasser, il planta ses griffes dans sa jupe.

— Arrête, tu vas la déchirer !



— Rends-le-moi !

Dame Lishu s'agrippa au col de sa suivante et lui arracha le miroir des mains.



— On devrait goûter, non ?

Mao Mao préleva une partie du mélange avec sa cuillère,
qu'elle enfourna ensuite dans la bouche de son amie.



— Montrez-moi, réclama Mao Mao, indignée.

Vive, elle s'avança vers Jinshi, au point de le coller. Il eut un mouvement de recul et se retrouva acculé contre le mur.



Son visage, ce joyau inestimable, était parcouru d'une balafre oblique. L'entaille, qui avait creusé la chair de sa joue droite, avait été recousue.





ISBN : 978-2-37102-418-2

LUMEN

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).